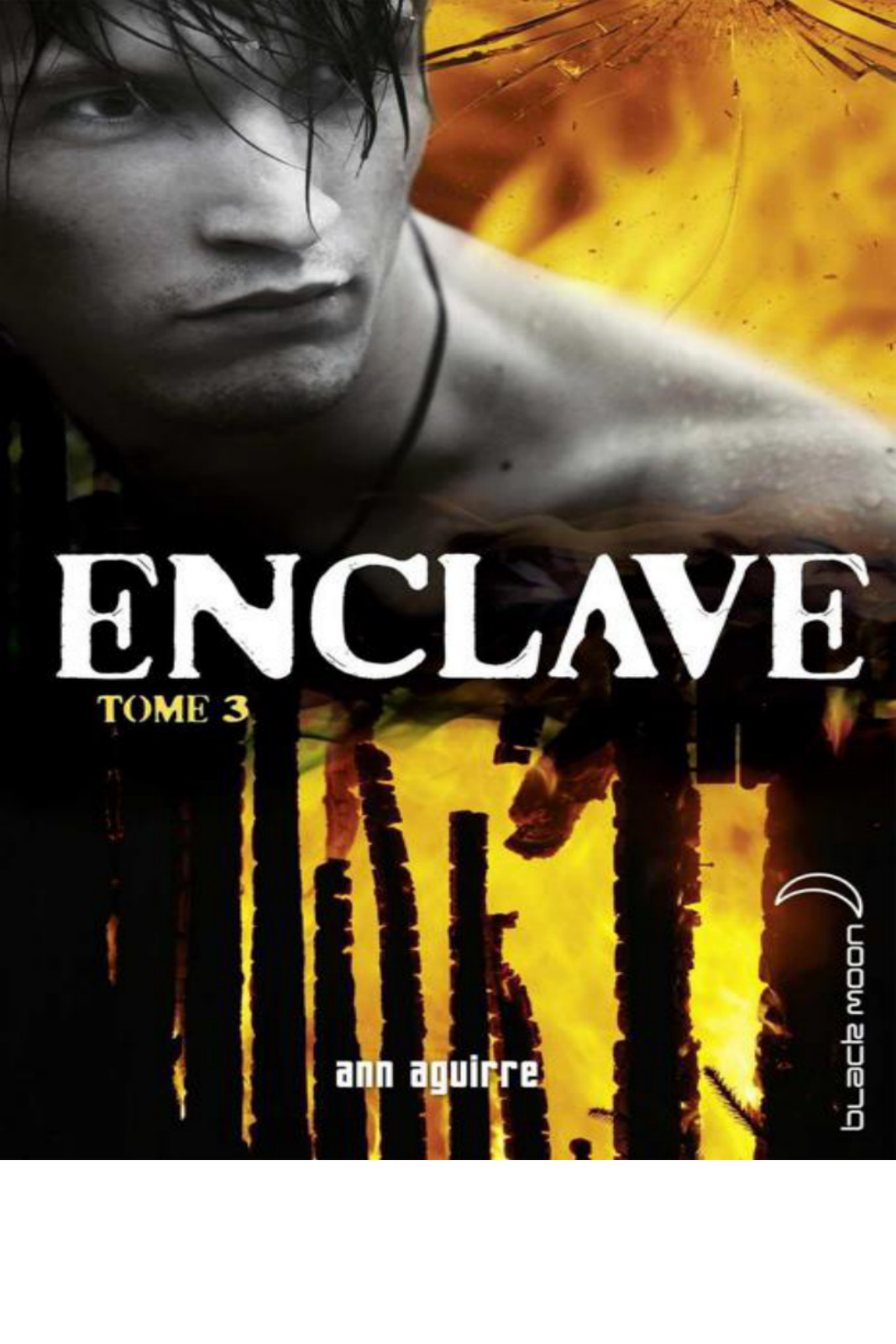


Horde

Aguirre, Ann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ENCLAVE

TOME 3

ann aguirre

black moon

ann aguirre

ENCLAVE

tome 3

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charlotte Faraday.

hachette

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Feiwel and Friends,
an imprint of Macmillan, sous le titre :

RAZORLAND – BOOK 3 – LA HORDE

Copyright © 2013 by Ann Aguirre.

La nouvelle
ENCLAVE-LES ORIGINES
a été éditée pour Tor.com par Elizabeth Szabla de Feiwel and
Friends sous le titre FOUNDATION

Copyright de la nouvelle © 2012 by Ann Aguirre.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charlotte Faraday.

« Le Garçon du jour et la fille de la nuit » :
extraits de *Contes du jour et de la nuit* de George MacDonald, dans
la traduction de Pierre Leyris parue chez Bordas en 1980.

Les passages extraits de la Bible sont tirés de la traduction de
Louis Segond (1910).

Couverture © Arman Zhenikeyev professional photographer from
Kazakhstan/plainpicture/Pictorium/Rauschen

© Hachette Livre, 2014, pour la traduction.
Hachette Livre, 43, quai de Grenelle, 75015 Paris.
978-2-012-03158-6

*À Alek, qui s'est occupé du chien pendant que
j'écrivais.
Et à Bree, la réparatrice de livres.*

PREMIÈRE PARTIE

IMPETUS

« JE FLAIRE UN FAUVE. PAR LÀ, DU CÔTÉ D'OÙ VIENT LE
VENT. »

George MacDonald, Le Garçon du jour et la fille de
la nuit, dans Contes du jour et de la nuit

LA QUÊTE

C'est le cœur lourd et la gorge serrée que je laissai Salvation derrière moi.

Notre mission : chercher de l'aide pour sauver la ville assiégée par les Monstres. Nous n'avions d'autre choix que de laisser nos proches et nos amis derrière nous. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Mme Oaks, ma mère adoptive. À son visage rongé par l'inquiétude. À nos adieux. C'était une vieille dame, mais elle était forte et courageuse.

J'accélérai le pas. Derrière nous, les Monstres hurlaient, défiant les gardes perchés sur les murs. Une cacophonie de coup de feu et de geignements inhumains. Je mourais d'envie de me retourner, mais mon but n'était pas derrière moi. Il était là, devant nous. Dans la pénombre. Nous devons avancer coûte que coûte, guidés par les précieuses cartes de Veinard. Elles étaient à l'abri dans leur dossier en cuir, lui-même enfoui dans mon sac. Avant de partir, j'avais appris le trajet par cœur. J'avais mémorisé les notes de Veinard, celles qui indiquaient les meilleurs endroits où chasser le gibier et faire le plein d'eau. Soldier's Pond était à deux jours de marche, et il fallait compter le double pour retourner à Salvation avec du renfort. Ce petit point sur le parchemin était notre plus grand espoir. Plus que tout, je voulais sauver ces gens qui m'avaient tant appris... Grâce à eux, j'avais compris qu'il existait autre chose que le combat dans la vie.

Mme Oaks. Edmund.

Si je pensais trop à eux, je finirais par craquer. Je me concentrai sur mes pas, écoutant les Monstres se déchaîner au loin. Del avançait comme une ombre dans mon dos. Tegan et Bandit marchaient à mes côtés, elle avec sa jambe blessée et sa loyauté sans faille, lui avec ses couteaux dans les mains, le regard fixé sur l'horizon.

De nous quatre, c'était moi qui y voyais le mieux dans le noir.

J'étais la fille de la nuit. Par réflexe, je posai une main sur mon sac pour sentir le livre qui ne me quittait plus depuis notre arrivée dans les ruines : *Le Garçon du jour et la fille de la nuit*. C'était devenu mon talisman, tout comme la carte cousue à l'intérieur de ma chemise. Edmund m'avait expliqué qu'elle faisait partie d'un jeu de cinquante-deux cartes, et que sa valeur était faible. Voilà qui me forcerait à rester humble.

— Tu vois quelque chose ? me demanda Tegan.

— Des animaux, rien de plus. L'ennemi est derrière nous.

— Je sais, soupira-t-elle.

L'automne n'était pas encore là, mais certaines feuilles avaient décidé de rendre l'âme plus tôt que prévu. Elles craquaient sous nos pieds.

On marcha toute la nuit, ne s'octroyant que quelques rares pauses pour reprendre notre souffle, boire de l'eau et vérifier notre emplacement sur la carte. Le soleil apparut enfin à l'horizon, teintant le ciel de volutes roses et orangées. Nous n'avancions pas assez vite à mon goût. Tegan y était pour quelque chose : elle avait beau être pleine de bonne volonté, sa jambe la ralentissait. Plus les heures passaient, plus elle boitait. La douleur se lisait sur son visage.

— Ça suffit, décidai-je. Il faut qu'on dorme.

Je demandai à Bandit d'explorer les environs pour s'assurer qu'aucun Monstre ne rôdait dans le coin. Il m'obéit sans rechigner.

J'étais ma couverture par terre.

— On ne fait pas de feu ? demanda Del.

Plus nous nous éloignons de Salvation, plus il redevenait lui-même. Du moins, c'était l'impression qu'il donnait. Comme si notre mission lui faisait reprendre du poil de la bête.

— Non, répondis-je. On n'en aura pas besoin. Le soleil est en train de se lever.

Tout cela me rappelait cruellement notre dernier périple, celui qui nous avait menés des ruines jusqu'à Salvation. Sauf qu'à l'époque, nous avions marché sans destination précise, uniquement guidés par les histoires que le père de Del lui avait racontées. *Au moins, cette fois, on a une route à suivre*. Enfin, ce n'était pas vraiment une route, mais plutôt un ensemble de lignes à moitié effacées, tracées par les roues des caravanes marchandes.

Je distribuai la viande, le pain et le fromage que Mme Oaks avait soigneusement emballés. J'en avalai de toutes petites bouchées : juste assez pour refaire le plein d'énergie. Après ce repas, nous n'aurions plus de viande. Heureusement, le pain et le fromage nous accompagneraient tout le long de notre voyage.

— Rien à signaler, déclara Bandit en nous rejoignant. Par contre, ça sent le Monstre à l'est.

— Ils nous ont suivis ? m'inquiétai-je.

— Oui. Ils vont sûrement nous attaquer pendant qu'on dort.

Je jurai dans ma barbe. J'avais appris toutes sortes de gros mots pendant les patrouilles d'été.

— Vous pensez qu'ils nous ont vus sortir du tunnel ? demandai-je.

— Non, assura Del. Je pense qu'ils nous flairent.

Voilà qui expliquait tout. Le vent avait porté notre odeur jusqu'à eux et, comme l'aurait fait n'importe quel prédateur, ils avaient pris l'ennemi en chasse. Avec un peu de chance, nous étions suivis par un petit groupe, et pas par une partie de la horde.

— Comment est-ce possible ? s'étonna Tegan. On ne sent pas aussi fort qu'eux !

— Ils sont comme des animaux, lui expliqua Bandit. Leurs sens sont très développés, un peu comme ceux des loups. Ils remarquent la moindre odeur différente de la leur.

— C'est grâce à ça que j'ai pu...

... *sauver Del*. Je me tus juste à temps. Pas la peine de remuer le couteau dans la plaie. Il était encore trop tôt. Hélas, il avait compris de quoi je parlais. Il me lança un regard noir, puis il se leva d'un coup et partit installer son couchage. J'aurais tellement aimé qu'il me soit reconnaissant... Après tout, j'avais risqué ma vie pour lui.

— Que tu as pu quoi ? me demanda Tegan.

— Passer inaperçue, répondit Bandit à ma place. Trèfle s'est frottée avec du sang et des entrailles de Monstres jusqu'à ce qu'elle pue autant qu'eux. C'est comme ça qu'elle a réussi à s'infiltrer dans le camp.

Ce souvenir me hantait encore. C'était lors de notre première rencontre avec la horde, cette armée de Monstres capable de détruire Salvation et les villages alentour. Des milliers de Monstres... Rien que d'y penser, j'en avais la nausée.

— C'est à la fois malin et dégoûtant ! commenta Tegan en faisant la grimace. Vous croyez que les Monstres compensent avec leur odorat parce qu'ils y voient mal ?

— Aucune idée, avouai-je.

— J'aimerais tellement en savoir davantage sur eux... murmura-t-elle, perdue dans ses pensées.

Je lui souhaitais de trouver un jour la réponse à sa question. De ce que j'en savais, personne n'avait jamais essayé d'étudier les Monstres. Et Tegan voulait apprendre, toujours apprendre. Moi, je préférais tuer.

Bandit s'assit en face de moi, le visage impassible. Notre baiser de la veille me pesait sur les épaules. Sans compter que je l'avais *volontairement* embrassé quelques semaines auparavant, juste avant d'aller sauver Del des griffes de la horde... Ce secret était trop lourd à porter. Un jour ou l'autre, il faudrait que je me confie à Del. Mais ce n'était ni le bon moment, ni le bon endroit.

— Je monte la garde en premier, lança Bandit.

— Et moi en deuxième, murmurai-je.

Del me relaierait, puis ce serait au tour de Tegan. Nous aurions tous le temps de dormir. Del prêta sa montre à Bandit pour qu'il me réveille deux heures plus tard. Les choses avaient bien changé : à une époque, Del et Tegan n'auraient jamais laissé Bandit surveiller le camp. Ils ne lui faisaient pas confiance. Cette fois, mes deux amis s'enroulèrent dans leurs couvertures sans faire les difficiles.

J'étais tellement épuisée que je m'endormis aussitôt. Je rêvai de Salvation. La ville était en feu. Mme Oaks pleurait. Soie, la chef des Chasseuses de l'enclave, me hurlait dessus. Elle me reprochait de ne pas être assez rapide. De ne pas être assez forte. D'être une Génitrice, pas une Chasseuse.

Je me réveillai en sursaut. Le soleil passait à travers les branches d'arbres sous lesquels nous étions installés. Je roulai hors de ma couverture pour m'allonger sur l'herbe douce, face à face avec le ciel bleu et ses jolis nuages blancs.

— Pourquoi faut-il *toujours* que je rêve de Soie ? me demandai-je à voix haute. Je ne rêve jamais de Sable, ni d'Œillet.

Même s'ils n'avaient pas bougé le petit doigt pour me sauver de l'exil, je gardais de très bons souvenirs de mes amis de l'enclave.

— Moi, me confia Bandit, je rêve souvent d'un de mes Louveteaux. Il me suivait partout, tout le temps... Il est mort très

jeune.

— Il s'appelait comment ?

— Loi. Parce qu'il les suivait toutes à la lettre.

Les gangs choisissaient donc les noms de leurs membres, tout comme les Aînés choisissaient les nôtres dans l'enclave ! Sauf que les gangs baptisaient les mêmes en fonction d'un trait de personnalité, pas d'un objet.

Je fis part de ma réflexion à Bandit.

— C'est le chef de gang qui baptisait les Louveteaux l'année de leurs huit ans, m'expliqua-t-il.

— À quoi ressemblait la cérémonie ? demandai-je, curieuse.

Le visage de Bandit s'assombrit. Il ne voulait visiblement pas en parler.

— Peu importe, repris-je. Allez, je prends le relais. Va te reposer.

— Merci. Rien à signaler pour le moment.

Il me mit la montre de Del dans la main avant de s'enrouler dans sa couverture. Je m'assis en tailleur et entamai mon tour de garde. Pour m'occuper, j'étudiai le visage de Del, tout comme j'aimais le faire dans les tunnels. Désormais, ce passe-temps avait encore plus de sens : j'avais caressé et embrassé cette bouche, cette peau, ces cheveux... Hélas, penser à ces moments-là me faisait plus de mal que de bien. Del me manquait terriblement.

Je décidai de détourner le regard de ces longs cils et de la courbe discrète de ses lèvres. Les heures passèrent. Toujours pas de Monstres à l'horizon. Le calme plat. Je n'eus comme compagnie que le gazouillement des oiseaux et le bruissement de petits animaux dans les sous-bois.

Je réveillai Del une fois les deux heures écoulées. Au lieu de le secouer, je m'agenouillai près de lui. Depuis son enlèvement, le moindre contact lui faisait peur.

— À ton tour, murmurai-je à son oreille.

Il se redressa d'un coup, la main sur son couteau.

— Alors ? me demanda-t-il.

— Rien à signaler.

— Je suis sûr que Bandit a raison, dit-il. Ils nous suivent.

— Je sais.

J'avais joué à la proie assez souvent dans ma vie pour reconnaître les signes : l'ennemi était à nos trousses. Mon instinct ne me mentait que très rarement. Hélas, le vent n'était pas notre allié. Il était impossible de sentir les Monstres... et donc d'évaluer leur distance. Il fallait dormir tant que nous le pouvions, puis accélérer le pas pour les semer. Notre mission était de chercher de l'aide, pas de nous battre. Nous n'avions pas droit à l'erreur.

— Je ne sais pas si on va y arriver, me confia Del.

— À survivre, ou à sauver Salvation ?

Il se contenta de hausser les épaules. Je me rapprochai de lui et posai ma main juste à côté de la sienne.

— J'espère que je vais servir à quelque chose, soupira-t-il.

— Tu es là, dis-je. C'est le principal.

Je décidai de profiter de ce tête-à-tête pour lui raconter les deux baisers que j'avais échangés avec Bandit. C'était le bon moment. Ma relation avec Del était censée être exclusive, et j'avais rompu notre promesse. Je ne pouvais pas continuer à le regarder dans les yeux sans lui dire la vérité.

Ses yeux s'assombrirent aussitôt.

— Je ne comprends pas pourquoi tu me racontes tout ça, répondit-il. Tu fais ce que tu veux de ta vie, Trèfle. Je te l'ai déjà dit : toi et moi, c'est...

... *fini*. Il n'avait pas besoin de terminer sa phrase. Je fis de mon mieux pour contenir ma colère. Tegan m'avait conseillé d'être patiente mais, parfois, c'était insupportable. Si Del pensait que je me contenterais de redevenir sa partenaire de chasse, comme avant, sans rien de plus, il se trompait ! Maintenant que j'avais goûté à ces nouvelles sensations, que j'avais appris à aimer, je refusais de retourner en arrière. Del était à moi, et moi à lui.

— Il est trop tard, Trèfle, reprit-il. Je ne serai plus jamais le même.

— Il n'est jamais trop tard. Tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça, Del. Je me battrais jusqu'au bout pour toi.

— Tu es trop têtue, me reprocha-t-il. Parfois, tu ferais mieux de laisser tomber...

— Et si je rencontrais quelqu'un d'autre, tu t'en ficherais ?

— Tu viens de dire que tu te battrais pour moi ! s'indigna-t-il.

— Et tu viens de dire qu'il était trop tard ! lui rappelai-je en riant. Heureusement que je ne crois pas un mot de ce que tu me racontes...

Il soupira de soulagement. Il y avait un océan entre ce que disait Del et ce qu'il ressentait vraiment. Depuis son enlèvement, c'était la guerre dans sa tête. Je repensai à ce que m'avait conseillé Tegan, et je décidai de le laisser tranquille pour aujourd'hui. Je lui redonnai sa montre avant de me blottir dans ma couverture, le visage tourné vers lui. *Qu'il me regarde, s'il en a envie.*

Notre quête était désespérée, et la mienne l'était tout autant. Je courais à l'aveugle en espérant que mon voyage se termine avec Del à mes côtés.

À mon réveil, le monde s'était transformé en un enfer de griffes et de crocs.

LE COMBAT

Un groupe de neuf Monstres nous avait rattrapés. Heureusement, mes compagnons étaient déjà réveillés, prêts à combattre.

— Derrière moi ! lança Bandit à Tegan.

Je dégainai mes couteaux et me jetai sur les quatre créatures qui encerclaient Del. Je surpris le premier d'un coup dans le torse. Ces Monstres avaient la peau lisse et grise, légèrement mouchetée. Pas de plaies purulentes, contrairement à ceux que nous avions l'habitude de croiser. Quant à leurs dents et à leurs griffes, elles étaient toujours aussi coupantes. Comme des lames de rasoirs.

L'un d'eux se jeta sur moi. Je l'évitai d'un pas de côté, puis je le frappai de deux coups de couteaux. Le gauche lui entailla le bras, mais aucune des blessures ne lui furent fatales. Il me regarda droit dans les yeux en poussant un cri de rage. Il avait les iris jaunes, et le reste de l'œil blanc comme neige. Ces yeux avaient quelque chose... d'humain. Comme s'il ne me regardait plus comme un morceau de viande, mais bel et bien comme une personne.

Je me recentrai sur le combat. Je pivotai pour éviter un coup de griffe, puis je plongeai mes couteaux dans l'abdomen du Monstre. Il s'effondra à mes pieds. Un autre racla mon avant-bras avec ses griffes. L'impact me secoua comme jamais. Maintenant que leurs techniques avaient changé, il fallait que j'apprenne à me battre différemment. Les Monstres ne mouraient plus aussi vite qu'avant.

De son côté, Bandit en acheva un en lui tranchant la gorge. Del s'occupa du suivant en plongeant une lame dans sa poitrine, puis en le lacérant jusqu'au ventre, de droite à gauche. Ses entrailles dégoulinèrent par terre, rendant l'herbe glissante sous nos pieds. Un des survivants poussa un hurlement de désespoir, touché par la mort de son compagnon. Ces cris-là étaient les pires. Ils nous rappelaient que les Monstres avaient des émotions. Qu'ils souffraient, eux aussi, lorsque l'un d'eux mourait. Furieuse, la créature se jeta sur Del, plongeant ses griffes dans son épaule. Il hurla de douleur. Le Monstre l'attira vers lui pour le mordre. À ma grande surprise, Tegan attrapa mon fusil. Elle n'avait pas du tout l'habitude de s'en

servir ! Elle appuya sur la détente et la balle percuta le Monstre au niveau de la poitrine. Il relâcha Del avant de s'écrouler. Je fis un signe à Tegan pour la remercier avant de me reconcentrer sur le combat, enchaînant des coups de plus en plus vifs.

Tegan abattit un autre Monstre en même temps que j'en finissais avec le mien. Ensuite, je me lançai à la rescousse de Bandit, qui en avait encore deux sur lui. J'en poignardai un dans le bas du dos, que Bandit acheva en quelques coups de couteau. Puis on tua le deuxième ensemble pendant que Del mettait à terre le dernier.

Bilan de la bataille : neuf cadavres, et une odeur de sang qui nous suivrait pendant des jours. Tegan tremblait dans son coin, le fusil dans les mains.

— J'ai réussi... balbutia-t-elle. J'ai eu peur de tirer sur Del, mais il fallait bien que j'essaie... Vous n'auriez pas eu le temps de le sauver.

— Merci, lui dit-il.

— Rassemblez vos affaires, déclarai-je. Les autres ont dû entendre les coups de feu. On soignera nos blessures plus tard. J'espère que vous avez assez dormi. On va avoir besoin de forces.

En quelques minutes, nos couvertures étaient enroulées et rangées dans nos sacs. Je distribuai du pain que nous mangerions en marchant, puis je jetai un œil à mes cartes. Bandit m'aida à retrouver le bon chemin, puis on partit au pas de course. Je me demandai combien de temps nous avions devant nous avant que d'autres Monstres nous rattrapent. Nous étions capables de vaincre les Monstres par petits groupes, mais chaque combat nous retarderait et nous affaiblirait.

Et Salvation avait besoin de nous.

— Il faut qu'on soit à Soldier's Pond d'ici ce soir, dis-je. Pas le temps de traîner, d'accord ?

— Je vais y arriver, me rassura Tegan. Ma jambe va bien.

C'était *exactement* ce qui me faisait peur, et j'étais ravie qu'elle ne le prenne pas mal. Chacun se devait d'être honnête et conscient de ses faiblesses.

— Parfait. Garde mon fusil, Tegan. Tu as le coup de main.

Elle rougit de fierté.

Malgré ma douleur au bras, je ne ralentis pas la cadence. Del avait l'épaule en sang, mais lui aussi avançait vite et bien. J'examinerais ses blessures plus tard, s'il m'en donnait

l'autorisation. Il faisait chaud, et nous courions en plein soleil. Je me demandais si je m'y habituerais vraiment un jour, à cette boule lumineuse ! Encore aujourd'hui, il me faisait mal aux yeux. Les autres parlaient du soleil comme si c'était la plus belle chose au monde... Moi, il me faisait peur.

Cette journée me semblait interminable. Nous ne faisons que de courtes pauses : pour aller aux toilettes, boire et manger un peu de fromage. Tegan était blanche de fatigue. Lorsqu'on aperçut Soldier's Pond pour la première fois, la Lune était au-dessus de nos têtes.

— On dirait des ruines, soupira Bandit.

— C'est vrai, dis-je. Mais tout n'a pas l'air détruit.

Ce village devait dater de l'ancienne époque. On le devinait à travers la barrière en métal qui l'encerclait. Le haut de cette barrière était recouvert de fil de fer barbelé. Il y avait des bosses et des creux dans l'herbe pour rendre l'accès plus difficile, et des barbelés enroulés autour d'engins dont j'ignorais le nom. Les lumières étaient différentes de celles de l'enclave et de Salvation : elles ne vacillaient pas comme des flammes. Elles ressemblaient aux lampes dont Edmund m'avait parlé dans ses histoires.

— Vous avez déjà vu ça ? demandai-je à mes amis.

Bandit et Del firent non de la tête. Tegan, elle, semblait particulièrement fascinée par ces lampes étranges.

— Oui, répondit-elle. Quand j'étais toute petite. Il y en avait dans la serre, à l'université. C'était le soleil qui les rechargeait, et elles brillaient toute la nuit.

— Je ne pensais pas que ce genre d'objets était encore en état de marche ! s'étonna Bandit. On en récupérait souvent dans les ruines, mais on n'arrivait jamais à les faire fonctionner.

— Parce que vous étiez des sauvages, répliqua Tegan.

— Tu n'as pas tort, murmura-t-il.

— Quelle heure est-il ? demandai-je à Del.

— Pas loin de minuit.

— Alors allons-y. Ce n'est pas le meilleur moment pour leur demander de l'aide, mais on ne peut pas se permettre d'attendre.

Le périmètre était désert. Pourtant, je sentais qu'on nous observait. Je menai le groupe à travers champ, prête à ce que quelqu'un nous intercepte à tout moment. Une fois devant l'entrée

du village, je me retrouvai face à une rampe en métal qui donnait sur une petite rue. Le sol ressemblait à celui de Gotham. Il était tout lisse, et les trous causés par le temps avaient été rebouchés avec de la terre. À peine avais-je posé un pied sur la rampe qu'une voix masculine me coupa net.

— Qui êtes-vous ? Marchand ou voyageur ?

— Nous sommes des messagers, répondis-je. Nous venons tout droit de Salvation.

— Ils n'ont pas envoyé Veinard ? s'étonna l'homme, avec un brin d'inquiétude dans la voix.

Le fait que le garde connaisse mon vieil ami me détendit un peu.

— Veinard est mort.

— Entrez.

Un bruit sourd et métallique résonna dans la nuit noire. Le garde venait de bloquer un mécanisme juste au-dessus de nos têtes. Je crus apercevoir des pointes et des poids, qui nous seraient sans doute tombés dessus si nous avions fait un pas de plus.

— Vous pouvez avancer, nous lança la voix. Dépêchez-vous.

Je traversai la rampe en courant pour ne pas déranger notre hôte plus longtemps, et les autres me suivirent. Derrière nous, la lourde structure remonta, tirée par un groupe d'hommes. Six d'entre eux approchèrent, dont celui qui nous avait parlé. Ils portaient des habits verts et se tenaient tous de la même manière : les épaules en arrière, le dos droit comme une planche et le menton en l'air. Ils devaient avoir l'âge d'Edmund, avec leurs barbes grisonnantes... Ils avaient tous une arme à la ceinture, qui ressemblait à mon fusil, en plus petit. Je devinai aussi de très longs et fins couteaux plaqués contre leurs cuisses.

— Il y a un problème ? nous demanda le garde.

— Oui, répondis-je. Êtes-vous le chef de Soldier's Pond ?

— Pas du tout, avoua-t-il. Davies, supervisez le groupe pendant mon absence. J'emmène ces visiteurs chez le colonel.

Colonel ? Je n'avais jamais entendu ce titre. Peut-être avait-il la même responsabilité que Bigwater à Salvation ? On suivit notre guide à travers le village. Les bâtiments avaient tous la même forme et faisaient tous la même taille, au centimètre près. Chacun avait été construit avec une immense précision.

— C'est bizarre, remarqua Del.

— On dirait une maquette, renchéris-je.

— Je m'appelle Morgan, coupa notre guide. J'espère pour vous que le colonel n'est pas en train de dormir.

Il l'avait dit avec tellement de légèreté – d'amusement ? – que cela me laissa confuse. Les informations que nous avions à partager avec le colonel ne le réjouiraient pas, certes, mais j'avais encore de l'espoir !

Morgan nous fit traverser un long porche avant d'entrer dans un immeuble imposant. Il y avait des tables partout, toutes tapissées de documents. Certains avaient jauni avec le temps, d'autres étaient plus récents. Le papier venait de Salvation : je reconnus le sigle des trois ronds propre à notre village. Des bougies décoraient chaque table, et leur cire coulait lentement dans de petites soucoupes. Des lampes-tempêtes éclairaient les quatre coins de la pièce, et un groupe d'hommes était avachi dans des fauteuils. Ils avaient les traits tirés. Curieuse, j'essayai de deviner lequel d'entre eux était le colonel. Morgan s'approcha d'une personne qui nous tournait le dos et, lorsqu'elle nous fit face, je ne pus me retenir de sourire : le colonel était une femme !

Elle était bien plus jeune que les hommes qui l'entouraient, mais plus âgée que Ruth, la femme de Rex. Elle avait une coiffure très élaborée et des habits impeccables, les yeux foncés et cernés.

— Votre rapport, Morgan.

Autoritaire, mais pas agressive. Je crus même déceler de la tendresse dans son regard.

— Ces jeunes gens viennent de Salvation, mon colonel. Ils ont un message important à vous transmettre.

— Je vous écoute, dit-elle en se tournant vers nous.

Il fallait que je sois claire et concise. Pas la peine de tourner autour du pot.

— Salvation est encerclée par les Monstres. Pardon, par les *Mutants*. Et Veinard est mort au combat. Je suis désolée.

Ma gorge se noua. J'avais toujours du mal à croire qu'il n'était plus là. Que plus jamais je ne reverrais son sourire. Plus jamais je n'entendrais sa voix.

— Les Mutants sont armés, me ressaisis-je. Ils nous ont volé du feu, et nous manquons d'hommes pour les repousser. M. Bigwater nous a demandé d'aller chercher du renfort, et il se trouve que Soldier's Pond est le village le plus proche.

Les gens avaient tendance à ne pas me prendre au sérieux à cause de mon sexe et de mon jeune âge. Je m'attendais donc à ce que le colonel Park me claque la porte au nez. Au lieu de cela, elle écrasa sa main sur la table la plus proche, renversant crayons, tasses et papiers. Les hommes la regardèrent les yeux écarquillés.

— Je vous avais prévenus, leur reprocha-t-elle.

Peut-être me prendrait-elle au sérieux ?

LE RENFORT

— Vous saviez que Salvation était assiégée ? s'indigna Bandit.

— Non, répondit le colonel. Mais je trouvais que les Mutants avaient un comportement étrange, ces derniers temps. Puis ils sont partis, du jour au lendemain. Je savais qu'ils manigançaient quelque chose, mais mes conseillers ne m'ont pas écoutée !

Non seulement elle nous croyait, mais elle avait aussi anticipé les événements. Voilà qui nous ferait gagner du temps ! Les minutes que nous passerions à discuter retarderaient notre mission. Je pensais aux hommes perchés sur les murs de Salvation, pâles de fatigue et tirant à tout bout de champ. Je pensais à Smith, qui se démenait pour fabriquer des munitions qui les feraient tenir quelques minutes, quelques heures de plus.

Oui, il fallait retourner à Salvation au plus vite.

— Combien d'hommes comptez-vous envoyer en renfort ? m'empressai-je de demander au colonel.

— Pas question d'envoyer nos soldats sur un simple coup de tête ! s'écria un homme moustachu.

— Ce n'est pas un coup de tête, protesta Tegan. La vie de ces gens est en jeu.

— En sauvant Salvation, nous risquons de perdre Soldier's Pond, ajouta un autre conseiller.

— Il a raison, renchérit un troisième. C'est peut-être même ce que les Mutants avaient prévu ! Si ça se trouve, l'attaque de Salvation n'est qu'une diversion. Ils vont attaquer Soldier's Pond dès qu'on aura le dos tourné !

— Ils vous attaqueront un jour ou l'autre, murmura Del.

— Ça suffit ! lança le colonel.

Cela fit taire tout le monde. Elle soupira de fatigue.

— Hélas, cela ne dépend pas de moi. Une décision de cet ordre doit être soumise à un vote.

— Alors qu’attendez-vous ? insista Tegan.

J’étais d’accord avec elle. Il y avait un temps pour dormir et un temps pour agir. Le colonel réfléchit un instant, puis elle se tourna vers Morgan.

— Réveillez-moi le reste du conseil. Réunion ici dans une demi-heure. Ces jeunes ont besoin d’une réponse, qu’elle aille dans leur sens ou pas. Je suppose que vous retournerez à Salvation pour vous battre, quelle que soit notre décision ?

— Oui, madame, répondit Del.

Elle posa une main sur mon épaule. Heureusement qu’elle m’avait choisie moi, et pas Del. Il était encore trop fragile pour supporter un geste aussi inattendu.

— Est-ce que vous avez faim ? nous demanda-t-elle. J’ai de quoi vous nourrir en attendant.

— Merci, répondit Bandit.

Elle se retourna vers l’un de ses conseillers.

— Réchauffez-leur quelque chose. Je pense qu’il reste de la soupe à la cantine.

Quelques minutes plus tard, nous avions chacun un bol de ragoût dans la main et du pain pour le saucer. Je m’assis sur une chaise, dans un coin, et les autres s’installèrent à mes côtés. On mangea en silence. Peu de temps après, cinq personnes arrivèrent. Trois hommes et deux femmes.

— Qu’est-ce qui se passe ? grogna un homme aux cheveux gris.

Le colonel leur résuma la situation. Choquée, une femme blonde et rondelette posa une main sur sa bouche.

— Et si les Mutants s’en prenaient à Soldier’s Pond ? s’inquiéta-t-elle.

— Justement, répondit le colonel.

Le débat dura bien trop longtemps. Je ne tendis même pas l’oreille. Tout ce qui m’intéressait, c’était le verdict. Tegan glissa jusqu’à moi et pointa ma blessure du doigt. Je lui tendis le bras pour qu’elle la soigne, serrant les dents quand elle appliqua l’antiseptique. Ensuite, elle étala un baume sur les plaies avant de me les bander. Ces traces de griffes s’ajouteraient aux six cicatrices déjà présentes sur mes avant-bras.

— Del ne veut pas que je m’occupe de lui, murmura-t-elle.

— Je m'en charge.

Je l'avais déjà soigné de nombreuses fois mais, désormais, je ne savais pas s'il accepterait mon aide. Tegan me passa sa trousse de secours et je rejoignis Del. Il était planté debout contre un mur, les yeux fermés. Le débat me parvenait par bribes. Les conseillers se demandaient s'il était raisonnable d'aider un village auquel ils ne devaient rien.

Del ouvrit les yeux en me sentant approcher. La lumière vacillante des bougies faisait danser des ombres sur son visage.

— Ton épaule va s'infecter si tu ne la nettoies pas, lui dis-je avec douceur.

Inquiet, il hésita un instant.

— D'accord, abdiqua-t-il.

— Je vais faire au plus vite, mais ça risque de faire mal.

J'aurais aimé pouvoir le toucher plus longtemps, mais je tins ma promesse : je le soignai le plus rapidement possible. Il se retint de crier quand je passai l'antiseptique sur ses plaies, et il ne bougea pas d'un centimètre. Il se contenta de fermer les yeux et de serrer les poings. Une fois terminé, je remarquai qu'un voile de sueur recouvrait son visage pâle et perlait sur ses sourcils.

— Tu as eu si mal que ça ? m'étonnai-je.

— Non, répondit-il sans croiser mon regard. C'est juste que... dès que quelqu'un me touche, je me revois dans les enclos. Je repense à ce qu'ils m'ont fait. Je revis tout, comme si c'était hier.

— On va trouver une solution, lui promis-je.

— Je n'en vois aucune. Voilà pourquoi on ne peut pas être ensemble, Trèfle. Je n'y arrive pas... Je ne peux pas...

— Moi, je le peux, l'interrompis-je. Peut-être pas aujourd'hui, ni demain, mais je compte bien t'aider à aller mieux. Regarde Tegan : il lui a juste fallu du temps. C'est pareil pour toi. Je te promets que ça va s'arranger.

Il tourna la tête vers moi et me regarda droit dans les yeux.

— Pourquoi ? murmura-t-il.

— Parce que je t'aime.

Maintenant que j'avais compris le sens de cette phrase, il m'était plus facile de la dire à voix haute.

— Et pas seulement quand les choses sont faciles, Del. Tout le temps.

J'avais choisi ses mots à lui, ceux qu'il m'avait dits des mois auparavant.

— Tu n'embrasseras plus Bandit ?

Cette simple question prouvait qu'il m'aimait encore, malgré la douleur et la peur. Ses sentiments n'avaient pas changé !

— Plus jamais, jurai-je.

— J'aimerais tellement te prendre dans mes bras, Trèfle...

— Ne t'en fais pas. Je suis là, et je n'ai pas l'intention de partir. Tu es mon partenaire. Pour la vie.

Je m'assis près de lui et je l'écoutai respirer. J'avais envie de le toucher, de lui parler davantage, mais c'était déjà mieux que rien. Je fermai les yeux et je m'endormis la tête contre le mur. Bandit me réveilla quelques heures plus tard. Le conseil avait débattu jusqu'à l'aube.

— Assez discuté, conclut le colonel. Il est temps de voter. Que ceux qui souhaitent envoyer du renfort à Salvation lèvent la main.

Quatre votèrent pour et deux contre. Je soupirai de soulagement. Le colonel Park était attentive au monde dans lequel elle vivait, et elle était prête à faire bouger les choses, quitte à mettre son village en péril. Si seulement les Aînés dans l'enclave avaient agi comme elle...

Une fois cette décision prise, ils se mirent à discuter du nombre de soldats à envoyer. Après tout, il ne fallait pas laisser Soldier's Pond sans défense. Leur débat interminable me rendait de plus en plus nerveuse, alors je m'enroulai dans ma couverture et je me rendormis. Une heure plus tard, Tegan me posa la main sur l'épaule.

— C'est décidé. On part à Salvation avec cinquante soldats.

Seulement cinquante ? C'était ridicule comparé au nombre de Monstres que nous avions à affronter ! Je me relevai et rassemblai mes affaires. Tout le monde était déjà dehors. Morgan était planté devant le groupe de soldats qui nous accompagnerait. Il paraissait moins vieux à la lumière du jour. Il avait de longs cheveux noirs parsemés de quelques mèches argentées, et des petites rides au coin des yeux. Elles n'étaient pas dues aux années, mais plutôt à sa joie de vivre : il souriait tout le temps, et ses yeux gris dégageaient quelque chose de chaleureux.

— Un régiment est capable de couvrir entre cinquante et soixante kilomètres à pied en une journée, dit-il aux soldats. Il nous faudra marcher à cette allure-là pour arriver à temps à Salvation. Si certains d'entre vous pensent ne pas en être capables, qu'ils me le disent tout de suite.

— J'ai un pied fragile, lui confia un des hommes. Je l'ai cassé il y a quelques années, et il n'a jamais vraiment guéri. Je risque de vous ralentir.

— Merci de votre honnêteté, lui répondit Morgan.

Il se retourna vers un homme particulièrement costaud, qui devait être son assistant. Ce dernier hurla un nom, et un nouveau soldat prit la place de l'autre. Contrairement aux gardes de Salvation, ces hommes-là étaient bien entraînés, et ils s'étaient déjà battus contre des Monstres. La plupart d'entre eux avaient des cicatrices de bataille, des marques de griffures sur leurs visages.

— Je ne vous remercierai jamais assez, dis-je au colonel.

— Prions pour que cela suffise. Je ne peux pas faire mieux. Si les Monstres se dirigent vers l'ouest, Soldier's Pond a besoin de ses soldats.

Peu de temps après, on quitta Soldier's Pond en formation. Je n'eus aucun mal à suivre le rythme. Je n'avais jamais fait autant de route avec un groupe si nombreux, que ce soit sous terre ou à la surface. Cela me paraissait risqué, mais nous n'avions pas le choix.

À ma grande surprise, Morgan me demanda de le rejoindre à l'avant du cortège.

— Combien de Mutants ? me demanda-t-il.

— Honnêtement, je ne sais pas si je suis capable de compter jusque-là.

Cela le fit rire... jusqu'à ce qu'il s'aperçoive que j'étais sérieuse. Une ribambelle de jurons s'échappa de sa bouche.

— Tu n'en as vraiment aucune idée ? Même pas une estimation ?

J'y réfléchis un instant.

— Un jour, j'ai compté cinq cents haricots. À vue d'œil, je dirais que les Mutants sont plus nombreux que ça.

Puis je pris le temps de lui raconter le cauchemar qu'était la horde : la façon dont les Monstres avaient encerclé la ville, s'étalant à travers les plaines, et aussi les enclos dans lesquels ils emprisonnaient les humains.

Morgan fit un geste étrange : il toucha son front, son cœur, son épaule gauche puis son épaule droite. Je ne savais pas à quoi cela servait, mais j'eus l'impression que cela le réconfortait.

— J'aurais presque préféré que tu ne me racontes pas tout ça.

— Pourquoi ?

— Parce que, maintenant, je suis le sale gars qui cache la vérité à ses hommes. Si je leur avoue tout, ils feront demi-tour. Ils savent que nous n'avons aucune chance.

Mon ventre se noua. Non pas de peur, car je ne craignais pas la mort, mais de culpabilité. Je ne voulais pas mener ces gens à la mort.

— On pourrait faire diversion pour permettre l'évacuation de la ville ? proposai-je.

Évacuation. J'étais fier d'utiliser ce mot. Je l'avais entendu pour la première fois dans les ruines, puis dans la bouche de Mme James, ce professeur que je détestais tant.

— La meilleure solution serait de les attaquer puis de se replier dans la forêt, suggéra Morgan. Mais cette zone-là leur appartient. Là-bas, nos tactiques de guérilla risquent de ne pas fonctionner.

— Je peux vous être utile, intervint Bandit.

Je n'avais même pas remarqué qu'il était là. Bandit était vraiment la personne la plus discrète du monde. Curieux, Morgan tourna la tête vers lui.

— C'est-à-dire ? lui demanda-t-il.

— Je connais bien le terrain, et je suis un bon éclaireur. Je sais installer des pièges et planifier des embuscades. On ne vaincra pas les Mutants en leur fonçant dessus. On doit être plus futés qu'eux.

Bandit savait de quoi il parlait : dans les ruines, il avait détruit gang après gang jusqu'à ce que les Loups dominent le territoire. Grâce à lui, nous sauverions peut-être Salvation. Morgan l'écouta avec attention et lui posa plein de questions. Je les laissai discuter et je rejoignis Tegan, qui était rangée juste derrière nous.

— Ils ont de bonnes idées, remarqua-t-elle.

— Surtout Bandit, répondis-je.

— Juste après m'avoir capturée, les Loups ont affronté les Rois, qui étaient bien plus nombreux qu'eux. Bandit les a détruits. La plupart des Loups étaient encore trop jeunes, mais ils étaient futés.

Sans pitié.

Cela me rappela le jour où les Loups nous avaient attrapés, Del et moi. J'avais eu des scrupules à me battre contre ces mêmes, et cela s'était retourné contre moi. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils soient si forts. Pas à leur âge.

Si Bandit était capable d'utiliser son expérience pour sauver Salvation, tout n'était peut-être pas perdu.

LA DESTRUCTION

Le temps d'arriver à Salvation, il était déjà trop tard. La ville était dévorée par les flammes.

Lorsque Nassau avait envoyé le même aveugle dans notre enclave pour nous demander de l'aide, nous n'avions pas été assez rapides. Aujourd'hui, je revivais la même chose dans l'autre sens. Cette fois-ci, c'était *chez moi*.

— On ferait mieux de se replier, suggéra Morgan.

— Comme vous voudrez, dis-je. Moi, je continue. J'ai peut-être une chance de sauver ma famille.

— Non, répondit-il. Tu n'as *aucune* chance.

Il avait sûrement raison. Peu importe. Je repris la marche, seule, en direction de Salvation. Tegan et Bandit ne se rendirent pas compte de mon départ, mais Del me courut après.

— Tu es folle !

— Je sais.

Des odeurs de sang, de bois et de chair brûlés nous parvenaient avec le vent. Le mur ouest s'effondra sous nos yeux, et des poutres enflammées s'écrasèrent en contrebas, créant des milliers d'étincelles. On aurait dit des lucioles. Des volutes de fumée montaient jusqu'au ciel, illuminées par la Lune.

Un jour, Mme Oaks m'avait confié que son peuple croyait en une vie après la mort. D'après elle, notre âme quittait notre corps et continuait son chemin. Lorsque je lui avais demandé de me décrire l'âme, elle m'avait parlé d'une sorte de fumée qui remplissait notre corps. Je me demandais si cela ressemblait à ce que j'avais devant moi.

Un groupe de dix Monstres surgit de nulle part. Le bruit du feu avait couvert celui de leurs pas. Ils nous encerclèrent aussitôt, preuve qu'ils savaient désormais élaborer des stratégies comme les nôtres. J'entendais les habitants hurler au loin mais, pour l'instant, il fallait que je me concentre sur le combat. Si Del et moi mourions

ici, nous ne leur serions d'aucune utilité. Je dégainai mes couteaux et Del se mit dos contre moi. Comme avant.

— On peut y arriver, murmura-t-il.

— On n'a pas le choix.

— Cinq chacun, ajouta-t-il.

Il fallait faire vite. Sinon, le reste de la horde nous repérerait. Nous étions capables d'en abattre dix. Pas mille.

Un premier Monstre me fonça dessus. Je déchirai son avant-bras du coude jusqu'au poignet. Avec mon couteau gauche, je creusai une tranchée dans sa poitrine. À ma grande surprise, son sang ne puait pas comme d'habitude. L'odeur ne me prit pas au nez. Cela me déstabilisa plus qu'il n'aurait fallu : le Monstre profita de ce moment d'inattention pour me donner un coup de griffes. Je criai de douleur et l'achevai aussitôt. Il s'écroula à mes pieds.

Les autres ne se lamentèrent pas de la mort de leur compagnon. Non, ceux-ci étaient des guerriers. Ils étaient là pour tuer, pas pour pleurnicher. Deux Monstres se jetèrent sur moi, pendant que le troisième et le quatrième attendaient leur tour. Ils avaient tellement changé ! Ils ne se poussaient plus les uns les autres pour accéder à leur proie.

Ils sont organisés. Le sang se glaça dans mes veines. Je parvins à taillader les griffes de l'un d'eux. Elles s'écrasèrent lamentablement dans l'herbe rougie par le sang. La créature me visa avec sa main intacte, et l'autre en profita pour m'attaquer de côté. Heureusement, Del arriva juste à temps et lui planta un couteau dans l'œil. À une seconde près, j'aurais été décapitée. J'étais fatiguée par la marche. Trop lente.

Je tournai la tête pour voir où en était Del. Il se battait avec sa grâce habituelle. Il en avait déjà abattu trois, et les deux autres paraissaient intimidés. Ils avaient reculé et hésitaient à l'attaquer.

— Ne me laisse pas faire tout le boulot ! me lança-t-il avec une pointe d'humour dans la voix.

— Je fais de mon mieux ! répondis-je, à bout de forces.

Un Monstre manqua m'empaler. Del sortit de ses gonds et se mit à hurler comme un animal enragé. Une vraie machine à tuer. Je reculai pour lui laisser de la place. Quelques secondes plus tard, il y avait dix cadavres à nos pieds.

Je me rapprochai de lui tout en gardant un œil sur les environs.

— Merci, Del.

— Est-ce que tu as peur de moi quand je suis dans cet état-là ? balbutia-t-il, à court de souffle.

— Non. Je sais que tu ne me feras jamais de mal.

— Tu as tort. Je t'ai fait mal plus d'une fois.

— Pas avec tes couteaux.

On reprit notre marche en direction de Salvation. Aux abords du village, la chaleur était insoutenable. Si j'avais eu un chariot et des seaux d'eau, j'aurais pu essayer d'éteindre le feu... Mais mes couteaux ne m'étaient d'aucun secours.

Tout à coup, je vis quelqu'un bouger de l'autre côté du mur. Je crus reconnaître Harry Carter, l'homme qui m'avait sauvé la vie le jour où Veinard était mort.

— Il y a un passage secret sous la maison des Bigwater ! lui dis-je. C'est un tunnel qui donne sur l'extérieur. Rassemblez les survivants et faites-les sortir !

— Merci, Trèfle !

Harry disparut, et Del me tira par le bras.

— Allons chercher les soldats de Morgan, me dit-il. En espérant qu'ils ne sont pas repartis.

— Je te suis.

On courut de toutes nos forces, évitant les quelques Monstres qui traînaient dans les parages. Heureusement, les hommes de Soldier's Pond étaient là où nous les avions laissés. Morgan n'avait pas l'air de bonne humeur.

— Si tu étais un de mes soldats, je t'aurais puni sur-le-champ pour avoir désobéi aux ordres.

— Mais je ne suis pas un de vos soldats, me défendis-je.

Quand ils m'aperçurent, Tegan et Bandit me passèrent un savon. Ils m'en voulaient d'être partie sans les prévenir. Je leur fis signe de se taire, puis j'expliquai la situation à Morgan. Je lui parlai d'Harry Carter et du tunnel. Mes amis m'écoutèrent en silence. Tegan s'inquiétait pour sa famille, je le voyais bien.

Moi aussi, pensai-je.

— Pourquoi le village n'a pas été évacué plus tôt ? s'indigna-t-elle.

— Je ne sais pas, avouai-je. Bigwater n’a peut-être pas eu le temps de leur parler du tunnel.

— Zach était au courant, nous rappela Bandit.

Nous n’aurions la réponse que si nous parvenions à sauver des gens. J’espérais qu’Harry Carter arriverait à rassembler les survivants malgré la confusion générale. Les habitants de Salvation n’étaient pas préparés à ce genre de situation.

Je demandai à Bandit de nous mener jusqu’à la sortie du tunnel. Il avait la carte imprimée dans sa tête. Pas besoin de celle de Veinard.

— Est-ce que le tunnel est large ? me demanda Morgan.

— Non, il est très étroit. Les habitants vont devoir s’échapper par petits groupes.

— Espérons qu’ils ne paniqueront pas à la sortie.

Il avait raison. Si les survivants se mettaient à courir dans tous les sens une fois à l’extérieur, ils attireraient l’attention de la horde.

Bandit trouva la sortie du tunnel et, à mon grand soulagement, il y avait déjà une dizaine de survivants aux alentours, principalement des femmes et des enfants. Mme Oaks n’en faisait pas partie. Des habitants sortaient du tunnel au compte-gouttes, terrifiés et recouverts de cendres. Certains étaient brûlés et blessés. Tegan se mit aussitôt au travail, soignant tous ceux qui en avaient besoin.

Morgan me prit à part.

— Il ne va pas falloir traîner, me prévint-il. Mieux vaut repartir avant que le jour se lève. Sinon, les Mutants vont nous tomber dessus.

— Je sais, soupirai-je.

Il jeta un œil à sa montre.

— Je te donne trois heures.

Morgan posta des soldats aux quatre coins du périmètre. Des cris de douleur s’échappaient du village enflammé. Des coups de feu réguliers prouvaient que les gardes essayaient de faire gagner du temps aux habitants. Je mourais d’envie de sortir de notre cachette pour aller tuer des Monstres, mais c’était trop risqué. Je ne voulais pas dévoiler notre position.

Tegan soignait les blessés avec une efficacité impressionnante. Je la rejoignis pour lui donner un coup de main. Le regard meurtri, elle enroula un bandage autour du bras brûlé d’un enfant. Je ne le

connaissais pas. Tegan, elle, l'appela par son prénom et le rendit à sa mère.

Quelques minutes plus tard, ce fut enfin au tour de Mme Oaks de sortir du tunnel ! Je courus jusqu'à elle et je lui tendis la main pour l'aider. Par réflexe, je cherchai Edmund du regard. Elle hocha la tête.

— Il est en train de se battre avec les autres, bredouilla-t-elle. Je ne sais pas si...

Je la pris dans mes bras avant qu'elle n'ait le temps de finir.

— C'était horrible, Trèfle.

Je croisai le regard de Tegan. Elle aussi était impatiente de retrouver ses parents adoptifs. Doc avait dû rester à l'intérieur pour soigner les blessés, et sa femme pour lui prêter main-forte. Je laissai Mme Oaks se remettre de ses émotions, et j'envoyai Bandit en éclaireur avant de retourner assister mon amie. Je lui passai ses outils et ses onguents, et je l'aidai à bander les blessures et les brûlures des victimes.

Les heures passèrent. Je soupirai de soulagement lorsque Rex, mon frère adoptif, s'extirpa du tunnel avec Edmund et une poignée d'hommes, pour la plupart gravement blessés.

— On est les derniers, annonça Rex d'une voix enrouée. Les autres n'étaient pas en état de suivre.

Doc et sa femme n'avaient donc pas survécu. Tegan laissa échapper un gémissement de douleur... puis elle retourna à sa tâche, comme si de rien n'était.

Lorsque Bandit revint, je l'attirai le plus loin possible des autres.

— Alors ?

— C'est un massacre, murmura-t-il. Il faut partir d'ici au plus vite. Les Monstres sont encore plus nombreux que dans les plaines. Beaucoup traînent parmi les décombres, et il y a d'autres groupes dans les environs. Au moins une centaine rien qu'au sud-est.

Un frisson me parcourut des pieds à la tête.

— Merci, Bandit, dis-je en retournant auprès des autres.

Tegan était en train de bander le bras d'un blessé, le visage rongé par le deuil. Je posai ma main sur son épaule. Elle fit signe à l'homme de partir avant de se jeter dans mes bras et d'éclater en sanglots. Je la serrai fort contre moi.

— C'est tellement injuste, pleura-t-elle. Tous ces gens... Tous ces gens ont besoin de Doc.

— Ils t'ont, toi.

— Je ne suis pas aussi douée que lui, Trèfle ! Je n'ai pas eu le temps de tout apprendre.

— Je suis sûre qu'il y a un docteur à Soldier's Pond, la rassurai-je. Tu n'auras qu'à lui demander de devenir son apprentie.

Cela eut le mérite de la calmer un peu.

— Est-ce qu'on va aller vivre là-bas ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Mais plus tu apprendras, plus tu mériteras ton titre de docteur.

— Merci, Trèfle.

Elle retourna à son travail, et je rejoignis Morgan.

— On peut y aller, l'informai-je. D'après Bandit, mieux vaut partir le plus vite possible.

Il ne me demanda pas plus de détails. L'odeur de chair brûlée suffit à le motiver. Il donna l'ordre à ses soldats, sans avoir à hausser la voix, et ils encerclèrent les blessés. Certains n'étaient même pas capables de marcher. Le voyage de retour prendrait trois ou quatre jours au lieu des deux de l'aller.

Espérons que les Monstres nous laissent tranquilles.

LA RUSE

Les soldats coupèrent des branches pour fabriquer des brancards de fortune. Del me rejoignit à ce moment-là. Malgré la gravité de la situation, il paraissait étrangement calme. Peut-être que cette pseudo-victoire lui avait remonté le moral. Moi, j'étais épuisée et j'avais mal partout.

— Tu penses qu'on va s'en sortir ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas. Mais qui ne tente rien n'a rien.

— Le retour risque d'être compliqué, ajoutai-je. J'espère que tu es prêt.

— Personne n'est prêt à vivre ce genre de choses. J'aurais aimé que tout le monde survive.

On tourna tous les deux la tête vers les blessés. Ils avaient le visage décomposé et noirci par les cendres. Les enfants étaient assommés par la peur et la tristesse.

Zachariah Bigwater faisait partie des survivants. Il n'était accompagné ni de ses parents, ni de sa sœur Justine. Il avait l'air plus âgé, plus mature que la dernière que je l'avais vu. Notre dernière discussion remontait à quelques jours, lorsqu'il m'avait supplié de nous accompagner. Comme quoi, tout pouvait changer d'une minute à l'autre. Ce garçon d'ordinaire si gai et enjoué n'était désormais que deuil et désespoir. Il avait les épaules écrasées et la tête baissée. Comme s'il ne voulait pas croiser le regard des autres. Tegan essaya de lui parler, mais il lui tourna le dos.

— Il porte un lourd fardeau, murmurai-je.

— Il a tout perdu, renchérit Del. Il n'y a rien de plus dur.

Il était bien placé pour le savoir. À une époque, Del avait un père et une mère qui l'aimaient. Ils étaient morts des suites d'une maladie, et il s'était retrouvé seul. N'importe quel garçon aurait fini dans un gang, mettant de côté tout ce que ses parents lui avaient inculqué... Mais pas Del. Il avait préféré fuir les dangers de la surface pour affronter ceux des tunnels, bien décidé à s'accrocher

aux valeurs qui lui avaient été transmises. Même dans l'enclave, il ne s'était pas laissé influencer par les Aînés. Je l'admirais pour toutes ces raisons-là.

Je l'aimais, tout simplement.

Je balayai du regard les réfugiés de Salvation. Nous avons une chance sur deux que les Monstres nous tombent dessus pendant le voyage. Tous ces gens dépendaient de nous. Ils nous avaient accueillis à bras ouverts. Ils méritaient de vivre. Si nous échouions, Salvation mourrait avec eux.

— Ils ne s'en sortiront pas sans nous, bredouillai-je.

— Il n'y a pas cinquante solutions, lança Bandit en nous rejoignant. Il va falloir éviter tous les Monstres qui traînent dans les parages.

— Comment ? m'inquiétai-je.

— On pourrait se séparer en petits groupes, pour faire diversion et leur compliquer la tâche.

— Non, répondis-je. Ces gens ne survivront pas s'ils sont livrés à eux-mêmes.

— De toute façon, si les Monstres attaquent, personne ne survivra. On n'a aucune chance contre la horde, Trèfle.

— Alors qu'est-ce que tu attends pour sauver ta peau ? lui reprocha Del. C'est ce que tu as l'habitude de faire, pas vrai ? Laisser mourir les autres pour mieux te sauver toi !

Bandit avança d'un pas vers lui, le poing levé. Je me glissai entre eux pour les empêcher d'aller plus loin. Je n'avais pas envie qu'ils se disputent. Par contre, cela me fit du bien de voir Del reprendre du poil de la bête.

— Parlons-en à Morgan, tranchai-je.

Pas parce qu'il était plus âgé, mais parce qu'il avait l'air de savoir ce qu'il faisait. J'attendis que les garçons se calment pour aller le voir. Ils m'emboîtèrent le pas sans rechigner.

— Comment comptez-vous protéger les réfugiés ? demandai-je à Morgan.

— En priant les saints, répondit-il.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il voulait dire, ni de ce qu'était un saint. Ce n'était pas le moment de demander.

— Autre chose ?

— Je propose d'envoyer des éclaireurs à l'avant du groupe pour s'assurer que le passage est dégagé. Il faudra aussi une équipe à l'arrière. Ce sera la position la plus risquée. Ces soldats-là combattront à un moment ou un autre.

— Je suis prête à me battre, dis-je.

— Moi aussi, enchaîna Del.

— Je veux bien aller à l'avant, ajouta Bandit.

Morgan se tourna vers moi pour voir si j'étais d'accord.

— Bandit est l'éclaireur le plus doué que je connaisse, le rassurai-je.

— Très bien. Allez voir Calhoun pour l'en informer.

Bandit se dirigea vers le soldat que Morgan lui avait indiqué. Il ne croisa même pas mon regard. Il m'en voulait de m'être mise entre lui et Del.

— Je vais envoyer mes meilleurs soldats dans votre groupe, me dit Morgan.

— Et vous ?

— Je reste avec les réfugiés. Le colonel a confiance en moi pour diriger les troupes, mais je ne suis pas un pro du combat.

Je comprenais très bien pourquoi le colonel croyait en lui. C'était un homme droit, et il savait garder la tête sur ses épaules en cas de crise. Chacun ses talents.

— Tegan marchera à vos côtés, imposai-je. Le médecin de Salvation n'a pas survécu, mais elle l'a longtemps assisté.

— Entendu. Je garderai un œil sur elle.

— Elle a un problème à la jambe, l'informa Del.

Tegan n'aimait pas que l'on parle d'elle comme si elle était handicapée mais, dans une telle situation, ce genre de détail était bon à savoir.

Je me frayai un chemin à travers la foule pour rejoindre ma famille. Edmund passa un bras autour de Mme Oaks et l'autre autour de moi. Il sentait la fumée et le cuir. Mme Oaks m'embrassa sur la joue. Rex, lui, restait dans son coin, le visage meurtri, choqué par la mort soudaine de sa femme.

— On avait prévenu tout le monde que tu ramènerais du renfort, dit Edmund. Tu as réussi.

— Ça n'a pas suffi... murmurai-je.

Cela fit réagir Rex.

— Tu as tort, Trèfle. Personne ne pensait que vous reviendriez. Ce que vous avez fait est énorme.

Cela me soulagea un peu. J'aurais préféré que tout le monde s'en sorte, mais il fallait que je me contente de cette cinquantaine de vies que nous avions sauvées.

— Comment a commencé l'invasion ? leur demandai-je.

— Smith n'arrivait plus à tenir le rythme, soupira Edmund. Les soldats sont arrivés à court de munitions. Les Mutants en ont profité et sont devenus encore plus agressifs. L'un d'eux a jeté un piquet enflammé, puis les autres ont pris exemple sur lui. Et le mur a pris feu.

— Bigwater aurait pu lancer l'évacuation plus tôt, m'étonnai-je. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il était trop occupé à essayer de calmer sa femme, bougonna Rex.

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait, celle-là ?

Mme Oaks baissa la tête.

— Elle s'est mise à hurler que les Mutants nous attaquaient parce que nous n'avions pas respecté les lois de Dieu. D'après elle, il suffisait de l'implorer de nous pardonner pour les faire fuir. Ses partisans ont même empêché les gardes d'éteindre le feu, persuadés que leurs prières suffiraient...

— Je suis profondément croyant, dit Edmund, mais je doute que notre Seigneur soit aussi dur. Et je ne pense pas que ce soit lui qui ait envoyé ces créatures à nos troussees.

— Moi non plus, renchérit Rex.

— Les Mutants nous ressemblent de plus en plus, marmonnai-je. J'aimerais savoir d'où ils viennent, et pourquoi ils évoluent si rapidement.

— Peut-être que quelqu'un connaît la réponse, me rassura Edmund.

Il était temps de leur expliquer comment se passerait le voyage.

— Ne quittez pas Morgan d'une semelle, leur conseillai-je. Et suivez ses ordres à la lettre. Il a l'air doué. On se retrouve à Soldier's Pond.

Mme Oaks aurait préféré que je reste avec eux, mais elle ne me força pas. Edmund avait les larmes aux yeux.

— Ne t'inquiète pas pour nous, Trèfle. On va s'en sortir.

Il voulait que j'aille me battre l'esprit tranquille, sans me faire de souci pour eux. Je le pris dans mes bras pour le remercier, et je me blottis une dernière fois dans ceux de Mme Oaks. Elle me serra de toutes ses forces. Elle sentait le feu, le sang et le pain chaud. Elle n'avait pas dû cuisiner depuis des jours, mais l'odeur était restée. L'odeur de la maison.

C'est d'un pas hésitant que j'avançai vers Rex. Je ne le connaissais pas aussi bien que mes parents, et je ne savais pas comment lui dire au revoir. Il me prit dans ses bras avec tendresse. Il tremblait comme une feuille. Il lui faudrait du temps avant de se remettre de la mort de Ruth.

— Protège nos parents, ordonnai-je.

— Entendu, répondit-il fermement.

Il redressa aussitôt les épaules, et son visage perdit un peu de sa pâleur. Désormais, il se focaliserait sur eux. Pas sur sa femme. Tant que les feux des Monstres brûlaient dans les plaines et que leurs grognements résonnaient dans les forêts, notre priorité était la survie. Pas les larmes.

On se sépara en trois groupes : les éclaireurs, le groupe de réfugiés et de soldats, et les gardes à l'arrière. Del, moi-même et cinq autres soldats faisions partie du dernier.

Dennis avait plus ou moins mon âge. Il était maigrichon, mais je voyais à la manière dont il tenait ses armes qu'il faisait partie des meilleurs. Thornton, lui, avait la barbe et les cheveux gris. C'est lui qui avait assisté Morgan à Soldier's Pond. Il était assez intimidant. Il avait de larges épaules et un dos musclé. Voilà un homme qui devait préférer la brutalité à la finesse.

Le troisième soldat, Spence, devait avoir quatre ou cinq ans de plus que moi. Il était petit et maigre. Il avait le visage couvert de taches de rousseur et les cheveux courts et roux. La première fois que j'avais vu quelqu'un avec des cheveux de cette couleur, j'avais mis du temps à m'en remettre : En Dessous, personne n'était roux. Spence avait l'air adorable, mais j'avais du mal à l'imaginer en train de se battre. Je décidai de ne pas le juger trop hâtivement et de faire confiance à Morgan : après tout, il nous avait promis les meilleurs.

Morrow, lui, était grand et élancé et souriait tout le temps. Il

avait les cheveux noirs et une flûte de Pan attachée dans le dos. À première vue, on aurait dit un troubadour plus qu'un soldat... Mais il suffisait de le regarder dans les yeux pour comprendre que cet homme n'était pas à sous-estimer. Il devait avoir à peine deux ans de plus que Del, mais il donnait l'impression d'avoir survécu à de nombreuses batailles.

Quant à Tulliver – que tout le monde appelait Tully –, elle avait de doux yeux verts, les cheveux clairs et un visage anguleux. C'était la première femme armée que je croisais depuis mon arrivée à la surface. Elle devait avoir une dizaine d'années de plus que moi. Elle avait un immense couteau accroché à sa cuisse. Le fourreau était courbé au bout, embrassant la forme de la lame. Parfait pour éventrer les Monstres. J'étais particulièrement fascinée par l'arme qu'elle portait sur le dos. Je me tournai vers Del pour lui demander de quoi il s'agissait, mais il n'était pas du tout concentré sur nos compagnons de route. Il me regardait moi, comme si j'étais le dernier morceau de gâteau sur une assiette, et que quelqu'un lui avait interdit d'y toucher.

Les trois groupes se dirent au revoir et se souhaitèrent bonne chance. Bandit partit avec les éclaireurs, et Tegan et ma famille avec les survivants de Salvation, menés par Morgan. Cette mission me terrifiait. Tant de gens à protéger, et tant de dangers à affronter...

Hélas, nous ne connaîtrions le dénouement qu'une fois à Soldier's Pond.

LE CARNAGE

— Morgan m'a nommé chef d'équipe, nous informa Thornton. Si quelqu'un n'est pas d'accord, qu'il le dise maintenant.

Personne ne broncha.

— Parfait. Aujourd'hui, le but n'est pas d'être discret. Au contraire : à nous de faire en sorte que les Mutants nous suivent, et oublient les réfugiés.

— Que ces monstres se ramènent avec toute leur armée, s'ils en ont envie ! lança Tully en posant une main sur la mystérieuse arme qu'elle portait sur son dos.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en la pointant du doigt.

— C'est un arc, répondit-elle en souriant. J'ai appris à m'en servir quand j'étais toute jeune, plus jeune que toi. Je fabrique les flèches moi-même.

— Elle est très forte, ajouta Spence.

J'aurais aimé qu'elle me parle davantage de ces projectiles qu'elle fabriquait, mais Thornton nous interrompit.

— Ce n'est pas le moment de papoter ! Allez, en route.

Je m'insérai dans la formation, juste à côté de Del, et je repensai aux centaines de Monstres dont Bandit m'avait parlé. Même si je n'étais pas douée en calcul, je savais que nous avions peu de chance de vaincre une telle armée. Et ce n'était rien comparé à la horde entière...

Un premier groupe de Monstres nous tomba dessus quelques kilomètres plus loin, en plein milieu d'une clairière. Ils nous attaquèrent par-derrière. J'eus le temps d'en compter plus de vingt avant que le carnage ne commence. Del se mit dos à moi. Tully se retourna aussitôt et dégaina son arc. Elle tira flèche après flèche à une vitesse époustouflante. Trois Monstres moururent sur le coup. Le reste des créatures nous fonça dessus, la gueule ouverte et les griffes acérées. Je dégainai mes couteaux et entrai dans la bataille.

Thornton était une vraie machine de guerre. Un maître du coup de poing. Il acheva trois Monstres en écrasant leur crâne avec son pied. Entre-temps, Spence s'était rapproché de Tully. Le jeune rouquin utilisait son fusil à bout portant. Je n'avais jamais vu ça. Il assommait les Monstres avec la crosse, puis visait la poitrine avant d'enchaîner coups de coude et coups de pied. Quant à Morrow, il privilégiait une longue et fine lame. Il se battait avec élégance. Dennis était à ses côtés, se défendant avec des couteaux identiques aux miens. Malgré son jeune âge, il se débrouillait très bien. Ces deux-là avaient l'habitude de se battre côte à côte, cela se voyait.

Deux Monstres se jetèrent sur moi. Del donna un gros coup de poing dans la gorge du premier, lui arrachant presque la tête. Je me faufilai derrière le Monstre et le tailladai au niveau des genoux. Il s'effondra, et je l'achevai d'un coup de couteau dans le cœur.

La clairière empestait le sang. La rosée et les entrailles des Monstres rendaient l'herbe glissante. Tully et Spence s'en sortaient bien. Morrow et Dennis aussi. Par contre, un peu plus loin, Thornton était en difficulté. Les Monstres l'encerclaient. Je me faufilai jusqu'à lui pour lui prêter main-forte. Dans la foulée, je plantai mon poignard dans l'échine d'un Monstre. Il poussa un cri atroce avant de tomber raide au sol. Thornton l'acheva d'un coup de botte.

À ma grande surprise, deux Monstres prirent leurs jambes à leur cou et s'enfuirent sous nos yeux. *Par peur de mourir ? Pour transmettre un message aux autres ?* Tully tira sur le premier, et la flèche se planta dans le dos de la créature. Spence abattit l'autre d'une balle.

Le sol était jonché de cadavres de Monstres. Ils baignaient dans des flaques de sang, les os à l'air. Il ne s'agissait plus d'un simple conflit de territoire. Les Monstres voulaient la guerre, la vraie.

— Tout le monde va bien ? demanda Thornton.

Nous étions tous amochés, mais rien de bien grave : des petites griffures et des morsures sans conséquence. Dennis enroula calmement un bandage autour de son bras, comme s'il faisait cela tous les jours.

— Parfait, reprit-il. Alors dépêchons-nous. Si d'autres Mutants tombent sur ces cadavres, ils risquent de le prendre comme une provocation.

On reprit la marche à travers la forêt en faisant le plus de bruit possible pour attirer l'attention de l'ennemi. Je marchai lourdement, en faisant claquer les feuilles sous mes pieds. Morrow attrapa sa

flûte et tourna la tête vers Thornton, le sourire aux lèvres. Notre chef leva les yeux au ciel, mais il lui donna quand même la permission de jouer. C'était absurde, mais efficace : la mélodie entraînante de Morrow résonna de la forêt jusqu'aux plaines environnantes. Si nous ne nous faisions pas attaquer dans les minutes qui suivaient, cela signifiait qu'il n'y avait plus de Monstres dans les parages.

Je gardai les mains sur mes couteaux, prête à dégainer. Désormais, les Monstres étaient tellement nombreux qu'ils n'avaient même plus besoin d'être discrets. *Sauf s'ils nous suivent jusqu'à Soldier's Pond.*

On longea la rivière sans dire un mot. Les branches des arbres se balançaient au gré du vent, me rappelant des squelettes. Je m'attendais à ce que la horde surgisse d'un moment à l'autre et, bizarrement, j'étais plus impatiente qu'inquiète. J'étais dans mon élément. Je protégeais les plus faibles.

On marcha toute la matinée. La flûte de Morrow nous accompagnait tandis que le soleil montait haut dans le ciel. C'est alors qu'un autre petit groupe de Monstres nous repéra. Ils étaient de l'autre côté de la rivière. L'eau n'était pas bien profonde à cet endroit-là : elle leur arrivait aux genoux. Tully dégaina son arc et planta une flèche dans la poitrine du Monstre le plus proche. Le courant emporta son cadavre et l'eau se teignit de rouge.

Les autres approchaient de la rive. Spence en tua deux avec son fusil, puis Tully deux autres. Il n'en restait plus qu'une poignée. *Ils étaient pourtant plus de cent à nous chasser, m'inquiétai-je. Où sont passés les autres ?*

Une fois que les Monstres eurent rejoint la terre ferme, je me jetai sur le premier venu. Je lui ouvris le torse avec mes deux lames. Spence tira sur un autre, et son sang m'éclaboussa. Morrow se battait encore aux côtés de Dennis. Ils étaient tous très forts. Sous terre, ils auraient mérité le titre de Chasseurs.

Del était sûr de lui, ses mouvements à la fois sauvages et gracieux. On aurait dit qu'il dansait. Je me joignis à lui et on enchaîna coups et blocages, à l'unisson.

Tout n'est pas perdu, me rassurai-je.

Del avait toujours une idée précise de là où je me trouvais. Une sorte de sixième sens. C'est pourquoi je n'avais jamais peur de recevoir de coup par erreur. Je ne bougeai pas d'un poil, même quand sa lame frôla mon bras avant de s'enfoncer dans un Monstre. L'odeur du sang annihila celle de la rivière et de l'herbe écrasée

sous nos pieds. Les oiseaux et les insectes s'étaient tus. Je n'entendais que les battements de mon cœur.

Une seconde vague de Monstres surgit de nulle part. Nous n'en avions même pas fini avec la première. Les choses se compliquaient : Spence se mit à tirer aussi vite que possible pour protéger Tully, à court de flèches. Morrow éventra de justesse un Monstre qui se jetait sur Dennis. Deux autres lui foncèrent dessus. Je levai la main pour en viser un avec mon couteau. *Trop tard*. Dennis s'effondra sous leur poids. Morrow en tua un, moi l'autre, mais le mal était déjà fait : Dennis crachait son sang, la main posée sur son ventre lacéré.

On encercla notre camarade pour le protéger. Placée juste entre Del et Morrow, je poignardai les Monstres au fur et à mesure qu'ils chargeaient. Avec la fatigue, je devenais de plus en plus maladroite. Un Monstre me fit perdre mon équilibre. Heureusement, les autres me sauvèrent la mise. Thornton brisa la nuque du dernier, puis l'acheva d'un de ses fameux coups de pied. Nous les avons vaincus.

À bout de souffle, je marchai jusqu'à la rivière pour laver mes couteaux et me rincer les mains. Ensuite, je me rendis au chevet de Dennis. J'aurais aimé que Tegan soit là pour le soigner.

— Est-ce que c'est grave ? demandai-je à Morrow.

— Oui, murmura-t-il. Il ne s'en sortira pas.

Thornton se mit à genoux et regarda Dennis droit dans les yeux.

— Quel est ton souhait, fils ?

— Fais ça vite, P'pa.

— Comme tu le voudras.

Il prit Dennis dans ses bras et le porta jusqu'à la rivière. Il mit la tête du garçon sous l'eau, la tenant de force jusqu'à ce qu'il cesse de se débattre. Ensuite, Thornton nous rejoignit avec son corps dans les bras. L'image me brisa le cœur.

— C'était son dernier fils, murmura Tully.

— Où veux-tu l'enterrer ? demanda Morrow à Thornton.

— Rassemblez assez de pierres pour le recouvrir, nous ordonna-t-il. On n'a pas le temps de creuser une tombe.

On obéit en silence, empilant des pierres de rivière sur le cadavre. Heureusement, aucun Monstre ne nous interrompit. Une fois la tâche terminée, Thornton se planta devant lui, baissa la tête et murmura des mots que je n'entendis pas. Ensuite, le vieil homme se

retourna, attrapa une hache dans son sac et décapita le Monstre qui avait tué son fils. Je ne comprenais pas vraiment son geste – après tout, le Monstre était déjà mort – mais j'espérai que cela l'avait un peu soulagé. Enfin, Thornton nous ordonna de reprendre la marche. J'en avais un peu marre de sa façon de commander, mais je ne m'en plaignis pas : c'était un homme intelligent et éprouvé par le deuil.

Le reste de la journée passa lentement. On tua beaucoup de Monstres, mais ils ne firent pas d'autres victimes dans notre camp. J'étais épuisée et affamée. Pour tenir le coup, je me répétais que, plus longtemps nous resterions en vie, plus les autres auraient une chance d'atteindre Soldier's Pond en un seul morceau. J'étais prête à mourir pour sauver les derniers survivants de Salvation.

Au crépuscule, on fit une pause au bord de la rivière. Le ciel était violet comme une prune. Cela donnait un teint étrange à nos peaux, comme si nous étions couverts de bleus. J'avais l'impression de ne pas avoir dormi depuis des mois. On mangea du pain, du fromage et de la viande de Soldier's Pond. Thornton les avait distribués sans un mot.

— Est-ce que tu penses qu'ils sont en sécurité ? demandai-je à Del.

Je ne m'inquiétais pas pour Bandit. Il était capable de survivre à tout et n'importe quoi. Mais Tegan, Mme Oaks, Edmund et Rex ? Je craignais le pire...

— On leur a donné une chance, murmura-t-il. Espérons que ça suffise.

Hélas, cela ne me rassura pas du tout.

La suite du repas se fit en silence. La nuit tomba peu à peu, et la température chuta. À une époque, Del aurait passé un bras sur mes épaules et m'aurait réchauffée en se collant à moi. Ces moments-là me manquaient terriblement.

Un peu plus tard, Spence et Tully nous rejoignirent. Elle avait dix ans et dix centimètres de plus que lui mais, bizarrement, ils allaient bien ensemble.

— Vous êtes doués au combat, nous dit Tully en s'asseyant.

— On a appris à se battre En Dessous, expliquai-je.

— En dessous de quoi ? demanda Spence.

J'avais tendance à oublier que tout le monde ne connaissait pas les tunnels, ceux où j'avais passé quinze ans de ma vie. Après tout, nous étions bien loin de Gotham. Peut-être ne savaient-ils même pas

que des gens vivaient encore dans les ruines ?

J'échangeai un regard avec Del, puis je leur racontai notre histoire et notre vie souterraine.

— Ça ne devait pas être très sain, remarqua Tully.

— Non, murmurai-je, gênée. C'est pour ça qu'on ne vivait pas longtemps.

Je ne pris pas le temps de lui parler de notre réservoir à poissons, des champignons qui poussaient partout, des Génitrices qui produisaient du lait et du fromage pour les mêmes, de la Chasse aux Monstres dans les tunnels... Cette vie-là me paraissait lointaine, comme si ce n'était pas moi qui l'avais vécue.

— Tully, coupa Spence. Arrête de parler et mange. Thornton ne veut pas qu'on perde de temps.

Il avait vu juste. À peine les dernières bouchées avaient-elles été avalées que notre chef se remit à aboyer.

— Allez, debout ! On a des Mutants à tuer !

On se releva aussitôt. J'avais l'estomac bien rempli, certes, mais j'avais mal partout.

Et je n'avais qu'une seule envie : dormir.

LE REFUGE

On passa le reste de la nuit à se battre. Mes couteaux étaient couverts de sang séché. J'avais des crampes aux doigts et trois nouvelles blessures, dont deux à soigner rapidement. Je tenais à peine sur mes jambes. Les lumières de Soldier's Pond scintillaient au loin, promesse d'un refuge bien mérité après le tourment des derniers jours.

J'accélérai le pas sans en demander l'autorisation à Thornton. Je voulais savoir si les réfugiés étaient sains et saufs. Mes compagnons de route me suivirent en courant. Des Monstres grognaient derrière nous, mais ils ne nous rattraperaient pas à temps. Lorsqu'on approcha des portes, Thornton hurla un mot de passe et le garde désactiva les pièges.

— On a réussi, soupira Del.

La structure défensive retomba derrière nous. J'allai demander au garde des nouvelles des autres, mais Thornton me devança.

— Les éclaireurs sont arrivés il y a pas mal de temps, répondit le garde.

— Et les réfugiés ?

— Ils sont là depuis une heure. Certains sont dans un sale état. Le colonel a mis en place une infirmerie dans l'ancienne grange.

— Où se trouve cette grange ? l'interrompis-je.

Thornton me regarda de travers. J'étais peut-être malpolie, mais je m'en fichais. Tout ce qui m'importait, c'était de revoir Tegan et ma famille. Il m'expliqua par où passer, puis je partis en courant. Del m'emboîta le pas. *Je serai toujours là pour toi, Trèfle. Et pas seulement quand les choses sont faciles. Tout le temps.* Même s'il n'était plus le même qu'avant, il restait fidèle à sa promesse.

Dans le quartier où se trouvait la grange, les maisons étaient faites de poutres – toutes sciées à l'identique – et de pierres recouvertes de chaux, qui s'était effritée avec le temps. La grange était un long bâtiment en pierres apparentes. De l'extérieur, on

aurait dit qu'elle était vide et abandonnée. Je frappai deux fois à la porte, ne souhaitant pas faire peur aux occupants. C'est Mme Oaks qui l'ouvrit.

— Tu as réussi ! s'exclama-t-elle.

Elle me serra fort dans ses bras.

— Edmund et Rex ? m'inquiétai-je.

— On est là, répondit mon père.

Soulagée, je le pris dans mes bras. Il avait l'air fatigué, mais en bonne santé. J'en eus les larmes aux yeux.

— J'aurais tellement aimé sauver tout le monde... bredouillai-je.

— Ne t'inquiète pas, murmura Edmund pour me calmer.

Mme Oaks nous enlaça. Rex se tenait à distance, accablé par le chagrin.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? demanda Mme Oaks.

— Aucune idée, avouai-je.

Sous terre, certaines enclaves refusaient d'accueillir des réfugiés pour ne pas gaspiller leurs ressources. Je ne savais pas si cela serait le cas ici aussi.

— On ne sait pas comment fonctionne Soldier's Pond, ajouta Del en se frottant les yeux. Ni qui dirige vraiment.

— Mes pauvres petits... soupira Mme Oaks. Vous devez être épuisés !

En temps normal, elle se serait précipitée dans sa cuisine pour nous préparer un bon repas. Mais cette époque était révolue. Nous dépendions désormais des autres, autant pour l'hébergement que pour la nourriture. Je voyais bien que cela ne lui plaisait pas, et je comprenais parfaitement son désarroi.

— Le retour a été difficile, expliquai-je.

— Mais nécessaire, dit Rex. Sans vous, on ne s'en serait pas sortis.

— Je vais donner un coup de main à Tegan, décidai-je.

— Il faut que tu te reposes, Trèfle ! protesta Edmund.

Je fis comme si je ne l'avais pas entendu.

— Je viens avec toi, murmura Del.

La grange était remplie à craquer. Les blessés étaient allongés sur des planches posées par terre, et quasiment collés les uns aux autres.

Cela me rappelait l'enclave, sauf qu'ici, il n'y avait ni rideaux ni cloisons pour leur offrir de l'intimité.

Je croisai le regard d'une femme. Une larme était en train de dévaler sa joue, et elle n'avait même pas la force de l'essuyer. Quelqu'un le fit à sa place, avant de soigner une brûlure sur sa jambe droite. Ce joli geste me redonna courage : tant que j'aurais deux bras et deux jambes, je m'occuperais de ces gens. Ils le méritaient. Tegan paraissait aussi fatiguée que moi, encore sous le choc de la mort de ses parents. Elle était pourtant là, à genoux devant un patient, faisant de son mieux pour le soulager. En me rapprochant, je reconnus Harry Carter, l'homme auprès duquel je m'étais battue à Salvation. Il avait une plaie béante à l'épaule et une autre tout le long du dos, sans compter les nombreuses morsures qui parsemaient sa peau. C'était un miracle qu'il ait survécu au voyage.

— Ils l'ont porté sur un brancard, m'expliqua Tegan. Tout le monde le considère comme un héros. Il a sauvé quatre familles avant que Salvation prenne feu.

Harry ouvrit les yeux. Ils étaient injectés de sang... et pleins de désespoir.

— Je ne suis pas le seul, murmura-t-il.

Tegan nettoya ses plaies. La chair était à vif par endroits, et l'antiseptique devait lui faire très mal. Pourtant, Harry Carter ne broncha pas. Ce qui se passait dans sa tête était sûrement cent fois pire que ce que Tegan était en train de lui faire.

Je me mis à travailler aux côtés de mon amie : je lui passais ses outils et j'essuyais le sang derrière elle, faisant de mon mieux pour anticiper ses besoins. Elle était ravagée par la tristesse. J'avais envie de la consoler, mais je ne savais pas comment m'y prendre.

D'autres femmes nous prêtaient main-forte. Des dures à cuire, comme Tully et le colonel. Rien à voir avec les femmes de Salvation. Ici, pas de rubans ni de froufrous : elles portaient le même uniforme vert et usé que les hommes. Si les circonstances de notre arrivée avaient été plus joyeuses, je me serais vite sentie à mon aise à Soldier's Pond.

Au milieu de la nuit, on eut une très mauvaise surprise : la trousse de secours de Tegan était vide. Plus de baume. Plus d'antiseptique. Tegan demanda aux femmes s'il était possible de se servir dans la réserve de Soldier's Pond. L'une d'elle partit aussitôt rendre visite au colonel.

Tully nous rejoignit dans la grange, les traits tirés et les cheveux

ébouriffés.

— Tout se passe bien ?

— Pas vraiment, répondis-je. Mais on fait de notre mieux.

— Il y a un problème ?

— On manque de médicaments. Quelqu'un est parti en demander au colonel. C'est bien elle qui dirige la ville ?

— Si on veut, oui, hésita-t-elle. C'est une femme intelligente, et elle respecte ses conseillers. Le souci, c'est qu'eux ne la respectent pas. J'aurais aimé qu'ils l'écoutent quand elle leur a fait part de ses inquiétudes. On aurait été bien mieux préparés.

— Quelles inquiétudes ?

— Le colonel sait que les Mutants ont changé. D'après elle, ils manigancent quelque chose. Ce ne sont pas les mêmes créatures que celles que l'on combattait avant. Aujourd'hui, ils sont organisés. Ils délimitent leur territoire, ils ont des éclaireurs... Ils savent même se servir du feu ! Si ça se trouve, d'ici peu, ils sauront fabriquer des outils et utiliser des armes.

— Si c'est le cas, on ne survivra pas, dis-je, résignée.

— Je sais. Mais que faire pour éviter le pire ? Tous les villages risquent de finir comme Salvation ! Et je prends cette perte à cœur, crois-moi. C'est grâce à Salvation que je suis encore là aujourd'hui. L'hiver dernier, Soldier's Pond a été ravagée par une maladie. Veinard a bravé le froid et la neige pour nous apporter des infusions qu'une habitante de Salvation avait préparées. Sans elle, tout le monde serait mort.

— Je me demande si elle est en vie, murmurai-je.

— Il faut espérer que oui. On ne survivra pas à une nouvelle épidémie. Est-ce qu'elle avait un apprenti, quelqu'un qui connaîtrait ses recettes ?

— Je ne sais pas, m'excusai-je. Je n'ai pas vécu assez longtemps à Salvation.

— C'est vrai... se rappela-t-elle. J'avais oublié que tu avais grandi sous terre.

À l'entendre, on aurait dit que je sortais tout droit d'une contrée magique tirée d'un livre pour enfants. Comme la fille de la nuit.

Je gardai un œil sur Del, qui travaillait de l'autre côté de la grange. Il allait chercher l'eau au puits, nettoyait les seaux remplis

de sang et rinçait les chiffons sales. Il devait être dans le même état d'épuisement que moi. *Si seulement il me laissait le réconforter, lui masser les épaules...* Je savais bien qu'un baiser ne le guérirait pas, mais j'avais envie de lui montrer à quel point je l'aimais.

Tully suivit mon regard.

— Vous êtes ensemble, pas vrai ? me demanda-t-elle.

Je fis oui de la tête.

— Vous êtes mariés ?

— Pas encore, répondis-je.

Del avait promis à Edmund que ses intentions à mon égard étaient honorables, ce qui me laissait croire que nous nous marierions un jour... Avant, ma plus grande fierté aurait été de mourir au combat, de me sacrifier pour le bien des autres. Désormais, je rêvais de mon bonheur à *moi*. D'une vie simple, douce et sans violence.

Perdue dans mes pensées, j'en oubliai presque Tully.

— Tu ferais mieux d'aller t'occuper de lui avant qu'une autre te devance, me dit-elle. Maureen est en train de le dévorer du regard.

En effet, Del était en train de discuter avec une fille de mon âge. Elle avait les cheveux roux, remontés en queue-de-cheval, et des yeux marron. Elle était très jolie.

— Qu'elle essaye, marmonnai-je.

Je me frayai un chemin parmi le labyrinthe des blessés pour les rejoindre.

— Je t'assure que je vais bien, se plaignait Del.

— Laisse-moi au moins soigner ton bras ! insista Maureen.

Lorsqu'elle essaya de le toucher, il eut un mouvement de recul. Je n'aimais pas le voir dans cet état-là mais, au moins, cela prouvait qu'il ne me mentait pas : il avait vraiment été traumatisé par les Monstres. Je n'étais pas la seule dont le contact lui faisait peur.

— Je vais m'occuper de lui, dis-je à Maureen.

Elle me lança un regard noir, puis elle nous tourna le dos et partit de l'autre côté de la grange.

— Merci, soupira Del.

— De rien. Mais elle a raison : il faut soigner ton bras.

— Je sais.

À ce moment-là, la femme qui était allée voir le colonel revint les bras chargés de bandages et de flacons. Le colonel Park était donc généreuse en cas de crise. *Bon signe pour les réfugiés.* J'allai chercher ce qui me fallait dans la pile d'affaires. Juste assez pour soigner Del. Certains étaient plus mal en point que lui. De son côté, Tegan se remit immédiatement au travail.

Je posai le baume et les bandages par terre, puis je demandai à Del de s'asseoir à côté de moi.

— Je sais que tu n'aimes pas ça, murmurai-je. Mais il le faut.

— D'accord... Mais promets-moi de faire vite.

L'ESPOIR

Si j'avais bien compris, à chaque fois que jetouchais Del, cela lui rappelait ce que les Monstres lui avaient fait subir pendant sa captivité. Le moindre contact faisait remonter la douleur, la honte et le dégoût qu'il avait ressentis à l'époque.

— J'ai une idée, dis-je. Essaie de te souvenir du plus beau moment de ta vie. Et ne le lâche pas. Focalise-toi là-dessus.

— Ce n'est pas facile... bougonna-t-il en fronçant les sourcils.

— Fais un petit effort, Del.

Il ferma les yeux et inspira un grand coup.

— Vas-y.

Je posai mes doigts sur sa peau et, pour une fois, il ne fit pas un bond d'un mètre. Je lavai la plaie, étalai le baume et enveloppai son épaule avec un bandage. Une fois l'épreuve terminée, il ouvrit les yeux et les plongea dans les miens. Ils avaient perdu de leur noirceur, et je crus y voir une lueur d'espoir.

— Alors ?

— Ça a marché, me confia-t-il. Ce n'était pas agréable mais... c'était supportable. À chaque fois qu'un mauvais souvenir menaçait de remonter, je l'ai repoussé en pensant à un joli moment, comme tu m'as dit de le faire.

J'avais envie de lui demander quel moment de sa vie il avait choisi, mais j'avais peur de sa réponse. Et si je n'en faisais pas partie ? Me connaissant mieux que quiconque, Del répondit à ma question sans même que je n'aie à la poser.

— J'ai repensé à la nuit du festival. À nos caresses et à nos baisers. Ce soir-là, tu m'as dit que tu m'aimais. Je n'ai jamais été aussi heureux.

Ma gorge se noua.

— Je t'aime toujours, Del. Rien n'a changé.

— *Moi, j'ai changé.*

— Peu importe. Je sais que tu traverses une période difficile, et j'en suis désolée, mais je t'aimerai toujours, quoi qu'il arrive.

— Je ne laisserai pas les Monstres me détruire, me promit-il.

J'étais ravie de l'entendre. Le Del que je connaissais ne se laissait pas abattre. Il gagnait à tous les coups. À moi de lui prêter mon épaule quand il n'allait pas bien, et de l'attendre sagement.

— Il va me falloir du temps, me prévint-il. Je voudrais que tout s'arrange d'un coup, mais ça ne marche pas comme ça.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je suis patiente, tu sais. Et je suis habituée. Si mes souvenirs sont bons, on a attendu longtemps avant de se toucher pour la première fois.

Avant que Del et moi ne devenions plus que de simples partenaires de chasse, j'avais passé un temps fou à imaginer ma main dans ses cheveux, sur sa peau...

— La nuit où ils m'ont capturé, reprit-il, j'étais en train de rêver de nous. Quand j'ai entendu du bruit, j'ai pensé que c'était toi qui entrais dans la tente... Mais c'était un Monstre.

— J'aurais dû les entendre, dis-je en serrant les poings.

— Tu n'y es pour rien. Tu n'étais pas de garde.

— Je sais. Ce qui est fait est fait. Maintenant, à nous d'avancer et d'oublier.

— Tu sais ce qui me dérange le plus ? continua-t-il. C'est que je ne les ai pas sentis. Rien. Pas une odeur.

— Le soir où le Monstre nous a volé du feu, je ne l'ai pas senti non plus.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je pense que ça ne présage rien de bon.

Je me relevai en titubant. J'avais les paupières de plus en plus lourdes et la tête qui tournait. Ne voulant pas perdre connaissance devant tout le monde, je me trouvai un petit coin tranquille au fond de la grange, loin des blessés amassés au centre. Je me fichais de dormir par terre. J'avais vécu bien pire. Je sortis la couverture de mon sac et je m'enveloppai dedans. Del s'installa à quelques mètres de moi.

— Bonne nuit, murmurai-je.

Il m'offrit un vrai sourire, comme je n'en avais pas vu depuis des semaines. Je m'endormis aussitôt.

Quelques heures plus tard, je me réveillai en sursaut. Quelqu'un avait posé sa main sur moi. Je me redressai, persuadée qu'on avait besoin de mon aide. Mais il s'agissait de Del. Il s'était rapproché de moi dans son sommeil, et avait enroulé son bras autour de ma taille. Ce simple geste me fit monter les larmes aux yeux. Le jour, son esprit était hanté par ses souvenirs, mais quand il rêvait, il était avec moi. Je passai délicatement ma main dans ses cheveux, et il soupira de plaisir.

Je me rendormis paisiblement, le sourire aux lèvres. La dernière fois que je m'étais sentie aussi heureuse, c'était la nuit du festival. Tout comme Del, c'était un des plus beaux moments de ma vie.

Je me réveillai au petit matin, éblouie par la lumière du jour. Del était toujours contre moi. Je me retins de bouger. J'avais peur de sa réaction. C'est alors qu'il se mit à gigoter, puis à se frotter contre moi. Je me demandais de quoi il était en train de rêver... Enfin, j'avais ma petite idée. Je n'étais pas experte en accouplement, mais je commençais à comprendre comment tout cela fonctionnait. Je ne savais pas quoi faire. L'encourager ? Ou le réveiller avant qu'il n'aille plus loin ?

— Trèfle, susurra-t-il.

— Je suis là.

Il posa sa main sur ma hanche pour m'attirer contre lui. Je le laissai faire. Cela faisait tellement de bien de me retrouver dans ses bras ! Une vague d'amour et de passion me submergea des pieds à la tête.

Reste. Reste avec moi.

Del posa son visage et ses lèvres chaudes contre mon cou. Mon cœur battait la chamade. J'avais du mal à rester immobile. Je posai mon index sur ma bouche en manque de baisers. *Je pourrais essayer, pensai-je. En y allant doucement.* D'un côté, j'avais envie de le sortir de son rêve, par respect à son égard. D'un autre, je voulais profiter de l'instant. De ses caresses.

Au final, mon égoïsme prit le dessus. Je passai mes doigts dans ses cheveux et je posai ma bouche sur la sienne. Un baiser tout en douceur... Ensuite, son rêve s'intensifia, et le baiser avec. Il devint de plus en plus ardent. Abasourdie, je répondis avec la même

fougue... jusqu'à ce que Del se réveille en sursaut.

Je reculai aussitôt pour mettre de la distance entre lui et moi.

— Non, dit-il en me retenant par le bras. Ne bouge pas.

— Je n'ai pas...

— Je sais. C'est moi qui suis venu vers toi.

— Est-ce que ça va aller ? m'inquiétai-je.

— Oui. J'ai juste très envie de toi.

J'en déduisis qu'il avait envie de s'accoupler, ce qui se confirma malgré l'épaisseur de nos deux couvertures.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demandai-je.

— J'ai besoin... d'une minute. Et d'une douche froide.

L'humour dans sa voix me fit sourire. Il se releva et sortit de la grange. Je restai emmitouflée dans ma couverture, ne sachant pas si je devais avoir honte ou être fière de ce qui venait de se passer.

Le sourire jusqu'aux oreilles, je me levai puis j'enroulai ma couverture avant de la ranger dans mon sac. Comme tous les jours, je vérifiai si les précieuses cartes de Veinard étaient toujours là. Ensuite, je marchai sur la pointe des pieds jusqu'à Tegan, qui était en train de se réveiller de l'autre côté de la pièce. Elle se redressa en me voyant arriver, enlevant les mèches noires de son visage.

— Allons manger, dit-elle.

Je coiffai mes cheveux comme Mme Oaks me l'avait appris : une jolie tresse qui avait l'avantage d'être féminine *et* pratique pour me battre. J'en attachai l'extrémité avec un morceau de cuir, puis je suivis Tegan hors de la grange. Elle entra dans un bâtiment qui ressemblait à la caserne de Salvation, en plus grand. La pièce grouillait de soldats, tous vêtus de leur uniforme vert. Certains paraissaient plus réveillés que d'autres.

Il fallait rejoindre la file d'attente pour se faire servir, attraper une assiette et des couverts, puis choisir son plat. Tout avait l'air dégoûtant et cuisiné en trop grande quantité. Il y avait une sorte de purée blanche et marron, pleine de grumeaux. Pas très appétissant, mais elle me parut plus consistante que le reste. Je demandai un bout de pain et une pomme pour aller avec. Avec Tegan, on s'installa à une table déjà occupée par un groupe de soldats. Ils étaient tellement concentrés sur leur petit déjeuner qu'ils ne nous remarquèrent même pas. Ils se goinfraient comme s'ils n'avaient pas mangé depuis des mois.

— Il faut croire que c'est bon, plaisanta Tegan.

— C'est mangeable, marmonna l'un d'eux. Mais pas bon du tout. On mange vite parce qu'on n'a pas le droit de traîner trop longtemps à la cantine.

— Est-ce que Soldier's Pond est une base militaire ? lui demanda-t-elle.

Les soldats la regardèrent comme si elle était folle, mais l'un d'eux prit le temps de lui expliquer.

— Il y a bien longtemps, Soldier's Pond était un village comme les autres. Tout a changé après les premières attaques. L'armée y a posté des soldats pour défendre les survivants.

— Quelles attaques ? demandai-je.

Avant même qu'il n'ait le temps de répondre, une alarme stridente retentit. Je me relevai et dégainai mes couteaux. Tegan resta figée comme une statue, la cuillère à quelques centimètres de sa bouche. À part moi, personne n'avait bougé d'un poil.

Un soldat éclata de rire.

— Du calme, petite ! L'alarme annonce la fin de notre petit déjeuner, rien de plus.

— C'est bon à savoir, soupira Tegan en avalant sa bouchée.

Les soldats quittèrent la cantine pour aller travailler. Ma bouillie n'ayant pas vraiment de goût, j'en étais sur un morceau de pain.

— Ils ont l'air d'en savoir plus sur notre Histoire que les habitants de Salvation, dis-je à Tegan.

— Il n'y a pas qu'une seule Histoire, tu sais.

— C'est-à-dire ?

— Avant qu'elle ne tombe malade, ma mère m'a appris beaucoup de choses. L'université où on vivait était remplie de livres. Elle m'en lisait des pages et des pages.

— Et c'est elle qui t'a dit qu'il y avait *plusieurs* Histoires ?

Je ne comprenais pas où Tegan voulait en venir.

— Les gens voient les choses différemment, clarifia-t-elle. Imagine-nous assises sous un pommier, dans un champ de fleurs bleues. Mon réflexe serait d'écrire un poème sur les fleurs. Toi, sur les pommes.

— Parce que je pense à la nourriture avant de penser au reste,

compris-je enfin. Alors, les habitants de Salvation ne nous auraient pas menti ? Ils racontent ce qui leur semble important en oubliant les détails qu'ils trouvent inutiles ?

— Exactement. Et vu qu'ils sont croyants, tout tourne autour de Dieu. Les habitants de Soldier's Pond doivent avoir une autre version des faits, eux.

Je retournai à ma purée fade et à mon pain sec, émerveillée par ce que cette ville avait à nous apprendre.

LE VERDICT

J'assistai Tegan toute la journée. Il y avait les bandages à changer, mais aussi les plaies et les brûlures à soigner. Certains avaient même des os cassés. Je n'étais pas particulièrement douée, mais Tegan avait besoin de moi, et j'étais prête à tout pour lui faciliter la tâche.

J'étais faite pour me battre, et Tegan pour guérir les gens.

Le soir venu, j'étais aussi fatiguée qu'après une journée de combat. La grange sentait le sang et la maladie, cette puanteur se mêlant à l'odeur âcre de l'antiseptique. J'avais pitié de ces pauvres gens. Il n'y avait rien de pire qu'une mort lente et douloureuse.

— Combien d'entre eux ont une chance de survivre ? demandai-je à Tegan.

— La moitié, soupira-t-elle. Enfin, j'espère. J'aimerais tellement que Doc soit là... Il en aurait sauvé bien plus que moi.

— Tu fais de ton mieux, la rassurai-je.

— Je sais. Mais ça ne suffit pas.

Tegan était comme moi : elle voulait sauver le monde entier.

En sortant de la grange, je tombai nez à nez avec Bandit. Il fit mine de ne pas me voir. Je me mis en travers du passage pour l'empêcher d'avancer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'énerva-t-il.

— J'aimerais savoir comment s'est passé le trajet de Salvation jusqu'ici.

— C'était horrible, répondit-il. J'ignorais si tu allais bien, ni si je te reverrais un jour. Et, cette fois, je n'ai même pas eu droit à un baiser d'adieu.

— Je parlais des Monstres, Bandit. Pas de moi.

— Alors laisse tomber, soupira-t-il. Le colonel attend mon rapport.

— Est-ce que tu pourrais au moins m'expliquer pourquoi tu m'évites ?

Il me regarda droit dans les yeux.

— Tu préfères être avec *lui* qu'avec moi. Je le sais, et je me suis fait une raison. Mais tu ne peux pas tout avoir, Trèfle. Je ne peux pas être ton ami. C'est trop dur. J'ai besoin de temps et... Je ne sais pas. Un jour, peut-être. En attendant, laisse-moi tranquille.

— Prends soin de toi, murmurai-je.

Il partit sans dire un mot. D'un côté, j'étais soulagée qu'il ait enfin baissé les bras. De l'autre, je m'en voulais terriblement de l'avoir fait souffrir et de lui avoir donné de faux espoirs.

Je me rendis à la cantine pour le repas du soir. J'étais en retard : ils étaient déjà en train de remballer. Ils me servirent en ronchonnant, puis je rejoignis Mme Oaks, Edmund et Rex à leur table. Ils avaient tous l'air en meilleure forme que la veille.

— Des nouvelles du colonel ? leur demandai-je.

— Le conseil se réunit ce soir pour décider de ce qu'ils vont faire de nous, répondit Edmund.

— Ils ne vont quand même pas nous chasser ! ajouta Rex, sans grande conviction.

— Tout est bizarre ici, chuchota Mme Oaks. Ils ne font pas la prière avant les repas, et les femmes s'habillent comme des hommes... C'est ce que tu as ressenti en arrivant à Salvation ?

— Oui, dis-je en souriant. Mais je me suis adaptée. Il n'y a aucune raison que vous n'y arriviez pas.

Je trouvais quand même incroyable que les gens ne connaissent pas les coutumes des villages voisins. Après tout, ils n'étaient pas si loin les uns des autres !

— C'est la première fois que vous mettez le nez hors de Salvation, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répondit ma mère. Veinard était le seul à voyager. Notre peuple avait juré de ne pas se mêler au reste du monde.

— C'était censé nous protéger du Mal, murmura Rex, non sans ironie.

— Exactement, soupira Edmund. En respectant le pacte que les

premiers colons ont conclu avec Dieu, on pensait ne jamais avoir à faire face aux malheurs qui touchaient les autres.

— Et Veinard ?

— C'était notre médiateur. Il vendait nos marchandises et en achetait des nouvelles en allant de village en village. Et quand les trappeurs ou les marchands frappaient aux portes de Salvation, il faisait commerce avec eux de l'autre côté du mur. Jamais à l'intérieur.

— Mais... Si vous aviez si peur de laisser entrer des gens, pourquoi nous avez-vous accueillis tous les quatre ?

Mme Oaks me répondit en citant le vieux livre que Caroline Bigwater avait toujours sous le coude.

— « Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre et, quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas. »

— Vous nous avez acceptés parmi vous parce qu'on était jeunes, conclus-je. Parce qu'il était encore temps de nous transmettre vos valeurs.

Edmund me fit un grand sourire.

— Ce n'est pas pour ça que *nous* t'avons accueillie, Trèfle. En tout cas, j'espère vraiment que Soldier's Pond nous acceptera. Après tout, ces soldats ont sûrement besoin d'un cordonnier.

Je regardai les pieds des hommes autour de nous. Leurs bottes étaient dans un état pitoyable.

— Tu as largement ta place ici, confirmai-je.

— Je sais que je suis un peu vieux pour commencer un nouveau métier, dit Rex à son père. Et j'ai sûrement oublié la moitié de ce que tu m'as appris, mais... j'aimerais beaucoup t'assister, comme avant.

— Ce serait avec plaisir, répondit Edmund, le sourire aux lèvres. Maintenant, il ne nous manque plus qu'un atelier !

Mme Oaks était en train d'examiner les chemises et les pantalons verts que tout le monde portait.

— Leurs habits sont en lambeaux, remarqua-t-elle. Je pourrais ouvrir une boutique, moi aussi ?

J'étais heureuse de les voir se projeter dans l'avenir. Ils me donnaient envie de trouver ma place, moi aussi. Après tout, je me sentais mieux à Soldier's Pond qu'à Salvation.

On sortit de la cantine en même temps que les soldats. Une fois dehors, ils prirent la direction d'un grand bâtiment de l'autre côté du village. La réunion du conseil se tenait sûrement là-bas. Curieuse, je leur emboîtai le pas.

À l'intérieur, il y avait des rangées de bancs en bois. Comme à la cantine, mais sans les tables. Je pris place à côté d'un groupe d'hommes que je ne connaissais pas. Parmi la foule, j'aperçus Tully et Morrow, mais pas Thornton. Le colonel Park était en train de discuter avec ses conseillers. J'étais trop loin pour entendre leur conversation, mais j'avais l'impression qu'ils étaient encore en train de débattre. Tant mieux. Il y avait encore de l'espoir.

Une fois la salle remplie, deux hommes fermèrent les portes à clé : à Soldier's Pond, la ponctualité était de mise. Le colonel s'assit à une table face à nous. Ses conseillers prirent place à ses côtés, et la foule se tut. Elle attrapa un petit marteau en bois et donna un coup sur la table.

— Le conseil s'est réuni pour décider du sort des réfugiés, déclarat-elle. M. Walls ?

L'homme aux cheveux gris que j'avais vu lors de la dernière réunion se leva.

— Après de longues heures de délibération, nous avons décidé d'offrir une citoyenneté provisoire aux familles de réfugiés prêtes à respecter ce qui suit : un membre de chaque famille, homme ou femme, doit se porter volontaire pour rejoindre notre armée. Il ou elle devra suivre l'entraînement de rigueur, puis prendre sa place parmi les soldats actifs. Le reste de la famille sera libre de vivre comme bon lui semble, à condition de participer activement à la vie de la communauté.

Rejoindre l'armée de Soldier's Pond reviendrait au même que de devenir garde à Salvation, à une différence près : l'entraînement paraissait plus difficile. La défense du village et le respect de la discipline étaient pris très au sérieux, ici. Quant aux autres membres de la famille, si j'avais bien lu entre les lignes, ils se devaient de soutenir les soldats à *leur manière*. En leur fabriquant des chaussures et des uniformes, par exemple. En bref, si Rex ou moi-même nous portions volontaires, Edmund et Mme Oaks seraient les bienvenus à Soldier's Pond.

— Des questions ? demanda le colonel.

Silence.

— Des objections ?

Rien. Les soldats avaient l'air d'accord. Pour eux, il était normal d'accueillir des gens dans le besoin. Les ressources ne devaient pas être aussi limitées que dans l'enclave.

Tully et Spence étaient en train de discuter à voix basse, probablement du verdict. Je croisai le regard de Morrow. Il posa deux doigts contre sa tempe pour me saluer. Cela me fit penser à Veinard.

Les gens commencèrent à se lever. Moi, je traversai la salle et me plantai devant le colonel.

— Je me porte volontaire pour la famille Oaks.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

— J'admire ton enthousiasme, soupira-t-elle. Mais tu n'es pas assez âgée, Trèfle. Il faut avoir dix-huit ans pour rejoindre l'armée.

Je n'en crus pas mes oreilles. À Salvation, on devenait « adulte » à seize ans. Dans l'enclave, à quinze. Si j'avais su qu'il fallait avoir dix-huit ans à Soldier's Pond, j'aurais menti. *Quelle idiote !*

— Je sais me battre depuis que je sais marcher, madame. Est-ce que vous pouvez faire une exception ?

— Non, je suis désolée. C'est un adulte de ta famille qui devra se présenter. Reviens me voir dans deux ans.

Dans deux ans ? Il sera trop tard !

Et il était hors de question que Rex rejoigne l'armée. Mme Oaks avait beau être courageuse, elle ne supporterait pas de le perdre. C'était son dernier enfant. Quant à Edmund, il ne passerait même pas l'étape de l'entraînement : j'avais remarqué à quel point il était devenu lent, comme si ses articulations lui faisaient mal. Il avait aussi des problèmes de dos, à force de se courber au-dessus de son établi.

— Qu'allez-vous faire des blessés ? reprochai-je au colonel. Certains n'ont plus de famille.

— S'ils ne sont pas capables de se battre une fois remis sur pied, ils devront quitter Soldier's Pond. On ne peut pas se permettre d'héberger des gens qui ne rendent pas service à la communauté.

Finalement, ils n'étaient pas si différents des Aînés. Ils avaient assez de ressources pour donner l'illusion de gentillesse mais, au fond, le résultat était le même.

— Combien de temps comptez-vous les garder avant de les renvoyer ?

— Un mois, à compter d'aujourd'hui.

C'était un délai raisonnable. Si un patient ne tenait pas debout ou n'était pas en état de se battre d'ici un mois, il y avait peu de chance qu'il y arrive à nouveau un jour.

— Et ceux qui sont en bonne santé ? repris-je. Si personne de leur famille ne peut se battre, quand allez-vous leur demander de partir ?

— Ils peuvent rester aussi longtemps qu'ils le veulent, mais ils n'auront pas les mêmes privilèges que les autres citoyens.

— C'est-à-dire ?

— Ils devront travailler pour payer leurs repas et leur hébergement.

Si je comprenais bien, les Oaks avaient le droit de rester à Soldier's Pond même si ni Rex, ni moi ne rejoignons l'armée. Par contre, il fallait que les chaussures d'Edmund et les uniformes de Mme Oaks se vendent comme des petits pains.

Je remerciai le colonel, puis je filai vers la sortie. À peine avais-je passé la porte que je me retrouvai nez à nez avec une Mme Oaks rouge de colère.

— Tu t'es portée volontaire pour nous, n'est-ce pas ? me reprocha-t-elle.

— J'ai essayé, mais ils ne veulent pas de moi. Il paraît que je suis trop jeune.

— Ils ont raison, réagit Edmund. Tu es trop jeune.

— Je me porte volontaire, lança Rex.

On tourna tous la tête vers lui. Il avait le visage aussi meurtri que le jour de l'incendie. Rex ne se portait pas volontaire pour protéger ses parents. Il le faisait parce qu'il ne se remettait pas de la mort de Ruth.

Parce qu'il avait envie de mourir.

— Hors de question, rétorqua Mme Oaks.

— Restons encore quelques jours, trancha Edmund, le sourire aux lèvres. Juste assez pour reprendre des forces et faire le plein de provisions. Ensuite, à nous de quitter Soldier's Pond et de trouver un village qui nous accueille sans conditions.

Mme Oaks était visiblement séduite par la proposition de son mari. Hélas, ce ne serait pas aussi simple qu'il l'imaginait. Les villages étaient loin les uns des autres, et la région grouillait de Monstres.

— Je vais jeter un œil aux cartes de Veinard, suggérai-je, ne souhaitant pas les décourager.

— J'aurais dû être plus attentif quand il nous racontait ses aventures, soupira Edmund. Je faisais la sourde oreille, de peur qu'il me donne envie de voyager !

Edmund rêvait de découvrir le monde. Lorsque j'étais de patrouille, il me demandait tout le temps de lui raconter mes aventures.

— Ne vous inquiétez pas, dit Rex. On va trouver un endroit où s'installer. Soldier's Pond est un village sympathique, mais il n'est pas fait pour nous.

J'étais entièrement d'accord.

— Ils ne veulent même pas que je me batte pour eux ! m'indignai-je. Franchement, ils ne méritent pas mes couteaux.

— C'est parce qu'ils ne te connaissent pas, me rassura Mme Oaks. Ils sont comme nous : ils ne croient qu'à ce qu'ils voient. Moi, je sais que tu es meilleure que tous les soldats de Soldier's Pond réunis.

Elle m'offrit son plus grand sourire et je lui rendis la pareille, touchée par ce compliment qui lui venait droit du cœur.

L'HÉBERGEMENT

Après avoir longuement discuté avec Tully, Spence nous rejoignit.

— Suivez-moi, nous dit-il. Je vais vous montrer votre maison.

— Vous avez des maisons de libres ? s'étonna Edmund, habitué aux soucis de surpopulation de Salvation.

— La ville a été touchée par une épidémie l'année dernière, expliqua Spence. On a perdu plus d'habitants que sous les griffes des Monstres.

— Comment est-ce possible ? demanda Mme Oaks.

— Quand l'armée s'est installée ici, Soldier's Pond s'est transformée en base militaire. Les armes et les munitions sont devenues notre priorité.

— Et pas les médicaments, devinai-je.

— Exactement. C'est notre point faible : il y a des soldats partout, mais les docteurs ne courent pas les rues.

— Est-ce que vous avez besoin d'artisans ? demanda Edmund.

— Vous êtes forgeron ?

— Non, je suis cordonnier.

Par réflexe, Spence jeta un œil à ses bottes usées.

— Je vais en parler à Thornton. C'est lui qui s'occupe de tout ça.

Thornton avait donc le droit de prendre des décisions sans passer par le colonel ? *Bizarre*.

— Merci beaucoup, répondit Mme Oaks. Quant à moi, je suis couturière. Est-ce que mes services vous intéresseraient ?

— Pas autant que ceux de votre mari, avoua Spence. Suivez-moi, c'est par ici.

— Allez-y sans moi, leur dis-je. Je vais aider Tegan. La connaissant, elle va s'occuper des blessés toute la nuit. Je dormirai dans la grange.

— Prends soin de toi, murmura Edmund.

Mme Oaks déposa un baiser sur mon front, puis j'attendis de voir dans quelle maison ils entraient avant de faire demi-tour. Certaines rues me rappelaient celles des ruines : le sol y était dur et lisse. Je ne comprenais pas comment ni avec quel matériau il avait été construit. Les autres étaient en terre, aplanis par les centaines de pieds qui les foulaient chaque jour.

Je retrouvai Tegan dans la grange.

— Qu'est-ce que tu fais là ? me demanda-t-elle.

— Je viens te donner un coup de main.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es mon amie, et que ces gens ont besoin d'aide.

Les femmes qui nous avaient porté secours le premier soir n'étaient pas revenues depuis, et nous n'étions que deux pour soigner tout le monde. Heureusement, Morrow nous rejoignit vers minuit pour nous prêter main-forte. Tegan lui assigna aussitôt une tâche : il devait soulever ou retourner les hommes trop lourds ou trop blessés, ce que nous ne parvenions pas à faire avec nos petits gabarits.

Cette nuit-là, on perdit quatre patients. Tegan pleura à la mort du premier. Quand vint le tour du troisième, elle avait épuisé ses larmes.

— Je ne sais pas où sont leurs familles, me confia-t-elle. Et je ne connais pas leurs coutumes.

— Ils étaient croyants, dit Morrow. Je ne sais pas si le prêtre est en vie mais, si ce n'est pas le cas, notre aumônier s'en chargera. Il ne faut pas les laisser là trop longtemps. Le risque d'infection est important.

— Je sais, répondit-elle sèchement.

C'est en voyant Tegan dans cet état que je compris enfin pourquoi on prétendait que je n'avais pas l'âge de me battre. Le fardeau était trop lourd pour ses petites épaules. Pourtant, je savais mieux que quiconque qu'elle n'abandonnerait pas.

Morrow emporta les cadavres un par un, les prenant dans ses bras avec délicatesse. Je lui en fus reconnaissante, et Tegan aussi.

— Merci, murmura-t-elle quand il vint chercher le dernier.

— Il faut qu'on dorme, soupirai-je. On a changé tous les

bandages, et tu ne seras d'aucune utilité à tes patients si tu tournes de l'œil en les soignant.

On travailla sans relâche toute la semaine. Je n'avais jamais été aussi fatiguée de ma vie. Les seuls moments où je sortais de la grange, c'était pour manger et me laver. J'avais envie de hurler de joie chaque fois qu'un patient allait mieux : cela signifiait qu'il était enfin capable de se déplacer tout seul, de soigner ses propres blessures et de manger à la cantine au lieu de se faire nourrir à la cuillère comme un oisillon.

Dix jours plus tard, une bonne partie des blessés était guérie et avait quitté l'hôpital improvisé, et quatorze étaient morts. Il n'en restait plus que huit, dont Harry Carter. Je doutais qu'il s'en sorte. Ses blessures étaient très graves et, maintenant qu'il avait perdu toute sa famille, plus rien ne le raccrochait à la vie. Il se fichait de guérir.

Ce soir-là, je traînai mon corps endolori de la grange jusqu'à la cantine. Cela faisait des semaines que je dormais par terre. Tegan était à bout, elle aussi, mais elle supportait mieux cette fatigue que moi : je savais gérer ma propre douleur, pas celle des autres. Il fallait que je tienne bon. Plus que huit patients, et la chute de Salvation ne deviendrait qu'un lointain et mauvais souvenir.

J'avais du mal à mettre un pied devant l'autre. J'avais envie de m'allonger en plein milieu de la rue et de dormir pendant des jours. C'est à ce moment-là que je croisai Del. Il posa ses mains sur mes épaules pour me stabiliser, les laissant là plus longtemps que nécessaire.

— Tu es épuisée.

— Oui, avouai-je. Ce n'est pas facile.

Je repris la marche en direction de la cantine, et Del m'emboîta le pas. Je voulais arriver avant la fin du service. Heureusement, un homme était encore en train de distribuer de la soupe, impatient d'en finir avec cette corvée. J'attrapai un bol et un morceau de pain. Del se fit servir à son tour et me suivit jusqu'à une table.

— Qu'est-ce que tu fais de tes journées ? lui demandai-je.

— J'assiste Edmund.

Je n'avais même pas eu le temps de visiter son atelier ! Je savais que Spence avait tenu sa promesse et que ma famille avait été acceptée à Soldier's Pond. Edmund travaillait nuit et jour, fabriquant des paires de bottes à la chaîne. Il y avait du cuir tout prêt à Soldier's Pond, et il transformait aussi les peaux que les

soldats ramenaient de patrouille. Contrairement aux vieilles bottes des soldats, les siennes étaient douces et confortables. Quelqu'un avait servi de cordonnier pendant toutes ces années, mais il n'était pas aussi doué qu'Edmund. J'espérais que le colonel n'expulserait pas ma famille une fois ses soldats chaussés.

— Combien de temps va-t-on rester ici ? demandai-je à Del.

— Je ne sais pas... Je n'aime pas Soldier's Pond. Pas plus que Salvation. Heureusement, j'ai appris à me sentir chez moi n'importe où.

— Qu'est-ce qui fait que tu te sens à l'aise quelque part ?

— Toi, murmura-t-il.

— Alors tu te sentais chez toi à l'enclave ?

— Non, je n'ai jamais aimé l'enclave. Disons que tu rendais les choses plus... agréables. Tu as visité le village depuis notre arrivée ?

— Non, répondis-je. Je ne connais que la cantine et la grange.

— Je pourrais te servir de guide, suggéra-t-il. Est-ce que Tegan est capable de se débrouiller sans toi ?

— Oui, je ne me fais pas de souci pour elle. Il ne reste plus que huit patients.

— C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

— Plutôt bonne, même si on a perdu beaucoup de monde. Tegan a du mal à s'en remettre.

— Elle doit penser que Doc Tuttle aurait fait mieux qu'elle.

— Exactement, déplorai-je. Pourtant, elle est vraiment douée ! J'aimerais qu'elle en prenne conscience.

Une fois le repas terminé, on sortit de la cantine pour aller voir notre amie. La grange ne sentait pas aussi mauvais qu'avant : l'odeur de sang avait disparu, remplacée par celle de l'antiseptique. Lorsque Tegan me vit entrer avec Del, elle m'adressa un grand sourire.

— Laisse-moi deviner... Tu veux faire une pause ?

— Oui... Enfin, si ça ne te dérange pas.

— Bien sûr que non, Trèfle. Allez, amusez-vous bien.

Une fois dehors, Del me prit par la main. J'avais tellement perdu l'habitude qu'il me touche... J'en eus des papillons dans le ventre !

— Tu es guéri ? m'étonnai-je.

— Pas encore, me confia-t-il. Mais je fais comme tu me l'as conseillé. Quand je ne me sens pas bien, je repense à de jolies choses. J'ai toujours peur quand quelqu'un me touche sans prévenir, mais quand c'est moi qui décide, c'est supportable. Ça l'est encore plus avec toi.

— Tout ça va s'arranger avec le temps, le rassurai-je.

— Peut-être, oui.

C'est main dans la main que l'on partit à la découverte de Soldier's Pond. Je sentais la corne qui s'était formée sur ses doigts à force de travailler le cuir. Del me guida jusqu'à l'entrée du village. On croisa un groupe de soldats, tous vêtus de leurs uniformes verts. Ils couraient et chantaient à l'unisson, en rythme avec leurs pas.

Del suivit mon regard ébahi.

— Est-ce que tu veux courir avec eux ?

— On a le droit ?

— Officiellement ? Non. Mais je ne pense pas que ça leur pose problème.

— Alors allons-y.

On s'inséra à l'arrière du groupe. Je visitai Soldier's Pond en trotinant, faisant de mon mieux pour suivre le rythme des soldats. Certaines maisons n'avaient pas été construites par des hommes. Du moins, cela me paraissait impossible. Elles étaient trop *parfaites*, et il était humainement impossible de porter des plaques de métal aussi énormes. Il y avait çà et là des carcasses de vieilles machines, dont d'anciens chariots qui ne fonctionnaient plus. Peut-être avaient-ils servi à soulever ces fameuses plaques ?

On longea la barrière qui entourait le village. On voyait à travers, certes, mais il était quasiment impossible de l'escalader. Sans compter qu'elle ne brûlerait pas si les Monstres décidaient d'attaquer par le feu. Huit grandes tours encadraient le village, du haut desquelles les sentinelles fixaient l'horizon.

Je me mis à chanter avec les soldats au bout du troisième tour du village. J'avais eu le temps de mémoriser les paroles et la mélodie. Quand ils s'arrêtèrent, j'étais en sueur, mais rayonnante de fierté. Del avait l'air satisfait, lui aussi. On suivit les mouvements des soldats pendant leurs *étirements*. Il fallait se pencher en avant, sur les côtés, et marcher lentement, le temps de reprendre son souffle. Ce fut une vraie découverte pour moi.

— Tu es sûr de ne pas vouloir te joindre à nous ? demanda leur

chef à Del.

— Non merci. Et Trèfle n'a pas encore l'âge.

— Tu fais une erreur, mon garçon. Réfléchis bien.

Je mis quelques secondes avant de comprendre : Del devait avoir dix-huit ans, ou pas loin. Il était assez âgé pour se faire enrôler ! Il ne connaissait pas la date exacte de sa naissance, mais cela n'avait pas l'air de déranger ces soldats : son physique et ses prouesses les impressionnaient.

— Tu peux y aller, lui dis-je, la gorge nouée. Je ne t'en voudrai pas.

— Non, Trèfle. Jamais je ne t'abandonnerai.

Ce n'est pas ce que tu disais il y a encore quelques semaines. Comme toujours, il lut dans mes pensées.

— Si tu savais à quel point je regrette tout ce que je t'ai dit... murmura-t-il. Je ne voulais pas te faire du mal, Trèfle. Je m'excuse.

Ces quelques mots suffirent à me rassurer.

Et mon cœur, cet oiseau naïf et enjoué, se mit à chanter dans ma poitrine.

LE DILEMME

Avant de retourner auprès de Tegan, je fis un petit détour pour prendre une douche. Il y en avait pour hommes et pour femmes. On m'avait parlé de pluie, de citernes et de gravité... Moi, ce qui m'importait, c'était de pouvoir entrer dans une pièce, d'ouvrir un robinet et d'avoir un filet d'eau à ma disposition. Les douches de Soldier's Pond ressemblaient à celles de l'enclave, à une exception près : ici, l'eau était chaude. Si j'avais bien compris, c'était le soleil qui la réchauffait.

Je m'habillai en vitesse avant de rejoindre mon amie dans la grange. Il n'y avait plus que six patients, dont Harry Carter. Le linge des deux autres était enroulé et prêt à être lavé.

— Ils sont guéris ?

— Oui, répondit-elle en souriant. Assez pour partir d'ici.

Elle m'examina des pieds à la tête. J'avais les cheveux trempés et les habits collés à la peau, n'ayant pas pris le temps de me sécher correctement.

— Est-ce que je peux aller me doucher, moi aussi ? hésita-t-elle.

Cela faisait très longtemps qu'elle ne s'était pas lavée – son odeur la trahissait –, mais je n'avais pas osé le lui dire.

— Vas-y. Ne t'inquiète pas pour moi.

J'étais capable de me débrouiller toute seule. Et puis, le repas, la course, la douche et la conversation avec Del m'avaient redonné de la force. Je m'installai au milieu de la grange pour être sûre d'entendre si jamais quelqu'un m'appelait. Parfois, les patients avaient besoin d'un peu d'eau ou n'arrivaient pas à atteindre un endroit qui les grattait. Au bout de quelques minutes, Harry Carter susurra mon prénom. J'attrapai le pichet d'eau, pensant qu'il avait soif. Quand je m'assis à ses côtés, il ouvrit les yeux. Il avait le teint cireux. Tegan m'avait dit que c'était mauvais signe.

— Pourquoi suis-je encore en vie, Trèfle ?

— Parce qu'il y a du travail qui vous attend.

Je savais que sa question était plus profonde que cela, mais je préférais ne pas entrer dans son jeu.

— Tu as vu dans quel état je suis ? bougonna-t-il. Je ne sers plus à rien.

J'étudiai ses blessures. Les morsures étaient en train de s'infecter. *Pour la énième fois.* Il fallait les rouvrir une par une pour faire sortir le pus. La tâche que je détestais le plus au monde. Je me levai pour attraper un des couteaux de Tegan. Je le désinfectai avec l'antiseptique, puis je retournai auprès d'Harry. Quand il comprit ce que je m'apprêtais à faire, il se mit à se débattre dans tous les sens.

— Non ! s'écria-t-il. Je n'en peux plus, Trèfle. Aide-moi à en finir... Je t'en supplie... *Tue-moi*, Trèfle !

Je réfléchis un instant à sa proposition. La Chasseuse qui sommeillait en moi avait envie de lui offrir la mort qu'il souhaitait. *Tegan ne te fera plus jamais confiance*, pensai-je. J'avais les doigts qui tremblaient sur le manche du couteau, partagée face à ce terrible dilemme. C'est ainsi que la fille, celle qui avait pris le dessus, lui fit non de la tête.

— Je ne vous tuerai pas, Harry Carter. Je sais que vous avez perdu votre famille, mais vous avez aussi sauvé beaucoup de gens. Ne l'oubliez pas. Il paraît que vous vous êtes battu comme un héros, que vous avez empêché les Monstres d'entrer dans la maison des Bigwater pour permettre aux autres de s'enfuir...

— C'est du passé, se résigna-t-il. Regarde-moi, Trèfle. Je ne pourrai plus jamais porter un fusil.

— Foutaises. Si vous décidiez de vivre, vos blessures guériraient et vous pourriez enfin venger la mort de votre famille.

— « Ne vous vengez point vous-mêmes, bien-aimés, mais laissez agir la colère ; car il est écrit : À moi la vengeance, à moi la rétribution, dit le Seigneur. »

Encore une phrase tirée du livre de Caroline Bigwater !

— Si j'étais à votre place, monsieur Carter, je préférerais faire couler le sang de ces Mutants plutôt qu'écouter les paroles d'un homme qui vit dans les nuages.

— Tu n'as donc aucune compassion ? me reprocha-t-il.

— Non. Et ce que je m'apprête à faire va vous paraître cruel. Je m'en excuse.

Avec mon index, je touchai les bords boursoufflés de la première

morsure. Elle était chaude et gonflée de pus. Il hurla à la mort lorsque j'ouvris la plaie, et encore plus quand je la nettoyai. Les autres patients encouragèrent Harry pendant que je le charcutais. Il perdit connaissance au bout de la quatrième morsure. Heureusement pour lui. Je terminai le plus vite possible, puis je bandai chaque plaie. Quand Tegan me rejoignit, j'en tremblais encore.

Il est plus facile de se battre que de soigner les autres.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? me demanda-t-elle.

Je ne lui fis pas part de ce qu'Harry m'avait demandé de faire. Je me contentai de pointer les bandages du doigt.

— Il a fallu que je rouvre les plaies.

— Le pauvre...

— J'espère que c'est la dernière fois. Je déteste le voir souffrir.

— Moi aussi, répondit Tegan. Je n'ai jamais soigné autant de morsures sur une même personne. C'est comme si les bouches des Monstres étaient empoisonnées !

— Est-ce que c'est possible ? demandai-je, surprise par cette nouvelle théorie.

— Je ne sais pas, soupira-t-elle. Je traite ses blessures comme de simples infections, mais j'ai peut-être tort. J'aimerais que Doc soit là. Il aurait la réponse, lui.

— Peut-être que non, dis-je pour la rassurer.

Comme à chaque fois, cela n'eut pas l'air de servir à grand-chose.

— Reste avec lui, m'ordonna-t-elle.

Les cinq autres patients s'étaient rendormis, tous en voie de guérison. Je m'assis en tailleur à côté d'Harry Carter. Sa survie ne dépendait que de lui. Et il *fallait* qu'il guérisse. Tegan attrapa son sac et en sortit quelques fioles d'herbes séchées. Elle remplit une bouilloire d'eau et la posa sur les flammes. Ensuite, elle y ajouta une pincée d'herbes. L'odeur était répugnante.

— Est-ce que tu comptes lui faire boire ce truc ?

— Non. Je vais le verser sur ses plaies.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée, avoua-t-elle. J'ai mélangé des herbes qui guérissent la fièvre, les piqûres d'abeille et de serpent, la douleur et

le gonflement. Il faut bien que j'essaie quelque chose !

— Alors faisons-le avant que ses blessures ne se referment.

On attendit que l'eau tiédise pour ne pas le brûler, puis on versa la concoction de Tegan sur ses morsures. Carter ne se réveilla même pas. J'étais contente de tenter quelque chose de nouveau. Une fois les plaies bandées, Tegan s'assit près de moi, complètement épuisée.

— Il n'y a plus qu'à attendre, soupira-t-elle.

Le lendemain matin, tout avait changé : Carter avait bonne mine. Fini le teint grisâtre qui lui donnait des airs de cadavre ! Tegan me prit dans ses bras, bien que je ne sois en rien responsable de ce miracle. On s'attela à nos rituels matinaux, au nettoyage et au bandage des plaies. Ensuite, j'apportai une tasse de bouillon à Carter et, pour la première fois depuis son arrivée à Soldier's Pond, il essaya de s'asseoir. Il attrapa la tasse, les mains tremblantes, et avala le tout en quelques gorgées.

— Un peu plus ? me demanda-t-il.

Je remplis la tasse une seconde fois.

— Vous avez décidé de vivre ?

— J'ai bien compris que tu ne me laisserais pas mourir, dit-il. Alors autant guérir et retourner au front.

Il leva la tête et me regarda droit dans les yeux.

— Merci, Trèfle.

— C'est Tegan qu'il faut remercier. Pas moi.

J'étais tellement fière d'elle... Elle avait trouvé un remède aux morsures de Monstres sans l'aide de personne. J'espérais qu'elle se souvenait du dosage des ingrédients, car nous en aurions sûrement besoin à l'avenir. Les Monstres étaient toujours là, même s'ils n'avaient pas encore atteint Soldier's Pond.

C'était le calme avant la tempête.

J'aurais aimé planifier les batailles à venir, me sentir utile... mais je ne faisais pas partie de ceux qui prenaient ces décisions. On m'avait exclue, encore une fois. Je ne regrettais pas le temps que j'avais passé à soigner les patients, mais j'étais faite pour me battre. J'avais *besoin* de me battre.

— Je serai en première ligne le moment venu, reprit Carter, comme s'il avait lu dans mes pensées.

— Merci.

Maintenant que Veinard n'était plus là, je serais fière de me battre aux côtés d'Harry Carter, le héros de Salvation.

— Il serait peut-être temps de retourner auprès de ta famille, me dit Tegan en s'approchant de nous. Je te remercie pour ton aide, Trèfle, mais il y a beaucoup moins de travail qu'avant. Je vais me débrouiller toute seule.

— Je suis renvoyée ? plaisantai-je.

— Tu as tout compris, répondit-elle en souriant.

— Je viendrai vous rendre visite demain, dis-je à Carter.

— Merci. Et qui sait, je serai peut-être suffisamment en forme pour aller à la cantine ? J'espère que les repas sont bons.

— Ne vous attendez pas à sauter au plafond, rigolai-je.

Je me rendis à l'atelier d'Edmund, qui était juste à côté de la maison où logeait ma famille. J'inspirai un grand coup avant d'entrer, émue par cette odeur de cuir qui m'était si familière. Le travail des peaux de bêtes était une étape répugnante, mais le produit fini sentait vraiment bon. Edmund travaillait sur un établi improvisé, prenant les mesures d'une semelle avant de la couper.

— Bien installé ? demandai-je.

Son visage s'illumina. Il fit le tour de l'établi pour me prendre dans ses bras.

— Tu as fini de travailler à la grange ?

— Oui, répondis-je. Tegan n'a plus besoin de moi.

— Si seulement tu savais combien tu nous as manqué... Ta mère s'est fait beaucoup de souci, tu sais. Je compte sur toi pour la rassurer.

— Mais... Je travaillais avec des blessés, pas des Monstres !

— Elle avait peur que tu attrapes une maladie, m'expliqua-t-il. Ou qu'un patient te fasse du mal...

— Elle est incorrigible, grommelai-je.

— Va la voir, Trèfle. S'il te plaît.

— Est-ce que je peux dire bonjour à Rex et Del ? demandai-je, supposant qu'ils travaillaient dans la pièce du fond.

— Bien sûr. Mais ne traîne pas trop.

Del était en train d'étaler une mixture infecte sur une peau, et Rex s'occupait de l'étape suivante. Ils levèrent tous les deux la tête, et

Del me fit un grand sourire.

— Tu es venue admirer mon travail ?

J'examinai les peaux et je fis mine de les critiquer dans le moindre détail, n'ayant bien entendu aucune idée de comment tout cela fonctionnait, ni si c'était bien fait. Les garçons éclatèrent de rire. J'étais contente que mon frère s'entende avec Del. On papota quelques minutes, puis je les laissai travailler. Il fallait que je rende visite à ma mère pour lui prouver que je n'étais pas atteinte d'une maladie incurable.

Je dis au revoir à Edmund, puis j'entrai sans frapper dans la maison de mes parents. Elle était bien plus petite que celle de Salvation. Il n'y avait qu'une seule pièce, remplie de lits empilés les uns sur les autres. Je n'avais jamais vu ça de ma vie. Mme Oaks était en train de balayer un sol déjà propre. Elle devait vraiment s'ennuyer sans sa cuisine.

— Quel plaisir de te voir ! s'écria-t-elle en me voyant sur le pas de la porte.

Elle posa son balai et me prit dans ses bras.

— Cette maison est étrange, bredouillai-je.

Je n'avais même pas envie d'appeler ça une « maison ». C'était un abri, rien de plus. Il devait bien exister des maisons *normales*, où des familles préparaient leurs propres repas et se rassemblaient dans le salon pour se raconter des histoires ? Mais mes parents n'avaient droit qu'à cet endroit miteux, pour la simple et unique raison qu'ils n'étaient pas d'ici.

— Il paraît que des soldats habitaient là avant nous. Beaucoup sont morts l'hiver dernier à cause de l'épidémie. Les autres ont dû être tués par les Monstres. On a la chance d'avoir un toit au-dessus de nos têtes, Trèfle. Je fais de mon mieux pour ne pas me plaindre.

Je voulais à tout prix que ma famille soit heureuse. Hélas, leur destin ne dépendait pas de moi.

Et cela me tuait à petit feu.

LA CONVOCAATION

Harry Carter tint son pari et mangea avec Del et moi le lendemain soir. Il avait passé la journée à se promener dans le village pour se remettre en forme. J'admirais sa détermination.

Le jour suivant, un soldat me rendit visite à l'atelier. J'étais en train d'aider Edmund et les garçons, balayant et époussetant derrière eux. Autant me rendre utile quelque part. Le soldat en question était très jeune, et on aurait dit que c'était la première fois qu'il voyait un atelier de sa vie.

— Vous avez besoin de quelque chose ? lui demanda Edmund.

— On m'a demandé de venir chercher la fille et son ami. Le colonel veut les voir.

Je frottai mes mains contre mes cuisses pour enlever la poussière, puis j'appelai Del. Il nous rejoignit aussitôt.

— Le colonel a besoin de vous, répéta le messenger.

— Alors allons-y, répondit-il en haussant les épaules.

Comme tous les jours, on croisa des groupes de soldats en train de courir. Les sentinelles étaient aux aguets, mais rien ne se passait de l'autre côté de la barrière. Le silence de l'ennemi m'inquiétait. Si Bandit n'avait pas été en colère contre moi, je lui aurais demandé des nouvelles de la horde.

— Je m'attends au pire, murmura Del tandis que nous arrivions au quartier général.

À tous les coups, le colonel avait une mission pour nous.

À l'intérieur, des piles de documents et une multitude de crayons recouvraient les tables. Il y avait une grande carte étalée sur l'une d'elle, sur laquelle étaient posés de petits morceaux de bois rouges et noirs. On aurait dit des pions, comme aux échecs. Morgan se racla la gorge pour attirer l'attention du colonel. Elle leva la tête et nous fit un grand sourire. Mauvais signe.

— Je suppose que vous êtes déjà au courant de ce que l'on

prépare ? nous demanda-t-elle.

— Non, marmonnai-je. Justement, on n'est au courant de rien ! Et ce ne serait pas le cas si je faisais partie de votre armée.

— Le jour où l'on décide de changer l'âge minimum, tu seras la première avertie. Mais sache que je peux faire une exception en ce qui concerne les opérations spéciales. C'est pour ça que je vous ai convoqués.

Décidément, le gouvernement de Soldier's Pond n'en faisait qu'à sa tête. Le colonel justifiait à sa manière les décisions qu'elle prenait à l'encontre de ses propres lois. Je croisai les bras sur ma poitrine, sans dire un mot. Elle se mit à faire les cent pas. Si elle comptait sur moi pour aller chercher de l'aide, elle pouvait toujours rêver ! Cela ne marcherait pas plus ici qu'à Salvation. Les Monstres étaient plus nombreux que nous. Il fallait trouver une nouvelle stratégie pour les vaincre.

— Alors ? pressa Del. C'est quoi, une *opération spéciale* ?

— C'est une opération servant à protéger le village, mais dont les autres soldats ne sont pas au courant.

— Une mission secrète, conclus-je.

— Si vous voulez, répondit-elle. Avant tout, que dites-vous de ce qui se trouve sur cette table ?

Elle pointa la carte du doigt.

— Je ne comprends pas à quoi servent ces morceaux de bois, admis-je.

— Les noirs symbolisent les villages, et les rouges représentent les Mutants que nos éclaireurs ont aperçus dans la région.

— La horde s'est divisée en plusieurs groupes ? m'étonnai-je.

— Non. La horde est ici.

Elle toucha le plus gros bout de bois. Il recouvrait une large partie de la carte. C'était pire que ce que j'imaginai. Bandit devait le savoir depuis longtemps, lui. *Et il ne t'a rien dit*. Le pire, c'était que je ne pouvais rien y faire. Mes couteaux seraient inutiles face à une telle menace.

— Qu'attendez-vous de nous ? lui demanda Del. Je doute que vous nous ayez convoqués uniquement pour nous montrer une carte.

— Certains soldats m'ont beaucoup parlé de vous. Ils m'ont

raconté des histoires que je ne crois qu'à moitié, mais j'ai décidé de leur faire confiance. J'en ai conclu que vous étiez les plus aptes à assurer la mission que j'ai en tête.

J'ouvris la bouche pour protester, mais le colonel leva une main pour me couper.

— Je n'ai pas de temps à perdre, rétorqua-t-elle. Laissez-moi au moins vous expliquer, d'accord ? Après, libre à vous d'accepter ou pas. Nous avons besoin d'informations provenant d'une ville située au nord-ouest de Soldier's Pond. Ce sont des données scientifiques qui nous aideront à combattre les Mutants. J'ai besoin de gens qui ont l'habitude de voyager rapidement, et en toute discrétion. Votre mission est simple : éviter les Mutants, trouver le Dr Wilson, récupérer les données et revenir au plus vite.

— Est-ce qu'il s'agit d'un vrai docteur ? demanda Del. Un médecin ?

Bonne question. Si c'était le cas, il fallait que Tegan le rencontre. Maintenant que ses patients allaient mieux, elle travaillait aux côtés du docteur de Soldier's Pond... Mais elle le trouvait inculte. Peut-être que Wilson accepterait de nous suivre jusqu'au village ? J'étais prête à tout pour redonner le sourire à Tegan.

— Non, ce n'est pas un médecin, répondit le colonel. C'est un scientifique. Il étudie les Mutants depuis plus de vingt ans. La dernière fois que j'ai eu des nouvelles de lui, il était sur le point de faire une découverte cruciale. Si ses recherches ont abouti, elles nous permettront peut-être de vaincre l'ennemi.

— Il vous faut une armée, répliquai-je. Pas des chiffres et des schémas.

— On en a déjà une ! s'énerva-t-elle. Mais je ne veux pas envoyer mes soldats à la mort alors qu'il existe peut-être un autre moyen d'en finir avec les Mutants.

— Je ne parle pas de votre armée à vous, insistai-je. Elle est trop petite. Le seul moyen de vaincre l'ennemi serait de s'allier à d'autres villages.

À ma grande surprise, le colonel éclata de rire.

— C'est une très belle idée, Trèfle, mais ça n'arrivera jamais. Chaque territoire se gère comme bon lui semble. Chacun dans son coin. C'est comme ça depuis plus de cent ans.

C'était ridicule. Nous ne gagnerions jamais cette guerre sans rassembler nos forces ! Hélas, le colonel se fichait de mes conseils.

Tout ce qu'elle voulait, c'était m'utiliser pour arriver à ses fins.

— C'est peine perdue, déplora Del. Et cette mission ne sert à rien. Quand la horde débarquera, vos fichues données scientifiques ne vous sauveront pas ! Vous tiendrez plus longtemps que Salvation parce que votre barrière est en métal, et que vous avez un gros stock de munitions... Mais ils vous auront, un jour ou l'autre.

J'étais entièrement d'accord avec lui. Le colonel posa ses mains sur ses hanches et nous regarda de haut. Elle ne m'impressionnait pas.

— Très bien, dit-elle. Puisque vous refusez cette mission, je vais faire appel à quelqu'un d'autre.

Elle marqua une pause et fit mine de réfléchir. Je flairais le piège à des kilomètres.

— Ton frère Rex, par exemple. C'est un gars courageux, n'est-ce pas ?

— Vous oseriez envoyer Rex ? Autant l'exécuter sur place ! Il ne survivra jamais là-bas !

Peu importe ce que je pensais de cette mission, je refusais de faire souffrir Mme Oaks. Si son seul fils venait à mourir, elle ne s'en remettrait jamais. Elle avait perdu sa maison, son village, et elle s'accrochait à sa foi pour maintenir le cap. J'étais prête à tout pour sauver le peu de joie de vivre qui lui restait. J'avais envie de hurler, d'inonder le colonel de ces insultes que j'avais apprises au fil des mois... Mais je n'en fis rien.

— À toi de choisir, me dit-elle en souriant. Je refuse de risquer la vie de mes soldats, et je *veux* ces informations.

Del avança d'un pas vers le colonel. Je me glissai entre eux pour le retenir. Il détestait quand on me menaçait. Ce genre de situations le rendait agressif. Il recula en grognant, mais sans la quitter du regard.

— J'accepte, abdiquai-je. À une seule condition.

— Je suis curieuse de l'entendre, dit-elle avec de l'ironie dans la voix.

— Faites sortir vos conseillers. Je veux vous parler seule à seule.

— Je ne te permets pas...

— Faites-les sortir ! m'écriai-je en dégainant un couteau.

Elle devint toute blanche à la vue de mon arme. J'avais enfin

réussi à l'impressionner.

— Tout le monde dehors, leur ordonna-t-elle. Donnez-nous cinq minutes.

— Mais, colonel... protesta un des hommes.

— Si je ne survis pas face à cette fille, je ne mérite pas d'être à la tête d'une armée. Postez un garde derrière la porte. Et ne nous interrompez pas.

Je ne repris la parole qu'une fois les hommes sortis.

— J'accepte votre mission ridicule, repris-je. Ma condition ? Que vous me laissiez parler à vos soldats. Je compte soulever une armée qui se battra au nom de la race humaine, et pas d'un seul village. Elle sera composée des meilleurs, et je ferai en sorte qu'elle détruise la horde. Autre chose : laissez ma famille tranquille. Plus de chantage, plus de menaces. Sinon, je vous tranche la gorge dans votre sommeil.

— Entendu, répondit-elle, intimidée. Mais sache que ta proposition risque de bien faire rigoler mes hommes. Qui aurait envie de rejoindre une armée menée par une jeune fille ? Quant aux idiots qui décident de te suivre, je te les laisse. Mais tu dois d'abord accomplir ma mission, Trèfle.

Ce n'était pas la première fois que quelqu'un me sous-estimait. Et, qui sait... Peut-être la surprendrais-je ?

— Marché conclu, dis-je en lui tendant la main.

Elle la serra trop fort, probablement pour m'humilier davantage. Heureusement, Bandit m'avait appris à me sortir de ce genre de situation : je fis pivoter son bras, et elle s'effondra à genoux.

— Promettez-moi que vous tiendrez parole, lançai-je en la regardant de haut.

— Je te le promets, bredouilla-t-elle.

Je la relâchai avant de lui faire mal.

Elle ne me regarderait plus jamais de la même manière. Désormais, le colonel me prendrait au sérieux. Je n'étais pas un pion. Ni une *jeune* fille.

Je rangeai mon couteau dans son fourreau et lui offris mon plus beau sourire.

— Montrez-moi cette carte, ordonnai-je. Et racontez-nous tout.

EN TOUTE DISCRÉTION

On quitta Soldier's Pond dès le lendemain matin. Le colonel avait convoqué tous les soldats à une manœuvre pour faire diversion. Le temps que les gens se rendent compte de notre absence, nous serions déjà loin. Del s'en voulait de délaisser Edmund à l'atelier, et moi de partir sans prévenir ma famille. Mais c'était mieux ainsi : ils s'inquiéteraient moins longtemps, et cela évitait des énièmes adieux larmoyants. Parfois, il valait mieux agir tout de suite et s'excuser plus tard.

C'était la première fois depuis notre arrivée Au-Dessus que Del et moi voyagions uniquement tous les deux. Jamais je ne l'aurais admis à voix haute, mais j'étais ravie de l'avoir pour moi toute seule. Je pouvais l'admirer autant que je le voulais, sans que personne ne le remarque. D'après nos calculs, nous avions trois jours de marche devant nous.

— J'espère qu'on va faire vite, soupirai-je. Si on est absents plus d'une semaine, Mme Oaks va me piquer une crise...

— Tu as de la chance, répondit Del. Au moins, tu as quelqu'un qui s'inquiète pour toi.

— Toi aussi ! m'exclamai-je. Je passe ma vie à m'inquiéter pour toi, Del.

Cela le fit sourire.

Après la mort de ses parents, Del avait mené une vie dépourvue de tendresse et d'affection. Moi, j'avais grandi en sachant que cela m'était interdit, c'est pourquoi cela ne m'avait pas manqué... jusqu'à aujourd'hui. C'est avec Del que j'avais découvert la joie d'être aimée. Désormais, il était partagé entre l'envie et la peur d'être touché. Tout ça à cause des Monstres. Peut-être que ces quelques jours passés ensemble changeraient la donne...

Au fur et à mesure que le soleil se levait, on accéléra le pas. Même si cette mission était risquée, j'étais contente de passer du temps en dehors du village. Ici, j'étais dans mon élément. Je respirai un grand coup, profitant de la douce odeur des feuilles mortes, de

l'herbe fraîchement écrasée sous nos pieds et des fleurs des champs. D'ici quelques mois, la neige les recouvrirait.

On croisa plusieurs groupes de Monstres. Certains n'étaient postés qu'à quelques kilomètres de Soldier's Pond. J'aurais aimé nettoyer la zone, mais nos instructions étaient claires : éviter l'ennemi autant que possible. En tout cas, leur puanteur avait officiellement disparu. Ils sentaient l'animal, rien de plus. Ces créatures avaient changé pour de bon. À un moment donné, on en entendit même qui discutaient entre eux : un mélange de grognements et de mots déformés.

— Tu penses qu'ils ont leur propre langage ? murmurai-je une fois que nous les avions dépassés.

— J'en suis sûr, répondit Del. Quand j'étais dans l'enclos, je les entendais souvent parler. Mais je ne compte pas faire demi-tour pour leur demander.

— Moi non plus, dis-je en frémissant.

Sans éclaircissement, il était impossible de savoir combien ils étaient. Si Bandit était venu avec nous, il aurait pris les devants pour nous frayer un passage. Mais il n'était pas là, et Del et moi devions nous débrouiller seuls.

— Par ici, me dit-il.

On longea la forêt le plus discrètement possible. Plus nous nous dirigions vers le nord-ouest, plus elle était dense. La rivière ondulait au loin, étincelant comme un serpent d'argent. C'était une belle matinée d'automne. Le ciel était bleu, sans un nuage, et le soleil assez lumineux pour nous réchauffer, mais pas assez pour me faire mal aux yeux. C'était d'ailleurs pour cette raison-là que l'automne était ma saison préférée.

Dans l'après-midi, Del nous trouva un coin où manger, sous la canopée. Je partageai en deux le pain, la viande sèche et l'eau, et on s'en empiffra sans dire un mot. Il y avait tant de choses dont je voulais lui parler... Mais je préférais garder mon énergie pour les quatre heures de route qui nous restaient. La vie à Soldier's Pond m'avait ramollie. Mes muscles étaient en feu. J'avais aussi pris du poids, ce qui ne me plaisait pas du tout... Sauf lorsque Del admirait mes nouvelles courbes.

On se remit en marche et, à la tombée de la nuit, nous avions déjà évité quatre groupes de Monstres et dépassé les limites de la forêt. Nous n'avions d'autre choix que de dormir au beau milieu d'une plaine, à la vue de tous. Il valait mieux éviter de faire un feu, même

s'il faisait un peu trop frais à mon goût. Je ne mangeai que quelques bouchées de ce qui nous restait, au cas où nous en aurions besoin avant d'arriver. Par contre, je n'économisai pas l'eau, puisque la rivière n'était pas loin.

Tout en mangeant, Del jeta un œil à la carte.

— On a avancé plus vite que prévu, remarqua-t-il. On ferait mieux de ralentir la cadence. Sinon, on va arriver à Winterville complètement vidés.

— Oui, mais plus vite on y sera, plus vite on trouvera ce Dr Wilson, et plus vite on dira au revoir à Soldier's Pond !

Del me regarda droit dans les yeux.

— Est-ce que tu comptes vraiment monter une armée ? me demanda-t-il.

— Bien sûr. Regarde les Monstres : ils se regroupent pour être plus forts. À nous de prendre exemple sur eux.

— Tu penses vraiment qu'on en est capables ?

J'étais ravie qu'il s'inclue dans ce projet, même si son manque de confiance me tracassait un peu. Il m'avait soutenue face au colonel mais, maintenant que nous étions tous les deux, Del était rongé par le doute.

— Qui ne tente rien n'a rien, dis-je. C'est notre seul espoir, Del.

— Alors je suis avec toi.

Ici, la Lune et les étoiles étaient nos seules sources de lumière. Pas de lampes, ni de bougies. Je regardai le ciel comme si je le découvrais pour la première fois.

— Je monte la garde en premier.

— Non, refusa Del. On a tous les deux besoin de dormir. Je vais étaler des branchages autour de nous. Si quelqu'un marche dessus, ça nous réveillera.

— Bonne idée.

Je l'aidai à les ramasser et à les disperser aux alentours. Au fond, je doutais que des Monstres nous attaquent sans que je ne m'en rende compte : j'avais le sommeil léger, et je faisais souvent des cauchemars. Les souvenirs de l'enclave et de l'enlèvement de Del hantaient mes nuits depuis plus d'un an. Si des Monstres approchaient, je les entendrai sûrement avant qu'ils ne fassent craquer nos branches.

— Il va faire froid cette nuit, murmura Del. Tu peux dormir contre moi, si tu veux.

— Ça ne te dérange pas ? m'étonnai-je.

— Si ça ne va pas, je te le dirai.

Je me rapprochai de lui tout doucement, comme pour apprivoiser un animal sauvage. Il était allongé sur le côté. Je m'installai dos à lui, et il passa un bras autour de ma taille. Je sentais sa respiration caresser ma nuque.

— Tu n'imagines pas à quel point ça me rend heureuse, Del.

— Quand je suis avec toi, dit-il, je me sens moins... brisé. Mais j'ai toujours peur des bruits et des mouvements brusques.

— C'est normal, le rassurai-je. Tu sais, je ne te l'ai jamais dit, mais je fais des cauchemars toutes les nuits. Je rêve souvent du même aveugle, mais aussi des Loups... Le pire, c'est quand je rêve de ta disparition. Je suis toute seule dans la forêt, dans le noir. Je suis encerclée par la horde sauf que, cette fois, je suis recouverte de mon propre sang, pas de leurs entrailles. Ils me regardent tous, et je sais que je suis sur le point de mourir... que j'ai échoué et...

... que tu vas mourir à cause de moi. Que tout est ma faute.

Mes yeux s'emplirent de larmes. Del se redressa et me força à lui faire face. Je respirai lentement pour ne pas éclater en sanglots.

— Tu es plus forte que ce que je pensais, dit-il avec tendresse.

— Bien sûr que non ! Regarde-moi bien, Del ! Soie avait raison : j'aurais dû être Génitrice, pas Chasseuse...

— Non, Trèfle. Tu es la fille la plus courageuse que je connaisse. Tu portes tout sur tes épaules sans jamais demander à personne de te reconforter. Je suis tellement désolé... Je t'ai laissé souffrir dans ton coin, en pensant que tu n'avais pas besoin de moi. J'ai eu tort.

— J'ai *vraiment* besoin de toi, chuchotai-je.

Pour une fois, la Chasseuse était d'accord avec la fille. Del passa une main tremblante dans mes cheveux.

— Je te promets de ne plus jamais t'abandonner. Et ne joue plus à cache-cache avec moi, d'accord ? J'ai besoin de savoir ce que tu ressens.

— J'ai très envie que tu m'embrasses, Del.

En dehors du baiser qu'il m'avait offert dans son sommeil, Del ne m'avait pas embrassée depuis longtemps. Trop longtemps. Il déposa

un baiser sur mon front, aussi délicat que les ailes d'un papillon. Puis il m'embrassa sur la tempe, sur les joues... Je tournai la tête et nos bouches se rencontrèrent. Lorsqu'il effleura ma langue avec la sienne, mon corps s'embrasa. Je mourais d'envie de le prendre dans mes bras, mais je ne voulais pas lui faire peur.

Lorsque le baiser prit fin, je me blottis dans ses bras. Del posa sa tête contre la mienne.

— Il faut qu'on dorme, soupira-t-il. La journée va être longue.

Comme j'aurais aimé qu'il se trompe...

WINTERVILLE

Le lendemain, les Monstres nous rattrapèrent.

On se leva à l'aube, et on se mit à courir comme si le Diable en personne était à nos trousses. On traversa la rivière en espérant qu'ils perdent notre trace. En vain. Le niveau de l'eau était assez bas pour nous permettre de passer, donc eux aussi.

Avaient-ils compris l'importance de notre mission ? En tout cas, ils ne nous lâchèrent pas d'une semelle. On ne fit que de courtes pauses pour manger, boire et faire nos besoins. Dormir ? Pas question. On courut jusqu'à ce que la nuit tombe et nous oblige à ralentir : le terrain était accidenté, et ce n'était pas le moment de se tordre une cheville. Je m'arrêtai de temps en temps pour scruter l'horizon, à la recherche d'un abri potentiel. Sinon, ils finiraient par nous rattraper, et nous serions forcés de nous battre dans le noir. Ma vision nocturne me le permettrait, mais Del ne s'en sortirait pas aussi bien que moi. Il fallait à tout prix que je trouve un refuge.

— Par là ! m'écriai-je.

Del ne me posa pas de question : il se contenta de me suivre en courant. Le point que j'avais discerné au loin prit forme au fur et à mesure que j'avancais. On aurait dit une maison abandonnée, plus grande que celle dans laquelle nous avions passé l'hiver après avoir quitté les ruines. Il y avait des dépendances autour et des machines rouillées un peu partout. *Une ferme*, pensai-je. *Comme dans les leçons d'Histoire.*

La porte d'entrée tenait à peine sur ses gonds. Il y avait des insectes et des charognards à l'intérieur, des vieux nids d'oiseaux au plafond et des excréments par terre. Un escalier branlant menait à une porte, elle-même bloquée par une planche en bois. On monta aussitôt, et je la refermai derrière nous, prenant soin de la renforcer avec la planche de notre côté. Si jamais les Monstres nous suivaient, ils s'épuiserait en essayant d'abattre la porte. Nous avions plus de chance de les vaincre en nous battant ici que dans un champ.

— J'espère que ça fera l'affaire, soupirai-je.

— On a un toit et quatre murs, répondit Del. C'est mieux que rien.

Je tremblais de fatigue. Je m'assis par terre en gardant une main sur mes couteaux. Si les Monstres étaient aussi motivés qu'ils l'avaient été tout au long de la journée, ils ne tarderaient pas à arriver. Pas la peine d'essayer de dormir. Del s'assit à côté de moi et on tendit l'oreille.

C'est lui qui les entendit le premier. Il se releva d'un coup, et je le suivis jusqu'à la fenêtre pour jeter un œil à travers la vitre crasseuse. Un groupe de dix Monstres était en train de traverser le champ, en direction de la ferme.

— Je ne sais pas si je vais y arriver, m'inquiétai-je. Je pense que je vieillis, Del. Je suis épuisée, et j'ai perdu mes réflexes...

Cela le fit rigoler.

— Tu n'es pas encore vieille, Trèfle. On a juste beaucoup couru, et tu ne t'es pas encore remise de tes semaines passées dans la grange. Sans compter que certaines de tes blessures ne sont pas encore guéries.

Il a raison, me rassurai-je. Ces derniers mois n'ont pas été de tout repos.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? lui demandai-je.

— J'ai une idée.

Les Monstres étaient juste en bas. Je les entendais grogner dans la cour. Ils défoncèrent la porte d'entrée. Mon sang se glaça dans mes veines.

Del fit un tas au centre de la pièce avec des bouts de meubles cassés et des vieux tissus qui, à une époque, avaient dû servir de rideaux.

— Fais du bruit, me dit-il.

S'il y avait bien une chose que je n'avais pas envie de faire, c'était du bruit ! Mais je lui obéis. Je tournai en rond en tapant des pieds. Les Monstres montèrent l'escalier. L'un deux essaya de défoncer la porte, et elle plia sous son poids. Elle ne tiendrait pas le coup longtemps. Ils se mirent alors à discuter dans leur langue, comme s'ils débattaient de la marche à suivre.

Del avait le briquet de son père dans la main. Il l'alluma et approcha la flamme de la pile de bois et de tissu. Le feu prit aussitôt. Le plancher s'embrasa à son tour. Del courut jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit d'un coup sec.

— Il faut sortir d'ici et allumer d'autres feux en bas, m'expliqua-t-il. Si ces Monstres ne font pas partie de ceux qui ont brûlé Salvation, ils n'auront aucune notion du danger.

Il veut les brûler vivants.

Je passai par la fenêtre et m'agrippai au rebord du bout des doigts. Il n'y avait aucun arbre auquel s'accrocher pour descendre, alors je lâchai prise en espérant atterrir correctement. Del descendit avec bien plus de grâce que moi, puis il m'aida à me relever. On rassembla du bois et tout un tas d'objets pour lancer deux autres feux : un au niveau de la porte d'entrée, et un près de celle du fond. Le feu se propagea rapidement, attisé par la brise. Le bâtiment entier était englouti par les flammes, illuminant le ciel étoilé. Cela risquait d'attirer d'autres ennemis, mais nous serions déjà trop loin pour qu'ils nous rattrapent. On partit en courant, laissant les Monstres agoniser à l'intérieur.

— Dix de moins, triompha Del.

On courut pendant huit heures, en pleine nuit et quasiment sans interruption, jusqu'à ce que je ne puisse plus faire un mètre de plus. On s'écroula au sol, à bout de forces.

— Il faut qu'on dorme, bredouillai-je. À ce train-là, on mourra d'épuisement avant même d'arriver à Winterville.

— Vas-y, me dit-il. Je monte la garde.

Il devait penser qu'il y avait d'autres Monstres dans les parages. Je ne les avais ni sentis, ni entendus, mais Del avait un instinct plus développé que le mien, sans doute à cause du temps qu'il avait passé seul dans les tunnels.

— Laisse-moi dormir une heure ou deux, pas plus.

Je m'allongeai près de lui, et il passa sa main dans mes cheveux. Il me réveilla quelques heures plus tard. J'avais dormi d'un sommeil de plomb.

— Tout s'est bien passé ? demandai-je.

— Quelques écureuils t'ont jeté des noisettes, plaisanta-t-il.

— Et pour ce qui est des Monstres ?

— Rien à signaler, dit-il en souriant. À ton tour ?

— C'est parti.

Je préparai notre repas pendant qu'il dormait. À son réveil, on mangea lentement, et en silence. Il me tardait d'arriver à

Winterville. Je regardai la carte, comparant les notes de Veinard avec le trajet que nous avons parcouru. Ce n'était pas aussi évident que cela en avait l'air : Veinard empruntait les routes principales avec son chariot, tandis que Del et moi coupions à travers champs pour aller plus vite. À en croire la carte, nous n'avions pas fait trop de détours. J'adorais lire les notes de Veinard. J'avais l'impression qu'il était avec nous en permanence.

Après avoir passé une journée de plus à courir et à semer les Monstres, on arriva enfin à Winterville. Cette ville me rappelait Gotham, en plus petite et en moins ravagée. Les bâtiments étaient faits de briques et de pierres, bien plus imposants que les maisons douillettes de Salvation. Les avenues étaient pavées et fraîchement balayées, longées d'herbe tout juste coupée. Le plus étonnant ? Il n'y avait ni portes, ni mur en bois, ni barrière en métal, ni fil de fer barbelé. Winterville n'était pas protégée du tout. J'avais du mal à y croire. J'échangeai un regard avec Del, me méfiant de ce qui nous attendait. On entra à tâtons et, à notre grande surprise, on ne croisa ni garde, ni piège.

— Je n'aime pas ça, avouai-je.

Si les Monstres avaient massacré la population, ils seraient encore en train de traîner dans la ville, et les bâtiments ne seraient pas en si bon état.

C'est alors qu'une femme sortit de sa maison. Elle nous salua d'une main, visiblement surprise de nous voir.

— Qu'est-ce qui vous amène ? nous demanda-t-elle.

— C'est le colonel Park qui nous envoie, répondit Del. On doit rendre visite à un certain Dr Wilson.

— Alors prenez la rue principale. Quand vous arriverez devant le Centre de recherche, tournez à gauche. Ensuite, prenez la quatrième rue à droite, et frappez à la porte du laboratoire. C'est un grand bâtiment blanc, sans fenêtres.

— Est-ce que toutes ces maisons sont habitées ?

— Plus maintenant, répondit-elle avec de la tristesse dans la voix. Plus de la moitié sont vides.

— À cause des Mutants ? demanda Del.

— Non. Ils nous laissent tranquilles depuis que le Dr Wilson a libéré les phéromones. On a eu... *d'autres* problèmes.

Elle ne s'étala pas sur le sujet, et on n'osa pas insister. Notre mission ne consistait pas à sauver Winterville, mais à récupérer les

données et à survivre au trajet de retour. C'était déjà pas mal.

— Vous avez une armée ? demandai-je.

— Pour quoi faire ? s'étonna-t-elle. Tant qu'on ne titille pas les Mutants, ils nous laissent tranquilles !

Cette femme était folle.

Je lui souris poliment, puis on suivit l'itinéraire qu'elle nous avait indiqué, en espérant qu'elle ne nous avait pas raconté n'importe quoi. Quelques minutes plus tard, on arriva bel et bien devant le laboratoire du Dr Wilson.

— On dirait une boîte géante, remarquai-je.

L'absence de fenêtres différenciait le bâtiment des autres. Cela lui donnait aussi l'apparence d'une cage. Je frappai à la porte et attendis un instant. Rien. Je frappai de nouveau. Je crus alors entendre du bruit à l'intérieur du laboratoire. Un homme aux cheveux blancs ouvrit brusquement la porte. Il me lança un regard noir, comme si je l'avais dérangé en pleine sieste.

— Qu'est-ce que vous voulez ? bougonna-t-il. Je suis très occupé, vous savez.

— C'est le colonel Park qui nous envoie, expliquai-je. Elle a un message pour vous.

— Emilia ? Vraiment ? Bon sang, le temps passe si vite ! Suivez-moi, je vais chercher mes notes.

Del claqua la porte derrière nous. Dr Wilson nous guida le long d'un couloir sombre, tournant à gauche, puis à droite, comme s'il avait fait ce trajet des milliers de fois. On entra dans une pièce si lumineuse que j'en eus mal aux yeux. Les lampes ressemblaient à celles de Soldier's Pond, mais leur lumière blanche était encore plus intense. Je m'approchai de l'une d'elle pour l'examiner.

— Ne la touchez pas ! s'exclama le Dr Wilson.

Je bondis en arrière en bredouillant des excuses.

— Vous auriez pu vous brûler, expliqua-t-il. Vous faites partie de ces sauvages qui ne connaissent pas l'électricité, n'est-ce pas ?

Il se lança alors dans une longue explication parlant d'*éoliennes*, de *réseau* et de *courant*. Un vrai charabia.

Del, lui, le regardait avec des étoiles dans les yeux.

— Mon père m'a parlé de toutes ces choses... Vous avez réussi à les faire remarquer ?

— Ce n'était pas compliqué, répondit Wilson. J'ai découvert des choses bien plus intéressantes que ça, vous savez.

Il faut que Tegan rencontre cet homme, pensai-je. Elle lui poserait des milliers de questions. Mais le colonel nous avait dit que c'était un scientifique, pas un médecin. Peut-être n'aurait-il pas les réponses que mon amie attendait.

— Pour ce qui est des essais, reprit-il, ils ne sont pas concluants. Je n'ai pas réussi à transformer les phéromones comme Emilia me l'avait demandé. Il y a eu des... complications.

Je ne comprenais pas un mot de ce qu'il racontait. Je m'apprêtai à lui demander des explications quand un grognement familier me coupa dans mon élan.

Je connaissais ce bruit.

Je ne savais ni pourquoi, ni comment... mais il y avait des Monstres dans le laboratoire.

LE CHOC

Je m'attendais à ce que le vieil homme panique, mais il continua à fouiller dans ses papiers, comme si de rien n'était.

— Ne vous inquiétez pas, nous rassura-t-il. Ce n'est que Timothy.

On le regarda avec de grands yeux.

— Vous avez un Mutant *chez vous* ? demanda Del.

Wilson poussa un soupir, visiblement agacé.

— Venez avec moi. Vous ne me laisserez pas tranquille tant que vous ne l'aurez pas rencontré. Je vous assure qu'on ne risque rien.

Avant de sortir de la pièce, je la balayai du regard. Elle était remplie d'objets que je n'avais jamais vus de ma vie. Un vrai trésor. Le Gardien des Mots, l'homme qui gardait les reliques dans l'enclave, n'en aurait pas cru ses yeux !

Les couloirs étaient illuminés par les mêmes lampes, donnant aux murs une teinte laiteuse. Del marchait près de moi, une main posée sur son couteau. Wilson ouvrit une porte sur la droite. Une odeur répugnante s'échappa de la pièce. La même odeur que dans les tunnels. Il y avait des cages immenses alignées contre le mur. Elles étaient toutes vides. Toutes, sauf une, qui était occupée par un Monstre. Un Monstre qui secouait les barres de toutes ses forces.

J'étais sous le choc.

— Je sais, dit Dr Wilson à la créature. Je suis en retard. Sois patient, Timothy.

Il ouvrit un meuble blanc et rectangulaire dans lequel il attrapa une bonne dose de viande crue. Il en remplit un seau entier, puis il lança la viande dans la cage pour nourrir le Monstre. La créature se jeta dessus et s'en empiffra goulûment. Je n'arrivais pas à détourner le regard.

Tegan m'avait dit qu'elle voulait étudier les Monstres pour mieux les comprendre et pour découvrir leur point faible. Est-ce que Wilson avait mis ce Monstre en cage pour les mêmes raisons ?

— C'est cruel, murmurai-je.

— Pas du tout, se défendit-il. Timothy est vieux. Il ne lui reste pas plus d'un an à vivre. Dans la nature, il se serait déjà fait massacrer. Et, grâce à lui, j'en apprendrais davantage sur leur culture.

— Mon amie Tegan s'intéresse à eux, elle aussi. Qu'avez-vous appris sur leur vision ?

— Elle est identique à la nôtre : trop faible. Ils se servent davantage de leurs autres sens.

— *Trop* faible ? s'étonna Del.

— Les humains ont une vision très limitée comparée à beaucoup d'animaux, comme l'aigle par exemple. Les Mutants compensent avec leur odorat, qui est particulièrement développé. Comme celui des chiens et des loups.

Décidément, Wilson était au courant de beaucoup de choses... Autant profiter de notre présence à Winterville pour élucider certains mystères !

— Est-ce qu'on pourrait vous poser quelques questions avant notre départ ? lui demandai-je.

— Oui, tant qu'on ne mentionne pas Terrence.

Le Monstre regarda Wilson droit dans les yeux, comme s'il savait de qui il parlait. Cela me fit frissonner. Des morceaux de viande étaient coincés entre ses dents jaunâtres. Il lui en manquait quatre.

— Je ne sais pas qui est Terrence, marmonnai-je. J'aimerais juste apprendre des choses sur notre passé.

— Vous voulez une leçon d'Histoire ? s'étonna-t-il. Avec plaisir ! Allons discuter autour d'un verre.

Del eut du mal à quitter le Monstre du regard. On sortit tous les trois de la pièce et, une fois la porte fermée, le Monstre se mit à gémir.

Comme s'il ne voulait pas être seul.

On suivit Wilson jusqu'à la cuisine – qui, d'ailleurs, ne ressemblait pas vraiment à une cuisine. La pièce était propre et lumineuse, remplie de meubles blancs comme celui où il avait récupéré la viande. Il nous invita à nous asseoir autour de la table. Del s'installa près de moi, puis on regarda Wilson préparer le thé.

Il commença par ouvrir un robinet et remplir la casserole d'eau. Ensuite, il toucha à un cadran plaqué sur un meuble, et un cercle

plat et noir s'enflamma. Je n'avais jamais vu ça de ma vie. Wilson posa la casserole sur le feu et nous rejoignit à table.

— Je vous écoute. Vous pouvez me poser autant de questions que vous voulez, mais juste le temps du thé. J'ai beaucoup de travail.

— Je ne sais pas par où commencer, avouai-je. Enfin, si. Ce que l'on aimerait *vraiment* savoir, c'est pourquoi le monde est envahi de Mutants.

— Vous n'êtes au courant de rien ? s'étonna-t-il.

— On a trouvé une ou deux pistes dans des vieux documents, répondit Del. Mais rien de très clair.

— Alors je vais faire de mon mieux pour résumer. Il y a bien longtemps, dans des laboratoires comme le mien, des scientifiques ont inventé des choses terribles. J'imagine que vous n'avez jamais entendu parler d'armes biologiques et chimiques ?

Il avait pitié de nous, je le voyais bien. Pour lui, nous n'étions que des *sauvages* incultes. Je me redressai pour ne pas me laisser impressionner.

— Non, admis-je.

Del non plus. Les histoires que lui avait racontées son père ne remontaient pas si loin dans le temps.

— Ces armes existaient sous plusieurs formes : gaz, poudre, liquide... Elles n'avaient qu'un seul et unique but : détruire tout ce qui se trouvait sur leur passage. Elles sont tombées entre de mauvaises mains, et une guerre a éclaté entre les plus grandes nations de la Terre. Vous me suivez ?

Je me rendais bien compte qu'il simplifiait les choses pour nous. Cela aurait dû me vexer mais, finalement, je lui en fus reconnaissante. J'avais besoin de réponses claires et précises.

— J'ai déjà entendu cette histoire, dis-je à Wilson, mais avec une tournure plus... religieuse. Mon père adoptif m'a dit que les hommes étaient devenus trop orgueilleux, et qu'ils s'étaient mêlés d'affaires qu'ils auraient mieux fait de laisser à Dieu.

— Beaucoup pensent comme lui, commenta le scientifique.

— Edmund nous a aussi parlé de chariots qui avançaient sans ânes ni chevaux, ajouta Del. Et même de chariots volants !

— Il a tout à fait raison. Il s'agit de *voitures* et d'*avions*. Leurs carcasses sont encore visibles par endroits.

— Est-ce que vous vous en servez ? demandai-je.

— Non. Les combustibles fossiles n'existent plus. Par contre, nous avons accès à l'électricité grâce à des éoliennes, qui génèrent assez d'énergie pour alimenter la ville entière.

— C'est quoi, une éolienne ? demanda Del.

Wilson attrapa un bout de papier, dessina l'éolienne en question, puis nous expliqua son fonctionnement dans le moindre détail. Cela ne m'intéressait pas du tout.

— Et d'où viennent les Mutants ? m'impatientai-je.

— Je vous ai parlé de la guerre, dit-il en versant quelques cuillerées d'herbes sèches dans nos tasses. Elle a duré très longtemps. Chacun testait ses propres inventions sur les autres, souvent dans les villes, là où la densité de population était la plus élevée. Les dernières attaques ont été plus violentes que les autres. Une de ces armes biologiques a provoqué des épidémies, et une grande partie de la population en est morte. Les gouvernements ont ouvert des centres de quarantaine pour contrôler la contagion, mais ça n'a pas marché. Ils ont fabriqué un vaccin, ce qui n'a fait qu'empirer les choses. Le pire, c'est que ce sont mes ancêtres qui sont responsables de ces horreurs... Et j'ai continué à travailler dans leur lignée.

— Vous devez avoir une bonne raison, le rassurai-je.

Il haussa les épaules et reprit son histoire.

— Comme je le disais, beaucoup sont morts, mais certaines personnes ont réagi différemment au pathogène. Leurs chaînes ADN ont muté. Les victimes se sont mises à avoir un comportement primitif, sauvage. Ils sont devenus obsédés par la nourriture.

— Les Monstres... murmurai-je, oubliant d'utiliser leur autre nom.

— Les Monstres ? me demanda Wilson, visiblement intrigué. C'est comme ça que vous les appelez ? Remarquez, ça leur va assez bien.

— Vous avez parlé d'ADN, lui rappelai-je. De quoi s'agit-il ?

— C'est une molécule dont dépend votre corps tout entier. Il détient le code qui vous définit. C'est lui qui détermine la couleur de vos yeux et de vos cheveux. L'ADN contient aussi des milliers d'informations concernant vos ancêtres et votre lignée.

J'étais tout simplement émerveillée. Wilson se releva pour aller chercher l'eau. Il éteignit le feu en appuyant sur le cadran, puis il remplit nos tasses avant de se rasseoir.

— Est-ce que ce code est analysable ?

— Oui. Si j'avais l'équipement adéquat, j'aurais pu vous le montrer.

Il attrapa son crayon et dessina sur le papier une espèce de double hélice, deux longs brins qui s'entortillaient, reliés par de petits segments parallèles.

— Voilà à quoi ressemble l'ADN.

— Et il est caché dans nos corps ? insistai-je.

— C'est un sujet un peu complexe, me confia-t-il. Je pense que vous avez d'autres questions bien plus intéressantes à me poser. Vous aimeriez en savoir davantage sur les mutations, pas vrai ?

Je fis oui de la tête. Je repensai à Jengu et à son peuple, qui m'avaient sauvé la vie dans les tunnels. Eux aussi étaient victimes de ces *mutations*. Ils étaient différents de nous, mais pas effrayants comme les Monstres : ils étaient juste plus petits, et avec de très grands yeux.

— Cette théorie n'a jamais été prouvée, mais je pense que les mutations physiques ont commencé dans l'ADN des victimes. Un des animaux dont ils descendaient a pris le dessus, créant une nouvelle physiologie dans un corps non adapté. Le pathogène étant très puissant, les changements ne se sont pas fait attendre. Les résultats étaient terrifiants. Une telle mutation aurait dû prendre des millions d'années mais, à cause de l'homme, elle s'est faite en quelques mois.

— Si je comprends bien, conclut Del, le monde a été empoisonné. Ce poison a transformé certaines personnes, et tué le reste ?

— C'est un bon résumé, oui.

— Mais pourquoi notre monde est-il toujours dans un état aussi pitoyable ? m'indignai-je.

Wilson enleva l'herbe de nos tasses. Je décidai de boire très lentement pour faire durer notre conversation le plus longtemps possible. Je ne le croyais pas encore à cent pour cent, mais il fallait reconnaître que son récit correspondait à celui d'Edmund.

— Après l'échec des centres de quarantaine, les gouvernements ont décidé de protéger leurs dignitaires : ils ont évacué les plus riches et les plus puissants. Les évacuations ont eu lieu dans toutes les grandes villes du monde.

— Et ils ont abandonné les autres, grogna Del.

— Oui. En leur laissant pour seule consigne de se débrouiller tout

seuls, sans l'aide de rien ni de personne.

— Est-ce que ces *gouvernements* existent toujours ? demandai-je.

— Je ne pense pas, non. À mon avis, ils se sont effondrés dans le chaos qui a suivi. Ensuite, des survivants ont bâti de nouvelles villes ailleurs.

— Comme Salvation et Soldier's Pond ?

— Tout à fait. Par contre, je suis incapable de vous dire ce qui se passe dans le reste du monde : je n'ai pas de moyen de communication assez puissant.

— Alors comment êtes-vous au courant de tout ça ?

— Grâce aux carnets de bord. Je descends d'une lignée de scientifiques, et ils notaient méticuleusement tout ce qui leur arrivait. Vous voulez y jeter un œil ?

— Non merci, répondis-je poliment.

Wilson sembla déçu.

— J'aurais tellement aimé avoir un enfant à qui transmettre cet héritage, murmura-t-il. Je vis seul depuis la mort de ma femme, et... Oh ! Écoutez-moi ce vieux pleurnichard ! Vous n'êtes pas venus pour ça, je m'excuse.

Tout à coup, je vis Wilson pour ce qu'il était vraiment : un vieil homme entouré de reliques du passé, avec pour seul compagnon un Monstre en fin de vie. C'était la personne la plus intelligente que j'avais jamais rencontrée, mais aussi la plus triste. J'avais envie de lui prendre la main, de le réconforter... mais je n'en fis rien. Cet homme n'était pas du genre à apprécier la pitié des autres.

Del décida de lui changer les idées.

— J'ai d'autres questions, hésita-t-il. Si ça ne vous dérange pas, bien sûr.

— Allez-y.

— Mes parents sont morts d'une maladie dans les ruines. Elle a tué beaucoup de monde, et je me demandais si elle faisait partie des épidémies dont vous parliez ?

— Les premières attaques chimiques remontent à bien plus longtemps que ça, lui dit Wilson. Alors j'en doute. Quels étaient les symptômes ?

Del les lui décrivit, puis le vieil homme lui posa des questions sur leurs conditions de vie et sur l'eau qu'ils buvaient.

— Je dirais qu'il s'agit de dysenterie, mais je n'en suis pas certain.

— Pourquoi ai-je survécu ? demanda Del. Après tout, je buvais la même eau qu'eux.

— Votre système immunitaire était peut-être plus costaud. Ou vous avez eu de la chance, tout simplement. Est-ce que vous vous souvenez d'avoir été malade ?

— Peut-être, mais pas autant qu'eux.

— D'autres questions ? s'impatienta Wilson.

— Oui, ajouta Del. Les Mutants sont de plus en plus intelligents. Est-ce que vous savez pourquoi ?

— Je pense qu'ils ont ce qu'on appelle une *mémoire génétique*.

J'échangeai un regard avec Del, aucun de nous n'ayant la moindre idée de ce que c'était.

— C'est ce qui arrive quand une espèce se rappelle de tout ce qu'ont vécu ses ancêtres, ce qui fait qu'à chaque nouvelle génération, les nouveau-nés sont un peu plus intelligents que leurs parents.

Voilà pourquoi les Monstres nous détestaient tant ! Ils en voulaient à l'humanité entière à cause de ce que nous leur avons fait subir des centaines d'années plus tôt.

— C'est comme si je me souvenais de tout ce que mes parents savaient, et de ce que leurs propres parents savaient...

J'en avais la tête qui tournait.

— La différence, reprit Wilson, c'est que l'espérance de vie d'un Mutant est bien plus courte que celle d'un humain.

— Jusqu'à quel âge vivent-ils ?

— Pas plus de dix ans. Ce sont des enfants jusqu'à deux ans, des adolescents de deux à quatre, puis des adultes.

— Les Monstres qu'on chassait sous terre ne changeaient pas aussi vite, remarquai-je.

— Parce qu'ils étaient plus fragiles. Sous terre, les Mutants sont affamés. J'ai procédé à des dissections, et j'en ai déduit qu'ils avaient évolué de sorte à devenir de puissants prédateurs qui, sans nourriture, ne tiennent pas le coup. Ils cannibalisent leur propre système pour survivre et, une fois qu'ils ont digéré ces protéines cérébrales, leurs capacités cognitives en prennent un coup.

— Les Mutants que l'on combat aujourd'hui ont changé physiquement, ajouta Del. Ils n'ont plus la même odeur, ni le même comportement. Leurs corps ne sont plus recouverts de plaies.

— Je pense que leur mutation s'est stabilisée, nous confia Wilson. Et je crains qu'avec le temps, jeune homme, ces nouveaux êtres ressemblent plus à des humains qu'à des monstres.

LE RETOUR

Pressé d'en finir avec nous, Wilson descendit son thé en une gorgée. Il nous escorta jusqu'à la pièce principale, où il rassembla les documents à remettre au colonel. Il les rangea dans un dossier en cuir qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de Veinard.

— Dites à Emilia que les phéromones ne sont pas une solution, et qu'elles peuvent avoir des conséquences fâcheuses sur la population.

— C'est-à-dire ?

— Une fois exposées aux phéromones, certaines personnes réagissent de manière... étrange. Elles deviennent violentes et... et même cannibales.

— C'est horrible ! m'écriai-je.

— Je sais, soupira-t-il. En pulvérisant un composé d'excrétions du système endocrinien des Mutants, je voulais leur faire croire que notre territoire était occupé par leurs camarades. Le principe a fonctionné : les Mutants nous laissent tranquilles. Mais je ne pensais pas que certains habitants de Winterville réagiraient de la sorte.

Si j'avais bien compris, il recouvrait la zone d'une odeur de Monstre et, par la même occasion, il rendait les habitants complètement fous.

— Et le colonel veut tenter la même expérience ? m'indignai-je. C'est bien trop risqué. Les soldats vont s'entretuer.

— Oui, s'ils sont sensibles aux phéromones. Alors promettez-moi de la mettre en garde.

— Le colonel ne nous fait pas confiance, répondit Del. Elle ne nous croira jamais.

— Ne vous inquiétez pas, je ne compte pas vous laisser partir avec les phéromones. Si elle veut en savoir davantage, qu'elle envoie quelqu'un d'autre. J'espère juste qu'elle n'essaiera pas de les récupérer par la force...

— Alors détruisez-les, dis-je bêtement.

Cela sema le doute dans son esprit. Cette création était sa fierté, mais il ne voulait pas non plus que le colonel l'utilise à Soldier's Pond. Après tout, c'est ainsi que les guerres avaient commencé : avec des gens qui testaient leurs poisons sur les autres. Nous n'avions pas besoin d'une nouvelle catastrophe alors que nous n'avions pas encore réglé la première !

Je rangeai le dossier dans mon sac.

— Merci pour tout, Dr Wilson.

— J'ai pris beaucoup de plaisir à vous éclairer de la sorte, dit-il en rougissant. Je n'ai pas souvent l'occasion de jouer au professeur, vous savez. Je connais une dame qui vous louera une chambre pour la nuit, si vous avez quelque chose à lui donner en échange.

Il nous décrivit l'itinéraire à suivre.

— Évitez les quartiers sud, ajouta-t-il, le regard sombre.

C'était sans doute là-bas que vivaient les humains cannibales.

— Pourquoi ne les avez-vous pas tués ? murmurai-je.

— Parce que j'espère être capable de les guérir un jour, dit-il sans grande conviction. J'ai préféré les enfermer le temps de découvrir un remède.

Après lui avoir dit au revoir, je suivis Del dans le dédale des couloirs. Il se souvenait du trajet par cœur. À la surface, son sens de l'orientation était bien plus développé que le mien. Une fois dehors, on marcha jusqu'à la maison indiquée par Wilson. Avant de frapper à la porte, je fouillai dans mon sac.

— Avec quoi va-t-on la payer ?

— On va voir avec elle, répondit Del en haussant les épaules. On n'a pas le choix. Il faut qu'on dorme, Trèfle.

Del frappa à la porte, et une jeune femme nous ouvrit. Elle devait avoir cinq ou six ans de plus que nous.

— Dr Wilson nous a dit que vous aviez une chambre à louer, hésitai-je.

— Il a dit vrai, répondit-elle. Entrez, je vous en prie. Je ne veux surtout pas vexer ce vieux bouc ! Je m'appelle Laurel. Ravie de vous rencontrer.

Sa maison était très jolie. Il y avait des coussins partout, de toutes les couleurs. Les meubles, eux, étaient vieux et usés. Il ne devait pas y avoir beaucoup d'artisans à Winterville.

Laurel nous fit signe de nous asseoir.

— Comment comptez-vous me payer ?

— Avec des informations, inventai-je. Des nouvelles des autres territoires.

Elle s’attendait à tout, sauf à ça.

— Entendu, répondit-elle.

Je lui fis un résumé de ce qui était arrivé à Salvation, du regroupement de la horde et des inquiétudes de Soldier’s Pond.

— Winterville parvient à garder les Mutants à distance, ajoutai-je, mais ce n’est pas une solution permanente. Alors faites attention à vous.

— Je sais, soupira-t-elle. Merci beaucoup. Venez avec moi, je vais vous montrer votre chambre avant de faire chauffer la soupe.

Laurel nous laissa nous installer, et la fatigue eut raison de nous. Quelques minutes plus tard, elle frappa à la porte pour nous réveiller. Une fois la soupe avalée, on remonta dans la chambre. Je voulais dormir le plus longtemps possible avant de repartir, sachant que le trajet de retour ne nous permettrait pas de fermer l’œil.

Le lendemain matin, Laurel nous offrit du pain pour la route.

— Une armée est en train de se monter à Soldier’s Pond, lui dis-je avant de partir. N’hésitez pas à en parler autour de vous. Si des gens sont intéressés, qu’ils nous rejoignent là-bas.

— Je n’y manquerai pas, nous promit Laurel. Mais ne vous attendez pas à avoir foule. Il n’y a pas de soldats, ici.

— Ce sera toujours mieux que rien.

Le trajet de retour fut bien plus rapide : on courut pendant deux jours et demi, en s’arrêtant le moins possible et en ne dormant que trois heures chacun. Les Monstres étaient toujours là, mais on les évita sans souci. C’est au petit matin qu’on aperçut enfin Soldier’s Pond, au loin.

— On a réussi, soupirai-je.

Il y avait quelques cadavres de Monstres aux alentours. L’ennemi avait dû mettre à l’épreuve les défenses du village pendant notre absence.

Les gardes nous laissèrent entrer, et Del accéléra le pas, impatient d’en finir avec notre mission. C’est en nous dirigeant vers les locaux du colonel que l’on croisa Tegan. En nous voyant, elle devint rouge

de furie.

— Comment as-tu osé, Trèfle ? s'écria-t-elle en se précipitant vers moi. Tu m'as abandonnée !

Je n'eus même pas le temps d'anticiper le coup de poing. Mon nez craqua sous le choc, et du sang se mit à dégouliner jusque dans ma bouche. La douleur me fit vaciller. Je fouillai dans mon sac pour en sortir un bout de tissu, que j'enfonçai dans mes narines. Tegan me regardait avec de grands yeux, étonnée par la violence de son geste.

— Tu es partie sans me prévenir, me reprocha-t-elle. Après tout ce qu'on a vécu, Trèfle ! Est-ce que tu as la moindre idée du souci qu'on s'est fait ?

— Je savais que je reviendrais, me défendis-je.

— Mais pas nous ! Ta mère pleure depuis deux jours, Trèfle. Deux jours ! Tu n'imagines pas à quel point les Oaks tiennent à toi ! Si les Tuttle étaient encore en vie, jamais je leur aurais fait ça... Jamais...

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Je la pris dans mes bras et la serrai fort contre moi.

— Je suis désolée, chuchotai-je à son oreille.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, renifla-t-elle. C'est à tes parents.

Elle s'écarta de moi et se tourna vers Del.

— Tu as eu une famille, toi, lui rappela-t-elle. Tu sais ce que c'est. Pourquoi l'as-tu laissée faire ?

Il était tellement gêné qu'il regardait ses pieds. C'en était presque comique.

— Tu sais, quand Trèfle a une idée dans la tête...

Nous aurions pu projeter la faute sur le colonel : après tout, c'était elle qui nous avait envoyés en mission. Mais c'était trop facile. Nous avions fait du mal à nos proches. À nous d'en assumer les conséquences.

Edmund, Mme Oaks et Rex furent si soulagés de me voir en vie qu'ils me pardonnèrent aussitôt. Et puis, quand Mme Oaks vit mon nez gonflé et mes yeux au beurre noir, son instinct maternel prit le dessus et lui fit oublier le reste. On mangea tous ensemble à la cantine.

— Il faut qu'on aille voir le colonel, dis-je à la fin du repas. Sinon, elle risque de ne pas honorer notre pacte.

— Quel pacte ? demanda Edmund.

Je fis comme si je n'avais rien entendu et je quittai la table, Del m'emboîtant le pas. Le colonel Park était à son poste, plantée devant ses cartes.

— Il s'est passé quelque chose en notre absence, n'est-ce pas ? lui demandai-je. On a vu des cadavres à l'entrée de la ville.

— Rien de grave, répondit-elle. Vous avez réussi ?

Je lui donnai le dossier tout en lui faisant part de l'avertissement de Wilson. Comme prévu, elle ne crut pas un mot de ce que je lui racontais. Par contre, son expression changea à la lecture des documents.

— Qu'avez-vous pensé de Winterville ? nous demanda-t-elle.

— Trop calme, avouai-je. Je pense que la moitié de la population a été touchée par les phéromones. On n'a croisé que trois personnes. Les autres étaient terrés chez eux.

Le colonel referma le dossier en poussant un soupir. Elle avait pris sa décision, je le voyais dans ses yeux. Elle ne ferait pas la même erreur que Wilson. Elle ne répandrait pas les phéromones. Voilà qui la fit aussitôt remonter dans mon estime.

— Je suis désolée, nous dit-elle. Je vous ai fait perdre votre temps. Je suppose que tu aimerais parler à mes soldats, maintenant ?

— Oui, répondis-je.

— Je vais les rassembler. S'ils te rient au nez, tu ne pourras en vouloir qu'à toi-même.

Mon estomac se noua. J'étais enfin sur le point de lever mon armée ! J'avais juste un problème : je n'étais pas aussi douée avec les mots qu'avec mes couteaux.

— Tu vas y arriver, me rassura Del.

C'est la tête haute et les épaules droites que je suivis le colonel jusqu'au terrain d'entraînement.

— Rassemblez tous nos hommes, dit-elle à un soldat. À l'exception des sentinelles.

Cela prit un peu de temps, les soldats étant dispersés un peu partout dans le village. Ils n'avaient pas l'air ravis du dérangement. Le colonel monta sur la plate-forme dont elle se servait d'habitude pour parler aux troupes.

— La messagère de Salvation a quelque chose à vous dire. Soyez attentifs à son discours, tout comme vous l'êtes aux miens.

Elle descendit pour me céder sa place. J'étais toute seule face à ses hommes, les jambes flageolantes et la bouche sèche. J'aperçus ma famille tout au fond. Ils n'avaient aucune idée de ce que je m'apprêtais à faire, mais ils me soutenaient malgré tout. Edmund me fit un signe de la tête pour m'encourager.

Je me raclai la gorge et j'inspirai un grand coup. *Qui ne tente rien n'a rien.*

— Beaucoup d'entre vous ne savent pas qui je suis. Je vais faire court. Je suis née et j'ai grandi dans une enclave souterraine. J'avais quinze ans quand j'ai vu le soleil pour la première fois. Mon peuple pensait que personne ne vivait à la surface. J'y suis montée malgré tout, et j'ai survécu.

Un murmure parcourut la foule. Ils ne me croyaient pas.

— J'ai failli mourir dans les ruines de Gotham. Les gangs voulaient ma peau... mais je les ai vaincus. Je me suis même liée d'amitié avec l'un de leurs membres, que j'ai amené ici avec moi.

Je croisai le regard de Bandit. Il se démarquait des autres, avec ses cicatrices sur le visage.

— On pensait que la vie était plus douce dans le Nord, repris-je. Moins dangereuse. Alors on a voyagé pendant des mois, affrontant les Mutants, le froid, la neige et la faim. On a rencontré Veinard sur la route, qui nous a guidés jusqu'à Salvation. Les habitants nous ont accueillis à bras ouverts, et je me suis battue pour eux, battue jusqu'au bout. Ils m'ont demandé d'aller chercher de l'aide, mais je n'ai pas été assez rapide. Cet échec me hantera toute ma vie.

Je ne savais peut-être pas parler comme un chef, mais j'étais capable de raconter mon histoire à ma manière. Je glissai une main dans ma poche, et j'en sortis ma carte de jeu couverte de sang.

— Je m'appelle Trèfle, nom que je tiens de cette carte. Et je suis là pour vous dire que *rien n'est impossible*. Je le sais mieux que quiconque. Nous avons besoin d'une grande armée. D'une armée prête à se battre au nom de l'humanité tout entière ! Votre colonel m'a donné la permission de vous recruter. Rien n'est impossible, soldats ! Joignez-vous à moi et, ensemble, combattons l'ennemi. Que les plus courageux d'entre vous fassent un pas en avant. Il est temps de mettre fin à cette guerre.

DEUXIÈME PARTIE

ONUS

IL VIT QUE LA BÊTE ÉTAIT UN FORMIDABLE LOUP QUI
COURAIT DROIT SUR LUI.

George MacDonald, Le Garçon du jour et la fille de
la nuit, dans Contes du jour et de la nuit

LA HONTE

À la fin du discours, je m'attendais à une effusion d'encouragements. À des tonnerres d'applaudissements. Au lieu de cela, les soldats retournèrent au travail sans dire un mot. C'était pire que s'ils avaient éclaté de rire. Dépitée, je descendis de la plateforme.

— C'est ridicule, marmonna l'un d'eux. Le colonel nous a fait perdre notre temps. Cette fille ne sait même pas esquiver un coup de poing !

J'avais tellement honte... Ils se fichaient complètement de mon histoire. Ils ne me croyaient peut-être même pas ! Le terrain se vida peu à peu, mais un petit groupe se forma dans un coin. Il était composé de Morrow, Spence, Tully et Thornton.

— On est avec toi, me dit Tully.

— C'est vrai ? m'étonnai-je.

— Je suis vieux, répondit Thornton. Et je n'ai plus de famille. Ma place est sur le champ de bataille.

— Nous, on aime vivre dangereusement, ajouta Spence, en parlant de lui et Tully.

— Et toi ? demandai-je à Morrow.

— J'aime conter des histoires. Et je pense que celle-ci en vaudra le coup.

Voilà qui nous divertirait sur le champ de bataille. Et puis, je savais que Morrow était quelqu'un de droit.

— J'attends de voir si Winterville compte se joindre à nous, les informai-je. Laissons-leur quelques jours de réflexion. Je vous préviendrai la veille du départ. En attendant, reposez-vous.

— Oui, chef, répondit Tully.

Je m'attendais à tout, sauf à ça : une personne plus âgée que moi me considérait comme son chef ! Si je comptais mener une armée à

la guerre, il fallait bien que je m'y fasse.

Je traversai le terrain avec Del pour rejoindre Edmund et Mme Oaks.

— Tu as été très courageuse, dit Edmund.

— Il a raison, renchérit Mme Oaks. Ces hommes n'ont aucune imagination. Ils passent leur vie à suivre des ordres sans se poser de questions. Je suis sûre qu'il y a des gens dans la région qui seraient prêts à te suivre n'importe où.

Je n'en étais pas convaincue, mais leurs encouragements me remontèrent quand même le moral.

— Espérons que Winterville réponde à l'appel, dis-je.

— C'était comment, là-bas ? me demanda Edmund.

Tout en marchant, je leur racontai ce que nous avions découvert, et Del complétait lorsque j'oubliais des détails. Edmund et Mme Oaks furent émerveillés par l'électricité, les éoliennes, et le fait que des Monstres y soient gardés en cage. Tegan et Bandit nous suivaient de près, l'oreille tendue.

Une fois arrivés devant la maison des Oaks, Bandit attira mon attention. Il avait quelque chose à me dire.

— Allez-y, dis-je à Del et à ma famille. Je vous rejoins.

Bandit attendit que tout le monde soit rentré avant de parler.

— Tu as été trop douce avec les soldats, me reprocha-t-il. Il aurait fallu les traiter de lâches, de trouillards ! Voilà qui les aurait motivés.

— Si tu es venu pour te moquer de moi...

— Ce n'est pas pour ça que je suis ici, se défendit-il. C'était juste un conseil.

— Qu'est-ce que tu veux, Bandit ? m'impatientai-je.

— D'abord, je voulais que tu saches que j'ai décidé de ne plus t'attendre.

— Je ne t'ai *jamaïs* demandé de m'attendre.

— Je sais. Ensuite, j'ai une proposition à te faire : laisse-moi diriger tes éclaireurs. À ma manière. Je m'occupe de mes hommes, et toi des tiens. Je me battrai à tes côtés, mais mon groupe sera libre de rester ou de partir.

— Et si je ne suis pas d'accord ?

— Alors je resterai à Soldier's Pond. Ils m'aiment bien, ici. Ils ont conscience de mon potentiel. Sans compter que ça m'aiderait à t'oublier.

Loin des yeux, loin du cœur.

— Je n'ai jamais voulu te faire souffrir, Bandit. Sauf le jour où tu nous as capturés dans les ruines. Ce jour-là, je voulais *vraiment* te tuer.

Il éclata de rire.

— Tu aurais pu diriger les Loups à mes côtés, tu sais. On aurait formé une sacrée équipe !

— Jamais je n'aurais accepté. Je ne suis pas du genre à me laisser influencer, tu le sais bien. Je suis droite, et je compte le rester jusqu'à ma mort.

— Je sais. Bon, que dis-tu de ma proposition ?

Bandit était un excellent éclaireur, et il avait envie de mener sa propre équipe. Il n'aimait pas qu'on lui dise ce qu'il avait à faire. En restant à Soldier's Pond, il n'aurait d'autre choix que de suivre les ordres de ses supérieurs. À la longue, il ne le supporterait pas.

— Entendu, décidai-je. Par contre, je n'ai encore aucun éclaireur sous la main.

— Pas de problème. Je te fais confiance.

Il me tourna le dos avant même que je n'aie le temps de le remercier. J'espérais vraiment que nous redeviendrions un jour amis. Il me manquait tellement !

— Qu'est-ce qu'il voulait ? me demanda Del en sortant de chez les Oaks.

Il n'avait l'air ni jaloux ni en colère. Tant mieux. Il souffrait déjà bien assez comme ça. Je lui résumai notre conversation et la proposition de Bandit.

— Bonne idée. Maintenant, il faut lui trouver des éclaireurs...

— Je sais, soupirai-je.

— Ne t'inquiète pas, Trèfle. Il faut bien commencer quelque part. Au moins, toi, tu essaies de changer les choses.

Del posa délicatement ses mains sur mon visage. J'avais encore très mal au nez. Je n'étais pas prête d'oublier ce coup de poing ! Je le regardai droit dans les yeux, appréciant la chaleur de ses paumes contre mes joues. Il déposa un baiser sur mon front.

— Tegan ne t’a pas ratée, s’amusa-t-il.

— Je l’ai bien cherché.

Il m’embrassa sur la tempe. Je fermai les yeux, mon corps frémissant de plaisir.

— Merci, Trèfle.

— Pour quoi ?

— Merci d’être patiente. Je ne suis pas encore totalement guéri, mais... ça va de mieux en mieux.

— Je t’attendrai aussi longtemps qu’il le faudra, Del. Un jour, tu n’y penseras même plus.

— Ça risque de prendre du temps...

— Alors je me raccrocherai à des moments comme celui-ci, dis-je en souriant.

— Tu peux compter sur moi.

On aurait dit qu’il avait envie de me manger toute crue. Honnêtement, cela ne m’aurait pas posé problème.

Cette nuit-là, on dormit tous les deux chez les Oaks pour la première fois, bercés par les ronflements d’Edmund et de Rex. Un peu plus tard, Del descendit de son lit et me rejoignit dans le mien. Quelle victoire ! Il m’enveloppa dans ses bras, et je me rendormis aussitôt. À mon réveil, il était déjà parti, probablement à l’atelier.

Mme Oaks était en train de balayer le sol, son nouveau passe-temps. À ce rythme-là, elle finirait par y creuser un trou ! Je me traînai hors du lit et attrapai des vêtements propres. Avant d’aller me doucher, je pris Mme Oaks dans mes bras et elle me serra fort contre elle, tapotant mon épaule comme si j’étais celle qui avait besoin de réconfort. Peut-être avait-elle raison... Après tout, mon discours de la veille me restait en travers de la gorge.

— Je vais nous trouver un meilleur endroit, lui promis-je. Quand la guerre sera terminée, je me lancerai à la recherche d’un village qui nous ressemble.

Son visage s’illumina.

— Tu es une fille extraordinaire, me dit-elle. Je suis fière de toi, Trèfle.

— Je suis vraiment désolée pour Salvation. Si seulement j’avais empêché ce Monstre de nous voler du feu...

— Cesse de porter ce fardeau, ma chérie. Dieu nous envoie ces obstacles pour de bonnes raisons. Peut-être est-ce Sa façon à Lui de nous faire passer un message ?

— Vous pensez qu'il a détruit votre maison pour vous punir ?

Je trouvais cela cruel, surtout venant d'un être si puissant.

— Peut-être, songea-t-elle. Parfois, Ses décisions dépassent notre entendement.

Je m'empressai d'aller me doucher pour arriver à la cantine avant la fin du service. Je traversai le centre du village en courant. C'est à cet endroit-là que les habitants plantaient leurs légumes. Il y avait aussi des jardins en bordure de la ville, contre la barrière, et un élevage de bétail dans des enclos. À Soldier's Pond, le moindre centimètre carré était exploité.

Je me lavai le plus vite possible, et j'arrivai à la cantine juste à temps. Je n'aimais pas cet aspect-là de notre nouvelle vie. J'aurais préféré manger à la maison, comme à Salvation. Ici, la nourriture était cuite en trop grosse quantité : tout était pâteux et fade.

Morrow me fit signe de le rejoindre. Il était assis tout seul à une table, avec un tas de papiers étalé devant lui. Il avait les doigts colorés par l'encre avec laquelle il écrivait. Il mit ses affaires de côté pour me faire de la place, et je m'installai sur le banc en face de lui.

— Tu aimes autant écrire tes histoires que les raconter, à ce que je vois ?

— Quand les gens arrêteront d'écrire leurs aventures, le monde perdra son âme, dit-il.

— Tu es né à Soldier's Pond ?

— Non. Je vais et viens au gré du vent.

— Mais tu as été formé ici ?

— Pas du tout. Je ne suis pas un soldat, tu sais.

— Mais... Le colonel m'a dit que tu faisais partie de ses meilleurs hommes ! Elle t'a même envoyé avec nous pour sauver Salvation...

— Parce que je sais manier l'épée, comme tu as pu toi-même le constater. Mais ce n'est pas elle qui m'a envoyé. J'ai *choisi* d'y aller.

— Pour pouvoir écrire l'histoire de Salvation en revenant, devinai-je.

Il me montra ses papiers du doigt.

— Que penses-tu que je suis en train d'écrire ?

Je ne savais pas quoi en penser. D'un côté, je trouvais irrespectueux d'utiliser les malheurs des uns pour divertir les autres. De l'autre, cela permettait de ne pas les oublier.

Cela me donna matière à réfléchir pendant tout le repas.

— Merci de m'avoir invitée à ta table, dis-je en me relevant. Je vous recontacterai quand j'aurai des nouvelles de Winterville.

— Ne t'attends pas à un miracle. Les habitants de Winterville ne sont pas des soldats. C'est pour ça que le Dr Wilson a inventé cette potion : pour éviter d'envoyer les habitants au casse-pipe.

J'étais étonnée que Morrow soit au courant de l'existence des phéromones. Peut-être essayait-il de me faire parler pour avoir de quoi nourrir ses histoires ? J'avais besoin de lui et de son épée, mais je ne lui faisais pas encore entièrement confiance.

Quatre jours plus tard, quatre hommes arrivèrent de Winterville. Le voyage les avait épuisés, et deux d'entre eux étaient blessés. Tegan soigna leurs plaies, qui n'étaient pas bien graves. Quand ils apprirent que le message ne venait pas du colonel, ils se mirent en colère. Heureusement, elle ne fut que de courte durée : les quatre hommes avaient perdu leurs familles à cause des phéromones, et ils n'avaient plus aucune raison de rester à Winterville.

Le lendemain, je rassemblai tout le monde sur le terrain d'entraînement. Je m'empressai de compter mes recrues. Soldier's Pond : quatre. Winterville : quatre. Puis Tegan nous rejoignit en me défiant du regard.

Gotham : quatre.

Nous étions douze. Douze à affronter la horde. C'était ridicule.

Ma famille vint me dire au revoir, puis on quitta Soldier's Pond sans cérémonie. Les soldats n'arrêtèrent même pas de travailler pour nous regarder partir. Ils devaient penser que nous allions tout droit à la mort.

À nous de leur prouver le contraire.

OTTERBURN

C'était la première fois de ma vie que j'étais à la tête d'un tel groupe. Quand Bandit s'imposa en désignant ses éclaireurs – deux hommes de Winterville –, je le laissai faire. Parce que j'avais confiance en lui, mais aussi parce que je me sentais toujours autant coupable. J'avais tort de laisser mes problèmes personnels prendre le dessus sur mes décisions stratégiques. Ce serait la dernière fois.

Avant de partir, j'avais pris le temps de jeter un œil à mes cartes et de mémoriser la route qui menait à Otterburn. Ce village n'était qu'à un jour de marche de Soldier's Pond. Je décidai quand même d'envoyer les éclaireurs en reconnaissance. *On n'est jamais trop prudent.*

— Bandit...

— On s'en occupe, m'interrompt-il.

Car c'était sa responsabilité. Pas la mienne. Ils partirent aussitôt au pas de course.

— Allons-y, dis-je aux autres. En avançant vite, on sera à Otterburn d'ici la tombée de la nuit.

Tegan me rejoignit à l'avant, toute penaude.

— Excuse-moi de t'avoir frappée, Trèfle.

— Je ne t'en veux pas, la rassurai-je.

— Je pensais que tu m'arrêterais à temps, me confia-t-elle. Avec tes réflexes et ta rapidité...

— Je t'ai fait peur et je t'ai fait souffrir, Tegan. Je méritais un bon coup de poing dans la figure.

Je lui fis un grand sourire, même si cela tirait sur mon pauvre nez.

— Je suis contente que tu viennes avec nous, ajoutai-je. On va avoir besoin de toi.

— Je ne suis pas là seulement pour vous soigner, dit-elle. Je veux

aussi apprendre à me défendre. J'en ai marre d'être la plus faible.

— Alors on essaiera de trouver quelle arme te convient le mieux, et on t'apprendra à t'en servir. D'accord ?

— Merci, Trèfle.

Les éclaireurs nous frayèrent un chemin jusqu'à Otterburn. Apparemment, il y avait des Monstres tout le long de la rivière. Je repensai à ce que nous avait dit Wilson, à la vitesse à laquelle ces créatures évoluaient... Cela me donna des frissons dans le dos.

C'est de la folie ! me disait une petite voix. *Tu n'y arriveras jamais. C'est perdu d'avance.*

Non ! répondit la Chasseuse. *Il y a toujours de l'espoir.*

Je préférais largement mourir au combat, comme Veinard, que passer ma vie terrée dans un coin en attendant que ça passe.

On arriva à Otterburn sous un ciel teinté d'orange et de rose. C'était un tout petit village : une trentaine de maisons, pas plus. La plupart d'entre elles étaient occupées, et construites en bois brut. Comme à Winterville, il n'y avait ni mur, ni barrière, ni garde. Par contre, les rues étaient loin d'être désertes : il y avait du monde partout !

Étrange... Cet endroit était minuscule et vulnérable, mais les gens n'avaient pas l'air inquiet du tout. Au contraire.

Je me retournai vers les soldats de Soldier's Pond.

— Vous êtes déjà venus ici ?

Tully et Spence firent non de la tête.

— Nos patrouilles ne vont jamais aussi loin, m'expliqua-t-il.

— J'y ai déjà fait affaire, répondit Thornton. Mais c'était il y a bien longtemps, à l'époque où j'étais marchand. J'ai arrêté quand mes fils sont nés.

Il y avait une telle tristesse dans sa voix... Cela me brisa le cœur. Cet homme avait perdu tous ceux qu'il aimait.

— Je suis venu une seule fois, dit enfin Morrow. Mais je ne m'y suis pas plu.

Notre conteur d'histoires était, de nous tous, celui qui avait le plus voyagé. J'étais bien contente qu'il se soit porté volontaire.

— Est-ce que vous vous souvenez de la configuration du village ?

— Non, répondit Thornton.

— Moi non plus, ajouta Morrow.

— Tant pis.

On avança jusqu'au centre du village, Tegan clopinant à mes côtés. La journée de marche avait fatigué sa jambe, mais ses progrès étaient visibles. Je ne me faisais plus de souci pour elle.

— Essayez de trouver un lieu de rassemblement, dis-je à Bandit et à ses éclaireurs. Une boutique, ou un marché ?

C'est Del qui m'avait parlé de ces fameux *marchés*, où les gens se retrouvaient pour échanger et acheter des choses. Si cela existait encore, ce serait l'endroit parfait pour recruter du monde.

Les habitants qui passaient devant nous avec leurs paniers au bras ne nous prêtèrent pas attention. Ils avaient l'air bien nourris, et ils portaient des vêtements simples, un peu comme à Salvation, sauf que les femmes étaient en pantalon. Des odeurs de pain chaud et de soupe me titillaient les narines. Mon estomac se mit à gargouiller.

— J'ai trouvé ce qu'ils appellent une *auberge*, m'informa Bandit dès son retour. Il paraît que tous les hommes de la ville s'y retrouvent.

— Parfait.

Le bâtiment en question avait un porche à l'entrée, et un vrai brouhaha s'échappait par la porte entrouverte. En entrant, une odeur de fruits pourris et de corps crasseux m'attaqua les narines. Les gens arrêterent de parler en nous voyant entrer, puis ils reprirent leurs conversations comme si de rien n'était.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? murmurai-je.

— Les hommes viennent ici pour boire, m'expliqua Morrow. L'alcool les rend stupides, bruyants, et les empêche de marcher droit.

Otterburn n'avait vraiment rien à voir avec les autres villages. Quelque chose m'échappait. J'en étais persuadée.

Un homme était planté derrière un comptoir. Il était chauve, particulièrement baraqué, et il avait le visage recouvert de cicatrices. Je crus même apercevoir un gros bâton juste derrière lui. Si je comprenais bien, il s'agissait du gérant de l'auberge. Je me faufilai entre les tables jusqu'à lui.

— Bonsoir, monsieur. Est-ce que je pourrais m'adresser à vos clients quelques minutes ?

— Ça dépend, marmonna-t-il. Je ne veux pas de bagarre dans

mon établissement.

Je doutais fort que mon discours provoque une bagarre.

— Je suis en train de monter une armée, expliquai-je. Je cherche des volontaires.

— Une armée ? répéta-t-il, bouche bée. Pour quoi faire ?

— Pour combattre les Mutants.

Il me regarda avec de grands yeux... et il éclata de rire. Del avança d'un pas, prêt à lui casser la figure. Il détestait vraiment quand les gens se moquaient de moi.

— Vous n'avez pas de problème avec les Mutants ? s'étonna Thornton.

— Ça ne vous regarde pas, rétorqua l'aubergiste.

— Dites-nous au moins ce que vous avez fait pour qu'ils vous laissent tranquilles ? ajouta Tegan.

L'homme ne dit pas un mot. Il était partagé entre l'envie de parler et le secret auquel il était sûrement tenu.

— Si vous nous racontez votre histoire, lui dit Morrow, je vous raconte la nôtre. Une parole contre une parole.

— D'accord, abdiqua-t-il. Mais vous avez intérêt à divertir mes clients : plus ils sont joyeux, plus ils consomment.

— Entendu, répondit notre conteur.

L'aubergiste posa ses bras sur le comptoir et se lança dans son histoire.

— Avant, on avait de vrais soucis avec les Mutants. Comme tout le monde. Pour les éviter, on se cachait dans nos caves : ils étaient trop idiots pour nous retrouver. Ils défonçaient les portes et les meubles, puis ils repartaient. Mais tout a changé il y a six mois...

— Que s'est-il passé ? demanda Bandit, aussi curieux que nous tous.

— Les Mutants ont demandé à nous rencontrer. Au lieu d'attaquer, ils ont envoyé un émissaire. Pour discuter.

Un grondement de surprise parcourut notre petit groupe, suivi d'un enchaînement de jurons assez créatifs. J'étais choquée, moi aussi, mais je voulais en savoir plus. Après tout, je n'avais pas oublié ce Monstre qui m'avait parlé quelques mois auparavant, devant les portes de Salvation : j'avais enfoncé mon couteau dans sa main, et il

avait reculé en hurlant.

— *Tu pensais vraiment que je te laisserais me manger ?* lui avais-je demandé.

— *Manger !* s'était-il écrié.

Dr Wilson avait peut-être raison. Les Monstres devenaient comme nous.

— Un Mutant vous a *parlé* ? répéta Thornton.

— Oui. Il nous a fait une proposition, que l'on a aussitôt acceptée. Les Mutants acceptent de nous laisser tranquilles à trois conditions : on ne doit ni dépasser les limites du village, ni les chasser, et on doit leur faire une offrande une fois par mois pour leur prouver notre bonne foi.

— Quel genre d'offrande ? demandai-je, craignant le pire.

Del prit ma main dans la sienne. Le gérant de l'auberge baissa les yeux.

— On n'a pas le choix, murmura-t-il. Tout va tellement mieux depuis...

— Ne tournez pas autour du pot, lui reprocha Morrow.

— On leur offre de la nourriture.

— C'est-à-dire ? insista Tully.

— Quand un habitant meurt de façon naturelle, on leur donne son cadavre, répondit-il après s'être raclé la gorge.

Ce n'était pas aussi terrible que ce que j'imaginai. Après tout, à l'époque où je vivais dans l'enclave, nous déposions bien nos morts dans les tunnels pour calmer les Monstres. Que les habitants d'Otterburn aient eu la même idée ne me dérangeait pas. C'était malin.

Je tournai la tête vers mon groupe. Ils semblaient horrifiés. Apparemment, j'étais la seule à trouver ça normal.

— Et quand personne ne meurt ? demandai-je à l'aubergiste.

— On organise un tirage au sort, répondit-il, gêné. Le perdant se livre lui-même aux Mutants.

— C'est ce qu'on appelle un sacrifice humain, s'indigna Spence.

— On ne tue personne ! se défendit l'homme.

— Non, ce sont les Mutants qui le font à votre place, lança Thornton, écoeuré. À ce rythme-là, il n'y aura plus un seul habitant

à Otterburn d'ici un ou deux ans.

— C'est une solution temporaire. On en avait marre de vivre dans la peur. Au moins, en faisant comme ça, on a le temps de dire adieu à ceux qui partent.

C'était cruel, mais vrai.

— Voilà pourquoi je ne veux pas que vous parliez à mes clients, conclut-il. On ne veut pas mettre les Mutants en colère, ici.

— Alors laissez-moi au moins raconter mon histoire, suggéra Morrow. Et servez-nous à manger. On meurt de faim.

L'aubergiste partit en cuisine pour préparer notre repas. On rassembla deux tables, et Morrow monta sur l'une d'elles. Les clients de l'auberge lui hurlèrent dessus, mais ils se turent quand il se mit à jouer de la flûte.

Une fois toutes les têtes tournées vers lui, il raconta une histoire complètement improbable : celle d'un jeune sorcier qui vivait dans un placard, qu'un géant avait kidnappé et envoyé dans une école de magie. L'auberge entière – moi y compris – était pendue aux lèvres de Morrow.

Quand il eut terminé, je me rendis compte que j'avais un bol de soupe froide devant moi. Je l'avalai en quelques gorgées, troublée par les nouvelles dont nous avait fait part l'aubergiste, et triste de ne pas avoir réussi mon pari : recruter davantage d'hommes. Il n'y avait pas un seul soldat à Otterburn. Nous ne pourrions pas vaincre la horde avec si peu de monde.

Après le repas, je retournai voir l'homme qui nous avait accueillis.

— Peut-on passer la nuit ici ? lui demandai-je. Pas besoin de lit. On se contentera du plancher. Mon équipe a besoin de faire le plein d'énergie avant de repartir sur les routes.

— D'accord, mais à une seule condition : c'est à vous de nettoyer la salle après la fermeture. Ensuite, vous pourrez pousser les tables et dormir comme bon vous semble. Et que personne ne me vole de bière, compris ?

— Compris.

Quelques heures plus tard, après que les derniers clients eurent quitté les lieux, je balayai le sol pendant que les autres nettoyaient les tables. Ce n'était pas le genre de tâches auxquelles je me serais attendue en partant de Soldier's Pond. Peut-être aurions-nous davantage de chance dans le village suivant ?

En tout cas, cela ne pouvait pas être pire.

L'ÉCHEC

J'avais parlé trop vite.

Durant les semaines qui suivirent, on se rendit à Appleton, puis à Lorraine. À chaque fois, le simple fait de parler de Veinard suffit à nous faire entrer. Les gens étaient tristes d'apprendre sa mort et la chute de Salvation, et ils nous accueillirent à bras ouverts.

La suite était bien moins glorieuse. Les villageois écoutaient mon discours avec attention puis, après quelques secondes de silence, ils éclataient de rire. Certains me jetaient même de la nourriture à la figure.

Deux échecs cuisants.

Destination suivante : Gaspard. Nous avions fait le tour de la région et, désormais, nous longions la côte. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas vu une si grande étendue d'eau que je décidai de faire une halte sur la plage rocailleuse. Mes hommes me suivirent, les paupières lourdes et les vêtements en lambeaux. Les pauvres... Je les poussais à bout sans aucun résultat à la clé. Ils ne se plaignaient jamais, mais je savais qu'ils finiraient par partir si jamais nos recherches s'avéraient infructueuses.

— C'est la première fois que je vois l'océan, me confia Thornton.

Je balayai les eaux gris-bleu du regard, et les vagues qui s'écrasaient sur les rochers.

— Tu en parleras dans ton histoire ? demandai-je à Morrow.

— Peut-être.

Gaspard était construit sur un bras de terre rocheux. Cela me paraissait bien dangereux : et si jamais une vague géante détruisait le village ? En tout cas, les Monstres, eux, n'avaient aucun moyen d'y entrer. Côté terre, le village était protégé par un mur rocheux aussi haut que solide, capable de survivre au feu et aux griffes. Une petite porte en métal était étroitement incluse dans la pierre. Une vraie forteresse.

— Il y a quelque chose qui m'échappe, marmonna Bandit.

— Quoi ?

— Je ne comprends pas pourquoi les Monstres ont accepté ce pacte avec Otterburn. Comment peuvent-ils se satisfaire d'un seul cadavre par mois ?

— C'est symbolique, répondit Morrow.

— C'est-à-dire ? demanda Del, visiblement curieux.

— Les Mutants veulent que les humains dépendent d'eux. Ils veulent qu'on les craigne, que notre destin soit entre leurs mains. Ce sont eux qui dominent. Le pire, c'est que la guerre n'a même pas commencé.

— Tu penses qu'ils nous testent ? s'inquiéta Tully.

— À petite échelle, oui. Ils se demandent comment les humains réagissent à ce type de marché, et s'ils peuvent nous faire confiance.

Thornton cracha dans le sable.

— Si tu dis vrai, ça se présente mal pour nous. Il ne faut pas se laisser faire.

Il avait raison. Il n'aurait pas été juste que les Monstres gagnent la guerre en agissant de la sorte.

Sur la carte, Veinard avait dessiné un trait horizontal au niveau de Gaspard. Je comprenais la plupart de ses symboles, mais celui-là me laissait confuse. En même temps, si Gaspard était un lieu dangereux, il l'aurait noté clairement. Il fallait vérifier par nous-mêmes. Je guidai mon groupe le long de la côte, jusqu'à la petite porte. Un homme avec un casque sur la tête ouvrit la petite fenêtre en haut de la porte. Il portait une armure en cuir. Un soldat ? Voilà qui me redonna espoir. Les habitants de Gaspard seraient peut-être prêts à entrer en guerre contre les Monstres !

Le garde nous dévisagea un à un, prenant en compte nos habits arrachés et nos traits tirés.

— Il n'y a pas de place pour les mendiants, ici. Passez votre chemin.

— On a des peaux à échanger, mentis-je.

Derrière moi, Del lui montra les peaux qu'il avait à la main. Nous avions chassé pendant notre voyage, et Bandit avait préparé les fourrures.

— Vous êtes bien nombreux, hésita le garde. D'habitude, les marchands voyagent seuls ou à deux, pour ne pas attirer l'attention

des Mutants.

Il disait vrai : nous en avions croisé plusieurs, avec leurs longues barbes et leurs vêtements en fourrure.

— Si vous voulez une nouvelle armure, il va falloir nous faire confiance, le menaça Morrow.

— Entendu, abdiqua le garde. Entrez et faites vos affaires. À la moindre entourloupe, je vous envoie en cellule.

La porte s'ouvrit en grand, et on se précipita à l'intérieur avant qu'il ne change d'avis. De l'autre côté, six gardes crasseux et mal rasés étaient en train de tirer sur la lourde porte en métal. Quand ils la firent retomber derrière nous, je me sentis à la fois en sécurité et prise au piège.

Ici, toutes les maisons étaient en pierre. L'ambiance était glaciale, et les rues sans aucun charme. La plupart des volets étaient fermés. *Bizarre*. Si je vivais dans une maison comme celle-ci, je passerais mes journées avec les fenêtres ouvertes pour y faire entrer la chaleur.

— Où se trouve le marché ? demanda Morrow.

Le garde nous indiqua vaguement la direction à suivre. Apparemment, il avait mieux à faire que de perdre son temps avec un groupe de trappeurs excentriques.

Cette fois-ci, je ne demandai pas à Bandit de partir en repérage. J'avais un mauvais pressentiment. *Restons groupés*, pensai-je. Del ne me lâchait pas d'une semelle. Tegan et Tully ne semblaient pas rassurées, elles non plus. On aurait dit que le village entier nous observait derrière ses volets.

On arriva enfin sur la place publique. Des marchands vendaient leurs biens dans des paniers et des chariots en bois. Il y avait de la nourriture, des habits, des ustensiles de cuisine et des objets de seconde main. Un homme était en train de fabriquer du cuir derrière son étal.

— J'ai des peaux à vous proposer, lui dis-je.

Il les examina en détail.

— Elles sont parfaites.

Il compta cinquante morceaux de métal et me les mit dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Il me regarda comme si j'étais folle.

— C'est la première fois que tu mets les pieds en ville ? ricana-t-il. C'est de l'argent, idiot ! On achète des choses avec.

— Dans d'autres villes, rétorquai-je, on utilise des morceaux de bois.

— Ah bon ? s'étonna-t-il. Je ne savais pas.

Je rejoignis mon équipe et je distribuai quatre morceaux de métal à chacun d'entre eux. Ensuite, on se sépara par groupes de deux pour explorer le marché. Del glissa sa main dans la mienne avant de me guider parmi les étals. On s'arrêta devant un panier rempli de cubes de couleurs vives.

— C'est un puzzle, m'expliqua le marchand en souriant.

Il attrapa un des cubes, puis il le détacha en plusieurs morceaux avant de les rassembler à nouveau. Je l'observai attentivement mais, quand arriva mon tour, je fus incapable de reformer le cube. Del me le prit des mains et y parvint en quelques secondes.

— À quoi ça sert ? demandai-je.

— C'est un jouet, répondit le marchand, visiblement surpris par ma question.

Del le remercia avant de reposer le cube dans son panier. Nous ne pouvions pas nous permettre de gaspiller huit bouts de métal sur un joli jouet. Il nous fallait des choses utiles, qui serviraient à mon groupe. Au final, j'achetai de la viande sèche, des herbes et une marmite légère qui nous permettrait de préparer de la soupe sur la route. On rejoignit les autres un peu plus tard, au centre du marché. Leurs sacs étaient remplis à craquer.

Que je le veuille ou non, l'heure du discours avait sonné. Je pris mon courage à deux mains, je montai sur un cageot... puis je me lançai.

Les gens ne réagirent pas comme d'habitude. Pas un rire. Pas une moquerie. Le silence était insoutenable. Lorsque j'eus terminé, un marchand se mit à hurler :

— Appelez les gardes !

Puis un second :

— Vous avez entendu ça ? Elle dit qu'elle a grandi sous terre ! C'est une hérétique ! Une sorcière !

Des gardes nous encerclèrent, armés d'épées tranchantes.

— Je vous avais prévenus, lança le garde qui nous avait ouvert la porte.

Mes hommes dégainèrent leurs armes et prirent position entre les gardes et moi, pour me protéger. Je ne bougeai pas d'un centimètre. J'étais tétanisée, incapable de réfléchir.

Pour la première fois depuis notre départ, nous étions dans une impasse.

LE CHANGEMENT

— Vous l'avez entendue, sergent ? demanda un garde.

— Non. J'étais de service. Comme vous, d'ailleurs.

Le garde se mit à rougir.

— Je venais juste boire un verre, sergent, se défendit-il. C'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à raconter n'importe quoi. Elle veut nous voler des soldats !

Voler ? Voilà qui est exagéré... Je dégainai mes couteaux à mon tour. Nous étions tout à fait capables de tuer ces hommes, mais je n'avais pas envie de me faire pourchasser par les habitants de Gaspard *en plus* des Monstres.

— Nous ne savions pas qu'il était interdit de s'exprimer en public, leur dit Morrow. Veuillez nous en excuser.

J'eus honte qu'il parle à ma place, mais il fallait me rendre à l'évidence : il le faisait mieux que moi. Hélas, cela ne fit pas fléchir le sergent.

— On ne plaisante pas avec la loi, ici. Vous ne l'avez pas respectée. À vous d'en assumer les conséquences.

— Mais... Je n'ai fait que parler sur la place du marché ! m'indignai-je.

— Vous avez provoqué une émeute, madame.

C'était ridicule. Quelques personnes avaient crié, rien de plus.

— Dites à vos hommes de se rendre, ajouta-t-il. Immédiatement. Sinon, la punition sera d'autant plus sévère.

J'entendis Del jurer devant moi. Le guerrier qui sommeillait en lui était en train de se réveiller, le même que celui qui l'avait aidé à survivre dans les tunnels. Dans cet état-là, il était capable du pire comme du meilleur.

— Laissez-nous partir, menaça Bandit. Votre vie en dépend.

Mes compagnons brandirent leurs armes. Cela suffit à

impressionner les gardes de Gaspard. Ils reculèrent tous d'un pas.

— Allez-vous-en, trancha le sergent. Et ne vous avisez plus de remettre un seul pied sur notre territoire, compris ?

Il donna l'ordre à ses hommes de nous ouvrir la porte. Derrière nous, les clients et les marchands mécontents étaient en train de se rassembler. On quitta les lieux aussi vite que possible, et la porte retomba lourdement derrière nous.

Formidable. Moi qui remettais déjà en question notre quête... Cette visite ne me remonta pas le moral. Loin de là.

Il était temps de trouver un endroit où passer la nuit. On s'installa à l'abri du vent, entre la plage et les collines. Tully et Spence allumèrent un feu pendant que les autres étalaient leurs couvertures. Je posai notre nouvelle marmite sur les flammes avant d'y verser nos victuailles. Ce serait la première fois que nous nous servirions des bols et des cuillères qui attendaient patiemment dans nos sacs. Jusque-là, nous nous étions contentés de baies et de noix sauvages, ainsi que de viande rôtie. Cela me rappelait cruellement le voyage qui nous avait menés des ruines de Gotham à Salvation.

— Cette mission ne sert à rien, murmura Dines à Hammond et Voorhees, ses compagnons de Winterville.

— À rien du tout, renchérit Hammond en me fusillant du regard.

Ils avaient raison. Je leur avais fait perdre leur temps. Je me sentais faible et impuissante. Le monde était trop grand, et moi trop petite. Quelle prétention j'avais eue, à croire que j'étais capable de changer les choses ! Le ciel gris pesait au-dessus de moi, et je me sentais minuscule face à cet océan immense. Je n'étais qu'un ridicule grain de sable. Une bonne à rien.

Je m'assis contre un rocher en soupirant de désespoir. Mes hommes avaient les yeux fixés sur moi, attendant des mots d'encouragement. Après tout, c'est ce que je leur avais offert après mes échecs précédents. Mais je n'avais plus la force de leur promettre quoi que ce soit. Je n'avais qu'une envie : me rouler en boule dans un coin et pleurer pendant des heures.

Bandit posa une main sur mon bras. C'était la première fois qu'il me touchait depuis notre départ de Salvation. Il avait l'air en colère.

— Il faut qu'on parle, me dit-il. En privé.

— Allons faire un tour, murmurai-je. Thornton, je te nomme responsable du campement.

On marcha jusqu'à l'océan, en silence, assez loin pour que les

autres ne nous entendent pas. Le vent était froid et salé.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Trèfle ? s'écria Bandit.

— Je...

— Tu sais pourquoi tu ne t'en sors pas ? Parce que tu ne sais pas parler aux gens ! Tegan et moi, on te suit parce qu'on t'a vue te battre. On te fait confiance. Mais tous ces hommes ne te connaissent pas ! Il faut que tu leur prouves de quoi tu es capable.

J'ouvris la bouche pour me défendre : après tout, comment montrer mes techniques de combat à des étrangers ? En faisant des démonstrations publiques au beau milieu des marchés ?

— Laisse-moi terminer, me coupa Bandit. Ce qui vient de se passer à Gaspard va jouer en notre faveur. On a réussi à *faire peur* à ces gardes. Les gens vont en parler. Il y avait un marchand de fourrure dans la foule : je suis certain qu'il va raconter cette histoire dans tous les villages où il va passer.

— Je ne vois pas en quoi ça va nous aider, bredouillai-je.

— C'est normal. Tu n'as jamais monté d'armée.

— Alors que toi, si.

C'était la vérité. Bandit s'était battu pour arriver à la tête des Loups, et il en avait fait un des meilleurs gangs de la ville. J'avais besoin de ses conseils.

— Il faut arrêter de tourner autour du pot, ajouta-t-il. On choisit un endroit fixe, on s'y installe, et on le protège. Il faut bien commencer quelque part ! C'est comme ça que je m'y suis pris avec mon gang. Sauf que je défendais des immeubles et des ruelles. Ici, on protégera des plaines, des plages ou des forêts. À toi de choisir.

Je réfléchis un instant, et il ne me fallut pas beaucoup de temps pour être convaincue par sa proposition.

— Une forêt, décidai-je. Celle qui borde Soldier's Pond. On aura du bois pour construire des abris, et de quoi se cacher pour surprendre l'ennemi.

Les yeux de Bandit brillèrent d'excitation.

— Parfait. Une fois qu'on sera installés, les Monstres vont nous tomber dessus. À nous de les vaincre. Ces hommes t'ont suivie pour se battre, Trèfle. Pas pour attendre un miracle.

Il avait raison. Il était temps de changer de tactique.

— Merci, soupirai-je. Je ne m'en serais pas sortie sans toi.

— Je sais.

Pour une fois, son regard n'était pas teinté de mélancolie, ni de tendresse. Bandit avait enfin tiré un trait sur moi. Je le suivis jusqu'au campement. Certains discutaient à voix basse. D'autres s'occupaient de leurs armes pour faire passer le temps.

Je me raclai la gorge pour attirer leur attention.

— Nos efforts n'ont pas payé, et je m'en excuse. Il faut tourner la page.

Je leur fis part de la stratégie sur laquelle Bandit et moi nous étions mis d'accord. L'équipe parut ravie, voire excitée à l'idée de défendre cette forêt. Le sentiment de honte qui m'avait submergé quelques minutes auparavant fut remplacé par une immense satisfaction. Je n'avais pas d'armée pour affronter la horde, certes, mais il était possible de tuer les Monstres les uns après les autres. Petit à petit.

Ils avaient bien bâti un village dans la forêt près de Salvation ! Nous ferions exactement la même chose à Soldier's Pond. Nous apprendrions à connaître chaque racine, chaque branche, chaque arbre, chaque ombre.

Nous deviendrions les fantômes de la forêt.

Cette nuit-là, la tension s'envola. Quant au trajet de retour, il dura plus d'une semaine. L'aller nous avait paru plus facile à cause des haltes que nous avions faites dans les villages. Le retour, lui, était à faire d'une traite.

Neuf jours plus tard, j'aperçus enfin la forêt. Soldier's Pond était de l'autre côté, en alignement avec la rivière, mais nous n'irions pas jusque-là. Nous avions suffisamment de provisions pour tenir quelques semaines et, de toute manière, il fallait apprendre à se débrouiller seuls. Les Monstres étaient assez malins pour étudier nos habitudes : si nous nous mettions à faire des allers-retours réguliers entre notre campement et Soldier's Pond, ils en profiteraient pour attaquer.

— Les humains se terrent dans leur coin depuis trop longtemps, dis-je à mon équipe. Il est temps de regagner notre territoire.

Mes hommes ne hurlèrent pas de joie, mais ils levèrent leurs armes, comme pour célébrer les victoires à venir. J'avais leur soutien, et eux le mien.

— Est-ce que tu peux fouiller la zone ? demandai-je à Bandit.

— Bien sûr. J'emmène Hammond et Sands.

On les attendit à l'ombre des arbres. Des aiguilles sèches tapissaient le sol. Tegan vint s'asseoir près de moi. Elle avait minci, bronzé et elle ne boitait presque plus.

— Je ne m'attendais pas à ça, me confia-t-elle.

— Moi non plus.

Je m'étais imaginée à la tête d'une armée gigantesque, la plus grande que le monde ait jamais connue. Au lieu de cela, au bout de six semaines, j'avais un petit bout de forêt à protéger et seulement douze volontaires à mes côtés. Mme Oaks m'aurait dit que c'était « une bonne leçon d'humilité », et qu'il fallait que j'arrête de « mettre la charrue avant les bœufs ». Et elle aurait eu raison.

Spence, lui, était plus enthousiaste que jamais.

— Depuis qu'on est partis, j'ai *enfin* l'impression de servir à quelque chose ! se réjouit-il.

Tully se tourna vers moi, le sourire aux lèvres.

— Il a toujours détesté les entraînements, m'expliqua-t-elle. Il pense que le colonel et ses conseillers ne nous enverront jamais au combat.

— Ils ont peur des Mutants, ajouta-t-il. On passe trop de temps à marcher et à chanter, et pas assez à protéger notre territoire.

En effet, Soldier's Pond grouillait de soldats, mais les batailles étaient rares. Une poignée d'hommes était envoyée en patrouille pour protéger les environs, rien de plus. Leur survie dépendait d'un fil de fer barbelé, tout comme celle des habitants de Salvation dépendait d'un mur en bois. J'aurais tellement aimé que le monde devienne un endroit sûr, où chacun pourrait vivre et voyager en paix...

Les éclaireurs revinrent avec une bonne nouvelle : ils avaient trouvé l'endroit parfait. C'était une clairière. On y devinait le ciel bleu à travers la canopée. Les arbres étaient très proches les uns des autres, ce qui nous aiderait à nous camoufler.

Je me tournai vers Del pour voir sa réaction.

— On pourrait construire des plates-formes pour se déplacer d'arbre en arbre, suggéra-t-il. Et fabriquer les toits avec des branches coupées.

Tully montra du doigt une longue branche qui sortait du lot. Elle était toute droite et paraissait solide.

— Je pourrai me percher là-haut pour tirer sur les Mutants !

triompha-t-elle.

Les autres étudiaient le terrain. Satisfaite, je tournai la tête vers Bandit et ses éclaireurs.

— Bon boulot.

Puis, à Thornton :

— Est-ce que tu as une hache ?

— Bien sûr. Je ne vais nulle part sans elle.

— Alors au travail ! lançai-je à mes hommes. L'ennemi peut rappliquer d'une minute à l'autre. À nous de l'accueillir comme il se doit.

LE SIÈGE

On travailla sans interruption pendant près d'une semaine. On construisit d'abord les plates-formes dont avait parlé Del, nous servant de ficelle et de résine de pin pour fixer les morceaux de bois. Le toit, lui, prendrait plus de temps. Tully s'installa sur son perchoir, et on fit en sorte de la camoufler avec des branchages. Ni vu ni connu. D'en bas, notre campement était invisible. Nous préparions les repas au sol, espérant que la fumée du feu de camp finirait par attirer l'ennemi. Nous étions prêts.

Un jour, peu de temps avant l'aube, vingt Monstres s'immiscèrent dans la clairière. Ils s'arrêtèrent devant le feu. L'un d'eux grogna et fit signe aux autres. *Il leur donne des ordres*, pensai-je. Ensuite, les Monstres se lancèrent à notre recherche.

Je fis signe à Tully, qui avait déjà l'arc bandé. Sa flèche traversa la gorge du chef. Le coup était parfait. Propre et précis. Surpris, le Monstre arracha la flèche de son cou, et du sang gicla de la plaie.

Perché à côté de Tully, Spence abattit deux Monstres avec son fusil. C'était risqué – les coups de feu s'entendraient à des kilomètres à la ronde – mais il valait mieux en tuer le plus possible avant de les combattre au sol. Je fis signe à Tegan, qui avait mon fusil dans les mains. Elle s'avança sur la plate-forme et appuya sur la détente. La balle traversa le dos d'un Monstre. Il hurla de douleur mais ne tomba pas. La blessure n'était pas mortelle. Elle rechargea son arme et tira à nouveau. Cette fois, elle parvint à viser sa poitrine, et le Monstre s'effondra. Tegan avait le sourire jusqu'aux oreilles. Le fait de se battre lui redonnait confiance. Tully tua un autre Monstre, et Spence en descendit deux. Voilà ce dont nous avions besoin : d'une victoire qui remonterait le moral des troupes !

Je donnai le signal pour descendre de notre cachette. On bondit tous en même temps. Je dégainai mes armes en courant vers un premier Monstre. Je l'égorgeai, le tuant sur le coup. Un autre prit sa place tandis que Del s'installait derrière moi. Nous ne faisons plus qu'un. La beauté de nos mouvements me faisait autant d'effet qu'un baiser. Bandit se battait à quelques mètres de nous. Les créatures

tombaient comme des mouches à ses pieds. Contrairement à Tully, Tegan arrêta de tirer, sûrement par peur de toucher l'un d'entre nous. Elle connaissait ses limites.

Thornton assomma un Monstre d'un coup de poing, et Morrow l'acheva avec son épée. Ils formaient un duo parfait. Un mélange de brutalité et de finesse. Morrow me fit un clin d'œil avant de se précipiter sur une autre créature. Derrière moi, Del se battait avec son corps tout entier : coudes, épaules, genoux... Un autre Monstre se jeta sur moi. Je lui donnai un coup de pied et je l'éventrai avant qu'il ne perde l'équilibre. Le champ de bataille se transforma en une cohue sans nom. Les Monstres couraient dans tous les sens, ne sachant plus où donner de la tête. Tully et Spence tuèrent les deux derniers tandis qu'ils tentaient de s'échapper.

J'étais essoufflée, épuisée... mais euphorique. Autour de moi, mes hommes poussaient des cris de joie.

— C'est aujourd'hui que tout commence, triomphai-je. La guerre est déclarée.

Ils répondirent en tapant des pieds et en hurlant de plus belle. Tegan descendit de la plate-forme pour inspecter nos blessures. À l'exception de Tully et Spence, nous avions tous reçu de légères griffures. Rien de grave. En vérité, on s'en fichait. Ce qui importait, c'était d'avoir vaincu l'ennemi après avoir passé des semaines sans rien faire. Cette victoire nous avait redonné confiance. Le simple fait d'y repenser nous ferait du bien dans les moments difficiles. Et je savais que ces derniers ne tarderaient pas à arriver.

— Occupons-nous des cadavres, déclarai-je.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda Spence.

Je repensai au mal que les Monstres nous avaient fait en détruisant Salvation, et la réponse me vint aussitôt.

— Traînez-les jusqu'en bordure de forêt. Gardez leurs têtes, et brûlez le reste.

— Entendu, répondit Thornton. Et qu'est-ce qu'on fait de leurs têtes ?

— On les plante sur des piques pour marquer notre territoire, devina Bandit.

— Exactement.

— C'est barbare ! protesta Morrow.

— Je sais. Mais c'est un geste qu'ils comprendront. Ils nous ont

fait la même chose l'année dernière.

Bandit surveilla attentivement les alentours pendant que nous entassions les corps décapités à l'orée de la forêt. Tegan rassembla de l'herbe sèche et des brindilles, et Thornton y versa un peu d'alcool qu'il avait acheté en ville. Une fois le feu allumé, l'odeur de chair brûlée se dispersa au gré du vent.

C'est alors que la deuxième vague apparut.

Ils arrivaient du sud. Spence et Tully eurent le temps d'en abattre quelques-uns à distance. Moi, je dégainai mes couteaux en m'éloignant de la pile de cadavres enflammés. Quatre Monstres me foncèrent dessus. Je tranchai deux griffes au premier, puis sa main entière. Les trois autres réagirent aussitôt. Je bondis en arrière, mais je dérapai sur l'herbe et m'écroulai au sol. L'un d'eux profita de ma chute pour me donner un bon coup de griffes dans le bras. Je plantai mes couteaux dans sa poitrine avant qu'il n'en vienne aux dents.

Je me relevai aussitôt, faisant de mon mieux pour ignorer la douleur. Del était en train de se frayer un chemin jusqu'à moi. Bandit, lui, était en transe, comme si tuer était la chose qu'il aimait le plus au monde. De son côté, Thornton grognait dans sa barbe. Spence économisait ses balles et se battait avec son couteau et ses bottes, tandis que Tully tirait flèche après flèche derrière lui. Je tranchai les veines d'un dernier Monstre, et le sang jaillit de la plaie jusque sur mon visage.

C'était fini. Tout le groupe hurla de joie, fier de cette nouvelle victoire. Cinquante-cinq Monstres en une matinée. *Une bonne journée de boulot. J'étais à bout de force et couverte de sang mais, en me frottant les yeux, je ne pus m'empêcher de sourire.*

— Coupez-leur la tête, à eux aussi. Et mettez-les avec les autres.

On passa le reste de la journée à brûler tous les cadavres, et la soirée à planter les piquets autour de notre base. Morrow et Tegan demandèrent à retourner au campement, tant ils trouvaient la tâche sinistre. Quand on en eut fini, j'étais épuisée, sale, affamée mais pleine d'espoir. *Voilà pourquoi ces gens m'ont suivie*, pensai-je. *Pour tuer des Monstres.* Certains voulaient se venger de la perte de leurs proches. D'autres voulaient se rendre utiles, protéger leur monde comme ils le pouvaient. Quant à Morrow, je le voyais souvent prendre des notes dans un carnet, au coin du feu.

Il y avait un ruisseau non loin du campement. Je m'y rendis avec Del pour remplir des brocs d'eau.

— Combien de temps va-t-on rester ici ? me demanda-t-il sur le trajet de retour.

— Jusqu'à ce que les Monstres arrêtent de nous attaquer. Ou bien jusqu'à notre mort.

— Tu penses qu'ils vont avoir peur de nous, à force ?

— J'espère. C'est notre seule arme contre la horde. Les habitants de Gaspard ont une chance de s'en sortir, dans leur forteresse. Pas les autres.

La partie de la forêt que nous traversions était bien plus sombre que notre clairière. La Lune peinait à traverser la canopée. Je devinai malgré tout la forme des arbres, des feuilles et des aiguilles. J'entendais le bruissement du ruisseau et le bourdonnement des insectes. Cela sentait la sève, l'herbe écrasée et le musc d'un animal. Le feu brûlait au loin, dégageant cette terrible odeur d'os calcinés et de chair brûlée. J'aurais aimé que les flammes suffisent à chasser les Monstres pour toujours. Edmund m'avait dit que pour qu'un souhait se réalise il fallait regarder les étoiles... Hélas, je ne les voyais pas de là où j'étais.

Je m'arrêtai net, assommée de tristesse.

— C'est tellement injuste, bredouillai-je.

Del posa son broc par terre et me prit dans ses bras. Je me blottis contre lui en fermant les yeux.

— Je sais, murmura-t-il.

— Je me sens tellement minuscule...

— Tu vas y arriver, Trèfle. Je sais de quoi tu es capable. S'il y a bien quelqu'un qui peut changer le monde, c'est toi.

LES QUESTIONS

Les jours qui suivirent, les batailles s'enchaînèrent. Le tas de cadavres ressemblait de plus en plus à une montagne, et il brûlait jour et nuit. On l'entoura même de pierres pour l'empêcher d'embraser l'herbe et la forêt.

Quand nous ne combattions pas les Monstres, nous construisions le campement. Les toits prirent enfin forme, et on décida d'agrandir les plates-formes pour dormir dessus. Au départ, j'eus beaucoup de mal à fermer l'œil à cette hauteur.

Tully, Spence et Thornton se chargeaient d'installer des pièges dans la forêt : ils creusaient des trous dans lesquels ils plaçaient des piquets pointus, qu'ils recouvraient ensuite d'herbe et de feuilles. Nous apprenions leurs emplacements par cœur pour ne pas y tomber nous-mêmes. Quant à Bandit et ses éclaireurs, ils installèrent des collets un peu partout, qui servaient autant à attraper du gibier que des Monstres. À chaque fois qu'une créature se faisait prendre au piège, l'un de nous courait pour l'achever.

Cela faisait un mois que nous vivions dans la forêt. Ce jour-là, Tegan vint me voir. Elle avançait d'un pas léger sur la plate-forme, désormais habituée à grimper et à se déplacer en hauteur.

Elle s'assit à mes côtés, ses jambes balançant dans le vide. Morrow et Bandit s'entraînaient juste en dessous de nous. Les éclaireurs de Winterville venaient de partir pour faire le tour des pièges et s'assurer que les têtes que nous avions plantées étaient toujours là. Parfois, les Monstres en récupéraient quelques-unes en douce.

D'après nos calculs, la horde devait avoir atteint la côte est. Je refusais d'envoyer un éclaireur pour vérifier. C'était trop risqué. Un jour, notre clairière serait peut-être envahie d'une centaine, voire d'un millier de Monstres... Si cela devait arriver, nous nous battrions jusqu'au bout.

Jusqu'à la mort.

— Tu te souviens de ce dont on avait parlé en quittant Soldier's

Pond ? me demanda Tegan.

— De ton entraînement, devinai-je.

— Oui. Quand comptes-tu m'apprendre à me battre ?

— J'attendais que tu me le demandes.

— Tu plaisantes ? s'écria-t-elle. Je te l'ai déjà demandé une fois !

Pour l'embêter, je pris la voix de Soie, celle qu'elle utilisait quand elle nous faisait la morale.

— Si tu veux vraiment quelque chose, Tegan, tu dois être prête à tout pour l'avoir.

Elle rigola à contrecœur.

Il était temps de décider de l'arme qui lui conviendrait le mieux. Même si elle ne boitait plus comme avant, sa jambe était son point faible. J'aurais aimé lui attribuer mon fusil, mais nous avons un souci de munitions : Spence était quasiment à court.

— Qui d'entre nous admires-tu le plus au combat ?

— Morrow, répondit-elle sans hésiter.

Je comprenais pourquoi. Il se battait avec élégance et agilité. Je doutais que Tegan soit capable d'atteindre le niveau de Morrow, qui avait un vrai sens de l'équilibre. Par contre, elle pourrait essayer d'adopter son style, à sa façon. Je descendis de la plate-forme, lui faisant signe de me suivre.

En bas, Bandit s'apprêtait à coincer la gorge de Morrow entre ses deux lames. Notre conteur avait plus d'un tour dans son sac : il leva le bras à une vitesse affolante, l'empêchant de terminer son mouvement. Bandit en perdit même un de ses couteaux, ce qui ne lui arrivait jamais !

— Encore, exigea-t-il.

Morrow répéta son geste jusqu'à ce que Bandit parvienne à le contrer.

Quand ils s'aperçurent de notre présence, Morrow nous fit la révérence avec un chapeau imaginaire, un geste qu'il avait l'habitude de faire pour nous saluer. Tegan rougit aussitôt.

— Tegan veut apprendre à se battre, expliquai-je.

— Bonne idée, commenta Bandit.

— Avec quelle arme ? demanda Morrow.

— Je sais me servir du fusil, répondit-elle. Et je me suis déjà

battue avec une massue, même si ce n'était pas vraiment mon fort.

— Elle était trop lourde, ajoutai-je.

Cette massue me manquait terriblement. C'était celle que mon ami Sable m'avait fabriquée dans l'enclave.

— Est-ce que tu peux faire un petit tour en marchant ? demanda Morrow à Tegan.

Elle n'avait pas l'air enchantée, mais elle s'exécuta malgré tout. Elle était encore plus rouge que tout à l'heure, mais elle nous défia en nous regardant droit dans les yeux. *Oui, je boîte*, semblait-elle nous dire. *Mais je peux quand même me battre*. Morrow ne parut pas se soucier de ce petit détail.

— Alors ? le pressai-je.

— Il te faut une arme qui compense tes faiblesses et qui mette en valeur tes forces, dit-il à mon amie. Tu es petite et frêle. On peut donc te prendre pour une cible facile. Il va falloir jouer là-dessus. Quand un ennemi s'approchera de toi, tu le surprendras par ta force.

— À quelle arme penses-tu ? lui demanda-t-elle avec des étoiles dans les yeux.

En guise de réponse, Morrow partit en courant. Confus, Bandit le regarda disparaître parmi les arbres. Moi, je pensais avoir deviné où et pourquoi il était parti. Une minute plus tard, Morrow réapparut avec une grosse branche dans les mains. J'avais vu juste. En y ajoutant un morceau de métal aux deux extrémités, ce simple bout de bois pouvait se transformer en arme mortelle.

— Il est à toi, dit-il en l'offrant à Tegan.

— Tu veux que je tue les Monstres avec un *bâton* ? s'indigna-t-elle.

— Laisse-moi te montrer.

On s'écarta pour lui faire de la place. Dans ses mains, la branche devint splendide et menaçante. Il la fit tourner sur elle-même, mima des parades et des attaques et bloqua des coups imaginaires. Même Bandit était impressionné.

— Est-ce que je saurai un jour me battre comme toi ? s'inquiéta Tegan.

— Pas *exactement* pareil, avoua-t-il. C'est en s'entraînant que l'on va découvrir ton style. Mais ce bâton est assez long pour que tu le plantes dans le sol si jamais tu perds l'équilibre. Cette arme est faite

pour toi.

— En plus, tu peux la garder avec toi tout le temps, renchérit Bandit. L'ennemi ne devinera pas que c'est ton arme, et encore moins que tu es capable de lui briser le crâne avec.

C'était exactement ce qu'il fallait à Tegan. Satisfaite, elle prit le bâton des mains de Morrow.

— Est-ce qu'on peut commencer tout de suite ? me demanda-t-il.

— Bien sûr.

Après coup, cela me parut étrange qu'il m'ait demandé la permission. Il fallait que je me rende à l'évidence : j'étais responsable de cette mission, et c'était à moi de donner les ordres. Je laissai Tegan et Morrow s'entraîner, et Bandit me suivit. Il n'avait pas l'air dans son assiette.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ne me dis pas que tu es en manque d'action...

Cela le fit sourire : nous venions de brûler vingt-neuf Monstres. Pour un groupe de douze personnes mal armées et vivant dans les arbres, nous nous débrouillions plutôt pas mal. Tant que le gibier se faisait abondant, que la neige ne tombait pas et que la horde restait dans son coin, nous tiendrions bon.

— Est-ce que tu penses que Tegan me pardonnera un jour ? me demanda-t-il. Je sais que je me suis déjà excusé, et qu'elle dit m'avoir pardonné... Mais j'ai l'impression que ça ne suffit pas.

— Tu t'en veux toujours ?

— Oui, et pas que vis-à-vis d'elle. Quand je pense à toutes ces filles à qui j'ai fait du mal...

— Je pense que tu ne peux rien y faire. Il faut qu'elle vive avec, et toi aussi. Tu es quelqu'un de bien, Bandit.

— Je suis peut-être un meilleur homme, soupira-t-il, mais je ne me sens pas plus heureux qu'avant.

Derrière nous, Morrow montrait à mon amie comment se servir de son bâton. Il était patient et doué. Il lui apprendrait à se battre sans jamais se moquer d'elle.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Trèfle ? murmura Bandit. Après tout, personne ne te force à te battre. Tu pourrais faire ta vie à Soldier's Pond, ou à Gaspard.

Se cacher dans un coin pendant que le monde partait en

flammes ? Très peu pour moi. Plutôt mourir au combat.

— Les gens se font tout petits pour éviter les Monstres, mais ils ne font que repousser l'échéance. Ce n'est pas en fuyant le danger qu'on le fait disparaître, Bandit. Il faut bien que quelqu'un agisse. Pourquoi pas moi ?

Bandit m'examina avec attention.

— On aurait dominé les ruines, tous les deux, regretta-t-il.

Je n'allais pas lui dire le contraire. J'aurais pu devenir la reine des gangs, comme il l'aurait souhaité. Mais pas avec Del dans ma vie.

— Est-ce que tu sais pourquoi il n'y avait pas de Monstres à Gotham ? lui demandai-je pour changer de sujet.

— J'y ai pas mal réfléchi... À mon avis, ils ont commencé par vivre sous terre.

— Tu penses que les mutations ont eu lieu dans les tunnels, et que les Monstres n'étaient pas assez malins pour trouver la sortie ?

— Au début, oui. À la base, les Monstres sont des humains victimes d'une maladie, pas vrai ?

Je fis oui de la tête.

— Alors peut-être que les gens se sont cachés sous terre sans savoir qu'ils étaient malades ?

— C'est une bonne théorie.

Bonne, mais effrayante. Je n'aimais pas l'idée qu'une maladie puisse se cacher dans notre corps sans que l'on s'en rende compte. Je préférerais combattre de vrais ennemis, faits de chair et de sang, plutôt qu'une maladie invisible. Heureusement que l'ancien monde, avec ses armes cruelles, avait disparu à jamais.

Désormais, le danger avait la forme de griffes et de crocs. Pas de liquides et de flacons.

LE TRIOMPHE

Peu à peu, les Monstres changèrent de tactique : ils se mirent à attaquer de nuit. Nos pièges en tuaient un bon tiers, puis nous abattions les autres. D'abord du haut de nos perchoirs, puis en face à face dans la clairière. Cela faisait deux jours qu'ils ne nous avaient pas approchés. Bon signe.

— Ils ont *enfin* compris le message ! triompha Del.

J'espérais qu'il avait raison.

La température avait chuté depuis quelque temps, et le ciel automnal était pâle et lourd au-dessus de nos têtes. Tegan s'entraînait tous les jours avec Morrow, et devenait de plus en plus adroite avec son bâton. En plus d'être une guérisseuse de talent, elle était en train de devenir une véritable guerrière. J'en étais presque jalouse : souvent, je me demandais ce que je deviendrais, et même *qui* je deviendrais sans mes couteaux. Je n'étais douée que pour le combat.

Le reste du groupe – moi incluse – passait son temps à s'entraîner, guetter les alentours, maintenir le feu, améliorer le campement, installer de nouveaux pièges, chasser et cuisiner. Rien de bien excitant, surtout maintenant que notre emploi du temps n'était plus ponctué de batailles.

Ce jour-là, Bandit surgit dans la clairière, à court de souffle.

— Quelqu'un approche ! s'écria-t-il. Je l'observe depuis pas mal de temps. Il a évité tous les pièges.

— Un humain ? demanda Del.

— Oui. Sans aucun doute.

— Alors attendons-le, décidai-je. Un peu de compagnie ne nous fera pas de mal.

Les éclaireurs le filèrent jusqu'à ce qu'il entre dans la clairière. Tully prit sa place sur son perchoir, l'arc à la main. Quand il découvrit notre campement, le vieil homme n'en crut pas ses yeux : les plates-formes, les poulies, les filets et le toit dominaient les

cimes. C'était un véritable village, créé de toutes pièces, et dont j'étais extrêmement fière.

Cet homme me disait quelque chose. C'était un trappeur, vêtu de peaux et de fourrures. En plus de voyager pour se faire de l'argent, les trappeurs faisaient office de messagers, emportant avec eux les nouvelles de chaque ville où ils faisaient affaire.

— Vous n'êtes pas ici par hasard, lançai-je.

Del se planta à ma droite, Bandit et Morrow à ma gauche. Cette solidarité me plaisait et m'agaçait en même temps : après tout, j'étais capable de faire face à un vieil homme !

— Non, admit le trappeur. J'ai remarqué que les Mutants évitaient cette zone. Je me suis approché par curiosité, et puis je suis tombé sur cette immense colonne de fumée.

— Vous vous êtes demandé ce qui pouvait bien leur faire peur ? devina Morrow.

— Exactement, jeune homme. Et j'aimerais aussi savoir pourquoi vous vous acharnez à protéger ce petit bout de forêt !

— Ça ne vous regarde pas, me contentai-je de répondre. Mais vous êtes le bienvenu parmi nous.

— Que voulez-vous en échange ? me demanda le trappeur. Vous n'avez pas besoin de peaux... J'ai vu vos pièges. Vous savez chasser.

— Vos peaux ne nous serviront pas, confirmai-je. Vos conseils, si. Passez un peu de temps avec mes éclaireurs. Transmettez-leur vos connaissances. Et expliquez-leur pourquoi vous avez repéré nos pièges, et comment les rendre plus discrets.

Je tournai la tête vers Bandit, au cas où il ait quelque chose d'autre à ajouter. Il fit non de la tête.

— Parfait ! répondit le trappeur, visiblement satisfait. Je m'appelle John. John Kelley.

— Trèfle. Ravie de vous rencontrer.

On se serra la main.

— Vous avez faim ?

— Je ne dirais pas non à un repas, dit-il en rigolant.

Je lui préparai un bol de soupe. La clairière était d'un calme apaisant.

— Vous venez d'où ? lui demanda Morrow.

— De Gaspard, répondit-il. J'avais assez d'argent pour y dormir quelque temps. Il a fallu que je reparte pour faire le plein de peaux, histoire de me payer un abri chaud où passer l'hiver.

Voilà où je l'avais vu : il était dans la foule lors de notre tête-à-tête avec les gardes !

— Vous prenez des risques avec votre travail, lui dis-je.

— Vous vous êtes regardée dans un miroir, récemment ? rigola-t-il. Vous campez en pleine forêt, dans une région envahie par les Mutants. Franchement, je ne sais pas qui de nous prend le plus de risque.

Il n'avait pas tort.

— Je vous ai vue à Gaspard, reprit le vieil homme. Vous vous êtes bien débrouillée. Qu'est-ce que vous comptez faire de cette forêt ?

— On veut juste marquer notre territoire, expliquai-je. Comme ça, les Mutants laisseront peut-être Soldier's Pond tranquille.

— Vous venez de Soldier's Pond ?

— Certains d'entre nous, oui.

Je n'avais pas envie de parler de moi. Un peu plus tard, tandis que je travaillais avec Del non loin du feu, Morrow se fit un plaisir de le faire à ma place. Je l'entendis raconter mon histoire au trappeur avec une éloquence incroyable. Rien à voir avec mes discours. Par moments, il me fit même rougir. Kelley me regardait avec de grands yeux, comme s'il avait du mal à y croire. Morrow était le meilleur conteur de la région, mais je savais aussi qu'il avait tendance à en rajouter. Heureusement pour lui, il était aussi doué avec son épée qu'avec les mots. Sinon, je l'aurai poignardé pour le faire taire.

— Un jour, me dit Del, John Kelley pourra se vanter de t'avoir rencontrée au tout début.

— Au tout début de quoi ?

— Avant que tu sauves le monde, Trèfle.

Je n'avais jamais employé ces mots auparavant. Oui, je voulais vivre dans un monde meilleur. Oui, je voulais *sauver le monde*.

— Je ne sais pas si c'est possible, bredouillai-je. Mais j'aimerais au moins essayer d'en défendre un bout.

— C'est mieux que rien. Tu es la première à essayer. Tu peux être fière de toi.

Del passa un bras sur mes épaules, et je me blottis contre lui. Son soutien comptait énormément pour moi. La plupart des autres étaient là pour tuer des Monstres. Ils ne voyaient pas les choses en grand.

J'avais beaucoup appris ces derniers mois. Mes échecs à répétition m'avaient prouvé que, malgré ma détermination, mon but ultime n'était pas à portée de main. Je m'étais aussi rendu compte d'un point pourtant évident : pour accomplir de grandes choses, il fallait travailler. Contrairement à ce que nous racontait Morrow, il n'était pas possible de détruire le Mal d'un simple coup de baguette magique.

Il fallait tenir bon, même si cela semblait sans espoir. Le monde *pouvait* changer.

— On ne peut pas passer l'hiver ici, murmurai-je. Il va falloir retourner à Soldier's Pond avant les premières neiges.

Cette décision ne m'enchantait pas, mais je refusais de laisser mes hommes mourir de faim et de froid.

— L'hiver n'est pas encore là, me rassura Del. Les choses vont peut-être changer d'ici là.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, Del avait raison. Quatre jours plus tard, l'impossible eut lieu. Enfin, ce n'était pas impossible, puisque c'était vrai.

J'étais avec Morrow, Del, Kelley et Tegan dans le champ qui bordait la forêt. Nous étions en train de brûler de nouveaux cadavres. Un peu plus tôt, le trappeur nous avait confié qu'il était impressionné par la vitesse à laquelle nous nous en débarrassions. Tully et Spence surveillaient le campement, et les éclaireurs les champs avoisinants.

C'est alors qu'un Monstre apparut au loin. Il était seul. Il ralentit le pas en approchant de nous, le dos courbé et la tête baissée. Personne ne bougea, trop surpris pour faire quoi que ce soit.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? marmonna Kelley.

Je n'en avais strictement aucune idée.

— Pas se battre, grogna le Monstre. Juste parler.

Il avait une voix étrange, comme si quelqu'un avait mutilé sa langue, ou l'avait étranglé un peu trop longtemps. Mais il était bel et bien en train de nous *parler*. Del avait déjà ses couteaux dans les mains. Moi, je me retenais de dégainer les miens. Je me mis à la place de ce Monstre, qui osait nous faire face devant la montagne

fumante des cadavres de ses compagnons. Il fallait être courageux, voire idiot, pour tenir le coup face à un tel spectacle.

Je fis signe aux autres de reculer.

— Ça va aller.

— Je reste près de toi, insista Del.

Il était prêt à attaquer. Je le sentais. Les autres m'obéirent, à la fois choqués et émerveillés.

— Le type d'Otterburn disait vrai, murmura Morrow.

— Incroyable, balbutia Tegan, les yeux écarquillés.

Le Monstre s'arrêta à quelques mètres de nous. Son regard était différent, plus *humain* que celui des Monstres que j'avais tués à Salvation. Mon cœur se mit à battre plus vite. Trop vite. J'avais beau avoir abattu des centaines de Monstres, jamais je n'avais discuté avec l'un d'eux. Del ne tenait plus en place. Je le pris par la main pour le calmer.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demandai-je.

— Forêt à toi. Nous pas passer. Si nous pas passer, vous pas tuer.

— Vous reconnaissez que la forêt est à nous ? clarifiai-je. Et vous voulez qu'on arrête de vous tuer si vous nous laissez tranquilles ?

Étant donné que la forêt était le seul passage possible pour aller à Soldier's Pond, cette nouvelle était plus que bonne. Si les Monstres qui traînaient dans les environs étaient prêts à faire la paix, cela permettrait au village de se préparer aux futures attaques de la horde, et aussi de vivre dans le calme pendant quelque temps. Voilà quelque chose dont je pourrais être fière ! Les sourcils épais du Monstre se froncèrent tandis qu'il analysait ce que je venais de dire.

— Oui, répondit-il enfin.

— Promettez-le-moi, ajoutai-je. Sinon, j'ajoute votre corps à cette pile.

— Si moi pas revenir, les autres rejoindre gros groupe, menaçait-il.

La horde ? Un frisson me parcourut des pieds à la tête.

— Vous n'êtes pas avec eux ?

— Pas encore, répondit-il. Mais alliance possible.

Je n'en revenais pas... Les Monstres n'étaient donc pas tous unis ! La horde voulait nous tuer. D'autres préféraient nous soumettre,

comme à Otterburn. Et certains, comme ce messager, nous craignaient plus que tout. Finalement, ils fonctionnaient comme nous, les humains, avec nos villages et nos supposés principes. Mais la situation empirerait un jour ou l'autre : la horde, plus puissante, prendrait le dessus. Un jour, tous les Monstres s'uniraient pour en finir avec la race humaine.

— Vous parlez au nom de qui, exactement ? demanda Tegan.

— Nous, répondit le Monstre. Mon groupe.

J'aurais aimé savoir combien ils étaient, et quel territoire ils occupaient. Je manquais d'informations.

Del me tira par le bras et me prit à part avant que je n'aie le temps de poser mes questions.

— Tu es sûre de ce que tu fais ? Je ne lui fais pas confiance, Trèfle.

Morrow avança d'un pas, la main sur son épée, et Kelley attrapa son fusil au cas où le Monstre profite de ce moment d'inattention pour attaquer. Del et moi n'avions pas beaucoup de temps pour discuter avant que cette rencontre tourne mal. Et je croyais dur comme fer à ce que le Monstre nous avait dit : ses compagnons rejoindraient la horde s'il ne revenait pas. Cette idée ne m'enchantait pas.

— Tu penses qu'on devrait refuser ? demandai-je à Del.

— Je veux le tuer, murmura-t-il en serrant les poings. Je veux *tous* les tuer. Je ne suis pas très objectif, tu sais.

Je tournai la tête vers le Monstre.

— Est-ce que votre tribu a déjà pris des humains en otage ?

C'était la seule façon de rassurer Del. Si le Monstre me répondait que oui, je refuserais le pacte. Tant pis pour la suite.

— *Otage* ? répéta le Monstre.

— Est-ce que vous avez déjà capturé des humains pour les manger ? clarifia Tegan.

— Non, répondit-il. Les vieux capturent humains. Pas nous. Trop compliqué.

— Est-ce que les *vieux* font partie du gros groupe dont vous avez parlé ? demanda Morrow.

— Oui, grogna le Monstre. Bon, fini parler ! Vous dire oui ou non !

Je regardai Del droit dans les yeux.

— Est-ce que ça va aller ?

— Oui, soupira-t-il.

— C'est d'accord, répondis-je au Monstre. Mais si vous ne respectez pas notre pacte, sachez que ça se retournera contre vous.

Le pauvre, pensai-je. Nous avions déjà massacré une grande partie de sa tribu, brûlé leurs cadavres et planté leurs têtes sur des piques. Mes hommes s'étaient même mis à porter des crocs autour de leur cou, en guise de trophées ! Je n'étais pas certaine d'avoir le cran de faire pire.

En tout cas, le Monstre prit ma menace au sérieux. Pour me le prouver, il se courba en avant, sa tête touchant presque le sol.

— Pourquoi ne rejoignez-vous pas la horde ? lui demanda Tegan. Vous auriez plus de chance de survivre.

— *Horde* ? Gros groupe ?

— Oui.

— Horde méchant. Préfère mourir que suivre horde. Au revoir, Chasseuse.

Chasseuse ? Ils me connaissent ?

Le Monstre partit en courant. Morrow poussa un soupir de soulagement. Kelley se frottait la mâchoire, n'en croyant toujours pas ses yeux. Ce qui venait de se produire dépassait notre entendement.

— Vous avez vu comment il a parlé de la horde ? bredouilla Morrow. C'était un jugement *moral*.

— Et comment il s'est soumis à la fin, s'exclama Kelley. La tête en avant et tout le tintouin !

— Je ne supporte pas de les entendre parler, ajouta Del. Ça les rend trop... humains.

— En tout cas, on peut partir l'esprit tranquille, dit Morrow. Il faut raconter ce qui vient de se passer aux autres, puis rassembler nos affaires. Ces Monstres ne toucheront pas à notre forêt, ni à Soldier's Pond. Il est temps de faire notre rapport au colonel.

Je n'avais pas vraiment envie d'abandonner notre territoire alors que nous venions à peine de le gagner, mais la neige menaçait de tomber d'un jour à l'autre.

— On décolle dans deux jours, décidai-je. Le temps de s'assurer qu'ils tiennent leur promesse. Ils risquent de poster des sentinelles près du campement pour voir comme on réagit.

— Qu'ils essaient, conclut Del. Nos éclaireurs les trouveront, qu'ils le veuillent ou non.

LE RETOUR

Deux jours plus tard, pas un seul Monstre à l'horizon. Il était temps de partir. Tandis que nous rassemblions nos dernières affaires, les premiers flocons de neige se mirent à voleter à travers les branches nues. Ma petite équipe marcha tranquillement jusqu'à Soldier's Pond, accompagnée de John Kelley.

— Est-ce que ce chenapan de Morrow dit vrai ? me demanda-t-il. Vous avez *vraiment* vécu toutes ces choses ?

— Pas toutes, non. Par exemple, contrairement à ce qu'il raconte, je n'ai pas été élevée par des loups, ni allaitée par des ours. Et je ne sais pas voler, au cas où vous en doutiez.

Cela fit bien rire Kelley. Peu de temps après, on arriva devant les portes de Soldier's Pond. Le garde n'en revenait pas.

— Je croyais que vous étiez morts ! s'écria-t-il.

— Dis au colonel qu'elle me doit un verre, lui répondit Morrow.

Le village n'avait pas changé. Des groupes de soldats couraient dans les rues, malgré le froid et la neige. Les gardes nous posèrent des milliers de questions : où étions-nous allés ? Quels villages ? À quoi ressemblaient-ils ? Ces pauvres gens étaient cloîtrés derrière leurs barbelés : le colonel les empêchait de sortir pour les protéger, étouffant leur soif de connaissance et d'aventure.

— Vous n'aviez qu'à venir avec nous, coupa Morrow, refusant de répondre aux questions.

Il se dirigea vers le centre du village, et on lui emboîta le pas. Les gens que nous croisions parlaient à voix basse en nous regardant passer. Certains dirent bonjour à John Kelley. Ce n'était pas la première fois qu'il venait à Soldier's Pond. Une femme l'arrêta pour lui demander des nouvelles d'Appleton, et il me fit signe de continuer sans lui.

Pour commencer, on se rendit au quartier général. Nous étions à peine présentables : nous nous lavions régulièrement dans le ruisseau, mais les branches de pin avec lesquelles nous nous

frottions ne faisaient pas tout partir. Nous sentions la résine, et je ne m'étais pas lavé les cheveux depuis des semaines.

Morrow interrompit le colonel en pleine réunion, impatient de lui faire part de nos exploits. Je n'étais toujours pas certaine du rôle que nous jouions à Soldier's Pond : après tout, nous n'étions pas forcés de lui faire notre rapport. Mais il me paraissait juste d'échanger ce que nous avions appris sur la route en échange de l'hébergement et de la nourriture qu'elle nous offrirait pendant l'hiver.

À peine avais-je ouvert la bouche que Morrow me fit signe de me taire. Il s'approcha du colonel et l'embrassa sur les deux joues. Ce geste surprit notre petit groupe, moi la première. Ensuite, il se lança dans une histoire abracadabrante, rendant notre périple bien plus captivant qu'il ne l'était vraiment. Il embellissait un peu les choses, certes, mais toutes étaient vraies. Le colonel ne pouvait qu'être agréablement surpris.

— Jure-moi que tout ce que tu viens de raconter est vrai, le défia-t-elle.

— Je ne mens jamais, Emilia.

— Alors voilà qui change tout, murmura-t-elle.

Je pris le relais, énumérant les villages que nous avions visités, et lui racontant le pacte qu'Otterburn avait conclu avec les Monstres. Le visage du colonel, d'ordinaire impassible, se teinta d'horreur. Elle tourna la tête vers ses cartes avant d'entourer au crayon le territoire que nous protégions.

— Cette zone serait donc hors d'atteinte ? demanda-t-elle.

— Oui, répondis-je. Mais nous n'avons pas encore affronté la horde. Si elle décide d'attaquer, notre pacte ne voudra plus rien dire.

— Ce que vous avez fait est déjà formidable, admit-elle. Au-delà de mes attentes, si je puis me permettre.

— Imaginez de quoi nous serions capables si vos hommes n'étaient pas des lâches, lança Bandit.

Cela mit fin à la discussion. Peu de temps après, je quittai le quartier général pour aller me laver, blottie dans le manteau qu'Edmund m'avait fabriqué. Le cuir était doux et doublé avec de la laine de mouton.

— On se retrouve à la cantine, dis-je à Del.

Il déposa un baiser sur mon front et je courus jusqu'aux douches. Elles étaient toutes vides. L'eau était glaciale. Il fallait faire avec. Le savon moussa moins que d'habitude, et je mis deux fois plus de temps à nettoyer mes vêtements et mes cheveux crasseux. Je sortis de mon sac les vêtements propres que je gardais pour les grandes occasions. Je mis mon pantalon marron, celui qui se nouait à la taille, tout en ayant un pincement au cœur en repensant aux robes de Mme Oaks. Je changeai d'avis une fois ma chemise, mes bottes et mon manteau enfilés : mieux valait avoir chaud qu'être jolie.

Je me fis deux tresses, espérant qu'elles ne gèlèrent pas une fois à l'extérieur. La neige nous avait suivis de la forêt jusqu'ici, de minuscules étoiles blanches qui dégringolaient du ciel gris. Impatiente de retrouver mes parents, je courus jusqu'à chez eux. Ils étaient tous dans la maison, en train de se préparer pour aller manger.

— Trèfle !

Mme Oaks me prit dans ses bras avant même que je ne passe la porte.

— Je pense que je ne vous l'ai jamais dit... bredouillai-je. Mais je vous aime tous. Plus que tout.

Edmund et Rex se joignirent à nous, m'écrasant de tous les côtés. Je m'étais rarement sentie aussi bien. Mes bras n'étaient même pas assez longs pour enlacer tout le monde. Ma mère déposa des baisers sur mes joues fraîches. Elle avait les larmes aux yeux. Elle recula d'un pas et m'examina de la tête aux pieds, comme à son habitude.

— Dis donc, tu n'es même pas couverte de sang ! rigola-t-elle. Est-ce que ça veut dire que ta mission s'est bien passée ?

— Si on veut, oui. Je vais vous raconter tout ça en mangeant, d'accord ?

— Tu es là pour combien de temps ? me demanda Edmund, inquiet à l'idée que je reparte sous la neige et dans le froid.

— On va rester ici quelques mois, le rassurai-je. On ne peut rien faire avec ce temps.

Ils enfilèrent leurs manteaux et on sortit de la maison.

— Les hommes sont contents du travail d'Edmund, me confia Mme Oaks.

— Je n'en doute pas.

Après tout, ses chaussures devaient leur sembler magiques

comparées à leurs vieilles paires usées !

— Ils nous ont demandé de fabriquer des protections en cuir pour les manches de leurs armes, m'informa Rex.

— Le colonel va sûrement vous autoriser à rester, leur dis-je. Enfin, si vous en avez envie.

— Où voudrais-tu que l'on aille, de toute façon ? soupira Mme Oaks.

Bonne question. Pour l'instant, je n'étais tombée sur aucun village qui leur plairait vraiment. Et si on prenait en compte les soldats, les barbelés, les stocks d'armes et le pacte que j'avais conclu avec les Monstres, Soldier's Pond était de loin le lieu le plus sûr en ce moment. Restait à savoir s'ils étaient heureux ici.

À ma grande surprise, je fus accueillie à la cantine par des tonnerres d'applaudissements. Certains hommes se levèrent pour me saluer, comme ils le faisaient quand le colonel entra dans une pièce. Je me retournai, persuadée qu'elle était derrière moi, mais Edmund me poussa en avant.

— Il faut que tu leur dises quelque chose, chuchota-t-il à mon oreille. Sinon, ils ne retourneront pas à leurs assiettes.

C'était la première fois que cela m'arrivait. Je me creusai la tête pour trouver les bons mots, ou le bon geste. Je leur fis un salut à la Veinard, et les soldats adorèrent. Certains tapèrent du pied, d'autres frappèrent les tables avec leurs couverts, jusqu'à ce que les cuisiniers leur hurlent de se taire.

— Mon Dieu ! s'écria Mme Oaks. Qu'est-ce que tu as fait pour les mettre dans un tel état ?

— Allons chercher notre repas, lui dis-je. Je vais vous raconter.

J'en étais à la moitié de notre périple quand Del nous rejoignit à table. Rex et Edmund lui serrèrent la main, et Mme Oaks lui fit un grand sourire, se retenant de le prendre dans ses bras. En grande observatrice qu'elle était, elle avait remarqué que Del était encore fragile, effrayé par le contact physique.

— Tu as raté l'accueil du héros, plaisantai-je.

— Tant pis, répondit-il. Et puis, c'est toi qui le mérites, pas moi.

— Je suis tellement fière de toi, Trèfle ! s'exclama Mme Oaks.

Ma famille nous posa des questions qui n'étaient pas venues à l'esprit des autres : quel genre de chaussures et d'habits portaient les habitants des autres villages ? Seraient-ils capables de les

confectionner ? En bref, le repas fut bien agréable.

En sortant de la cantine, Del me prit à part.

— J'aimerais passer du temps avec toi, murmura-t-il. Juste toi et moi.

Seul problème : nous n'avions aucune intimité dans la maison des Oaks, et je ne connaissais aucun bâtiment vide.

— Rejoins-moi dehors une fois que tout le monde dort, ajouta-t-il.

Edmund et Rex l'emmenèrent à l'atelier pour lui montrer ce qui y avait changé. Je marchai jusqu'à la maison en compagnie de Mme Oaks. Elle passa un bras au-dessus de mes épaules, ce qui lui demanda un effort considérable : j'étais bien plus grande qu'elle. Je me penchai un peu pour lui faciliter la tâche, et elle me lança son fameux regard, celui qui voulait dire *je t'aime, je suis fière de toi et je suis contente que tu sois là, ma petite*. Avant de rencontrer les Oaks, personne ne s'intéressait à moi. Personne ne se demandait comment j'allais, ni où j'étais passée. Avec eux, je me sentais aimée.

Une fois dans la maison, je remarquai à quel point Mme Oaks l'avait transformée. Elle l'avait rendue chaleureuse. Du moins, plus chaleureuse qu'avant. Elle avait changé les lits de place et rajouté des chaises, sans doute fabriquées par Rex et Edmund. Des tissus – verts, pour la plupart – décoraient les murs.

— Il y a une question qui me trotte dans la tête depuis des semaines, lui confiai-je. Certaines personnes ont deux noms, comme vous et John Kelley, le trappeur qu'on a rencontré. Pourquoi ?

— Le premier est celui que mes parents m'ont donné à ma naissance, et le second est mon nom de famille, m'expliqua-t-elle. Tu en as un, toi aussi. Tu t'appelles Trèfle Oaks. Tu fais partie de la famille, tu sais.

J'en restai bouche bée.

— Et Del ? Est-ce qu'il est un Jensen, maintenant ?

J'espérais que non. Je ne voulais pas qu'il porte le nom d'un homme qui l'avait fait souffrir.

— Non, me rassura Mme Oaks. Il fait partie de notre famille, lui aussi.

— C'est un Oaks, comme moi ?

— À mes yeux, oui. J'aime ce garçon comme si c'était mon fils.

— Mais... balbutiai-je. Si je suis votre fille, et qu'il est votre fils...

Elle me coupa d'un geste de la main.

— Ne complique pas les choses, Trèfle !

— Mais... Un jour, vous m'avez dit que les gens qui se mariaient portaient le même nom. Est-ce que ça veut dire que Del et moi sommes mariés ?

J'avais le cerveau en bouillie. Je ne comprenais plus rien.

— Non, soupira Mme Oaks. Mais vous pouvez vous marier quand vous voulez, Trèfle.

Cela voulait dire qu'à ses yeux, Del et moi étions faits l'un pour l'autre ! Et que nous finirions ensemble, comme le garçon du jour et la fille de la nuit.

L'INTERLUDE

Cette nuit-là, la Lune avait pris sa forme de croissant. Elle était à moitié cachée par les nuages. Comme prévu, j'avais attendu que ma famille s'endorme pour rejoindre Del dehors. Mes pieds s'enfonçaient dans la neige, presque vierge si les gardes de nuit n'y avaient pas déjà laissé leurs traces.

Del mit sa main chaude dans la mienne, et il me guida à travers Soldier's Pond.

— Où est-ce que tu m'emmènes ? lui demandai-je.

Il me fit signe de me taire. C'était une surprise. On s'arrêta devant une toute petite maison dont la cheminée fumait. Del força un peu la porte pour l'ouvrir. La pièce était remplie de fauteuils et de canapés. Il y avait aussi des étagères pleines à craquer de vieux livres. Ils étaient en bien pire état que *Le Garçon du jour et la fille de la nuit*.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ?

— Le club des officiers, m'expliqua Del. Ils viennent ici quand ils ne travaillent pas, pour boire un verre et papoter. Ils ne viennent jamais la nuit. Je suis venu ici plusieurs fois pour m'isoler un peu, et personne ne m'a jamais dérangé. Si on n'allume pas de lumières et qu'on ne fait pas de bruit, on est tranquilles.

Le feu était en train de s'éteindre, alors Del le raviva en ajoutant une bûche. Ensuite, il me fit signe de le rejoindre sur le canapé devant la cheminée. Il était vieux et usé, comme la plupart des meubles à Soldier's Pond.

Qu'est-ce qu'il fait bon, ici. Je nous imaginai avec mes hommes, dans la forêt, sous la neige, et le simple fait d'y penser me donna des frissons. Nous étions bien mieux à l'abri. Del m'attira vers lui, pensant que j'avais froid.

— C'est une jolie surprise, chuchotai-je.

— Ce n'est pas pareil que la dernière fois, regretta-t-il.

Je savais de quoi il parlait : de la première nuit que nous avions

passée ensemble. Nous nous étions embrassés pendant des heures, et murmuré des choses dont je me souviendrais toute ma vie.

— Alors à nous de faire mieux, dis-je.

Je lui caressai la joue, tout doucement, traçant une ligne jusqu'à sa tempe. Il retint son souffle. Je fis une pause pour m'assurer qu'il allait bien.

— Encore... murmura-t-il.

Je passai ma main dans ses cheveux, comme la nuit où il s'était endormi la tête sur mes genoux. Peut-être serais-je capable de lui rappeler ces jolis souvenirs ? Je m'y pris avec délicatesse, évitant les mouvements brusques. Quand j'effleurai son cou avec mes ongles, il frémit de plaisir. Del se rapprocha de moi et m'enveloppa dans ses bras. Il n'avait pas l'air effrayé. Au contraire.

Il m'embrassa dans le cou, puis il remonta délicatement jusqu'à ma mâchoire. Je me mordis les lèvres pour ne pas gémir de plaisir. Sa barbe frottait contre ma peau. Il l'avait rasée à notre arrivée, mais elle avait déjà commencé à repousser. Il posa une main sur mon épaule et me força à m'allonger sur le canapé. Mon cœur battait la chamade. J'avais envie que Del me recouvre, comme une couverture...

Il s'installa sur moi et posa sa bouche sur la mienne. Une explosion de bonheur m'envahit des pieds à la tête. C'était un long baiser, doux comme un ciel d'été et chaud comme un rayon de soleil. Nous tremblions tous les deux, malgré la chaleur du feu. Del prit alors mon visage entre ses mains, et me regarda droit dans les yeux.

— Je n'aurais pas dû avoir peur, me confia-t-il. C'est... Avec toi, tout est... parfait. Même si je ne le suis pas, moi.

— Je ne suis pas parfaite non plus, murmurai-je.

Je bougeai un peu, à la recherche d'une position plus confortable. Ce simple mouvement suffit à attiser notre désir. À ce moment-là, j'étais prête à tout.

— On pourrait...

— Pas ici, décida-t-il. Je veux que ce soit spécial, Trèfle.

Il me serra fort contre lui, puis on s'emmêla comme des tiges de vigne. Je m'allongeai sur le côté, dos au feu, et je l'embrassai dans le cou.

— Je t'aime, Trèfle.

— Je t'aime aussi, répondis-je sans hésiter.

— Merci de ne pas m'avoir laissé tomber.

— Est-ce que tu m'as déjà vu baisser les bras ? le défiai-je en fronçant les sourcils.

— Jamais ! ria-t-il.

On sortit du club des officiers quelques minutes plus tard. J'avais peur que Mme Oaks se rende compte de notre absence. Dehors, la Lune se reflétait dans la neige fraîchement tombée. Nos traces avaient déjà été recouvertes, alors on en fit de nouvelles en prenant le chemin inverse.

— Je ne vais jamais réussir à m'endormir après tout ça ! grommela Del. Je vais aller courir un peu, d'accord ? Le froid ne me fera pas de mal.

C'est donc seule que je me glissai dans mes draps, le plus discrètement possible. Hélas, Mme Oaks m'avait entendue. Elle se redressa dans son lit et me pointa du doigt. *Tu ne t'en sortiras pas comme ça, jeune fille.* J'eus envie de rire, mais je me retins pour ne pas réveiller Edmund et Rex. Un peu plus tard, Del grimpa dans son lit, juste au-dessus du mien, et je m'endormis paisiblement.

Le lendemain matin, tout avait changé. Tandis que je marchais jusqu'à la cantine, des soldats que je n'avais jamais vus me saluèrent en m'appelant par mon prénom.

— Vive la Compagnie T ! hurla une sentinelle du haut de sa tour.

Je ne comprenais rien de ce qui était en train de se passer. Sceptique, je retrouvai mon équipe à l'intérieur. Ils étaient tous assis à la même table, y compris les éclaireurs de Bandit. Ils me firent de grands signes pour que je les rejoigne. Je m'exécutai, surprise par cet élan de camaraderie.

— Est-ce que quelqu'un sait pourquoi on nous traite comme des stars ? demanda Tully.

— Des stars ? répéta Bandit. C'est-à-dire ?

— Des gens importants, expliqua Morrow, le sourire aux lèvres. C'est en partie à cause de moi. Mes petites histoires ont fait le tour du village. Depuis, tout le monde pense qu'on va sauver le monde.

— Surtout Trèfle, nota Spence.

Je marmonnai dans ma barbe, me demandant ce que Morrow avait bien pu raconter aux soldats et aux villageois.

— Quel est ton projet pour le printemps ? me demanda Thornton.

Ils me regardèrent tous avec de grands yeux, visiblement excités à l'idée de repartir. Au risque de les décevoir, je n'avais encore rien prévu. Je ne voulais pas leur répondre n'importe quoi, alors je décidai d'y réfléchir tout en mangeant. Ils reprirent leur discussion. Del vint s'asseoir à côté de moi.

— On passera la zone au peigne fin tout de suite après le dégel, décidai-je enfin. Toute la horde n'aura pas survécu au froid. Une fois que l'on saura combien il en reste et vers où ils se dirigent, on décidera de la marche à suivre.

— Vous savez ce que je préfère dans tout ça ? demanda Spence, le sourire aux lèvres. C'est qu'on nous ait désinscrits du tableau de service ! Plus de garde de nuit, plus de patrouilles, plus de corvée de cuisine, plus de nettoyage des douches ni des enclos... Des vraies vacances !

— C'est vrai que c'est une bonne nouvelle, renchérit Thornton. Ça fait des années que je n'ai pas passé un hiver tranquille.

— Si certains sont jaloux, ajouta Morrow, dites-leur que vous faites partie de la Compagnie T. Ça leur rabattra le caquet.

— J'ai entendu un garde en parler, dis-je. Je ne comprends pas ce que ça veut dire.

— C'est le nom de notre escouade, m'expliqua-t-il.

— Qui l'a choisi ? demanda Bandit.

— Les hommes qui ont envie de se joindre à nous, répondit Morrow. Ils ont décidé que notre petit groupe devait porter le nom de Trèfle. D'où le T.

J'étais ravie que les histoires de Morrow aient donné envie à d'autres soldats de nous rejoindre. Ce jour-là, quinze hommes – dont Harry Carter – me proposèrent leurs services. Je me fichais de savoir s'ils se portaient volontaires pour la bonne cause ou simplement pour être exemptés de corvées pendant l'hiver. Je les accueillis à bras ouverts.

Une semaine plus tard, Zach Bigwater vint me voir. Il allait un peu mieux que la dernière fois que je l'avais vu. La mort de sa famille l'avait profondément choqué. Il était resté muet pendant des semaines, et Tegan avait lutté pour le faire manger.

— Je veux rejoindre la Compagnie T, me dit-il sans préambule.

— Pourquoi ?

— Parce que j'en ai marre de me sentir inutile.

— Qu'est-ce qui s'est passé à Salvation, Zach ?

Il ferma les yeux.

— Des dizaines de personnes sont mortes à cause de moi, murmura-t-il.

— La ville était assiégée, lui rappelai-je. Ce n'est pas ta faute.

— Si. Je me suis caché dans un coin pendant que les autres mouraient autour de moi. J'étais incapable de bouger ou d'ouvrir la bouche. J'aurais pu leur parler du tunnel plus tôt. Je suis un lâche...

— Et tu veux te faire pardonner ? devinai-je. Prouver que tu es capable de changer ?

— Oui, répondit-il. Si c'est possible.

— Alors bienvenue parmi nous.

Je ne pouvais pas lui dire non, mais il allait falloir que je garde un œil sur lui. Du moins au début.

Le nombre de volontaires augmenta au fil des semaines. Souhaitant maintenir mon équipe en forme malgré le froid et la neige qui ne cessait de tomber, j'avais demandé au colonel s'il était possible d'avoir accès à un lieu pour les entraîner. Elle avait accepté, avec son ambivalence habituelle, et nous avait attribué l'étable. Quand les vaches étaient dans leurs enclos, le lieu était assez spacieux pour accueillir tout le monde. Nos séances arrivèrent aux oreilles des nouveaux volontaires, ceux qui ne s'étaient pas encore battus au sein de la Compagnie T. Ils se mirent à s'entraîner de leur côté, soucieux de nous égaler le moment venu.

Peu à peu, mon équipe gagna en aisance et en force. Tegan maîtrisait son bâton à la perfection, alors on ajouta des bouts de métal de chaque côté pour rendre l'impact plus violent. Soldier's Pond parlait de nous comme d'une unité d'élite. À ma grande surprise, je me retrouvais à hurler les ordres que Soie nous donnait pendant nos leçons.

— Ne gaspillez pas votre énergie ! Tuez-les le plus vite possible ! Je ne veux pas de frimeurs dans mon groupe : abattez votre ennemi, puis passez à l'autre !

Ce jour-là, je pris le temps de les observer chacun leur tour. Thornton attira particulièrement mon attention.

— Tu te fatigues trop vite, lui reprochai-je. Je sais que tu es costaud, mais tu t'épuises en écrasant leurs crânes. Je veux que tu

les tues plus vite que ça.

— Montre-moi comment faire, répondit-il. Je suis prêt à apprendre.

Je trouvais incroyable qu'un vétérane comme lui accepte mes critiques sans se vexer. Au fil des semaines, je me rendis compte qu'il n'avait vraiment pas l'habitude du corps à corps. Je le fis travailler avec Bandit, et il apprit à se servir de ses deux hachettes au lieu de ses poings et de ses bottes.

Début mars, Bandit et cinq éclaireurs partirent localiser la horde. Ils revinrent une semaine plus tard, gelés et affamés. Ils avaient le visage rouge et les lèvres craquelées. Même si la neige avait disparu, le froid était encore bien là. J'espérais que les Monstres en souffraient, eux aussi.

Je me rendis à la cantine avec Bandit pour écouter son rapport. Je nous servis deux tasses de tisane bien chaude, puis on s'installa à notre table habituelle.

— Appleton est rayé de la carte.

J'hésitai à le faire répéter, tellement j'avais du mal à le croire. Appleton faisait partie des villages qui nous avaient ri au nez. Même si je leur en avais voulu à l'époque, je trouvais terrible que leur naïveté leur ait coûté la vie.

— Des survivants ?

— Non. Ils ont massacré tout le monde. J'ai l'impression que la horde est un peu moins massive, mais ils sont encore des milliers, Trèfle !

— Moi qui espérais que le froid les réduirait de moitié...

Bandit but une gorgée de tisane avant de continuer :

— Je pense que c'est pour ça qu'ils ont envahi Appleton. Là-bas, ils se nourrissent des habitants et ils ont de quoi s'abriter et se chauffer. Ils vont survivre jusqu'au printemps, c'est sûr.

La horde avait décidé d'attaquer Appleton parce que c'était un des villages les plus vulnérables de la région. Affaiblis par l'hiver, les Monstres avaient préféré s'en prendre à une cible facile. Par contre, une fois le printemps revenu, nous serions tous en danger. Soldier's Pond inclus.

— Est-ce que tu veux en parler au colonel ? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il, le sourire aux lèvres. Merci de me l'avoir demandé, et pas ordonné.

— C'est ta mission, dis-je en haussant les épaules.

Si la destruction d'un village entier ne faisait pas réagir le colonel, c'est qu'elle n'était pas aussi intelligente que je le pensais. Désormais, la horde avait un pied sur notre territoire. Si Soldier's Pond était la prochaine cible des Monstres, il fallait se préparer à un long, très long siège.

Mais on ne se laisserait pas faire.

Ma famille ne revivrait pas un tel drame. Pas une seconde fois.

À L'AIDE

Le même jour, peu de temps après le déjeuner, un messenger de Winterville débarqua à Soldier's Pond. Il avait les vêtements en lambeaux et des blessures sur tout le corps. Des blessures qui n'avaient pas l'air d'avoir été infligées par des Monstres.

Je rejoignis les gardes pour écouter ce qu'il avait à dire. Ils ne contestèrent pas ma présence. Désormais, j'avais ma place au sein de Soldier's Pond. Ils avaient l'habitude de me voir entrer et sortir du quartier général, et discuter avec le colonel.

— On a... besoin d'aide, balbutia le messenger, à bout de souffle.

— Les Mutants ? demanda Morgan qui, je venais juste de l'apprendre, était marié au colonel.

— Non. Il y a des problèmes dans le quartier sud. Dr Wilson m'a demandé de parler à Trèfle. Il a dit qu'elle comprendrait.

C'était une très mauvaise nouvelle. Les humains rendus fous par les phéromones avaient dû trouver un moyen de s'échapper. Et, si mes souvenirs étaient bons, il n'y avait pas de soldats à Winterville pour les contenir, ni pour protéger les habitants. Dr Wilson avait fait une erreur en testant les phéromones sur son propre peuple, certes, mais cela ne voulait pas dire qu'ils ne méritaient pas qu'on les sauve.

— Emmenez cet homme se faire soigner, dis-je aux gardes. Et donnez-lui à manger. Je m'occupe du reste.

— Venez avec moi, lui dit Morgan. Doc Tegan va s'occuper de vous.

Les choses avaient bien changé : ces gardes m'avaient obéi sans broncher, et ils ne faisaient même pas partie de la Compagnie T ! C'est la tête haute que je me rendis au quartier général. Je résumai la situation au colonel, lui rappelant tout ce que m'avait dit Wilson. Elle m'écouta avec attention et ne m'interrompit pas. Depuis le jour où j'avais menacé de lui trancher la gorge, elle me traitait avec respect. Ce n'était pas une mauvaise personne. Elle était juste

comme Soie : capable de prendre les pires décisions pour le bien de la communauté. Ce n'était pas un trait de caractère que je convoitais.

— Est-ce que tu as une idée du nombre de personnes atteintes ? me demanda-t-elle.

— Non, admis-je, mais je pense qu'ils ne sont pas aussi malins que les Mutants. Wilson m'a dit que leurs fonctions cérébrales ont été altérées par les phéromones. On ne devrait pas avoir trop de difficulté à les vaincre.

Ces habitants ressembleraient davantage aux Monstres que j'avais combattus au tout début, dans les tunnels.

— De combien d'hommes as-tu besoin ?

— J'en ai déjà quarante-quatre sous le coude, répondis-je.

— Alors je te laisse t'en charger. Et sache que j'ai décidé de déléguer toutes les missions de sauvetage à la Compagnie T. Maintenant que l'on en sait davantage sur ce que les Mutants prévoient de faire, je crains que ce genre d'appel à l'aide se multiplie. C'est toi qui seras responsable de ces missions, Trèfle.

— Je pensais que je n'étais pas assez âgée, lui reprochai-je.

— Je ne te demande pas de rejoindre mon armée, rétorqua-t-elle. Juste de prendre en charge certaines... situations.

— Avec tout mon respect, je décline votre offre. Le but de la Compagnie T n'est pas seulement de défendre les villages alentour, colonel. La Compagnie T est là pour en finir avec les Mutants. Nous ferons de notre mieux pour aider quiconque est dans le besoin tant que nous sommes basés à Soldier's Pond... Mais la guerre a lieu à l'extérieur et, dès que le temps le permettra, c'est là que nous irons.

Cette fois-ci, elle ne ricana pas.

— Entendu. Alors va chercher tes hommes. Et ne traînez pas trop.

— Oui, colonel.

En partant, je ne la saluai pas comme le faisaient les autres. Le colonel Park n'était pas mon chef. Je lui faisais part de ces informations par respect, pas par obligation. Je ne me laisserais pas faire. Je n'étais pas un petit pion de bois comme ceux qu'elle déplaçait sur ses cartes.

Je retrouvai mes hommes dans l'étable, prêts à commencer leur entraînement de l'après-midi. Je leur expliquai aussitôt la situation.

— Rassemblez vos affaires. On part dans une heure.

Je préparai mon sac en quelques minutes. J'étais en train d'enfiler mes bottes quand Mme Oaks me rejoignit. Elle déplia un morceau de tissu sur le lit, juste à côté de moi. C'était un triangle de couleur claire et unie, bordé avec le tissu vert que tout le monde portait à Soldier's Pond. Au centre, elle avait cousu un trèfle noir surmonté du chiffre deux et entouré le tout d'un cercle rouge. Elle avait utilisé le peu de fil qui lui restait de Salvation pour me confectionner ce cadeau.

Un cadeau dont j'ignorais l'utilité.

— C'est un drapeau de bataille, m'expliqua-t-elle. J'ai lu dans un livre que les soldats portaient haut leurs couleurs en temps de guerre, pour impressionner l'ennemi.

J'en restai bouche bée. C'était la plus belle chose qu'on pouvait m'offrir.

— Merci, murmurai-je, émue. Il est superbe. Comment est-on censé le porter ?

— Sur un bâton. Edmund est en train de t'en préparer un.

— Mais... on part d'ici quelques minutes, m'inquiétai-je.

— Je sais. Il ne va pas tarder.

Elle me regarda alors droit dans les yeux.

— Est-ce que tu as confiance en moi, Trèfle ?

— Bien sûr.

— Alors donne-moi ta carte de jeu.

Mon talisman ne me quittait jamais. Je le gardais dans ma poche où que j'aille et, tout comme moi, il avait survécu à de nombreuses batailles. Pourtant, je le lui mis dans la main sans demander d'explications. Mme Oaks sortit une aiguille en me faisant un grand sourire, puis elle se mit à coudre la carte au centre du drapeau.

— Voilà, dit-elle. C'est terminé. Tant que ce drapeau sera en sécurité, tu le seras aussi.

Mes yeux s'emplirent de larmes. Elle avait lié son talent à mes propres coutumes, en lesquelles elle ne croyait même pas ! Je la pris dans mes bras.

— Merci, Mme Oaks.

On resta ainsi un bon moment. Je sentais que quelque chose la

tracassait, et qu'elle hésitait à m'en parler. Elle prit son courage à deux mains, inspira un grand coup et se lança :

— Rex veut venir avec toi.

— Quoi ? m'écriai-je en m'écartant d'elle.

— Il a mis du temps à se remettre de la mort de Ruth, mais le temps a passé et...

— Il ne m'en a jamais parlé, dis-je. Et il n'est pas venu à nos entraînements non plus ! Dites-lui qu'il ne viendra avec nous que quand il sera prêt.

— Il va se demander pourquoi tu as accepté des étrangers, et pas lui.

— Ce sont des soldats. Rex n'en est pas un. Je refuse de l'envoyer au combat tant qu'il ne sait pas se battre. C'est trop risqué.

— Oui, je comprends.

Mme Oaks me prit une dernière fois dans ses bras, puis on marcha ensemble jusqu'aux portes du village. J'avais ordonné à mes hommes d'être prêts d'ici une heure. Il était donc hors de question que je sois en retard. Dans l'enclave, Soie nous répétait tout le temps qu'il fallait *montrer l'exemple* aux autres. Je n'étais pas d'accord avec tout ce qu'elle nous disait, mais cette phrase-là m'avait marquée.

Comme promis, Edmund nous rejoignit avec une tige en métal. Elle n'était ni trop longue, ni trop lourde à porter. Mme Oaks accrocha mon drapeau au bout pendant que je comptais mes hommes. Del, Thornton, Tegan, Zach Bigwater, Harry Carter, Morrow, Tully, Spence et tous les éclaireurs étaient là. Les nouvelles recrues aussi. Je m'étais forcée à apprendre par cœur leurs noms.

— On est au complet, déclarai-je. En marche, Compagnie T !

Notre drapeau remonta le moral des troupes, qui était au plus bas au moment du départ. Ils le portèrent chacun leur tour, s'amusant à décider qui serait le prochain à en avoir le privilège : celui qui chanterait le mieux, celui qui raconterait la meilleure blague...

Dans les plaines, le terrain était soit trop boueux, soit trop gelé. Il fallait prendre garde en marchant. Bandit et ses éclaireurs avaient pris de l'avance sur nous, traçant la route la plus sûre jusqu'à Winterville. Je ne savais pas du tout ce qui nous attendait là-bas, alors je préférais économiser notre énergie. Il ne me tardait pas de me battre contre des humains. La seule fois où cela ne m'avait pas dérangée, c'était quand j'avais tué Gary Miles, le soldat de Salvation

qui abusait des filles.

Malgré le froid et la boue, on arriva assez vite. On attendit les éclaireurs à l'entrée de la ville. Nous étions tous tendus. À l'affût. Des cris inhumains et des grognements stridents nous parvenaient de temps en temps, bien différents de ceux des Monstres.

— C'est horrible, murmura Tegan.

Bandit revint avec son équipe peu de temps après.

— Je n'ai jamais vu ça de ma vie, bredouilla-t-il en reprenant son souffle. Toutes les maisons sont barricadées de l'intérieur. Et la ville...

— Continue, ordonnai-je.

— La ville est envahie. Ils sont partout. Ils attaquent tout ce qui bouge, et ils... ils se mangent entre eux.

— Combien sont-ils ?

— Entre soixante-quinze et cent.

— Est-ce qu'ils attaquent en groupe ?

— Non. Ils se battent entre eux pour accéder aux maisons. C'est... terrible. Tu comprendras quand tu y seras.

Armée de ces informations troublantes, je me retournai vers les autres.

— On se sépare en quatre équipes de onze. Je nommerai quelqu'un à la tête de chacune, et vous suivrez ses ordres comme si c'étaient les miens. Entendu ?

— Oui, chef ! répondirent-ils à l'unisson.

— Ces gens comptent sur nous pour les sauver. Je ne sais pas si la maladie développée chez ces personnes est contagieuse, alors évitez les morsures.

Tegan bondit à ces mots. J'en déduisis qu'elle avait quelque chose à dire.

— Certaines maladies se transmettent par le sang, déclara-t-elle. Soyez prudents. Essayez de ne pas vous en mettre dans les yeux ou dans la bouche et, si vous avez des plaies ouvertes, recouvrez-les.

— Rien d'autre à ajouter, Doc ? lui demandai-je.

Elle rougissait de plaisir à chaque fois que je l'appelais ainsi. Elle me fit signe que non.

— Parfait. Et, quoi qu'il arrive, ne vous laissez pas impressionner.

Je sais que ce sont des humains comme vous et moi, mais il n'y a rien d'autre à faire. Leur état est trop avancé. Dites-vous que vous leur rendez service. La mort sera leur délivrance.

Mon discours me parut cruel, mais les hommes avaient semblé boire mes paroles.

— Voilà les chefs d'équipes : Bandit, Del, Morrow et moi-même.

Le conteur sembla surpris. Je l'avais choisi pour son intelligence, sa sagesse et sa patience, qualités dont il avait fait preuve auprès de Tegan pendant leurs entraînements.

Mes hommes se divisèrent en quatre groupes. Je me retrouvai avec Thornton, Spence, Tegan, Zach Bigwater, trois éclaireurs et trois nouvelles recrues. C'était une équipe équilibrée, avec suffisamment d'hommes expérimentés pour compenser si jamais Zach paniquait.

— Est-ce que tout le monde se souvient de son équipe ? demandai-je.

À l'unisson, ils me répondirent que oui.

— Parfait. Bandit, tu te charges de la zone est. Je prends la zone ouest. Del au nord et Morrow au sud, l'endroit où tout a commencé. Compris ?

— Compris, répondirent Bandit et Morrow.

Del s'approcha de moi, faisant signe à son équipe de l'attendre.

— Tu es sûre de ce que tu fais ? murmura-t-il. De me nommer chef d'équipe ?

Je savais qu'il avait perdu confiance en lui, et qu'il pensait ne plus être le Chasseur qu'il avait été... Mais il fallait que Del arrête de marcher dans mon ombre. Il était aussi fort qu'avant, peut-être même davantage. C'était la personne la plus courageuse que je connaissais.

Il était temps qu'il en prenne conscience.

Je le regardai droit dans les yeux. Pas comme la fille qui l'aimait, ni comme la Chasseuse avec qui il faisait équipe dans les tunnels, mais comme son chef.

— Est-ce que tu oses remettre mon choix en question ? le défiai-je.

Il ferma les yeux et poussa un soupir avant de me répondre.

— Non, chef.

Tout penaud, il retourna auprès de son équipe. Je haussai la voix pour que tout le monde m'entende.

— Quand vous aurez nettoyé la zone qui vous a été assignée, dirigez-vous vers le laboratoire. C'est un bâtiment blanc et sans fenêtre, au centre de la ville. Vous ne pourrez pas le rater. Courage, soldats ! Il est temps de sauver Winterville.

LE MASSACRE

Rien ne pouvait nous préparer à ce qui nous attendait.

Winterville empestait la mort. Les murs pâles des bâtiments étaient recouverts de giclures de sang. Quelques mètres plus loin, dix humains affamés étaient en train de s'acharner sur les fenêtres d'une maison. Quand ils nous entendirent approcher, ils se précipitèrent sur nous, la bouche grande ouverte. Ils avaient les yeux injectés de sang et les ongles longs et jaunâtres.

J'avais beau avoir ordonné à mes hommes de tuer sans pitié, j'eus du mal à dégainer mes couteaux. Ces pauvres gens ne méritaient pas de mourir. Dr Wilson était responsable de leur état, pas eux. Le premier qui se jeta sur moi avait l'âge d'Edmund. C'était peut-être un ancien fermier, un homme normal qui aimait sa famille... *Pitié, donnez-moi la force d'accomplir cette tâche.*

La gorge serrée et le cœur lourd, je sortis mes couteaux et tuai l'homme en un coup. Près de moi, Tegan maniait son bâton avec aisance et précision, reproduisant les mouvements que Morrow lui avait appris. Nous étions tous en train de nous battre. Tous, sauf un. Zach était paralysé. Il ne bougeait pas d'un centimètre. Quand on en eut enfin fini, il se pencha en avant et vomit son petit déjeuner.

— Comment osez-vous ? nous reprocha-t-il. Ce sont des gens comme nous !

Tegan avait les larmes aux yeux.

— On les a libérés, Zach, se défendit-elle. Mets-toi donc à leur place !

Je fis le tour des victimes, prenant garde à ne pas toucher leur sang. Thornton fit un signe de croix. Un jour, j'avais vu Morgan faire exactement le même geste, et il m'avait expliqué à quoi cela servait. N'étant pas croyante, j'avais du mal à comprendre ce genre de coutumes.

— Ils sont vraiment comme nous, soupira Thornton. Regardez-les !

Désormais sans vie, les visages de nos ennemis avaient perdu leur folie et semblaient à nouveau humains. Je fermai leurs paupières, les unes après les autres. On aurait dit qu'ils dormaient. En repartant, je me faufilai jusqu'à Zach.

— La prochaine bagarre risque d'être encore plus rude, chuchotai-je. Ne nous laisse pas tomber.

— D'accord, répondit-il, rouge de honte. Ça ne se reproduira pas, je te le promets.

Il me faisait de la peine. Ce pauvre garçon avait perdu toute sa famille, et il devait apprendre à se battre contre son gré. S'adapter ou mourir : voilà à quoi étaient réduites nos vies dans ce monde. Zach devrait faire preuve de courage et empoigner son arme, ou bien sa propre lâcheté le hanterait jusqu'à sa mort. Il fallait qu'il apprenne à se faire confiance.

Un autre groupe attaqua au moment où nous tournions dans une rue. Ils étaient une vingtaine. Nous étions moins nombreux qu'eux, mais ils étaient fous et affaiblis par la faim, ce qui les rendait vulnérables. Certains s'étaient nourris de leur propre chair, et d'autres s'étaient grignotés entre eux. Leur peau était parsemée de morsures rouges et violettes.

Mes hommes se mirent en position pour empêcher l'ennemi de nous encercler, comme nous l'avions appris en séances d'entraînement. Cette fois, Zach dégaina ses armes. Cette bataille était plus compliquée que la première, mais chacun s'en sortait plutôt bien. Tegan en frappa un aux jambes avec son bâton, et Thornton l'acheva d'un coup de hache. Je restai aux côtés de Zach pour le protéger, le temps qu'il trouve ses marques. Il n'était pas doué, mais il était plein de bonne volonté. Il planta un couteau dans la gorge d'un homme, et je pris le relais en la lui tranchant, terminant par un coup de pied pour éviter le jet de sang. J'en reçus un peu sur mon pantalon. Spence était à côté de moi, combattant avec son couteau, son fusil et ses bottes.

En quelques minutes, nous les avions tous mis à terre.

— Est-ce qu'il y a des blessés ? demandai-je. Personne ne s'est fait mordre ?

— Si, murmura Danbury. Moi.

Danbury faisait partie des nouvelles recrues. Il avait une main posée sur son coude. Je me rapprochai de lui pour étudier la plaie : la chair était à vif.

— Tu ne vas pas te transformer en Mutant, le rassurai-je.

— Ces gens sont devenus fous à cause des phéromones créées par le Dr Wilson, renchérit Tegan. Pas en se faisant mordre. Je vous ai demandé de faire attention, mais c'était par simple précaution.

— Vous devriez me tuer, dit Danbury. Au cas où.

— Non, rétorquai-je. Finissons de nettoyer la ville, puis j'irai rendre visite au Dr Wilson pour lui demander s'il y a un risque.

— Promettez-moi de m'achever si je deviens comme eux, implorai-je.

— Je m'en chargerai, dis-je. Ne t'inquiète pas.

Je venais de promettre à ce garçon de mettre fin à ses jours. Le monde était vraiment devenu fou.

— Laisse-moi nettoyer ta plaie, proposa Tegan.

Elle enfila des gants en cuir fin, puis elle attrapa le bras de Danbury et versa de l'antiseptique sur la morsure. Ensuite, elle y étala une bonne épaisseur de baume et enroula le coude dans un bout de tissu. Comme à chaque fois qu'elle soignait quelqu'un, les hommes de la Compagnie T étaient hypnotisés par les faits et gestes de mon amie. Je ne savais pas si c'était parce qu'elle était jolie, ou parce que ses talents de docteur les impressionnaient. Peut-être y avait-il un peu des deux.

— Je ne comprends pas pourquoi personne n'a réussi à maîtriser l'invasion avant nous, dit Spence. Après tout, ce n'est pas si compliqué que ça.

— Les habitants de Winterville ne sont pas des soldats, répondit Zach. Ils ne savent pas se battre.

On traversa la ville, à l'affût du moindre mouvement, mais on ne croisa que quelques humains solitaires. L'un d'eux était si faible qu'il se mit à genoux en nous voyant arriver.

— Pauvre gars, murmura Spence.

Il lui tira une balle dans la tête. L'homme tomba en arrière. Je crus voir, au moment de sa mort, une étincelle de joie dans son regard. Comme s'il était content que la fin ait enfin sonné.

— J'aimerais toucher un mot au Dr Wilson, moi aussi, grommela Thornton en levant sa hache.

J'en déduisis qu'il voulait rencontrer le scientifique pour lui couper la tête, pas pour lui demander des explications. Il faudrait que je calme mes hommes avant de lui rendre visite, sinon, cela risquait de mal tourner.

C'est à ce moment-là que j'entendis de nouveaux bruits. Je levai la main pour faire taire tout le monde. J'avancai avec prudence, et mes hommes m'emboîtèrent le pas. Un peu plus loin, une maison avait été envahie. La porte d'entrée était grande ouverte, et il y avait du sang par terre.

— Il n'y aura pas assez de place pour tout le monde, chuchotai-je. J'ai besoin de quatre personnes. Les six autres restent dehors pour monter la garde.

Thornton et Spence avancèrent d'un pas, puis Zach et Danbury. Je n'aurais pas choisi ces deux-là, mais je ne voulais pas que mon équipe pense que j'avais des chouchous. Je leur fis signe de me suivre, et on entra le plus discrètement possible. La maison était plongée dans l'obscurité. L'air était humide, teinté d'une odeur de moisi. Le sol était recouvert de sang et d'excréments. Les cloisons étaient branlantes. Cette ville était construite de bric et de broc, avec des matériaux datant de l'ancien temps utilisés par des gens qui n'y comprenaient rien.

J'entendis quelqu'un se déplacer dans une autre pièce. J'en eus la chair de poule. Quelques secondes plus tard, une femme apparut, traînant un bras arraché derrière elle. Elle n'avait plus rien d'humain. Elle avait le visage bouffi et le ventre gonflé par son repas. On s'écarta pour faire de la place à Spence. Pas la peine de prendre le risque de se faire mordre : il la tuerait à distance. Il attrapa son fusil et visa la poitrine. Cela ne suffit pas.

— Encore, ordonna Thornton.

Spence tira une seconde fois, visant entre les deux yeux. Elle s'effondra aussitôt.

— Je doute qu'il y ait des survivants, soupirai-je. Mais je préfère vérifier. Thornton, avec moi. Les autres : gardez l'entrée.

— Oui, chef.

On traversa la pièce, puis on entra dans la chambre.

Je n'avais jamais vu cela de ma vie. Horrifiée, je reculai et percutai Thornton. Il m'attrapa à temps pour m'empêcher de tomber en arrière.

Des morceaux de viande et d'os jonchaient le sol. Les habitants de la maison avaient été dépecés, et on ne pouvait même pas deviner quelle partie appartenait à qui. C'était un vrai massacre.

C'est alors qu'une femme, dévorée de la taille jusqu'aux pieds, ouvrit les yeux.

— Tuez-moi... murmura-t-elle.

— Je m'en occupe, me dit Thornton.

Tant mieux. Je ne voulais pas poser un seul pied dans cette pièce. Il traversa la chambre en pataugeant dans les flaques de sang, et il acheva la victime d'un coup de hache. Choquée, je reculai à tâtons jusqu'à la pièce principale. Je fermai les yeux, mais les images ne voulaient pas partir. Je fus alors prise de tremblements incontrôlables... jusqu'à ce que Thornton pose sa grande main sur mon bras.

— Ça va aller, petite. J'ai travaillé à l'abattoir pendant des années, tu sais. Sinon, je n'y serais jamais arrivé.

On fit le tour de la maison pour s'assurer que le danger était bel et bien derrière nous. Thornton garda une main sur mon bras du début à la fin. J'avançai la peur au ventre, craignant de tomber sur un enfant dans le même état que sa mère... Heureusement, les autres pièces étaient vides. Je me précipitai vers la sortie et, quand les autres virent ma tête, ils ne me posèrent pas de questions.

— Allons-y. Je ne dormirai pas sur mes deux oreilles tant que toutes ces créatures ne seront pas mortes.

Ce jour-là, je tuai six humains de plus. Une fois notre zone nettoyée, je décidai de mettre fin à notre mission. Nous étions épuisés, et la nuit ne tarderait pas à tomber. Je sentais aussi que l'équipe était sous tension : Danbury s'inquiétait pour sa morsure, et les autres n'étaient pas rassurés non plus.

— Cette ville est maudite, murmura Zach, le visage rougi par le soleil couchant. C'est Dieu qui les a punis.

— Foutaises ! protesta Spence.

Je les interrompis avant qu'ils n'en viennent aux mains.

— Allons rejoindre les autres, ordonnai-je. J'espère que tout s'est bien passé de leur côté.

On marcha jusqu'au laboratoire de Wilson, où l'équipe de Bandit nous attendait déjà. Ils étaient tous couverts de sang. Tegan se jeta sur eux, sa trousse de secours dans les mains. Bandit se rapprocha de moi pour faire son rapport :

— On en a tué une trentaine. Je ne sais pas combien d'habitants ont survécu à l'attaque.

— C'est difficile à dire, soupirai-je. Ils ne vont pas sortir de leurs cachettes tant qu'ils ne savent pas qu'ils sont en sécurité.

Je comptai le nombre de soldats de son équipe... et je découvris qu'il en manquait un.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il y a eu... des complications. À l'intérieur d'une maison. Le temps que je réagisse, il était trop tard.

Del et ses hommes nous rejoignirent peu de temps après. Je l'examinai des pieds à la tête. Il était blessé par endroits, mais pas de morsures en vue. Je lui fis un grand sourire, soulagée de le voir sain et sauf.

Morrow et son équipe arrivèrent les derniers, eux aussi avec un homme en moins. Nous n'étions plus que quarante-deux.

— À nous deux, Wilson.

Le vieil homme avait pris de gros risques en libérant les phéromones sur Winterville. Il était temps qu'il en assume les conséquences.

L'ACCALMIE

La porte était fermée à clé. Je tambourinai des deux poings jusqu'à ce que Wilson réagisse.

— Qui est là ?

— La Compagnie T ! hurlèrent mes hommes.

Je l'entendis déverrouiller plusieurs loquets, puis il ouvrit la porte en grand et nous laissa entrer dans le laboratoire. Je me sentis plus en sécurité une fois à l'intérieur. Wilson avait pris un gros coup de vieux depuis notre dernière rencontre. Il avait aussi beaucoup maigri.

— Fermez la porte derrière vous, exigea-t-il.

On suivit Wilson jusqu'à la pièce où il nous avait accueillis avec Del, quelques mois auparavant. La tension était palpable.

— Qu'est-ce qu'on attend pour attacher ce salopard ? s'énerva un des éclaireurs.

Je le fusillai du regard.

— On est ici pour *aider* Winterville, lui rappelai-je. Pas pour punir qui que ce soit. C'est aux habitants de décider de son sort. Pas à nous.

Wilson frappa du poing sur la table, faisant vibrer tous les flacons qui la recouvraient.

— Ce sont *eux* qui m'ont imploré de trouver une solution ! se défendit-il. Je leur ai dit que ça me prendrait des années, mais ils ont insisté pour que je fasse un essai ! Même Emilia, votre colonel, m'a mis la pression.

Cela cloua le bec à tout le monde.

C'est alors que je me rendis compte du silence qui régnait dans le laboratoire. Plus de gromements, ni d'odeur de Monstre.

— Où est passé votre copain ? demandai-je à Wilson.

— Il est mort de vieillesse, regretta-t-il. L'état des Mutants se

dégrade d'un coup, vous savez. Une fois affaiblis, ils meurent très vite. J'ai fait de mon mieux pour qu'il parte en paix.

Quelle horreur : cet homme avait passé des jours au chevet d'un Monstre pendant que les habitants se dévoraient entre eux et semaient la panique dans le village !

Tegan, elle, semblait plus fascinée que gênée.

— Avez-vous appris quelque chose sur leur physiologie ? lui demanda-t-elle. Vous êtes la première personne que je rencontre qui ait examiné un Mutant...

— Pourtant, je ne suis pas le premier.

— C'est-à-dire ? intervint Tully.

— Winterville a toujours été scindée en deux, soupira Wilson. D'un côté, il y avait les scientifiques qui étudiaient le virus Metanoia et développaient un vaccin pour le traiter et, de l'autre, les amateurs qui leur donnaient un coup de main.

— Et je suppose que ce sont ces *amateurs* qui faisaient tout le boulot, bougonna Thornton.

Les autres grognèrent dans leurs barbes. La tension montait, montait... Il fallait que je leur change les idées, sinon, ils finiraient par tuer ce pauvre homme. Je savais comment l'espèce humaine fonctionnait : il fallait *toujours* chercher un coupable. J'avais été condamnée à tort plus d'une fois. Je savais de quoi je parlais. C'est pourquoi je refusais que mes hommes se servent de Wilson comme bouc émissaire.

— Si je comprends bien, reprit Tegan, cette ville était une base scientifique ?

— Oui, c'est pour ça que j'ai tous ces équipements, répondit Wilson. Beaucoup de machines sont en panne depuis des années, et les seules personnes capables de les réparer sont mortes il y a bien longtemps. Mon père m'a beaucoup appris. C'est grâce à lui que j'ai réussi à créer ce sérum. Hélas, c'est la pire erreur que j'aie faite de ma vie.

— Et le virus Metanoia ? coupa Tegan. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est ce qui a détruit notre monde, soupira-t-il.

— Vous allez payer pour ce que vous avez fait, menaça Spence. Non seulement vous êtes responsable de ces horreurs, mais vous avez aussi risqué la vie d'un pauvre gars, tout ça pour qu'on vous aide à nettoyer derrière vous !

— Est-ce que Marcus va bien ?

À sa place, cela aurait été la première question que j'aurais posée. L'inquiétude tardive de Wilson pour le messenger qu'il nous avait envoyé ne plut pas à mes hommes.

— Oui, il va bien, répondis-je. Il était en bonne santé au moment de notre départ.

Danbury se racla la gorge pour se rappeler à ma mémoire. Il avait les yeux rouges et le visage pâle.

— Cet homme s'est fait mordre par une des victimes, expliquai-je à Wilson. Est-ce que c'est dangereux ?

— Pas plus que de se faire mordre par un humain normal. La détérioration mentale des victimes est due aux phéromones, pas à un virus.

Une fois tout le monde rassuré et calmé, Tegan harcela Wilson de questions. Mes hommes, eux, étaient fatigués et affamés.

— Installez-vous où vous voulez pour dormir, déclarai-je, et mangez ce qui reste dans vos sacs. On rendra visite aux habitants demain matin, et on les aidera à nettoyer la ville. Ensuite, vous aurez droit à un repas bien chaud.

Danbury enleva son bandage et jeta un œil à son coude.

— Je n'ai rien compris à son charabia, me confia-t-il.

— Tu ne vas pas devenir fou, clarifiai-je. Mais ne laisse pas la morsure s'infecter, d'accord ?

Mes hommes s'éparpillèrent dans le laboratoire et étalèrent leurs couvertures par terre. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, mais j'étais trop épuisée pour manger. Je sortis de la pièce, et je marchai jusqu'à celle où Wilson gardait Timothy. Sa cage était désormais vide et propre. Cela empestait le désinfectant.

Del me rejoignit quelques secondes plus tard.

— J'ai du mal à les imaginer en train de mourir de vieillesse, murmura-t-il à mon oreille. Comme des gens normaux.

Plus les Monstres évoluaient, plus ils nous ressemblaient. D'ici quelques générations, ils parleraient et penseraient comme nous, et ils se reproduiraient de plus en plus vite. Au fond, peut-être que les Monstres étaient censés survivre, pas les humains. Si c'était le cas, comment combattre la nature à une si grande échelle ?

Je posai ma tête contre l'encadrement de la porte. J'avais besoin

de calme. Del m'enveloppa dans ses bras et posa son menton sur mon épaule. Sa chaleur me réconforta. C'était un vrai fardeau que de s'occuper d'autant de gens en même temps. Voilà pourquoi la plupart des chefs perdaient la tête avec le temps !

— Tu avais raison, ajouta Del.

— À propos de quoi ?

— Je t'en ai voulu quand tu m'as nommé chef de l'équipe, mais ça m'a fait du bien.

— Je savais que tu en étais capable.

— J'avais tellement peur de paniquer, ou de me refermer sur moi-même...

— Tu es courageux, Del.

— Peut-être, mais c'est plus difficile quand on est responsable des autres.

Je ne pouvais qu'être d'accord avec lui.

— Les obstacles te rendent plus fort, ajoutai-je. C'est ce que j'aime chez toi. Entre autres.

Le sourire jusqu'aux oreilles, Del déposa un baiser dans mon cou.

— Allons voir s'il y a un endroit où se laver.

Bonne idée. Je n'avais pas envie de dormir avec la poussière et le sang de la journée sur moi. Je le suivis dans le labyrinthe des couloirs, jusqu'à ce qu'on trouve une pièce avec un robinet. Je me lavai en premier, puis je l'attendis dehors. J'aurais tellement aimé entrevoir Del sans ses vêtements... Hélas, ce n'était ni le bon moment, ni le bon endroit. Il sortit au bout de quelques minutes. Ses cheveux mouillés lui tombaient sur les yeux. Il les laissait pousser pendant l'hiver et les coupait dès l'arrivée de l'été. Moi, je l'aimais autant avec les cheveux longs qu'avec les cheveux courts.

— Je pourrais passer mon temps à te regarder, me dit-il. Jamais je ne m'en lasserai.

Il n'imaginait pas à quel point ces mots me faisaient plaisir. Quand il me regardait, il me voyait *moi*. Mon corps changerait avec les années, mais la personne à l'intérieur resterait la même. Et il le savait.

C'est le cœur un peu plus léger qu'on rejoignit les autres. Ils nous demandèrent aussitôt où nous nous étions lavés, puis ils s'y rendirent par groupes de deux ou trois. Le fait qu'ils prennent

exemple sur moi me rassura : je n'étais pas une si mauvaise chef que ça ! Avec Del, on mangea de la viande sèche et du pain rassis, comme d'habitude. En buvant mes quelques gorgées d'eau tiède, je ne pus m'empêcher de repenser à l'oie rôtie que préparait Mme Oaks à Salvation. Aux pommes de terres douces et crémeuses qui nageaient dans le beurre et le miel. Au pain et aux haricots verts, aux fraises à la crème...

— Est-ce que tu as mal quelque part ? s'inquiéta Bandit.

— On peut dire ça, oui.

Je pris le temps de décrire à Del et Bandit à quoi j'étais en train de penser, et ils salivèrent autant que moi.

— Tu es la fille la plus cruelle que je connaisse ! rigola Del.

Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vu plaisanter ainsi. J'étais en train de retrouver le Del des débuts.

— J'aimerais parler à Trèfle en privé, annonça Bandit. Ça ne te dérange pas ?

— C'est à elle de décider, répondit Del.

— Ne t'inquiète pas, je ne veux pas prendre ta place. J'ai juste quelque chose à lui dire.

Je n'aimais pas du tout que Bandit passe par l'intermédiaire de Del pour me parler à *moi*. Après tout, ce n'était pas à lui de décider à ma place. Il me fit signe de le suivre, et on marcha jusqu'à la porte d'entrée du laboratoire. Il ne voulait pas que les autres nous entendent.

— Je t'écoute, lui dis-je.

Il croisa les bras, mais pas de manière défensive. On aurait plutôt dit qu'il avait besoin que quelqu'un le prenne dans ses bras, un réconfort que je ne pouvais hélas pas lui offrir.

— Dans le gang, quand je prenais une décision, je m'y tenais. Peu importe ce qu'en pensaient les autres. J'étais persuadé que j'étais capable de faire plier *qui je voulais*. Quand je t'ai rencontrée, et quand j'ai commencé à... t'apprécier, j'ai pensé que j'arriverais à te manipuler, toi aussi. Je me fichais de savoir ce que tu ressentais. Je te voyais comme une récompense, pas comme une personne.

Il fit une pause pour reprendre son souffle.

— Je tenais à m'en excuser, Trèfle. Le jour où j'ai compris que tu ne voulais pas de moi, je l'ai vraiment mal pris. Je suis mauvais perdant.

— Comme beaucoup de gens, marmonnai-je.

— En tout cas, ce que je voulais te dire, c'est que j'accepte ta proposition. Je veux bien redevenir ton ami. Et je vais en parler à Del, pour le rassurer. Il ne m'a jamais aimé, et il a bien raison.

— D'accord.

— Autre chose : est-ce que tu pourras fermer la porte à clé derrière moi ?

— Pourquoi ? m'inquiétai-je.

— Ne t'en fais pas, Trèfle. J'ai juste besoin de prendre l'air.

La mort de son coéquipier le tourmentait. Il pensait sûrement que, s'il avait été plus rapide ou plus malin, il aurait pu le sauver. La mort de Veinard m'avait appris que, parfois, il était impossible de sauver les autres. Parfois, ils faisaient preuve d'héroïsme. Parfois de stupidité. Ces morts-là étaient les plus dures à supporter.

— Fais attention à toi, murmurai-je.

— J'y compte bien.

Bandit déverrouilla les loquets les uns après les autres puis il s'engouffra, sans se retourner, dans la pénombre de Winterville.

LE NETTOYAGE

Je passai la nuit à me faire du souci pour Bandit. Au petit matin, toujours aucun signe de lui. Je me levai en même temps que les autres et, après m'être débarbouillée, je mis le nez dehors pour voir dans quel état était Winterville. Mes hommes me suivirent sans que je le leur demande. À la lumière du jour, les dégâts étaient d'autant plus visibles. Heureusement, rien n'était irrémédiable. Wilson nous rejoignit à l'extérieur. Il était aveuglé par le soleil, comme s'il n'était jamais sorti de sa vie.

— Il faut faire sonner la cloche, nous informa-t-il. Les habitants sauront qu'ils sont hors de danger. Elle est dans l'église, le bâtiment avec la croix.

Il m'expliqua quelles rues emprunter avant de retourner dans son laboratoire, les yeux plissés. Toute l'équipe me suivit de près à travers la ville.

— Où est Bandit ? me demanda Tegan.

— Il est parti faire un tour. Il a du mal à se remettre de la mort d'Hammond.

Une fois devant l'église, je demandai à Del de m'accompagner, et à mes hommes de nous attendre dehors. À l'intérieur, les boiseries étaient arrachées et griffées, et il y avait du sang et des excréments partout. L'odeur était insoutenable. Je recouvris mon nez et ma bouche d'une main tandis que nous avancions dans la semi-pénombre.

— Et dire que ce sont des humains qui sont responsables de tout ça, déplora Del.

Cette relation de cause à effet me hantait jour et nuit. Les humains avaient eu si peur les uns des autres qu'ils étaient allés jusqu'à inventer une arme capable de transformer les hommes en Monstres. Puis ces Monstres avaient tué tellement de monde que la race humaine avait été menacée d'extinction. Et, encore une fois, l'homme avait trouvé un moyen de détruire sa propre création, non sans faire du mal aux humains alentour.

Ce cercle vicieux m'épuisait. Serais-je vraiment capable de faire la différence ? De changer le monde ? J'aimais penser que le destin m'avait fait survivre jusque-là parce que j'avais un rôle important à jouer... Mais peut-être avais-je tort. Peut-être n'y avait-il ni signes, ni destin. Seulement une chaîne incessante d'événements tragiques, allégée de temps à autres par de petits moments de joie.

On se retrouva devant un escalier raide et squelettique, qui menait à la petite tour d'où pendait la cloche. Del monta et tira sur la corde pour la faire sonner, puis il me rejoignit en bas.

On quitta l'église main dans la main. Les habitants de Winterville étaient en train de sortir de leurs maisons, à la fois curieux et méfiants.

— Qui nous a sauvés ? demanda une vieille dame. À qui doit-on ce miracle ?

— À la Compagnie T ! répondirent mes hommes.

De tous côtés, les habitants poussèrent des hourras. Ils avaient le teint blafard et les traits tirés, et ils nous regardaient tous avec adoration. Certaines personnes me prirent les mains, d'autres les embrassèrent. Confuse, je me tournai vers Del. Il haussa les épaules et s'écarta subtilement de nos adorateurs.

— Ça suffit, bredouillai-je. J'aimerais parler à la personne qui dirige Winterville.

Un couple de l'âge des Oaks se fraya alors un chemin à travers la foule.

— Agnes Meriwether, se présenta la femme. Je suis le maire de Winterville. Et voici mon mari Lem.

— Avez-vous l'intention de punir le Dr Wilson ? leur demandai-je.

Elle me regarda comme si j'avais perdu la tête.

— Pourquoi donc ? s'indigna-t-elle. Il n'a fait qu'obéir à nos ordres ! Cette dernière année, les attaques de Mutants se sont multipliées. Étant en manque de soldats et d'armes, nous avons décidé de faire appel à la science. J'assume parfaitement ce choix.

— Les solutions les plus rapides ne sont pas les meilleures, bougonna Tegan.

— Je sais, soupira Mme Meriwether. J'aurais mieux fait d'écouter le Dr Wilson. Il m'avait prévenue. Les phéromones ont fonctionné au début. Ce n'est que plus tard que la situation s'est envenimée. Certains habitants sont devenus fous. Quatorze d'entre eux se sont

entretués.

— Et vous les avez parqués comme des bêtes, lui reprocha Morrow. C'est barbare ! Vous auriez mieux fait de les tuer.

— C'est ce que j'avais dit, murmura Lem.

— Je ne voulais pas tuer tous ces gens avant de savoir s'il existait un antidote, se défendit Agnes. C'est pourquoi j'ai demandé au Dr Wilson d'en fabriquer un.

— Mais il n'a pas réussi, lui rappelai-je. Et votre prison temporaire n'a pas tenu le coup.

— Je sais. Je n'ai pris que des mauvaises décisions.

— Ne comptez pas sur nous pour réparer tout ça, madame Meriwether ! hurla une dame dans la foule.

Je levai haut la main pour la faire taire. Trêve de bavardages : il était temps de nettoyer la ville. Je divisai mes hommes en quatre équipes, comme la veille. Cette fois, il fallait creuser une fosse commune et y apporter les cadavres. Nous n'avions pas le temps de creuser une tombe pour chaque victime.

Je travaillai aux côtés de mes compagnons, traînant les cadavres sanglants des maisons et des rues jusqu'à la fosse. Quand arriva midi, j'avais déjà mal aux bras et aux jambes. Tegan, elle, examinait les habitants un à un et s'occupait de ceux qui en avaient besoin.

Une fois les cadavres empilés dans la fosse, on les recouvrit de terre. Personne ne dit un mot. Peu à peu, le monticule s'éleva au-dessus du niveau de l'herbe. Les hommes de Winterville apportèrent du bois, des pierres, des clous et des marteaux et construisirent un monument pour honorer leurs morts. Le corps et l'âme abattus, je m'installai à l'ombre pour les observer à l'œuvre. Mme Meriwether convoqua le pasteur, qui nous rejoignit avec un vieux livre à la main.

— « Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux : un temps pour naître, et un temps pour mourir ; un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui a été planté. Ne pleurez plus, mes enfants. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu. »

La Compagnie T me rejoignit à la fin de la cérémonie. De leurs côtés, les habitants de Winterville séchèrent leurs larmes, comme si leurs proches reposaient désormais en paix. Peut-être avaient-ils raison... Après tout, je n'avais aucune idée de ce qui nous attendait

après la mort.

— Merci encore pour votre aide, me dit Mme Meriwether. Nous vous invitons à passer la soirée avec nous, si vous le souhaitez. Il est dans nos habitudes d'organiser un grand repas en l'honneur de nos morts. Nous en profitons pour préparer leurs plats préférés, parler des bons moments passés avec eux... C'est un rituel qui nous aide à faire le deuil.

— Ce serait un honneur de partager ce repas avec vous, répondis-je.

En vérité, je n'avais pas envie de rester à Winterville une minute de plus.

Le repas eut lieu sur la place. Les gens vidèrent leurs placards et apportèrent tout ce qui leur restait de mangeable. Hommes et femmes faisaient la cuisine ensemble, ce qui me plut beaucoup. Ils allumèrent plusieurs feux et mirent la viande à rôtir, les légumes à bouillir et les fruits à cuire. D'autres habitants prirent le temps d'effacer les traces de sang qui restaient sur les murs et le sol, chiffons et seaux d'eau à la main.

Je fermai les yeux un instant, appréciant les bonnes odeurs de cuisine. J'avais tellement faim... J'aurais pu avaler n'importe quoi.

Tegan vint s'asseoir à côté de moi.

— Est-ce que tu penses que les gens vont reprendre leur vie d'avant, comme si de rien n'était ?

— Je ne sais pas, Tegan.

— Qu'est-ce qu'on fait, demain ?

— On va retenter notre chance dans les villages alentour. Essayer de recruter à nouveau. Notre victoire de l'automne les aura peut-être fait changer d'avis.

— Bonne idée.

Quelques minutes plus tard, un groupe de marchands interrompit les préparatifs de la fête. Des hommes à la barbe et aux cheveux grisonnants, et à la peau brunie par le soleil. Ils ressemblaient tous à Veinard.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda le conducteur d'un des chariots.

— Problème interne, répondit Mme Meriwether. Rien à voir avec les Mutants, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Vraiment ? s'étonna-t-il. Parce qu'il y en a un bon paquet à Appleton. La ville entière est envahie.

— Il n'y en a pas par ici, insista-t-elle.

— De toute manière, on n'a pas de soucis à se faire : j'ai croisé John Kelley sur la route, et il paraît qu'il y a une armée qui se forme en ce moment même. Des soldats qui ont tué des *milliers* de Mutants autour de Soldier's Pond !

Voilà qui me remonta le moral : comme promis, Kelley avait parlé de nous, et même embelli nos exploits. Je ne savais pas encore si ses histoires nous serviraient un jour, mais elles avaient le mérite d'être divertissantes.

— Vous êtes arrivés au bon moment, lui dit Mme Meriwether. On est en train de préparer un bon repas.

— Merci beaucoup. On a tous tellement faim qu'on serait capables d'avaler un ours !

Je jetai un œil aux chariots des marchands. Avec un peu de chance, les habitants avaient encore de quoi se payer la nourriture et les objets dont ils avaient besoin. Beaucoup se précipitèrent chez eux pour rassembler des affaires à troquer. Veinard m'avait dit que les marchands ne voyageaient qu'au printemps et en automne, ce qui voulait dire que nous en croiserions beaucoup dans les semaines qui arrivaient.

Peu à peu, une idée germa dans mon esprit. J'allai voir Del pour lui en parler. Il était allongé sur l'herbe, sous un arbre aux fleurs blanches.

— Toi, tu as quelque chose en tête, dit-il en me voyant arriver.

Je m'assis à ses côtés.

— J'étais en train de me dire qu'on devrait protéger les routes que prennent les marchands. Ce serait un bon moyen de se faire apprécier des gens : en empêchant les Monstres d'attaquer les chariots, on aide les villes à s'approvisionner.

— Tu penses qu'ils se sentiront redevables, et qu'ils nous enverront des hommes en échange ?

— Peut-être. C'est juste une idée.

En fait, c'était la seule et unique idée qui me restait. Protéger les alentours de Soldier's Pond ne suffirait pas à faire gonfler mon armée.

— Elle est plutôt bonne, commenta Del.

— Il faut absolument que l'on recrute du monde avant que la horde quitte Appleton.

Del se redressa puis, après quelques secondes d'hésitation, il passa un bras autour de mes épaules. J'espérais qu'il serait un jour capable de me toucher sans avoir à y réfléchir à deux fois.

— Ne t'inquiète pas, me rassura-t-il. Ce soir, on est en sécurité. Et on est ensemble. C'est mieux que rien.

Ce n'est pas mieux que rien, pensai-je. C'est le principal.

LA DÉFENSE

À mon grand soulagement, Bandit réapparut dans la soirée. Il alla se remplir une assiette avant de s'installer auprès de ses éclaireurs. Tout le monde avait déjà fini de manger.

Les guirlandes électriques et les quelques feux allumés sur la place réchauffaient l'atmosphère. Les habitants buvaient pichet sur pichet d'une boisson qui sentait particulièrement fort. Cela les faisait rire, et certains ne tenaient même plus debout. J'interdis à mes hommes d'y toucher.

Un peu plus tard, un marchand de Lorraine sortit son violon. Tout le monde tapa du pied, en rythme avec la musique, et des gens se mirent à danser. L'ambiance festive remonta le moral de Bandit, qui invita une fille de Winterville sur la piste. Il essaya même de voler un baiser à Tully, et Spence lui mit un coup de pied dans les fesses pour se venger. Bandit retourna vers sa première conquête en riant de bon cœur. J'étais ravie de le voir si enjoué après le coup dur de la veille.

L'alcool délia les langues et tout le monde se mit à raconter des histoires aussi saugrenues les unes que les autres. La plupart étaient aussi improbables que celle du garçon dans le placard. Notre conteur attitré s'en délectait et notait tout ce qu'il pouvait sur son petit carnet. Tegan était assise à côté du Dr Wilson et lui posait des milliers de questions. Il avait l'air ravi. Elle le regardait avec admiration et buvait ses paroles. Moi, je ne comprenais pas la moitié de ce qu'il racontait.

Del passa son bras autour de moi.

— Est-ce qu'il t'arrive de te demander ce qui s'est passé dans l'enclave après notre départ ?

— Tout le temps, avouai-je.

— Tu dois te demander ce que sont devenus tes amis.

— Ce n'étaient pas vraiment mes amis, Del. Tu as bien vu comment ils ont réagi quand on m'a condamnée à l'exil...

— Je suis certain qu'ils avaient de bonnes raisons.

— Ils avaient confiance en nos Aînés, c'est tout. Comme moi avant que je te rencontre.

— Est-ce que tu m'en veux ?

— Bien sûr que non ! protestai-je. Tu as changé ma vie, Del. Et pas seulement en m'emmenant à la surface.

— Ça fait du bien de l'entendre, me confia-t-il.

Je n'étais pas la meilleure quand il s'agissait de parler de sentiments, et ce que Del venait de dire me rappela à l'ordre. Il avait besoin d'entendre à quel point il comptait pour moi. Il faut croire que je n'étais pas assez bavarde.

— Je vais essayer d'être une meilleure partenaire, lui promis-je.

C'est à ce moment-là que les lumières s'éteignirent. Le violoniste cessa de jouer. Tout le monde se tut. On n'entendait que le craquement des feux, désormais notre seule source de lumière.

— Sûrement un problème de câbles, bougonna Wilson. Ou une éolienne qui est tombée en panne.

Tout le monde essaya de deviner pourquoi ou comment les lumières avaient pu s'éteindre. Moi, j'avais un mauvais pressentiment. Je fis signe à mes hommes, et ils se mirent en formation en moins de trente secondes.

— Est-ce que tu peux aller voir ce qui se passe ? demandai-je à Bandit.

Il partit aussitôt. Sur la place, l'ambiance n'était plus à la fête. Les habitants de Winterville rassemblèrent leur nourriture avant de retourner dans les maisons qu'ils venaient à peine de quitter. Leurs fenêtres étaient encore barricadées. J'espérais qu'ils n'en auraient pas besoin une seconde fois.

Mme Meriwether se jeta sur Wilson. Je tendis l'oreille pour ne rien rater de leur conversation.

— Je pensais que nous étions en sécurité, lui reprocha-t-elle. Vous avez fabriqué assez de sérum pour protéger la ville entière, n'est-ce pas ?

— Les effets du sérum s'estompent avec le temps, Agnes. Maintenant que Timothy est mort, je ne peux plus en fabriquer. L'extrait venait de ses glandes reproductrices, vous le savez bien.

— Vous voulez dire que nous sommes sans défense ? demanda-t-

elle, horrifiée. Et que tous ces gens sont morts pour rien ?

Voilà qui ne présageait rien de bon. Il y avait de grandes chances que des Monstres soient en train de détruire les éoliennes. Ils ne comprenaient sûrement pas à quoi elles servaient, mais ils détestaient la technologie créée par les humains. Ils détruiraient ces machines, tout comme ils avaient détruit nos plantations à Salvation : parce qu'ils pensaient que cela nous affaiblirait. Et ils n'avaient pas vraiment tort.

Bandit revint en courant, à bout de souffle.

— Des Monstres, confirma-t-il. Une bonne centaine. Ils viennent de l'est. Je pense qu'ils ont suivi les marchands de Lorraine. Les phéromones n'ont pas l'air de fonctionner.

— Leur effet s'estompe avec le temps, expliquai-je. Et Wilson ne peut pas en refaire.

Del balaya la place du regard. Les habitants étaient tous rentrés chez eux. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que quelques barres en bois clouées sur des fenêtres ne les protégeraient pas face à la menace qui pesait sur Winterville.

— Ils ne voudront jamais se battre, regretta Del.

— La bataille va être rude, dis-je.

— En pleine nuit, et contre un groupe de cette taille ? ajouta Bandit. On va perdre plus d'un homme, Trèfle.

— Je sais. Mais je ne veux pas abandonner Winterville. Ces gens sont lâches, certes, mais ils ne méritent pas de mourir.

Et si jamais mes hommes décidaient de désertre, je resterais là. Jusqu'au bout.

— Compagnie T ! hurlai-je.

Ils se rangèrent en colonnes devant moi, comme ils avaient l'habitude de le faire à Soldier's Pond avec le colonel. Je leur fis un résumé de ce qu'avait vu Bandit.

— La nuit risque d'être longue et sanglante. Notre première grosse bataille de la saison. Qui est prêt à tuer du Mutant ?

— La Compagnie T ! répondirent-ils à l'unisson.

— Parfait. Il est temps d'élaborer une stratégie.

Del faisait les cent pas, étudiant la disposition des maisons et la grande place désormais vide.

— Je pense qu'on peut les vaincre, mais il faut les combattre *ici*. Sur cette place.

— On peut les y attirer, ajouta Bandit.

J'acceptai leur proposition. Bandit et ses éclaireurs partirent en courant à la rencontre des Monstres.

— Spence et Tully, sur les toits ! ordonnai-je. Tirez jusqu'à ce que vous n'ayez plus de munitions.

— Alors, comme ça, vous êtes la fameuse Compagnie T ? s'émerveilla l'un des marchands.

— Oui, c'est bien nous.

Je ne m'étais même pas rendu compte qu'ils étaient encore là. En même temps, ils n'avaient pas de maisons où se cacher, et leurs chariots ne feraient pas de bons abris. L'un d'eux portait un fusil sur le dos, et je me demandai s'il savait vraiment s'en servir. Il lut dans mes pensées – ou mon regard – et le dégaina pour me prouver que oui.

— On peut se joindre à eux sur le toit, proposa-t-il. Je compte bien me battre à vos côtés.

— Merci.

Un jeune garçon sortit de la pénombre et se planta devant moi. Il était maigre et sale, et il avait des yeux immenses. Il me rappelait le même aveugle des tunnels. Il traînait derrière lui un fusil bien trop grand pour lui.

— Je sais tirer, dit-il avec assurance. Mon père m'a appris à m'en servir avant de mourir.

Sa voix était teintée de rage et de tristesse.

— Où est ta mère ? demanda Del.

— Morte. Vous les avez tous les deux enterrés cet après-midi.

Je croisai le regard de Del par-dessus la tête du garçon. À nous de lui donner une chance.

— Installe-toi avec les marchands, ordonnai-je. Là-haut.

Je pointai le clocher du doigt.

— Spence et Tully, de l'autre côté.

Ce bâtiment-là n'était pas aussi haut que l'église, mais il y avait un endroit pratique sur lequel se percher.

— Barriadez la porte derrière vous, ajoutai-je. Je ne veux pas

qu'ils vous atteignent. Les autres, restez avec moi. Souvenez-vous de ce que vous avez appris pendant nos entraînements.

J'attrapai la bannière de Mme Oaks et la plantai devant moi.

— Protégez ce fanion comme si votre vie en dépendait. Ne laissez pas l'ennemi prendre du terrain.

— Vous avez entendu la dame ? lança le marchand. C'est parti, les gars !

Dame. C'était peut-être la première fois, depuis mon arrivée à la surface, que l'on ne me regardait pas comme une petite fille. Cet homme n'avait pas vu mes cicatrices. Il ne connaissait pas mon histoire. Il me jugeait en fonction de qui j'étais à *ce moment-là. Enfin.*

Les éclaireurs revinrent en courant, les Monstres à leurs trousses. La Compagnie T dégaina ses armes. Je sortis mes couteaux à peine cinq secondes avant que les Monstres ne se jettent sur nous. Une pluie de flèches et de balles s'abattit sur eux. J'enchaînai les coups de couteaux, avec Del et Sands à mes côtés. Tegan se battait entre Bandit et Morrow, son bâton assommant les créatures avant que les autres soldats les achèvent. Pour une fille qui n'aimait pas la violence, elle s'en sortait vraiment bien.

Un Monstre se précipita sur moi la bouche grande ouverte.

— *Notre terre !* grogna-t-il. Pas la vôtre !

— Alors défendez-la ! hurlai-je avant de plonger ma lame dans sa poitrine.

Je transpirais à grosses gouttes malgré la fraîcheur de la nuit. Ces Monstres étaient féroces, et ils ne comprenaient pas pourquoi nous ne cédions pas. Ils ne parvenaient pas à nous encercler. Ce groupe devait faire partie de la horde. Leur première ligne, peut-être ? Ils étaient moins bien organisés que ceux que nous avions combattus dans la forêt, à Soldier's Pond.

Je donnai un coup de pied à un Monstre que Del venait d'égorger. Mauvaise idée : je perdis l'équilibre au moment même où une balle le percutait. Del me tira vers lui juste à temps.

— Fais attention, Trèfle ! gronda-t-il.

— Pardon.

Non loin de là, un de mes hommes hurlait à la mort. Dans le noir, impossible de savoir de qui il s'agissait. Il s'effondra, et on se resserra aussitôt autour de lui. Les Monstres tentaient de percer nos

lignes, mais nous ne les laissons pas faire. Ils recevaient des flèches dans le dos, des balles sur les côtés et nos couteaux partout ailleurs. Je commençais à fatiguer. J'avais mal aux bras. Non loin de moi, Morrow se battait avec la grâce d'un danseur. Tegan le regardait du coin de l'œil. Cela me fit sourire malgré l'horreur de la bataille : j'avais remarqué comment ces deux-là s'étaient rapprochés, ces derniers temps.

Tully, Spence et les autres arrivèrent à court de munitions et nous rejoignirent au sol. Les Monstres comprirent alors qu'ils n'avaient aucune chance, et ils prirent aussitôt la fuite. On leur courut après, mais certains parvinrent à nous échapper. J'espérais qu'ils feraient part de cette bataille au reste de la horde.

Je posai mes mains sur mes genoux pour reprendre mon souffle, puis je fis état des pertes. *Huit morts, dont un marchand.* Je fermai leurs yeux tour à tour en murmurant leurs noms.

— On a réussi, soupira Tegan.

Soie aurait appelé cela une victoire. Pas moi. Nous avions fait peur aux Monstres, certes, mais nous n'avions pas gagné.

— Quelle bataille ! s'écria le chef des marchands. John Kelley avait raison, vous êtes de vrais soldats !

Le jeune garçon descendit du clocher, le fusil de son père sur l'épaule.

— Bien joué, petit, lui dit le marchand. J'ai vu trois Mutants tomber sous tes balles.

— Comment tu t'appelles ? lui demandai-je.

— Gavin.

— Est-ce que tu aimerais rejoindre la Compagnie T, Gavin ?

Aussi brillant que la Lune au-dessus de nos têtes, le sourire du gamin suffit presque à nous faire oublier les vies qui venaient d'être perdues.

LE DEUIL

À l'aube, nous avions fini de creuser les huit tombes. J'avais les doigts couverts d'ampoules. Ces dernières vingt-quatre heures ne nous avaient pas épargnés. Trop de morts. En tout, nous avions perdu dix hommes depuis notre arrivée à Winterville.

Gavin travaillait à mes côtés, plein de courage et de bonne volonté. Le cœur lourd, j'ordonnai à mes soldats d'apporter les corps. On les mit nous-mêmes en terre. Au lieu d'appeler le pasteur, je demandai à mes soldats de rendre hommage à nos morts en nous parlant de ce qu'ils aimaient, de ce qui les rendaient heureux. Cela dura une bonne partie de la matinée. Ensuite, je me renseignai auprès de ceux qui connaissaient bien les victimes, pour savoir si elles avaient de la famille quelque part. C'était le cas pour six soldats. C'était encore pire que ce que j'imaginais.

— Ce n'est pas ta faute, me dit Del avec tendresse.

Les larmes aux yeux, je traversai la ville à grandes enjambées pour rendre visite aux Meriwether. Je frappai de toutes mes forces à leur porte. C'est elle qui m'ouvrit. Vu sa tête, elle n'avait pas dû dormir de la nuit. Bien fait pour elle.

— Vous avez deux solutions pour sauver votre ville, lui dis-je sèchement. Soit vous formez une milice, soit vous demandez refuge dans un village voisin. Je ne serai pas là la prochaine fois, madame Meriwether. Nous avons sauvé Winterville à deux reprises. C'est à vous de prendre la situation en main. Et je ne veux plus entendre parler de *sérum* ou de *solution miracle* concoctés dans un laboratoire. Ne demandez plus d'aide au Dr Wilson. Compris ?

Elle me regarda avec de grands yeux tristes. *Ce n'est pas cette tête qui fera ressusciter mes hommes*, pensai-je.

— Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous, murmura-t-elle. On ne vous oubliera jamais.

Je retournai auprès de la compagnie sans même lui dire au revoir. J'étais rongée par la tristesse et la colère. En me voyant arriver, Del me bloqua le passage.

— Pas par là, dit-il en me tirant par l'épaule.

— Pourquoi ? m'énervai-je.

— Il ne faut pas qu'ils te voient dans cet état-là, Trèfle ! Tu craqueras plus tard. Je serai là pour te réconforter. Mais, pour l'instant, il faut que tu sois forte.

Il avait raison. Il ne fallait pas que les soldats me voient ainsi. J'inspirai un grand coup et j'essayai de me calmer. Une fois ressaisie, je rejoignis les autres aux côtés de Del.

— En route ! déclarai-je.

La Compagnie T se mit en formation et me suivit jusqu'aux chariots des marchands.

— Est-ce que vous avez fait affaire ? leur demandai-je.

— Oui, répondit leur chef. Hier soir, avant l'attaque.

— Alors, vos chariots sont chargés et prêts à partir ?

— Vous avez besoin de quelque chose ?

— Non, mais j'aimerais vous escorter jusqu'à Lorraine.

— Pourquoi ? s'étonna l'un d'eux.

— Pour vous protéger. Si les routes qu'empruntent les marchands sont bloquées par les Mutants, les villes vont en pâtir.

— Entendu, répondit le vieil homme. On vous donnera des provisions en échange, et je vous aiderai à trouver un endroit où dormir.

— Merci.

— Je m'appelle Vince Howe.

— Trèfle Oaks.

C'était la première fois que j'utilisais mes deux noms. Del tourna la tête vers moi, l'air surpris et le sourire aux lèvres. Je ne lui avais pas encore dit que Mme Oaks l'autorisait à utiliser son nom, lui aussi.

— Vous êtes à la tête d'un groupe remarquable, madame, reprit Howe. C'était une bataille mémorable.

— Merci.

— On sera prêts d'ici une heure.

J'en profitai pour aller me laver une dernière fois dans le laboratoire. Dr Wilson fut tellement ravi de me revoir qu'il me suivit

jusqu'à la salle de bains.

— Venez me trouver avant de partir, d'accord ? insista-t-il.

Je me lavai rapidement. Cela me fit un bien fou. Je ne voulais pas commencer une nouvelle étape avec le sang de la veille incrusté dans ma peau et sous mes ongles. Une fois propre, je rejoignis Wilson dans la pièce principale.

— Vous aviez quelque chose à me dire ?

Il avait posé deux tasses de thé et des tartines beurrées sur la table. Le pain n'était pas très frais, mais le beurre fondu sauvait la donne. Le thé était pâle mais très fort, avec un goût de menthe. Je le bus en quelques gorgées pour apaiser ma gorge sèche, et je dévorai le reste de mes tartines.

— Tegan est une fille extraordinaire, me confia-t-il.

— C'est à elle qu'il faut le dire.

— Vous êtes son chef. C'est à vous que je dois m'adresser. Tegan est trop intelligente pour perdre son temps sur le champ de bataille et... il se trouve que j'ai besoin d'une assistante.

— Je suis son amie, le coupai-je, pas son chef. Je ne prendrai pas de décision à sa place. Je vais aller la chercher, et vous le lui proposerez vous-même.

Je sortis du labo à la recherche de Tegan. Elle était assise toute seule, au soleil. Ses larmes avaient dessiné des sillons sur ses joues couvertes de poussière. Wilson avait raison. Elle n'était pas faite pour cette vie.

— Ton nouvel ami aimerait te dire un mot, dis-je en lui tendant la main.

On marcha bras dessus bras dessous jusqu'au labo, où Wilson lui fit part de sa proposition.

— J'ai toujours rêvé de transmettre mon savoir, conclut-il. Hélas, je n'ai jamais rencontré personne qui répondait à mes attentes. Mais vous, ma chère... Vous êtes *parfaite*.

Tegan n'en croyait pas ses oreilles.

— Votre proposition est très intéressante, docteur Wilson mais, pour l'instant, la Compagnie T a besoin de moi. Je ne peux pas les abandonner. Si je survivais à cette guerre, je vous promets de venir étudier à vos côtés. Ce serait un honneur.

— Alors je vous attends de pied ferme, répondit-il avec des

trémolos dans la voix.

— Merci, docteur Wilson. Et j'espère à bientôt.

On retourna sur la place publique auprès de nos camarades et des marchands, désormais prêts à partir. Malgré leur lâcheté de la veille, les habitants sortirent pour nous dire au revoir, et trois hommes se portèrent même volontaires pour rejoindre la Compagnie T.

— Est-ce que vous savez vous servir d'un fusil ? leur demandai-je.

Ils firent tous non de la tête.

— Je suis forgeron, madame, insista l'un d'entre eux. Je pourrai entretenir et réparer vos armes.

Il avait l'air costaud, avec de larges épaules et des mains couvertes de cicatrices. Après réflexion, je décidai de tous les accepter. Il fallait que j'arrête de faire la difficile.

Avec ces chariots à protéger, le périple serait bien plus long que d'habitude. Les ânes n'allaient pas aussi vite que des soldats au pas de course. Si nous parvenions à livrer les marchandises à Lorraine, de nouveaux volontaires rejoindraient notre cause. J'en étais convaincue. John Kelley parlait déjà de nous partout où il allait, et Vince Howe ferait de même.

On passa une semaine sur la route. Bandit et ses éclaireurs faisaient le gros du travail, repérant les Monstres avant qu'ils n'attaquent les chariots. Je n'avais pas l'occasion de passer du temps avec Del, et je voyais bien que cela lui manquait, à lui aussi. *Le boulot d'abord*. Pour la première fois de ma vie, je rêvais d'une vie paisible et confortable. Je nous imaginai tous les deux, confortablement installés au coin de la cheminée, dans une petite maison comme celle des Oaks à Salvation. J'apprendrais à cultiver un jardin, et Del travaillerait dans une petite boutique... J'en avais marre des feux de camp et des nuits passées à dormir par terre.

Lors de la huitième nuit, je me réveillai en plein chaos. Les ânes hurlaient à la mort. Il y avait des Monstres partout. Mes hommes se relevèrent aussitôt et les marchands s'emparèrent de leurs fusils, tirant sur tout ce qui bougeait. Gavin, le même de Winterville, était monté sur les cageots d'un chariot. Allongé sur le ventre, il tirait avec calme et assurance.

Trois Monstres se jetèrent sur moi. Je dégainai mes couteaux et me lançai corps et âme dans la bataille. Mes yeux s'acclimatèrent à la pénombre, et j'aperçus Tegan de l'autre côté du chariot, encerclée par un groupe de Monstres. Morrow était à ses côtés, son épée

argentée brillant dans la nuit noire. Il avait l'air inquiet. Inquiet pour elle plus que pour lui. Tegan bloquait les coups comme elle le pouvait. Elle avait beau maîtriser son bâton, elle n'était pas infailible. Elle ne tiendrait pas longtemps. J'avais envie de la protéger, moi aussi, mais Bandit était plus proche d'elle que moi.

C'est à ce moment-là qu'un Monstre surgit derrière elle. Heureusement, Bandit s'en rendit compte à temps. Il se mit à courir à toute vitesse vers Tegan. Je lui emboîtai le pas. La suite eut lieu en une fraction de seconde : Bandit s'aperçut qu'il n'aurait pas le temps de frapper le Monstre. La créature atteindrait Tegan bien avant. Alors, mon ami agit le plus logiquement du monde : il se jeta entre Tegan et le Monstre.

La créature enfonça ses griffes dans son torse. Bandit s'effondra sous mes yeux.

Le Monstre en question avait une cicatrice énorme sur le visage, souvenir d'une autre bataille avec des humains. Quand il vit mes couteaux et l'épée de Morrow, il prit la fuite. Del et Morrow se battirent alors comme des brutes pour protéger Bandit des autres Monstres. Je m'agenouillai près de lui et j'appuyai mes mains sur ses plaies. Son sang coulait entre mes doigts. Tegan pleurait à chaudes larmes, à la recherche de sa trousse de secours. Hélas, le sourire de Bandit ne présageait rien de bon : il sentait que c'était la fin.

Il enleva mes doigts ensanglantés de son torse et les entrelaça avec les siens. Je l'aidai à se redresser pour le prendre dans mes bras. Il avait du mal à respirer, et ses yeux perdaient peu à peu de leur éclat.

— Ma mort pour sa vie, haleta-t-il. Voilà ce qu'il fallait. Justice est faite.

Des larmes silencieuses dévalaient mes joues. Je ne quittai pas son visage du regard. Je ne voulais pas l'oublier. Jamais. Bandit était mon ami depuis que nous avons fait la paix dans les ruines. Il s'était battu à mes côtés. Ses idées, son génie m'avaient aidée à créer la Compagnie T. Sans lui, je n'étais rien.

Il serra mes mains encore plus fort.

— Promets-moi que tu vas aller jusqu'au bout, Trèfle.

— Je te le promets.

— J'aimerais bien un... un baiser d'adieu... mais...

Je déposai un baiser sur sa joue. Lorsqu'il me sourit, on aurait dit

qu'il était déjà parti. Son corps était trop léger dans mes bras. Il respirait de plus en plus mal. Mon cœur était en train de se briser en mille morceaux.

Bandit cligna des yeux, ses cils battant comme des ailes de papillon.

— J'aurais pu te rendre heureuse, colombe.

— Tu *m'as* rendu heureuse, chuchotai-je à son oreille.

Mais il ne m'avait pas entendu. L'éclat qui faisait de lui Bandit s'était envolé, laissant un corps vide à sa place. Autour de moi, la Compagnie T continuait à se battre, me protégeant des Monstres enragés... mais la bataille me paraissait lointaine. Mes couteaux étaient par terre, abandonnés. Inutiles. Je n'avais plus la force de continuer.

— Laisse-le, murmura Tegan.

Je me relevai et je me jetai dans ses bras, les yeux barbouillés de larmes et de sang. Elle tremblait comme une feuille, et ses sanglots se mêlèrent aux miens. *Pauvre Tegan*. Elle l'avait tellement haï, puis pardonné et, maintenant, elle l'avait perdu à jamais.

Bandit avait beau m'avoir dit qu'il regrettait ce qu'il lui avait fait subir, jamais je n'aurais pensé qu'il serait prêt à se sacrifier pour elle. Lui, dont la seule et unique obsession était la survie.

Comme moi.

Au fond, Bandit était un homme bon.

Et j'avais une promesse à tenir.

LA PROMESSE

La Compagnie T se rassembla après la bataille. Nous avions perdu un homme, mais il n'y avait aucun blessé. Tout le monde était prêt à lever le camp : aucun de nous ne serait capable de dormir après ce bain de sang. Je séchai mes larmes avant de faire face à mes hommes, comme Del me l'avait conseillé une semaine plus tôt. Il fallait que je sois forte.

— On est à quelques heures de marche de Lorraine, m'informa Vince Howe. Je peux mettre le corps de votre ami dans le chariot, et on l'entertera là-bas.

C'est le pas lourd et le cœur meurtri que je menai la marche. Tegan avait le regard vide, comme Rex après la mort de sa femme. Elle n'aimait pas Bandit à ce point-là, mais elle était sous le choc. Six heures plus tard, malgré la lenteur des ânes, on arriva à Lorraine. La dernière fois que nous étions venus, il faisait nuit noire. À la lumière du jour, le village était plutôt joli. Une sorte de mélange entre Salvation et Soldier's Pond. Les maisons étaient en bois et les remparts en pierre, comme dans une image que j'avais vue un jour dans un livre. Edmund m'avait dit qu'il s'agissait d'un *château*. Les bâtiments étaient anciens mais bien entretenus. Les routes qui menaient à la ville étaient en terre battue mais, à l'intérieur, les rues étaient propres et balayées. Les habitants portaient des vêtements classiques. Les couleurs n'étaient pas très variées, mais le travail était soigné. Lorraine devait avoir un bon couturier.

La préparation de l'enterrement nous prit quasiment toute la journée. Vince Howe paya les frais et choisit un emplacement pour Bandit dans le cimetière du village. Le croque-mort récupéra le corps et l'installa dans un cercueil en bois. Howe avait invité les habitants à la cérémonie, et beaucoup firent le déplacement. C'était moi qui avais la tâche la plus difficile : celle du fameux discours.

— Bandit n'a pas toujours été quelqu'un de bien, mais c'était un soldat exemplaire. Il est mort en héros. Jamais je ne l'oublierai. Bonne chasse, mon ami.

Les soldats de la Compagnie T lancèrent un cri de guerre en son honneur, puis des hommes de Lorraine recouvrirent le cercueil de terre. Howe posa une main sur mon épaule.

— Je ne serais plus de ce monde si vous ne nous aviez pas escortés jusqu'ici, me dit-il avec tendresse. Merci. Je vais vous montrer où passer la nuit.

Lors de notre dernière visite, on nous avait fait dormir dehors. Cette fois-ci, nous étions accueillis comme des héros. Ils nous ouvrirent les portes de l'hôtel de ville, et des dames de tout âge proposèrent de nous apporter à manger dans la soirée. Les auberges nous envoyèrent aussi des pichets de vin. Je n'aimais pas l'idée de faire boire mes hommes mais, cette fois, je décidai de faire preuve d'indulgence. Ils le méritaient bien.

Une fois mes troupes installées dans la grande pièce, je donnai mes ordres avec le peu de force qui me restait.

— Mettez-vous à l'aise, et essayez de ne pas trop pleurer ceux que nous avons perdus. Ils sont morts au combat, comme ils le souhaitaient.

— À eux ! déclara Spence en levant son verre.

Tous les soldats firent de même. Moi, je cherchai Tegan du regard. Elle était assise dans un coin, les yeux hagards.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? demandai-je en m'agenouillant devant elle.

Elle couvrit son visage avec ses mains.

— Je n'aurais jamais dû venir, murmura-t-elle. Je n'arrête pas de penser à la proposition du Dr Wilson. C'était un signe. Si j'étais restée à Winterville, Bandit serait encore en vie.

— Tu n'en sais rien, dis-je fermement.

Del vint s'asseoir près de nous.

— Trèfle a raison.

— À une époque, je ne pensais qu'à ça... reprit Tegan. Je voulais le voir mourir. Je voulais qu'il comprenne à quel point j'avais souffert à cause de lui. Mais... jamais je n'aurais imaginé qu'il se sacrifierait *pour moi*.

Je ne savais pas quoi dire. J'avais peur d'empirer les choses.

— J'aimerais passer un peu de temps toute seule, reprit-elle. Ça va aller. Ne t'inquiète pas.

On se releva pour la laisser tranquille, puis j'allai voir Thornton.

— J'ai besoin de prendre l'air, lui dis-je discrètement. Tu es responsable du groupe pendant mon absence, d'accord ?

— Pas de problème, répondit le vieil homme. Je pense qu'ils ne vont pas faire long feu. Ils sont épuisés, et ils attendent le repas avec impatience.

— Ça ne devrait pas tarder. Vince Howe tenait à ce que l'on soit bien accueillis.

— On lui a sauvé la vie. Il nous doit bien ça.

Je traversai la pièce à grandes enjambées. Del me suivit de près. J'avais mal au cœur, au ventre... Il fallait que je sorte. Une fois dehors, je pris mes jambes à mon cou. Les gens qui marchaient dans la rue me prirent pour une folle. Je ne ralentis qu'une fois dans le cimetière. Quelqu'un avait posé une pierre rectangulaire sur la tombe de Bandit. Son nom devait y être ajouté d'ici peu. Un homme le graverait avec un burin.

Je m'effondrai devant la tombe, et je me mis à pleurer comme jamais. Des sanglots profonds et violents qui me déchiraient de l'intérieur. Del s'agenouilla à côté de moi et m'enveloppa dans ses bras. Je plaquai mon visage contre son épaule pour étouffer les bruits inhumains qui s'échappaient de ma bouche. Il n'essaya pas de me faire taire, seulement de m'offrir sa présence et sa chaleur.

— Ça va mieux ? me demanda-t-il, une fois que je m'étais calmée.

— Pas vraiment. Mais il fallait que ça sorte.

— Je n'aimais pas Bandit, murmura-t-il, mais je suis désolé que tu aies perdu un ami.

— Je crains que ce ne soit pas le dernier. Si jamais ça t'arrivait, Del, je ne le supporterais pas.

Il m'offrit un baiser plein de tendresse et de réconfort. On se releva lentement, et je regardai la tombe de Bandit une dernière fois. Cette douleur ne me quitterait jamais, mais j'étais assez forte pour l'enfouir dans un coin.

On traversa les rues de Lorraine plus calmement qu'à l'aller. Des gardes surveillaient les environs du haut de leurs murs, fusils et arcs sur le dos. Quand on arriva à l'hôtel de ville, la Compagnie T était en train de manger. Les événements de la journée m'avaient coupé l'appétit, mais Del me força à avaler un peu de soupe. Morrow était assis à côté de Tegan. Il chuchotait à son oreille et, même si elle ne souriait pas, il y avait à nouveau de la vie dans ses yeux. Une fois le

repas terminé, on s'enroula tous dans nos couvertures.

Le lendemain, Vince Howe me fit rencontrer les dirigeants du village. Nous avions rendez-vous dans un *restaurant* : un endroit où les gens payaient pour manger un repas. À l'intérieur, les tables étaient recouvertes de jolis tissus, et les chaises de coussins. Cinq personnes nous attendaient : trois hommes et deux femmes d'âge moyen. Ils se levèrent en me voyant approcher. Je leur serrai la main, puis ils me firent signe de m'asseoir. Vince Howe s'installa à mes côtés.

— Je vous présente Trèfle Oaks, chef de la Compagnie T. Comme vous le savez, ses soldats étaient prêts à se sacrifier pour que nos marchandises arrivent à bon port.

— Que voulez-vous en guise de récompense ? me demanda une femme aux cheveux clairs.

Elle s'attendait sûrement à ce que je leur demande de l'argent, de la nourriture ou un hébergement provisoire. Ma réponse ne manqua donc pas de les surprendre.

— Des volontaires, répondis-je.

— Pour quoi faire ?

Parce que j'ai promis à Bandit que j'irais jusqu'au bout.

— Pour monter une armée. C'est le seul moyen de vaincre la horde. J'ai perdu plusieurs hommes en défendant Winterville, puis en venant jusqu'à vous. Il me faut des remplaçants. Lorraine m'a l'air bien défendue avec ses murs et ses gardes. Vous pourriez vous passer de quelques soldats, n'est-ce pas ?

— Je comprends l'urgence, répondit un des hommes. Nous avons reçu des rapports d'Appleton. Les Mutants peuvent arriver ici d'un jour à l'autre. Mais que faire si personne ne se porte volontaire ?

— On les enrôlera de force, rétorqua Howe.

Une jeune femme nous demanda ce que nous voulions manger. Je laissai Vince Howe choisir à ma place. Quelques minutes plus tard, elle nous apporta nos assiettes et du pain chaud. La rapidité et le luxe de ce service m'émerveillèrent.

Les membres du conseil débattirent pendant tout le repas. Moi, j'engloutis les délices qui venaient d'être servis : des œufs brouillés sur des muffins beurrés, du thé et un plat débordant de fruits. Cela me rappela les festins que nous préparait Mme Oaks. Le temps de vider mon assiette, le conseil avait pris sa décision.

— Nous allons convoquer tous les hommes aptes au combat.

— Non, répondis-je aussitôt. Pas que les hommes. N'importe quelle personne de plus de treize ans, homme et femme confondus. S'ils ont vraiment envie de se battre, la Compagnie T leur apprendra.

Voilà qui lança un nouveau débat. Vince Howe me fit un clin d'œil. Il était d'accord avec moi. Pendant qu'ils se chamaillaient, je me resservis des œufs et des muffins, espérant que la Compagnie T était en train de déguster un petit déjeuner aussi délicieux que le mien.

Au final, le conseil accepta mon offre. Une heure plus tard, on se rassembla devant l'hôtel de ville. Quelques personnes traversèrent le village en faisant sonner des cloches pour rameuter les habitants.

— Convocation du conseil ! hurlaient-ils. Rassemblement obligatoire !

Je laissai Vince Howe parler au nom de la Compagnie T, puisque les gens le connaissaient bien et avaient confiance en lui. La foule fut émerveillée par nos histoires.

— Vous venez d'entendre de quoi nous sommes capables, conclus-je. Et vous connaissez notre but. Si vous souhaitez offrir un bel avenir à votre famille, rejoignez-nous. Rejoignez la Compagnie T.

Au départ, personne ne broncha. Del avança d'un pas, la bannière de Mme Oaks dans la main, et mes hommes se battirent entre eux pour montrer à quoi ressemblaient nos entraînements, et ce qu'ils avaient appris sur le champ de bataille.

Un murmure d'étonnement parcourut la foule. Hommes, femmes, garçons et filles avancèrent vers nous, impatients de rejoindre nos rangs. Ils étaient plus nombreux que ce que j'aurais pu espérer.

C'est pour toi, Bandit. Ce moment est pour toi. Comme toutes les batailles à venir.

— Formez une ligne ! ordonnai-je. Et donnez-nous vos noms. Il y a une guerre qui nous attend.

TROISIÈME PARTIE

TERMINUS

« COMME CELA, DIT-IL, LE ROI LUI-MÊME NE POURRA PAS
NOUS SÉPARER. »

George MacDonald, Le Garçon du jour et la fille de
la nuit, dans Contes du jour et de la nuit

LA GUERRE

Ce jour-là, on doubla nos effectifs. On passa deux semaines de plus à Lorraine, à entraîner nos nouvelles recrues, jusqu'à ce que nos éclaireurs reviennent d'Appleton avec une mauvaise nouvelle : la horde était en train de quitter le village. Même si notre armée était encore trop petite, il était temps de repartir.

À la tombée de la nuit, on installa notre campement au bord du fleuve. J'aurais tellement aimé que Bandit soit là pour me donner des conseils tactiques... Hélas, je l'avais laissé là-bas, sous terre, et je devais me débrouiller sans lui. Pendant que le reste des hommes s'attelaient à des tâches diverses, je réunis Del, Thornton, Tully, Spence et Morrow.

— Est-ce que l'un de vous aurait une idée de la meilleure stratégie à adopter ?

— Ce n'est pas à nous de décider, grommela Thornton. Je suis là pour tuer des Mutants, rien de plus.

— On ne peut pas les attaquer de front, suggéra Tully.

— D'après Sands, c'est un groupe de trois cents Mutants qui vient de quitter Appleton, ajouta Spence. Je pense qu'ils se dirigent vers Lorraine. C'est le village le plus proche.

— Et les autres ? s'interrogea Morrow. Pourquoi restent-ils à Appleton ?

— La horde est composée de soldats, mais aussi de familles. Je pense que les soldats se servent d'Appleton comme base. Ils y laissent leurs proches avant de partir à la guerre.

— Comme le village dans la forêt, murmura Del, hanté par ce souvenir.

— En quoi cela affecte-t-il notre stratégie ? demandai-je, avide de conseils.

— Si c'est vrai, la meilleure chose à faire serait d'envahir Appleton, suggéra Thornton. De s'attaquer à leur point faible.

— Les femmes et les enfants, soupirai-je.

C'était malin, mais cruel. Les femmes et les enfants Monstres n'auraient aucune chance de survie face à des soldats comme nous. La brutalité de l'attaque mettrait un coup au moral du reste de la horde. J'en étais convaincue. Hélas, elle attiserait aussi leur haine. Ils seraient d'autant plus déterminés à nous exterminer.

— Je ne peux pas cautionner ce genre de tactique, décidai-je.

— Même si c'est la seule solution ? demanda Tully.

— Oui. Il faut trouver autre chose.

— On ne connaît pas tout des Mutants, ajouta Del. Si ça se trouve, les femmes et les enfants sont aussi féroces que les hommes. C'est trop risqué.

Spence était d'accord.

— J'ai déjà vu des mamans ours défendre leurs petits. Croyez-moi, il vaut mieux les laisser tranquilles.

— J'ai une idée, lança Morrow. C'est une stratégie que j'ai lue dans un livre. Les éclaireurs de Bandit inspectent les alentours et nous tiennent au courant de l'avancée des troupes. Une fois informés de leur emplacement exact, on prend les Mutants par surprise : on attaque et on disparaît, comme si de rien n'était. Il s'agit de rester mobiles et discrets. On utilise le relief, l'obscurité et les forêts autour de nous. Bref, tout ce qui peut servir à se cacher. Ça risque d'être long, mais efficace.

— Excellent, triomphai-je. Morrow, tu es le meilleur stratège de la Compagnie T.

— Je ne suis qu'un conteur, Trèfle.

— Non, tu es bien plus que ça. Un de ces jours, il faudra que tu me dises où se trouvent tous ces livres dont tu nous parles. Mais, pour l'instant, l'heure est à l'organisation.

Tout le monde était d'accord avec la proposition de Morrow. Il partagea avec nous tout ce dont il se souvenait. Hélas, il n'avait pas ce fameux livre sur lui : impossible de savoir si la petite armée de l'histoire remportait la victoire à la fin. Mais c'était de loin la meilleure idée que nous ayons eue.

Le lendemain matin, on remballa nos affaires. Cela prit plus de temps que cela n'aurait dû, ce qui m'agaça vraiment. Mes hommes devaient apprendre à se préparer en moins de cinq minutes ! Pas le temps de se plaindre de leur mal de dos ! Je leur envoyai Thornton,

qui était bien plus impressionnant que moi et qui savait hurler quand il le fallait.

Juste avant de partir, j'allai voir Morrow.

— Est-ce que tu accepterais de remplacer Bandit à la tête des éclaireurs ? Ils ont besoin d'un chef, et je pense que tu en es largement capable.

J'avais remarqué à quel point il était discret, gracieux et silencieux dans ses déplacements. Il n'avait pas autant d'expérience que Bandit, mais il le remplacerait à merveille.

— Tu m'as mis beaucoup sur moi, Trèfle.

— Est-ce que j'ai tort ?

— Non, répondit-il en souriant. C'est un honneur. Je vais faire de mon mieux.

— Je sais. Alors allez-y. J'ai besoin de savoir où vont les Mutants avant de reprendre la route.

On attendit le retour des éclaireurs en bordure du fleuve. Les nouvelles recrues s'occupèrent en s'entraînant. Je désignai Del, Tully et Spence pour superviser les sessions. C'était étrange de voir tous ces gens « normaux » apprendre à se battre. Ils étaient tous plein de bonne volonté. Gavin travaillait dur, attentif au moindre conseil que Spence lui donnait. Ce garçon compensait sa petite taille par son agilité : quand un partenaire le mettait à terre, il se relevait en moins d'une seconde. Sa férocité en surprenait plus d'un. Une rancune et une haine profonde le rongeaient de l'intérieur. Cela m'inquiétait, non pas parce qu'il ne se remettait pas de la mort de ses parents, mais parce que cette colère le rendrait vulnérable sur le champ de bataille.

Je l'interrompis en plein duel et lui demandai de s'asseoir à côté de moi. Il plongea ses grands yeux verts dans les miens.

— Qu'est-ce qu'il y a ? bougonna-t-il, frustré. Je me débrouillais bien !

— Quel âge as-tu, Gavin ?

— Je suis assez grand pour me battre, se défendit-il.

— Je sais.

Il hésita un instant avant de me répondre.

— Je vais avoir quinze ans dans quelques mois, me confia-t-il.

Je n'en crus pas mes oreilles. Il avait l'air si jeune ! Je le traitais

comme un gamin alors que nous n'avions qu'un an de différence...

— Si tu continues à te battre comme ça, tu vas y laisser ta vie. Tu ne seras pas là pour fêter la victoire avec nous. Est-ce que c'est vraiment ce que tu veux ?

— Non, madame.

— Chef, corrigeai-je. Dans cette armée, on se fiche de savoir ce que les gens ont sous le pantalon. Allez, retourne t'entraîner. Utilise ta tête, et pas seulement tes poings.

— Oui, chef.

Il retourna auprès de son partenaire, et Tegan vint s'installer à mes côtés.

— Il me rappelle quelqu'un, plaisanta-t-elle.

Elle avait raison. Gavin ressemblait à Tegan à ses débuts, à l'époque de Gotham. Quand je lui avais mis la massue entre les mains, Tegan avait laissé sortir toute sa rage, celle qu'elle avait étouffée pendant toutes ces années. Et le résultat n'avait pas été concluant. Je préférerais la voir avec son bâton, comme aujourd'hui. Sûre d'elle et réfléchie.

— Fais attention à toi, lui dis-je. D'accord ?

— Ne t'inquiète pas. Je vais faire attention.

Son regard se posa sur les champs alentour. Le vent faisait danser les hautes herbes et les feuilles dans les arbres.

— C'est angoissant, pas vrai ? De ne pas savoir où se cache l'ennemi ?

Elle n'avait pas tort. Autour de nous, tout était calme. Les oiseaux chantaient, les insectes bourdonnaient et le bruit de l'eau nous berçait. L'herbe était verdoyante et s'étendait à perte de vue. Pourtant, de l'autre côté de cette belle colline se cachait peut-être un danger mortel.

Les éclaireurs revinrent juste avant midi. Morrow me fit son rapport.

— Ils se déplacent vers le nord-est. Vers Lorraine.

— Alors suivons-les. On attend qu'ils s'installent pour la nuit, puis on attaque pendant qu'ils dorment.

— Est-ce qu'on a de l'alcool avec nous ? demanda Tully.

J'espérais que non, puisque j'avais strictement interdit à mes

hommes d'en prendre avec eux. Malgré cela, on en trouva six bouteilles. Je laissai Thornton faire la morale à ceux qui avaient enfreint la règle. Tully en débouchonna une pour en renifler le contenu.

— Il est très fort, grimaça-t-elle. C'est parfait.

— Parfait pour quoi ?

— Pour fabriquer des bombes. On imbibe des morceaux de tissu avec l'alcool, on y met le feu, et on les jette sur l'ennemi. Je pourrai même embraser mes flèches. Dans la panique, les Mutants vont se disperser... Surtout si on les surprend en plein sommeil.

On marcha toute la journée en suivant l'itinéraire dessiné par les éclaireurs. Morrow les dirigeait avec talent, nous tenant régulièrement au courant de l'avancée de la horde. S'ils étaient vraiment trois cents, ce n'était pas l'armée gigantesque que j'avais vue aux abords de Salvation. Nous n'étions pas assez nombreux pour récupérer Appleton, mais nous étions bel et bien capables de protéger Lorraine. À la tombée de la nuit, seulement cinq kilomètres nous séparaient de l'ennemi. Il était temps d'expliquer la marche à suivre à mes hommes.

— Le principe est simple : tuer autant de Mutants que possible, et disparaître aussitôt. Le but est de les déstabiliser. Si jamais vous vous sentez en danger, fuyez. N'ayez pas honte de sauver votre peau. Pour l'instant, on ne peut pas se le permettre.

Je ratissai le sol et me servis d'un petit carré de terre pour dessiner le plan de bataille.

— La forêt est ici. Quand je donnerai l'ordre de se replier, c'est là qu'on se retrouvera. Si des Mutants nous suivent, on les combattra tout en battant en retraite.

— Des questions ? demanda Thornton.

Il y en eut quelques-unes, et je le laissai y répondre. J'espérais avoir été suffisamment convaincante. Je doutais encore de mes capacités à mener les troupes. *Qui suis-je pour oser diriger ces gens ?*

— Ne t'inquiète pas, murmura Del. Je suis là.

Je mourais d'envie de me jeter dans ses bras, mais je ne voulais ni lui faire peur, ni me comporter comme une adolescente amourachée devant mes troupes. Tully et Spence étaient amoureux, eux aussi, mais ils ne se touchaient et ne s'embrassaient jamais en public.

— Je suis aussi inquiet que toi, ajouta Del pour me rassurer. Tu as le droit d'avoir peur, tu sais.

— Merci, Del.

— Si je le pouvais, je te serrerais fort dans mes bras et je t'embrasserais pour te porter bonheur.

— Et je t'embrasserais en retour, chuchotai-je.

Voilà qui me redonna le sourire.

— Trèfle ! cria Morrow. J'ai besoin de toi.

J'échangeai un dernier regard avec Del, un regard plein d'amour et de tendresse, puis je rejoignis Morrow pour discuter du déploiement des troupes. Les Monstres s'étaient installés en contrebas d'une crête. C'était parfait : les soldats armés de fusils et d'arcs se posteraient au-dessus de leur campement. Tully comptait y mettre le feu avec ses flèches, puis six autres soldats y lanceraient les bombes.

C'est donc en pleine nuit que la Compagnie T partit en guerre. Le croissant argenté de la Lune était si fin que mes hommes peinaient à voir où ils mettaient les pieds. Je grimpai la colline, la peur au ventre. *Vous avez fait assez de dégâts comme ça*, dis-je aux Monstres dans ma tête. *On ne vous laissera pas faire*. J'étudiai les alentours et postai Tully et ses hommes sur les hauteurs avant de redescendre auprès des autres.

— Thornton, c'est toi qui diriges l'infanterie. Essaie de protéger les nouveaux.

— Je vais faire de mon mieux, me promit-il en m'adressant le salut de Veinard.

Tout à coup, j'eus la sensation que mon vieil ami me regardait de là où il était. C'était ridicule, mais réconfortant. C'est avec assurance que je donnai les dernières directives à la Compagnie T.

— L'ennemi est en train de dormir, clamai-je. À nous de le réveiller.

L'ESCORTE

Tout se passa exactement comme prévu.

Tully mit feu au campement avec ses flèches, semant la panique parmi les Monstres. Ils fuirent les flammes et foncèrent droit sur nous et nos couteaux. Les bombes explosaient les unes après les autres, immolant de nombreuses créatures. Du haut de la crête, Tully et les autres tiraient sur celles qui s'échappaient. Peu à peu, les Monstres prirent conscience que nous n'étions pas nombreux. Rassurés, ils chargèrent. Mes nouvelles recrues n'avaient pas assez d'expérience pour s'en sortir face à un tel troupeau.

— Repli ! hurlai-je.

Morrow souffla dans sa flûte. Il était temps de se rassembler à l'orée de la forêt. Je tuai Monstre après Monstre en marchant à reculons, refusant de tourner le dos à l'ennemi. Thornton en tua un par-dessus mon épaule. J'en profitai pour me retourner et courir de toutes mes forces, Del à mes côtés. Une fois arrivée au point de rassemblement, je comptai les soldats. Nous en avions perdu dix.

— Combien en avez-vous tué ? leur demandai-je.

Ils me répondirent chacun leur tour. Si mes calculs étaient bons, nous avions fait une centaine de victimes. Un tiers du groupe. L'opération était un succès.

On s'enfonça dans notre forêt. Quelques Monstres nous prirent en chasse, preuve qu'ils ne faisaient pas partie du groupe avec lequel nous avions conclu le pacte. Comme le terrain ne leur permettait pas de se battre en groupe, on parvint à les éliminer un par un.

Les jours passèrent. La Compagnie T garda sa position dans la forêt, se battant jour et nuit. Le sixième jour, les Monstres s'installèrent dans un champ voisin. Ils n'étaient plus qu'une centaine, et je n'avais pas l'intention de les lâcher.

Deux semaines plus tard, on fit face à un tout autre problème : nous avions de plus en plus de mal à trouver du gibier. Les éclaireurs n'avaient pas relevé de piste d'élan ou de cerfs depuis bien longtemps. Nous nous contentions de petits lapins, d'écureuils,

de baies, de plantes et parfois de poissons. Cela donnait du goût aux quelques légumes sauvages que nous ramassions, mais ce n'était pas assez nourrissant. Cela faisait des jours et des jours que je n'avais pas mordu dans de la viande : j'avais choisi de donner ma part aux autres.

— Tu es trop maigre, m'avait reproché Del en me voyant sacrifier mes repas. Si tu ne manges pas, tu vas perdre tes muscles.

— Je sais, avais-je bougonné.

Un jour, Morrow revint avec une mauvaise nouvelle.

— Il y a une caravane marchande qui voyage de Gaspard à Soldier's Pond. Mes éclaireurs pensent que les Mutants préparent une attaque.

— On ne peut pas les laisser faire, soupirai-je. Allons-y.

La marche fut éprouvante. Nous étions tous affaiblis par la faim. Lorsqu'on atteignit enfin les marchands, nous n'avions plus que la peau sur les os.

— La Compagnie T ! s'écria le conducteur du premier chariot.

Tous se retournèrent vers nous, le sourire jusqu'aux oreilles. Ils avaient dû reconnaître le drapeau de Mme Oaks, et aussi entendre parler de nos exploits.

— Est-ce que vous avez l'intention de nous tuer sur-le-champ, comme le souhaitaient vos camarades de Gaspard ? plaisantai-je.

Il éclata de rire.

— Les gardes ne sont pas prêts de vous oublier, vous savez. Ils en parlent toujours. Et votre réputation n'est plus à faire sur la route : Vince Howe et John Kelley ne disent que du bien de vous.

— Ce coin grouille de Mutants, expliquai-je. On aimerait vous escorter jusqu'à Soldier's Pond, en échange d'un peu de nourriture.

Le marchand accepta sans hésiter.

J'expliquai notre nouvelle mission à la Compagnie T. La perspective d'un bon repas et de quelques jours de repos à Soldier's Pond les mit en joie. Ils poussèrent même des hourras, tant ils étaient soulagés.

— Il me tarde de revoir ma famille ! s'exclama un homme.

— Et moi donc, soupira un autre.

Le moral des troupes remonta en flèche. Quand Thornton leur

ordonna de se remettre en formation, ils obéirent sans rechigner. On reprit alors la marche, à côté des chariots, notre drapeau flottant dans le vent.

C'est à la tombée de la nuit que les Monstres nous rattrapèrent.

— Formation C ! hurlai-je.

Les tireurs se placèrent à l'arrière, le reste à l'avant. Tully grimpa sur un chariot et aida Gavin à l'y rejoindre. Les ânes brayaient de terreur, et les marchands tiraient de toutes leurs forces sur les rênes pour les empêcher de fuir. Moi, j'étais en première ligne, entourée de Tegan et Del. Elle en assomma un, et j'enfonçai ma lame dans son cou. Elle en frappa un autre au visage, que Morrow acheva avec sa grâce habituelle. Mes lames dansaient et scintillaient sous la lumière pourpre du soleil couchant. Tully et les autres tireurs arrivèrent à court de flèches et de balles. Ils nous rejoignirent en dégainant leurs couteaux.

Le sang coulait à flot, comme le vin qui débordait des pichets dans l'auberge d'Otterburn. Cette fois-ci, aucun Monstre ne partit en courant. Del planta son couteau dans le cœur du dernier.

Nous les avons vaincus, une fois de plus.

Avant de repartir, les soldats de la Compagnie T creusèrent une fosse commune, dans laquelle on enterra les vingt personnes que nous venions de perdre. Tully fit le discours à ma place. J'étais trop fatiguée, et je n'avais plus rien à dire. Je recouvris de terre leurs visages ensanglantés, choquée par le jeune âge de certains.

Ils sont morts à cause de toi. Tu as enlevé ces garçons et ces filles à leurs mères.

— Mais ce n'est pas moi qui les ai tués, murmurai-je pour me rassurer.

Plus le temps passait, plus je me sentais coupable.

On reprit la route le cœur lourd. Le délicieux ragoût que l'on mangea un peu plus tard ne nous remonta même pas le moral. Après le repas, les éclaireurs nous frayèrent un chemin jusqu'à Soldier's Pond. Ils avaient croisé quelques petits groupes de Monstres dans les collines alentour, mais ces derniers n'avaient pas osé attaquer. Tant mieux. La Compagnie T avait mauvaise allure et mauvaise mine. Nous avions mal partout, et certains avaient les bottes arrachées et les pieds en sang.

Mon rêve ne tenait plus qu'à un fil. Nous enchaînions les victoires, mais je n'arrivais pas à garder mes hommes en bonne

santé. On ne m'avait pas donné de manuel pour apprendre à diriger une armée. La vérité, c'est qu'il n'en existait pas. Les humains se terraient dans leurs villes depuis tellement longtemps qu'ils ne savaient même plus se battre.

Les gardes de Soldier's Pond nous rejoignirent dehors pour escorter les chariots jusqu'à l'entrée.

— Merci, me dit le marchand une fois en sécurité. Sans vous, on serait morts.

Il s'appelait Marlon Bean. J'espérais qu'il ferait circuler notre histoire, comme le faisaient déjà Vince Howe et John Kelley. Leur aide nous était précieuse.

Les gardes me harcelèrent de questions, mais je les fis taire d'un geste de la main. J'étais pressée de libérer mes hommes et de retrouver ma famille. Et un lit.

— Vous avez quarante-huit heures pour vous reposer et profiter de vos familles, déclarai-je. Pour ceux qui ne connaissent pas la ville, la cantine est là-bas. Je vous conseille de manger, de vous doucher et d'aller dormir. Certains d'entre vous ont besoin d'être soignés. Venez nous voir demain matin, on s'occupera de vous. C'est tout. Profitez-en bien.

Mes troupes affamées se précipitèrent à la cantine. Je les suivis en m'agrippant à Del. J'étais tellement épuisée que j'en avais la tête qui tournait. Si par malheur nous étions en retard pour le service, je demanderais à faire ouvrir les cuisines. Heureusement, le colonel Park était déjà là. Elle avait convoqué deux cuisiniers en plus pour préparer le repas. Un repas fade, comme d'habitude, mais j'avais tellement faim que j'aurais pu avaler n'importe quoi.

En mangeant, je me rendis compte que nous étions assis entre « officiers ». Nous ne nous étions jamais nommés de la sorte, mais Del, Tegan, Thornton, Tully, Morrow et Spence étaient les personnes en qui j'avais le plus confiance. Et, désormais, personne n'osait s'installer à notre table. Peut-être les autres en avaient-ils marre de nous ? Ou était-ce une marque de respect ?

Thornton et Morrow étaient en pleine discussion, mais je ne les écoutais que d'une oreille. Je n'avais pas envie de parler tactique et plan de bataille alors que j'avais quarante-huit heures de libres devant moi.

— Il faut conclure un pacte avec toutes les villes du territoire, disait Thornton. C'est la seule solution.

— On ne peut pas *forcer* les gens à nous fournir en nourriture,

protesta Morrow.

— Non, mais on peut leur faire du chantage, suggéra Spence. S'ils ne nous donnent rien, on ne les protège pas.

C'était cruel, mais il n'avait pas tort. Si ces gens n'étaient pas prêts à se serrer la ceinture pour nourrir les soldats qui les protégeaient de la horde, à eux d'en payer les frais.

— Ils vont nous prendre pour des tyrans, soupira Morrow.

— Il y a aussi le problème des chariots, ajouta Del. Si on est obligés de traîner des kilos de nourriture avec nous, ça va nous ralentir. De toute manière, la question se posera quand on sera plus nombreux. Pour l'instant, la Compagnie T n'est pas capable d'affronter la horde dans sa totalité.

La dernière fois que nos éclaireurs s'étaient rendus à Appleton, ils avaient été choqués par le nombre de Monstres qui y vivaient, et par leur nonchalance. Ils ne faisaient pas que la piller. Ils entraient et sortaient des maisons comme des gens *normaux*.

— On ne va pas régler ce problème en un repas, conclut Morrow. Parlons-en au colonel, dès demain. On trouvera peut-être une solution ensemble. Elle descend d'une famille de militaires, et elle a toute une collection de livres d'Histoire.

Cela me fit lever la tête de mon assiette. Était-ce dans les livres du colonel que Morrow avait appris toutes ces choses ? Je tournai la tête vers lui, l'invitant à poursuivre, mais il ne dit plus un mot.

Peu importe. J'étais bien décidée à découvrir son secret avant notre départ.

LE CONSEIL

Après avoir mangé et m'être lavée, je m'empressai de rendre visite à ma famille. Mme Oaks fut ravie d'apprendre que son drapeau avait été adopté par la compagnie. Sa joie fut, hélas, de courte durée : elle fondit en larmes en apprenant la mort de Bandit. On se serra fort dans les bras, le temps qu'elle se calme.

— Où est Rex ? demandai-je.

— À l'atelier, répondit Edmund.

— Il est en colère contre toi, me confia Mme Oaks.

Je pris mon courage à deux mains, et décidai d'affronter mon frère aussitôt. Il était en train de coudre un morceau de cuir.

— J'ai cru reconnaître ton armée, dit-il sans même me dire bonjour. Ne me fais pas croire qu'ils savaient tous se battre au moment où tu les as recrutés.

J'étais piégée. C'était en effet la raison pour laquelle j'avais refusé que Rex rejoigne nos rangs.

— Non, avouai-je. Mais ce ne sont pas mes frères.

— Tu aurais dû me le dire en face, Trèfle. Au lieu de ça, tu as laissé notre mère m'annoncer la nouvelle. Tu es partie comme une lâche.

Il avait raison. Je n'avais pas eu le courage de le regarder droit dans les yeux et de lui dire que non, il ne se battrait pas à mes côtés. *Reste à la maison et occupe-toi de ta mère.* C'était ridicule. Après tout, il avait vécu des années loin de ses parents. Ce n'était plus un petit garçon.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur, murmurai-je. Ça lui briserait le cœur. Je ne pourrai pas te protéger sur le champ de bataille, Rex.

— Ici non plus, rétorqua-t-il.

— Est-ce que tu veux toujours te battre ?

— Oui.

— Promets-moi que ce n'est pas pour rejoindre Ruth.

— Je veux me venger de la mort de ma femme, m'assura-t-il. C'est tout. Au moins, je servirai à quelque chose.

— Va voir Thornton, soupirai-je. Il te dégotera une arme. Et demande à Mme Oaks de te coudre un ou deux uniformes. Edmund réparera tes bottes. Il va avoir du boulot, ces prochains jours.

Je repensai aux pieds ensanglantés de mes soldats. Si je voulais que la Compagnie T prospère et grandisse, il fallait que j'apprenne à prendre soin d'eux jusque dans les plus petits détails. Déterminée, je retournai chez les Oaks pour faire une commande de bottes à Edmund. Au moment où j'entrai, il avait Mme Oaks dans les bras, qui pleurait à chaudes larmes sur son épaule. Je sortis de la maison pour ne pas les déranger. Je ne savais pas si elle pleurait de joie parce que j'étais rentrée, ou de tristesse parce que Salvation et sa vie d'avant lui manquaient.

Je repassai la porte une demi-heure plus tard. Personne. Edmund avait dû repartir à l'atelier par la porte de derrière. Je l'y rejoignis pour lui faire part de ma demande.

— J'étais justement en train de préparer des nouvelles paires, me dit-il. Tu peux te servir. Les hommes avec de très grands ou de très petits pieds devront venir me voir. Je leur fabriquerai des bottes sur mesure.

— Merci, Edmund.

— Je suis content de contribuer à l'effort de guerre, dit-il en haussant les épaules.

Cela me toucha plus qu'il ne l'imaginait. Mon père me prenait au sérieux. Pour lui, tout ce que j'entreprenais servait à quelque chose. Je ne pus m'empêcher de le prendre dans mes bras. Cela le surprit un peu, mais il ne me repoussa pas. Au contraire, il me serra encore plus fort.

Ensuite, je lui fis part de la discussion que j'avais eue avec Rex.

— Je m'en doutais, me confia-t-il. Ne t'inquiète pas, je me charge de l'annoncer à ta mère.

Le lendemain matin, je rendis visite au colonel avant d'aller prendre mon petit déjeuner. Elle était en compagnie d'un groupe d'éclaireurs.

— Il n'y a pas un seul Mutant dans la forêt, rapporta l'un d'eux,

mais il y a quelques groupes qui traînent aux alentours. Ils se rapprochent de Soldier's Pond, colonel Park.

Je les interrompis sans prendre le temps de me présenter, ni de leur dire bonjour.

— Si vous comptez sur la Compagnie T pour vous protéger, il va falloir nous fournir des soldats et des provisions.

Le colonel tourna la tête vers moi, à la fois agacée et amusée.

— Décidément, tu ne baisses jamais les bras.

— Ce n'est pas mon genre, répondis-je en esquissant un sourire.

— Je vais en parler au quartier-maître. On décidera ensemble de la quantité de nourriture que l'on vous donnera.

— Merci.

— Est-ce que tu as élaboré une structure de commande ? me demanda-t-elle.

Quand je lui répondis que non, elle me fit la morale comme elle seule savait le faire. Elle insista particulièrement sur l'importance de la hiérarchie au sein d'une armée. Elle balaya la pièce du regard, comme pour vérifier si les autres écoutaient, puis elle continua à voix basse :

— J'aimerais vraiment te prêter main-forte, mais mes conseillers refusent de prendre ce risque. Ils sont morts de peur. Ils croient que, si on ne les attaque pas, les Mutants nous laisseront tranquilles.

— Ils se trompent, chuchotai-je. Salvation n'avait rien fait aux Mutants. Appleton non plus. Regardez ce qui leur est arrivé.

— Je sais, Trèfle.

— Alors pourquoi écoutez-vous vos conseillers ?

— C'est compliqué, soupira-t-elle. Avant, le grade de colonel se méritait. Moi, je l'ai hérité de mon père. J'étais trop jeune quand il est mort. On m'a forcée à avoir des conseillers et, depuis, ils ne m'ont jamais quittée.

À ce moment-là, j'eus un peu pitié d'elle. Elle était chef, mais elle n'avait pas *vraiment* son mot à dire. Voilà qui devait être frustrant ! On discuta davantage, puis je la laissai avec ses éclaireurs.

Finalement, la Compagnie T resta à Soldier's Pond plus de deux jours. Il fallait laisser le temps à Edmund de confectionner des bottes pour tout le monde. Quant à Mme Oaks, elle parvint à convaincre le quartier-maître de lui donner des chutes de tissu.

Pendant qu'Edmund chaussait mes hommes, elle leur cousait des uniformes.

Le colonel nous fournit en semoule de maïs et en haricots secs. Dans un livre de cuisine, Morrow trouva une recette de « biscuit de guerre » : un mélange de farine et d'eau, cuit à plusieurs reprises jusqu'à ce que les ingrédients durcissent. D'après son livre, ces biscuits pouvaient se conserver pendant des années. Si chaque soldat portait sur lui sa part de haricots, de farine, de viande sèche et de biscuits, nous aurions de quoi tenir jusqu'à l'hiver sans avoir à traîner de chariots.

Excité par sa découverte, Morrow m'invita à le suivre à la cantine pour voir le résultat. Les cuisiniers y avaient passé des heures. Les biscuits étaient durs comme des briques.

— On va se briser les dents ! m'écriai-je.

Morrow soupira, dépité face à mon manque d'imagination.

— On les émiettera pour épaissir la soupe. J'ai même lu qu'on pouvait faire des crêpes avec, en les mélangeant à du lait et des œufs.

— C'est vrai qu'il y a des vaches et des poules partout, le taquinai-je.

Il éclata de rire.

— Tu es cruelle ! J'ai passé *des heures* à feuilleter des livres poussiéreux pour toi.

— Pour moi... ou pour Tegan ?

Ce n'était plus un secret : je voyais bien comment il la regardait.

— Elle devrait manger davantage, soupira Morrow. Elle est trop maigre. Toi aussi, d'ailleurs.

— Comme nous tous, dis-je en haussant les épaules.

Je tournai la tête vers les cuisiniers.

— Le colonel veut que vous prépariez cinq cents biscuits de plus, leur annonçai-je. Au boulot.

Ils se remirent au travail en rechignant.

— Tu as dû lire des centaines de livres dans ta vie, dis-je à Morrow une fois dehors. Moi, il n'y a qu'à Gotham que j'en ai vu autant. Tu y es déjà allé ?

Je savais qu'il n'était pas de Soldier's Pond et qu'il avait beaucoup

voyagé, mais cela s'arrêtait là. James Morrow ne s'étalait jamais sur son passé.

— Non, regretta-t-il. Je ne suis jamais allé à Gotham.

On traversa le village, nos pas nous menant jusqu'à l'étable où on s'entraînait. Ce jour-là, il n'y avait personne – à part les animaux.

— Je viens de l'ouest, reprit-il. Un petit village qui s'appelle Rosemere.

Rosemere... Je l'avais vu sur les cartes de Veinard, mais je ne me souvenais pas de son emplacement. Pour une raison qui m'échappait, ce village ne faisait pas partie de l'itinéraire qu'il empruntait.

— Où se trouve Rosemere, exactement ?

— Sur l'île d'Evergreen.

Voilà qui expliquait tout : Veinard ne traversait pas les cours d'eau avec son chariot et ses ânes.

— Tu n'en parles jamais, remarquai-je. Mauvais souvenirs ?

— Non, dit-il avec de la tendresse dans la voix. C'était le paradis.

— Alors pourquoi es-tu parti ?

— Je suis tombé amoureux d'une fille qui ne voulait pas de moi. Je suis parti explorer le monde, en espérant qu'elle s'en mordrait les doigts.

— Est-ce que ça a marché ?

— Je ne sais pas. Je ne suis jamais revenu.

— Parle-moi de Rosemere.

Le conteur était dans son élément. Il me dépeignit un village adorable, avec ses maisons en pierre et ses jardins fleuris, son marché et toutes les jolies choses que les gens y vendaient. Il me parla du port, d'où les hommes partaient en bateau pour aller à la pêche, pendant que les femmes étendaient leur linge en papotant et en riant, avec leurs foulards sur la tête. Il aurait pu me parler de l'île d'Evergreen pendant des heures.

— Il faut le voir pour le croire, Trèfle. Il y a des forêts partout, à perte de vue. La nature y est luxuriante, respectée par les humains. Et il n'y a pas un seul Mutant.

— Comment ça ?

— Ils ne savent pas nager. J'en ai déjà vu essayer, de l'autre côté

du fleuve, mais ils finissent toujours par se noyer.

C'était bon à savoir. Dr Wilson devait avoir une explication, mais nous n'avions pas le temps de faire un détour par Winterville pour le lui demander.

— Tu ne m'as toujours pas expliqué où tu as lu tous ces livres, insistai-je. Ni où tu as appris à te battre.

— Tu es têtue comme une mule ! me reprocha-t-il.

— Je ne suis pas du genre à baisser les bras, dis-je en souriant.

— Il y a des ruines juste en face de Rosemere, reprit Morrow. De l'autre côté du fleuve. J'ai nagé jusqu'à elles pour explorer les lieux, et je suis tombé sur un bâtiment rempli de livres.

— Comme celui de Gotham ! m'exclamai-je. Ça s'appelle une bibliothèque.

— Je sais, dit-il. Je ne pensais pas que tu connaissais.

— J'adore quand les gens me prennent pour une idiote, rigolai-je.

— Tu es peut-être obsédée par la guerre, mais tu es loin d'être idiote.

— Continue ton histoire, Morrow.

— Pour faire court, j'ai failli y passer. Les ruines grouillaient de Mutants. Quand je suis rentré chez moi, j'étais dans un sale état. Mon père a eu tellement peur qu'il m'a traîné chez un homme du village qui apprenait à ses fils à se battre. Une tradition de famille. Mon père a insisté pour que je participe à ses leçons. Il m'a dit que, si je voulais partir à l'aventure, il fallait que je sois capable de me défendre.

— Et c'est ce que tu as fait.

— Oui. Ma carrure et mon agilité m'ont bien servi. Le seul problème, c'est que j'aime l'élégance de la bataille, mais pas le sang, ni la violence.

— J'avais remarqué, lui confiai-je.

— Je n'arrêtais pas de penser à tous ces livres que personne ne lisait, continua-t-il. Alors j'ai demandé à mon père s'il pouvait me prêter un de ses bateaux. J'ai passé des semaines à faire des allers-retours entre les ruines et Rosemere, le bateau rempli de livres en tous genres. Maintenant, Rosemere a une bibliothèque. Les gens peuvent les emprunter quand ils le souhaitent.

— C'est vrai ? m'émerveillai-je.

— Oui. Et c'est moi qui en ai lu le plus.

Il ne l'avait pas dit avec prétention. C'était un fait. Cela expliquait pourquoi il aimait tant les histoires, et surtout pourquoi il aimait écrire.

— Merci de m'avoir raconté tout ça, Morrow. J'espère avoir la chance, un jour, de visiter Rosemere.

— Espérons que ce sera en tant que voyageuse, et pas Chasseuse.

— Je souhaite à ton village qu'il ne connaisse pas la guerre.

Morrow réfléchit un instant, visiblement perdu dans ses pensées.

— J'aimerais que tu me racontes ton histoire, toi aussi, me dit-il. Tout ce dont tu te souviens de ta vie sous terre, de ton arrivée à Salvation puis à Soldier's Pond. Je suis sûr qu'il y a de quoi écrire des pages et des pages.

— Vraiment ?

— Oui. Mais il me faut ta permission. Sinon, ce ne serait pas juste.

— C'est avec plaisir que je te la donne, Morrow. Avec grand plaisir.

LA CAMPAGNE

En tout, quarante nouvelles recrues – dont Rex – rejoignirent la Compagnie T. On partit de Soldier's Pond en meilleure forme qu'à notre arrivée. Tout le monde était équipé de nouvelles bottes et de nouveaux uniformes. Le beau temps était revenu, et nous avions de quoi manger pour quelque temps.

En passant les portes du village, je me souvins de ce que m'avait dit le colonel à propos de l'importance de la hiérarchie. Il était temps d'écouter ses conseils.

— Tegan, Del, Tully, Spence, Morrow, Thornton ! appelai-je une fois sortis de Soldier's Pond.

Ils me rejoignirent aussitôt.

— Le colonel m'a laissé entendre qu'une armée comme la nôtre avait besoin d'une structure de commande, annonçai-je. Les soldats doivent savoir à qui s'adresser, et pour quelles raisons.

— Je me demandais quand tu allais t'y mettre, me confia Thornton.

— Tu n'avais qu'à m'en parler.

— Mais je ne l'ai pas fait.

J'éclatai de rire. Thornton était encore plus direct que Veinard.

— Je te nomme sergent-chef, lui dis-je. Et tu seras aussi responsable des provisions. Si on manque de quelque chose, viens m'en parler. Si tu vois un soldat sans arme, ou un qui ne s'en s'occupe pas bien, viens me voir aussitôt.

— Ça veut dire que j'ai le droit de gueuler dès que je vois quelqu'un enfreindre une règle ?

— Exactement.

— Parfait, dit-il en laissant échapper un sourire.

— Tegan, je te nomme médecin officiel de la compagnie. Garde toujours un œil sur les soldats : ils ne viendront pas vers toi à

chaque fois qu'ils ont mal.

— Est-ce que j'ai droit à un joli titre, moi aussi ?

— Doc Tegan ne te suffit pas ?

— Si, répondit-elle en souriant. Merci, Trèfle.

— J'ai aussi besoin d'un chef d'escouade par groupes de trente soldats, dis-je à Del, Tully et Spence. Je les divise entre vous trois. Pour l'instant, vous en avez soixante chacun. Il faut faire avec.

Je me retournai vers mes hommes, en formation. Nous ressemblions enfin à une armée, tous vêtus du même uniforme. Gavin portait haut le drapeau de la compagnie, au premier rang. Une vague de fierté s'empara de moi. Tout cela, c'était grâce à Mme Oaks. Elle avait cousu des uniformes jour et nuit, jusqu'à avoir les mains en sang pour nous les fournir à temps...

C'est moi qui ai créé tout ça. Je n'ai pas baissé les bras. Et jamais je n'abandonnerai.

J'ordonnai aux soldats de se séparer en trois groupes.

— Escouade numéro un : si vous avez besoin de quelque chose, c'est à Del qu'il faut vous adresser. C'est votre chef. Le moindre problème me sera rapporté illico. Alors tenez-vous à carreau.

Pas un seul soldat ne rechigna, sûrement parce que j'utilisais la même voix que Mme Oaks quand elle était en colère.

— Escouade numéro deux : vous êtes avec Tully. Numéro trois : avec Spence. Si, pour une quelconque raison, la compagnie devait se séparer, ce sont eux que vous suivrez. Compris ?

— Oui, chef !

— Ceux qui oublient leur numéro seront de corvée de latrines. Des questions ?

— Non, chef !

— Alors en route.

Voilà comment l'été sanglant commença. Jour et nuit, nous protégeons les routes qu'empruntaient les marchands. Nous combattions les Monstres de l'autre côté de la forêt jusqu'à Gaspard. Les soldats faisaient preuve de courage, même les moins

expérimentés. La Compagnie T était de plus en plus efficace, même quand il s'agissait de rassembler ses affaires : la dernière fois que j'avais chronométré mes soldats, ils avaient mis moins de deux minutes à lever le camp.

Rex croisait souvent mon regard, mais je ne savais pas à quoi il pensait. Je le traitais comme les autres, et j'étais contente de le voir tenir le coup. Quant à moi, j'avais de nouvelles cicatrices et de nouvelles blessures, et la peau couverte de bleus à force de dormir par terre. Je m'étais rarement sentie aussi fatiguée. La nuit, je rêvais de massacres et de Monstres en train de piller Soldier's Pond. J'aurais aimé rêver des histoires de Morrow, mais mon esprit était hanté par les horreurs de notre monde.

Quant à la horde, elle ne s'était pas encore décidée à attaquer : nous nous contentions d'abattre des petits groupes de Monstres. Ils se reproduisaient et atteignaient l'âge adulte de plus en plus vite. J'avais l'impression que nous n'en finirions jamais. Nous étions dans une impasse... et cela me rendait nerveuse.

Il faisait chaud, et nous transpirions à grosses gouttes. Dans les champs, les cadavres de Monstres attiraient les mouches. Nous brûlions les corps quand nous le pouvions mais, parfois, nous n'avions d'autre choix que de les laisser se décomposer.

Mon anniversaire passa inaperçu. Cette année-là, il n'y eut ni gâteau, ni cadeaux, ni fête. Au lieu de cela, je passai ma journée dans la boue jusqu'aux genoux, sous un ciel d'été zébré d'éclairs. Cette bataille fut particulièrement difficile. La pluie traversait mes vêtements et m'empêchait de voir avec précision. Hélas, les Monstres n'avaient pas peur de l'orage, et ils étaient presque aussi nombreux que nous. J'étais horrifiée.

J'en poignardai un, puis un autre, leur sang se mêlant aux gouttes de pluie. J'avais les mains glacées et trempées. À un moment donné, mon couteau m'échappa et s'enfonça dans la boue. Impossible de me défendre en donnant des coups de pied : mes bottes étaient aspirées par le sol. Del me sauva la vie en achevant un Monstre qui se jetait sur moi. Je tournai la tête vers lui pour le remercier. J'étais trop fatiguée pour parler.

Ce jour-là, on perdit seize soldats.

Je fis de mon mieux pour que la compagnie ne lise pas le désespoir sur mon visage.

Après l'été vint l'automne, et le moral des troupes ne faillit pas. Il faisait plus frais, et cela sentait bon la pomme. De temps en temps, j'envoyai des hommes dans les arbres pour en cueillir. La dernière

bataille avait eu lieu deux jours auparavant, et nous étions prêts à repartir.

C'est alors que Sands revint avec une nouvelle inquiétante.

— Il y a du mouvement à Appleton. Je pense que la horde a décidé d'engager le combat.

Pendant que nous nous battions comme des fous pour protéger notre territoire, la horde en avait profité pour se reposer, faire le plein d'énergie et évaluer nos forces. Maintenant qu'ils connaissaient nos tactiques, ils étaient prêts à nous détruire.

Suite aux pertes de l'été, nous étions un peu moins de deux cents.

— C'est à nous de choisir où aura lieu la bataille, décidai-je.

On s'installa non loin du fleuve. Je jetai un œil à mes cartes. Nous étions à l'ouest de Soldier's Pond. Appleton était au sud-ouest. Il y avait une forêt non loin de là, mais il serait impossible d'y cacher deux cents soldats. Cette stratégie ne fonctionnerait pas cette fois. En examinant les différentes routes, je m'aperçus que nous n'étions pas loin de l'île d'Evergreen. Je posai mon index dessus. Et si le fleuve devenait notre arme ?

Del s'assit à mes côtés. Il avait les traits tirés et ses yeux se fermaient tout seuls. Même avec de quoi manger, de bonnes bottes aux pieds et un temps clément, notre vie était loin d'être reposante. Ici, pas d'intimité. Pas de toilettes confortables non plus. Tully, Tegan et moi avions boudé plus d'une fois à ce sujet-là : les hommes avaient la chance de pouvoir faire ça contre un arbre. Pour nous, c'était l'aventure à chaque fois.

— Tu prépares la prochaine offensive ? me demanda Del.

Je passais trop peu de temps avec lui. Il me manquait terriblement. J'aurais aimé redevenir la fille de Salvation, celle qui se plaignait de porter des robes et qui pouvait l'embrasser quand elle le voulait. Ou alors, jeter mes couteaux et partir m'installer à Rosemere. Les descriptions de Morrow me donnaient envie d'y finir mes jours.

— Je n'y arrive pas, dis-je en bâillant.

Je lui répétais ce que l'éclaireur m'avait confié. Del prit ma main dans la sienne.

— Ce que tu as entrepris est déjà énorme, Trèfle.

— Ça ne suffit pas. Si on ne parvient pas à les briser, tout ce qu'on a fait avant n'aura servi à rien.

— Convoque les autres, suggéra-t-il. Et discutons-en autour du repas.

À *quoi bon ?* pensai-je. Il n'y avait pas de solution. La horde était gigantesque et, même armés de nos meilleurs soldats, nous nous ferions manger tout cru. Malgré cela, je suivis les conseils de Del et j'invitai Tegan, Thornton, Morrow, Tully et Spence à se joindre à nous. Ils s'assirent à nos côtés, leurs bols de soupe à la main. Je leur résumai la situation, espérant qu'ils feraient preuve de plus de jugeote que moi.

Morrow poussa un soupir.

— Dans les livres, les héros ne meurent jamais. Ils gagnent toujours à la fin.

— J'ai repensé à ce que tu m'as raconté, lui dis-je. Au fait que les Mutants ne sachent pas nager. Mais je ne sais pas quoi en faire.

— On ne peut pas se battre en plein milieu du fleuve, plaisanta Tully.

— Je sais, murmurai-je. Si seulement il existait un moyen de les attirer dans l'eau...

— Ce serait malin, commenta Spence, le sourire aux lèvres. Mais je ne pense pas que le fleuve soit assez large pour noyer des milliers de Mutants d'un coup.

— Il faudrait un océan, renchérit Del.

— Et ils ne sont pas complètement idiots, ajouta Tegan. Ils comprendront vite que c'est un piège.

Thornton n'avait pas encore dit un mot. Quand il ouvrit la bouche, j'espérai que ce serait pour nous donner la solution miracle.

— Je pense que c'est une bonne piste, dit-il.

— Le fait de les noyer ? demandai-je, sceptique.

— Non, mais on pourrait se battre avec l'eau dans le dos. Comme ça, les Mutants ne pourront pas nous encercler, et on pourra nager jusqu'à l'île si jamais la situation devient ingérable.

Il se retourna vers Morrow.

— Est-ce que Rosemere accepterait de nous accueillir ? Je sais que ton père n'aime pas trop se mêler de ce qui se passe à l'extérieur, mais il n'est pas du genre à refuser des visiteurs, pas vrai ?

— Entre quelques visiteurs et deux cents soldats, il n'y a qu'un

pas, marmonna Morrow.

— Ton père dirige Rosemere ? demandai-je, surprise.

— C'est le gouverneur, répondit-il.

— Du village ou de l'île ? s'émerveilla Tegan.

— De l'île entière. Rosemere est le seul village habité.

Je regardai ma carte une seconde fois, ne prenant plus garde à mon repas qui était en train de refroidir.

— Je ne vois pas d'autre solution, leur confiai-je. L'idée de Thornton est la plus judicieuse.

Tegan se releva d'un coup.

— Reste à savoir si nos soldats savent nager.

LES COMPLICATIONS

La horde nous repéra avant que l'on atteigne les berges du fleuve.

Il était impossible de vaincre l'ennemi à dix contre un, alors j'ordonnai le repli. Morrow souffla dans sa flûte, puis on courut à perdre haleine. Il n'y avait rien de courageux. Rien de glorieux. Mais avec deux mille Monstres à nos trousses, à moins d'un kilomètre de nous, je fis ce qui me semblait nécessaire pour garder mes soldats en vie.

Nous ferions face à la horde quand je le déciderais *moi*. En attendant, mieux valait se mettre à l'abri, et Rosemere était l'endroit idéal.

— Plus vite ! hurlai-je aux troupes. Gavin, laisse tomber le drapeau s'il le faut.

— Jamais de la vie ! répondit-il.

Il plongea avec le drapeau dans une main. Le courant était particulièrement fort, mais mes hommes se jetèrent à l'eau sans la moindre hésitation. Ils préféreraient mourir noyés que sous les griffes des Monstres. Avec mes officiers, nous étions les derniers sur la côte. Je croisai le regard de Del et il me sourit, comme si le simple fait de me voir lui donnait du courage pour affronter la mort.

Je me rapprochai de lui et murmurai à son oreille :

— Avec mon partenaire à mes côtés, je n'ai plus peur de rien. Pas même de la mort.

Le regard qu'il m'offrit à ce moment-là valait tous les baisers du monde. Quand les Monstres apparurent en haut de la colline, on plongea tête la première.

Je n'avais jamais appris à nager mais, tout comme les hommes qui me devançaient, je préférais être maître de mon destin. J'imitai les gestes de ceux qui avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient, utilisant mes mains et mes pieds pour avancer. Malgré mes efforts, le courant me fit couler comme une pierre. Ce fleuve me haïssait. Il m'aspirait au fond, puis il me remontait à la surface pour m'octroyer

une bouffée d'air avant de m'attirer à nouveau dans ses entrailles.

Plus de lumière. Plus d'air.

Peu à peu, le monde devint tout noir.

Je revins à moi sur la berge opposée. Del appuyait fort sur ma poitrine. J'inspirai un grand coup avant de vomir la moitié du fleuve à ses pieds. Je rallongeai ma tête sur la terre humide et j'y enfonçai mes doigts.

Jamais je n'aurais cru m'en sortir.

Une fois remise de mes émotions, je me relevai lentement. De l'autre côté de la berge, les Monstres marchaient jusqu'à l'eau puis reculaient comme si c'était du poison. Ils ne survivraient pas à la traversée. J'aurais tellement aimé qu'ils soient assez idiots pour plonger et se noyer... Mais non. Ils étaient devenus intelligents.

Tegan était en train de circuler parmi les soldats pour soigner ceux qui en avaient besoin. Del me serra fort dans ses bras. Il tremblait comme une feuille.

— Combien de victimes ? balbutiai-je.

— Vingt-deux, répondit Del.

Les officiers nous rejoignirent à ce moment-là.

— Certains ont été emportés par le courant, murmura Thornton. Ils ont peut-être une chance de s'en sortir.

Morrow fit non de la tête. Il connaissait l'île comme sa poche, et le fleuve aussi. Il fallait se rendre à l'évidence : nous avons perdu vingt-deux hommes, pas un de moins.

— Note leurs noms, ordonnai-je à Morrow. Je compte bien dire à leurs familles à quel endroit ils ont perdu la vie.

Il sortit son carnet de sa poche. Il était soigneusement emballé dans un tissu verni qui l'avait protégé de l'eau.

— Je m'en charge, répondit-il.

— Où se trouve Rosemere ? lui demandai-je.

— À quelques kilomètres à l'ouest. Mieux vaut y aller en longeant le fleuve qu'en traversant la forêt. C'est un village de pêcheurs. On le reconnaît facilement. Il y en a d'autres un peu plus loin, de l'autre côté du fleuve, mais la plupart ne sont même pas inscrits sur les cartes tellement ils sont petits.

Tegan écarquilla les yeux, rattrapée par sa soif de connaissance.

— Est-ce que tu m'y emmèneras un jour ? lui demanda-t-elle.

— Avec plaisir, murmura-t-il.

Je me retournai vers Tully, Thornton et Spence.

— Dites aux soldats de bien se sécher et de se reposer. Je veux qu'ils soient en forme avant de reprendre la route.

— Entendu.

— Contente de te voir en vie, me dit Tully en posant sa main sur mon épaule.

— Tu aurais dû me dire que tu ne savais pas nager, me reprocha Del une fois qu'ils étaient tous partis.

— Où voulais-tu que j'apprenne ?

Il posa sa joue fraîche contre la mienne.

— J'aurais dû rester près de toi, soupira-t-il. Quand tu as coulé, j'ai cru mourir. J'ai retenu mon souffle jusqu'à ce que tu retrouves le tien.

— Tu pourrais vivre sans moi, Del.

— Non. Je n'y arriverais pas.

Voilà ce qui me faisait peur avec l'amour. Il était sublime mais traître. Comme la neige. Si pure et si jolie vue de la fenêtre, mais glaciale et mortelle une fois dehors. Tout comme Del, je ne concevais pas une vie sans lui.

Il m'embrassa devant tout le monde. À ce moment-là, je me fichai de ce que penseraient les autres. Je me blottis dans ses bras et contre ses lèvres. Il glissa ses mains dans mes cheveux et j'enfonçai mes doigts dans ses épaules.

— Excuse-moi, dis-je en les retirant d'un coup. J'avais oublié...

Il posa deux doigts sur ma bouche.

— Ne t'inquiète pas, me rassura-t-il. Ça fait des mois que je rêve de sentir tes mains sur mon corps.

— Attendez peut-être d'avoir une chambre, suggéra Spence.

Je tournai la tête. Tous mes officiers nous regardaient, le sourire jusqu'aux oreilles. Moi, je me cachai derrière Del, rouge de honte.

Une heure plus tard, les soldats étaient prêts à marcher jusqu'à Rosemere. Morrow me montra la liste des victimes. Après la guerre, et si j'y survivais, j'emporterais ce bout de papier avec moi dans tout le territoire pour informer les familles moi-même.

— Merci, dis-je à Morrow. Est-ce que tu peux nous guider jusqu'à Rosemere ?

— Bien sûr.

— Que va dire ton père quand il va te voir ? lui demanda Tegan.

— « Mon pauvre James », l'imita-t-il, « dans quoi t'es-tu encore fourré ? »

On rigola tous les trois de bon cœur.

Rosemere était à deux heures de marche, ce qui nous permit de profiter pleinement du paysage. L'île d'Evergreen était d'un calme surprenant. *Morrow avait raison*, pensai-je. *Cet endroit est splendide*. Je me demandais si toutes les îles étaient ainsi : des petits coins de paradis épargnés par les Monstres et les horreurs du monde. Des oiseaux blancs et particulièrement bruyants chassaient poissons et insectes le long des côtes rocheuses qui bordaient la forêt.

En sortant d'une courbe, on aperçut enfin Rosemere. La vue me coupa le souffle. Ce village était d'une pure beauté. Les maisons étaient adorables, bordées de fleurs qui poussaient sous les fenêtres. Les toits étaient recouverts de tuiles peintes contrastant avec les pierres blanches des murs.

Tout ce que m'avait raconté Morrow était vrai.

Dans les rues, les gens nous firent de grands sourires. La plupart avaient la peau cuivrée par le soleil, comme Tegan. Ils avaient les cheveux de toutes les couleurs. Les femmes portaient des foulards sur la tête et des pantalons larges qu'elles enroulaient autour de leurs hanches. Tout au bout du village, j'aperçus le port dont m'avait parlé Morrow. Un peu plus loin, il y avait un moulin à blé pour transformer le grain en farine, et un grand bâtiment tout en long où se construisaient les bateaux.

— C'est incroyable, s'émerveilla Tegan.

Mes hommes n'en pensaient pas moins. Ils avaient des étoiles dans les yeux. Je n'avais jamais vu d'endroit semblable. Tout débordait de lumière et de joie. Ici, la terreur n'existait pas. J'avais du mal à croire que, de l'autre côté de cette berge, notre pire ennemi était en train de planifier une bataille.

— Dirigez-vous vers le marché, nous indiqua Morrow. C'est tout droit, dans ce sens-là. Il faut que j'aille voir mon père, et que je trouve une solution pour nous héberger. Il y a une auberge pour accueillir les voyageurs, mais elle est bien trop petite pour nous tous.

Je guidai mes hommes à travers les rues de Rosemere, et les villageois ne parurent pas alarmés en nous voyant parader avec nos armes sur le dos. Sûrement parce qu'ils avaient reconnu Morrow.

Le marché était bondé et coloré, avec des marchands vendant tout et n'importe quoi. En nous voyant arriver, leurs visages s'illuminèrent. Ils risquaient d'être déçus en apprenant que nous n'avions pas de monnaie locale. On passa devant chaque étal, curieux de découvrir ce qui s'y vendait : du poisson grillé entre deux tranches de pain plat, des gravures en bois et en os, des crochets qui devaient servir pour la pêche, des rouleaux de tissu de toutes les couleurs, des vêtements et des chaussures... Pas une seule arme à l'horizon. Il y avait bien des couteaux à vendre, mais ils ne servaient qu'à manger. J'étais abasourdie.

Voilà un endroit où les gens naissent et vivent sans jamais avoir besoin de se battre.

Je comprenais mieux pourquoi Morrow était si gracieux. Il avait grandi dans un village où les gens se battaient pour le plaisir, pas pour sauver leur peau.

— Je n'en crois pas mes yeux, lança Tully.

C'était la première fois que je la voyais *vraiment* sourire.

— On pourrait rester ici, murmura Spence à son oreille.

Depuis notre arrivée, l'idée m'avait déjà traversé l'esprit des dizaines de fois. Nous serions heureux à Rosemere. L'île était assez grande pour que le village s'étende davantage. Il suffisait d'abattre quelques arbres pour faire de la place. Et Morrow m'avait dit qu'il y avait une carrière de l'autre côté de l'île, d'où ils extrayaient les pierres pour construire les maisons. Nous pourrions planter des jardins et apprendre à pêcher, construire des bateaux, graver le bois et peindre les tuiles de nos maisons.

— Je ne pourrais pas vivre ici en sachant que d'autres meurent là-bas, répondit-elle. Je me battrai jusqu'au bout, Spence.

Ses mots suffirent à me convaincre. Au fond, j'étais comme Tully. Si je baissais les bras maintenant, cela me hanterait jusqu'à ma mort. Sans compter que Mme Oaks et Edmund étaient restés à Soldier's Pond. Jamais je ne les abandonnerais.

— C'est vraiment splendide, murmura Del.

Quelques minutes plus tard, Morrow nous rejoignit avec son père, un monsieur élancé aux cheveux argentés. *Si j'avais grandi ici, pensai-je en les voyant arriver, jamais je ne serais partie.*

Comment Morrow avait-il pu quitter un si bel endroit ?

LES RETROUVAILLES

On mit quelques heures à tout organiser.

D'abord, Morrow nous présenta son père, Geoffrey, gouverneur de l'île d'Evergreen. Ensuite, je dus répondre à ses questions. Je résumai la situation, et je finis par lui confier que la horde campait de l'autre côté du fleuve.

— Vous les avez attirés *chez nous* ? s'indigna-t-il.

— Ce n'était pas volontaire, répondit Morrow. Et ils seraient venus un jour ou l'autre. Tu ne veux quand même pas que Rosemere soit le dernier village à tenir debout ?

— Non, tu as raison, soupira son père.

Une fois convaincu, il remua ciel et terre pour nous trouver un logement. Les réactions furent plus que positives. De nombreux villageois se portèrent volontaires pour accueillir un ou deux soldats chez eux. Cela reflétait bien l'esprit de Rosemere. Un peu plus tard, les familles vinrent chercher mes hommes pour leur faire visiter leurs maisons.

— Allez-y, leur dis-je. Je vous tiendrai au courant de la suite des événements.

— Est-ce qu'on est en permission, chef ? demanda l'un d'eux.

— Pour l'instant, oui.

Del s'approcha de moi pour que nous ne soyons pas séparés. Tully et Spence firent de même. Quant à Morrow, il chercha Tegan du regard... Mais elle était en train d'admirer l'étal d'un marchand. Je la rejoignis pour voir ce qu'elle y avait trouvé. Del me suivit comme mon ombre.

— Ce sont des os de baleine, expliqua le vendeur à Tegan. Mon père m'a appris à les graver. C'est un métier qui se transmet de génération en génération dans ma famille.

— Qu'est-ce que ça représente ? lui demanda-t-elle.

— Celui-là ? C'est un dauphin, mademoiselle. Ce sont des

animaux de pleine mer. Quand il fait beau, nos marins naviguent jusque là-bas. Je suis allé à la pêche à la baleine, une fois... J'ai eu la peur de ma vie.

— J'aimerais y aller, moi aussi ! s'écria-t-elle.

Voilà ce qui nous différençait, Tegan et moi. Une fois la guerre terminée, je me voyais bien m'installer dans une petite maison et cultiver un potager. Tegan, elle, était curieuse et assoiffée d'aventures. Elle était aussi plus intelligente et plus jolie que moi, avec ses beaux cheveux, sa peau dorée, ses grands yeux marron et son sourire si doux. Sous le charme, le marchand attrapa le dauphin et le lui déposa dans les mains.

— Tenez. C'est un cadeau.

— Oh ! je ne peux pas accepter !

Je connaissais bien Tegan. Elle mourait d'envie de le garder, mais elle se voyait mal ne rien offrir en retour.

— Tegan est médecin, dis-je à l'homme. Si vous avez besoin d'aide, c'est avec plaisir qu'elle s'occupera de vous ou de vos proches.

Tegan confirma mes dires. Ensuite, je les laissai discuter de baleines et de dauphins pour aller découvrir d'autres merveilles. Un peu plus loin, une femme fabriquait de jolis objets qui ressemblaient au collier que Mme Oaks m'avait prêté à Salvation, le jour du festival. Tous scintillaient au soleil. Je touchai un cercle en fil argenté parsemé de pierres brillantes.

— Très bon choix, remarqua la marchande. Ce bracelet vous irait à ravir.

Del ajouta qu'il semblait avoir été fait pour mon poignet, sa façon à lui de m'expliquer à quoi l'objet servait. Je souris à la dame en reposant le *bracelet* à sa place, n'ayant pas de monnaie pour l'acheter.

Je retournai auprès du gouverneur, ne sachant toujours pas où Del et moi dormirions. Mes habits me collaient à la peau. L'eau du fleuve les avait rendus rêches et inconfortables. Il me tardait de me doucher.

C'est à ce moment-là que j'entendis quelqu'un hurler mon nom.

— Trèfle ! Trèfle !

Je connaissais cette voix. Je la connaissais *bien*. Je me frayai un chemin à travers la foule, en direction du cri.

— Trèfle !

C'est alors que je le reconnus.

Sable était bronzé comme les habitants de Rosemere, et il portait un petit garçon sur ses larges épaules. Il marchait vers moi à grandes enjambées. Ses yeux bleus et ses cheveux bruns brillaient sous le soleil. Il posa le petit par terre et me prit dans ses bras, me serrant si fort qu'il m'empêcha presque de respirer. Il n'avait pas changé : toujours aussi exubérant !

— Ne bouge pas, Robin, dit-il au garçon.

Sable me souleva et me fit tourner, tourner... jusqu'à ce que le marché devienne flou, un mélange de couleurs et de bruits, et que mon estomac me remonte dans la gorge.

Mon rêve le plus improbable s'était réalisé. Je n'en revenais pas.

— Et Œillet ? demandai-je.

— Elle est à la maison, répondit-il. J'ai appris que des soldats avaient besoin d'être hébergés. Jamais je n'aurais imaginé que tu en faisais partie !

Il me reposa et prit le petit garçon dans ses bras. Il me regardait avec ses grands yeux bleus, les mêmes que ceux de Sable.

— C'est le tien ? lui demandai-je.

— Oui, c'est mon fils.

— Comment as-tu atterri ici, Sable ?

— C'est toute une histoire, répondit-il. Une aventure, même. Je ne pensais pas qu'on survivrait. Œillet nous a sauvé la vie plus d'une fois. On va te raconter tout ça autour d'un bon dîner, d'accord ?

Del, qui m'avait suivie sans que je m'en rende compte, se racla la gorge pour attirer notre attention. Son regard se posa sur Sable, puis sur moi, puis sur Sable. *Est-ce que je suis invité, moi aussi ?* semblait-il nous demander.

— Tu te souviens de Del ?

Sable lui tendit la main, et Del la lui serra en retour.

— Bien sûr. Mais on ne s'est jamais parlé. Je suis un ami de Trèfle. Enfin, *j'étais* un ami de Trèfle. Je me suis souvent dit que, si elle avait survécu, elle devait me détester pour ce que je lui avais fait.

Je lui en avais voulu longtemps mais, tout à coup, la douleur et la

haine que j'avais ressenties après sa trahison me paraissaient lointaines.

— Depuis ton départ, je rêve de t'expliquer ce qui s'est vraiment passé... et de te demander pardon. Est-ce que tu veux bien me donner cette chance ?

— Avec plaisir, dis-je.

C'est le cœur léger que je suivis mon ami à travers Rosemere. Il salua plusieurs villageois sur la route, et certains lui offrirent des cadeaux pour le petit. Sable se comportait avec son fils comme les gens de la surface, pas du tout comme les parents de l'enclave avec leurs mômes. Il s'était très bien adapté à la vie d'Au-Dessus, mieux que ce que j'aurais pu imaginer. Je l'avais clairement sous-estimé. Moi qui croyais être la seule personne capable de survivre à l'exil...

Trop arrogante, m'aurait reproché Mme James.

La maison de Sable et Œillet était parfaite. Petite et douillette, construite en pierres de l'île, elles-mêmes encadrées par des poutres en bois brut. Leur toit était peint en vert, contrairement aux tuiles cuivrées des maisons de leurs voisins. La porte d'entrée était ouverte, et Œillet était sur le pas de la porte. Elle portait une jolie jupe marron, une chemise blanche et un tablier. Quand elle me reconnut, elle laissa tomber la boîte d'outils qu'elle avait dans les mains et elle courut vers moi. Elle ne boitait presque plus. On s'enlaça pendant un long moment. Le soleil me parut plus brillant que jamais. Il illuminait les pétales blancs des fleurs qui poussaient sous leurs fenêtres.

Œillet s'écarta de moi et me regarda droit dans les yeux.

— Allons manger, bredouilla-t-elle. Je veux tout savoir.

Elle nous invita à entrer dans la maison. Il y avait des chaises en bois décorées de coussins de toutes les couleurs, une grande table robuste et une boîte remplie de jouets près de la porte. Une échelle menait à un grenier, et une autre porte donnait sur l'arrière de la maison. Il y avait une cheminée et de jolies fenêtres qui laissaient entrer la lumière, avec des volets pour les protéger du mauvais temps.

Œillet posa une cruche d'eau sur la table et Sable la présenta à Del, au cas où ils ne se rappelleraient pas l'un de l'autre.

— Est-ce qu'il est possible de se laver ? demandai-je. Le fleuve n'est pas aussi propre qu'on le pense.

— Bien sûr ! répondit Sable en mettant son fils dans les bras

d'Œillet.

Il nous guida jusqu'à la salle de bains, où on se lava l'un après l'autre. Ensuite, on profita de leur hospitalité et d'un repas délicieux : du fromage doux sur du pain noir, du poisson frit avec des pommes, des légumes verts et des noix... Œillet et Sable nous resservirent trois fois tellement nous avions faim. Pendant le repas, je leur racontai notre histoire jusqu'à notre arrivée à Rosemere. Ils étaient fascinés par nos aventures, mais aussi terrifiés par la horde. Heureusement, avec le fleuve comme obstacle, le danger n'était pas imminent.

— À notre tour, dit Œillet une fois que j'eus terminé.

Sable posa timidement sa main sur la mienne, comme s'il s'attendait à ce que je la retire.

— Tu as tout abandonné pour me sauver, Trèfle. Et je t'ai laissée partir en te faisant croire que je t'en voulais. Je suis vraiment désolé. Tu n'imagines pas à quel point.

Je posai ma cuillère sur la table.

— J'aimerais comprendre pourquoi...

— Pour Robin, répondit Sable.

Le petit garçon leva la tête en entendant son nom. Il était assis par terre, en train de jouer avec des morceaux de bois.

— Les Géniteurs n'étaient pas obligés de s'occuper de leurs enfants après leur naissance, me rappela-t-il. Moi, je ne pouvais pas m'en empêcher. J'ai toujours aimé ce petit. Alors, quand ils m'ont accusé de contrebande, j'ai pris peur. Je me suis dit que je ne le reverrais plus jamais. J'étais prêt à tout pour rester avec lui. Jusqu'à laisser une amie souffrir à ma place.

Œillet prit le relais, sentant que Sable avait besoin de soutien.

— On avait tellement peur de ce qui se passait dans l'enclave, Trèfle. On espérait échapper à la punition en te condamnant, comme les autres. On a été... lâches. Je te demande pardon, moi aussi.

— Est-ce que ça a marché ? demanda Del sèchement.

Œillet fit non de la tête, les yeux emplis de tristesse. Elle nous raconta le massacre qui s'ensuivit. La mort de Bannière et mon exil avaient engendré une insurrection au sein de l'enclave. Soie avait tué les rebelles, et les Monstres avaient profité de la vulnérabilité de Collège pour s'y infiltrer, comme ils l'avaient fait à Nassau. Œillet et

Sable s'étaient alors enfuis et cachés dans un abri en plein milieu des tunnels, où ils s'étaient installés le temps que Robin se remette de ses émotions.

— C'est à ce moment-là qu'on l'a baptisé, ajouta Sable. Je ne voulais pas attendre qu'il soit plus grand.

Je repensai à Twist et à Fille26, et mon cœur pleura pour eux. J'avais laissé tomber tous ces gens que, jusqu'à ce jour, j'avais fait de mon mieux pour oublier. Revoir Sable et Œillet réveillait en moi une douleur trop longtemps étouffée.

— Qu'est-il arrivé à Twist ? leur demandai-je.

— Les Chasseurs l'ont tué pendant la rébellion.

C'était pire que de mourir aux mains des Monstres. Je pris une minute pour repenser à lui, à son aide précieuse et à son courage. Il nous avait sauvé la vie en nous donnant à boire et à manger avant que nous ne quittions l'enclave à jamais. Sans lui, ni Del ni moi ne serions encore vivants.

— Est-ce qu'il y a d'autres survivants ? demanda Del.

— J'en ai entendu partir en même temps que nous, mais je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, répondit Sable. J'ai eu peur d'attirer l'attention sur nous en les aidant.

— Ils ne nous ont pas aidés non plus quand les Monstres t'ont poursuivi, regretta Œillet. Si je n'avais pas posé mes pièges et que tu n'avais pas été aussi rapide, on ne serait plus de ce monde.

— Peut-être que certains ont réussi à s'échapper, soupirai-je.

— Peut-être, bredouilla Sable.

J'espérai que Fille26 avait survécu. Après tout, une fille aussi intelligente qu'elle avait des chances de s'en sortir. Œillet en était la preuve vivante.

— Comment êtes-vous arrivés à Rosemere ? s'intéressa Del.

J'étais intriguée, moi aussi. Œillet était rusée et Sable costaud, mais aucun d'entre eux ne savait vraiment se défendre. Qu'ils aient survécu à un tel périple m'étonnait vraiment. Pourtant, ils étaient bien là, confortablement installés dans leur petite maison, dans le village le plus joli du monde.

— On est arrivés à court de boîtes de conserve, expliqua Sable. Et on se sentait suffisamment en forme pour sortir des tunnels. Alors... on a grimpé jusqu'à la surface.

— Il y avait tellement de lumière, là-haut ! se rappela Œillet. J'avais les yeux en feu, et j'étais terrifiée.

Sable la prit sur ses genoux. Il la regardait avec tendresse.

— J'avais peur, moi aussi. Pendant un moment, on s'est contentés d'errer dans les rues et de se cacher dans les immeubles. Je tuais des oiseaux et on les mangeait crus. Il y avait des troupes de Monstres qui se battaient contre des humains...

— Les gangs, devina Del.

— On a eu de la chance. Un jour, Œillet est tombée sur un vieux bout de papier : c'était une carte.

— On avait besoin d'eau, ajouta-t-elle. On a marché jusqu'à l'étendue bleue dessinée sur la page et, ce jour-là, on a rencontré les pêcheurs.

Ce bon souvenir suffit à lui faire retrouver le sourire. J'imaginai leur joie à la vue de ces hommes.

Del prit ma main dans la sienne. Nous avons marché jusqu'à l'eau, nous aussi, mais nous n'avons croisé aucun bateau... Si nous étions arrivés plus tôt, ou plus tard, notre destin aurait été tout autre.

— J'ai appelé les pêcheurs, continua Sable. Ils nous ont dit qu'ils ne pouvaient pas se rapprocher de la côte parce que l'eau n'était pas assez profonde. Alors, j'ai mis Robin sur mon dos, et j'ai plongé.

— C'est un miracle que tu aies survécu, frissonnai-je, repensant à ma propre expérience.

— C'est Œillet qui m'a sauvé, admit-il. Elle a trouvé un morceau de bois qui flottait à la surface, et elle m'a ordonné de faire demi-tour. On a nagé jusqu'au bateau en s'y accrochant, puis les pêcheurs nous ont emmenés jusqu'à Rosemere.

— C'est une belle histoire, conclut Del.

— C'est la plus belle de toutes, répondit Sable, le sourire jusqu'aux oreilles. Parce qu'elle a une fin heureuse.

Une fin heureuse...

Et voilà que j'avais attiré les Monstres jusqu'ici.

LA RENCONTRE

Après avoir mangé, j'allai faire un tour dehors, laissant Del engloutir sa seconde part de gâteau au miel. J'avais besoin de me vider la tête. Je n'arrivais pas à oublier les Monstres de l'autre côté du fleuve. Quant à l'histoire de Sable et Œillet, elle était plus qu'incroyable. J'étais jalouse de leur bonheur. J'étais fatiguée de me battre.

— Attends ! s'écria Sable en ouvrant la porte.

— Je ne vais pas loin, le rassurai-je. Je vais juste prendre l'air.

— Promets-moi que tu me pardonnes, Trèfle. S'il te plaît.

— Bien sûr que je te pardonne. Tu as pris la bonne décision. Tu aimes tellement Robin ! Tu t'occupes de lui comme un père doit s'occuper de son enfant.

— Merci, murmura-t-il en m'enlaçant.

— Dis à Del et Œillet que je ne vais pas tarder.

— D'accord. Tu es en sécurité, ici. Tu peux te promener où bon te semble.

Je traversai le village, admirant les jolies rues pavées illuminées par la Lune.

J'aimerais que le monde entier soit comme Rosemere, pensai-je.

Je marchai jusqu'au port. De jour, il fourmillait d'activité, avec les pêcheurs qui vendaient leur poisson frais et les bateaux qui allaient et venaient. Maintenant que la nuit était tombée, l'endroit était paisible. C'est pourquoi je ne m'attendais pas à sentir une main se poser sur mon épaule.

Je me retournai aussitôt et, par réflexe, je dégainai mes armes. À la lueur de la Lune, je ne discernais qu'une ombre... Quand la personne se mit à parler, mon sang se glaça dans mes veines.

— Vous êtes la Chasseuse.

Je connaissais la voix rauque et abîmée des Monstres, mais jamais

je n'en avais entendu un s'exprimer avec une telle aisance. Des milliers de pensées me traversèrent la tête. J'étais tétanisée. J'avais les mains qui tremblaient.

Ne lui montre pas que tu as peur.

— C'est bien moi, répondis-je avec autant de courage que possible. Enlevez votre capuche, que je voie votre visage.

Il obéit, dévoilant sa peau grise et ses griffes acérées. Il avait l'air jeune, et il était mince et musclé. Ses yeux n'avaient rien d'humain. Ils étaient d'une couleur ambrée, me rappelant ceux des chats.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demandai-je.

Ma voix était teintée de colère alors qu'au fond, j'étais morte de peur. Si les Monstres avaient réussi à traverser le fleuve et préparaient une invasion, nous n'avions aucune chance.

— Je suis venu vous parler, me dit le Monstre.

Me parler ? J'en fis presque tomber mes couteaux. En même temps, s'il était venu pour me tuer, il l'aurait déjà fait. Mais non. Il avait *posé sa main sur mon épaule* pour me prévenir de sa présence. Ce Monstre était différent des autres. Il préférait les mots à la violence. Sa facilité à s'exprimer faisait de lui un cas particulier. Les mains tremblantes, je rangeai mes armes dans leurs fourreaux.

— Ne vous croyez pas à l'abri, le défiai-je.

— Votre talent ne nous est pas étranger, Trèfle la Chasseuse.

— Comment m'avez-vous retrouvée ?

— Nous avons suivi votre drapeau. Il est bien connu de notre peuple.

Mme Oaks aurait été ravie de l'entendre.

— Je pensais que vous ne saviez pas nager.

— Vous avez raison, répondit-il. Mais nous savons construire.

— Vous avez construit des bateaux ?

— Oui. Ils ne sont pas aussi beaux que les vôtres, mais ils suffisent amplement.

Je les imaginai en train de couper des arbres et d'attacher les bûches les unes aux autres, comme quand nous avions créé de toute pièce notre campement dans la forêt. J'imaginai Rosemere détruite, ses villageois dévorés par les Monstres...

Il fallait que je trouve une solution pour empêcher la horde de

traverser le fleuve.

Qu'attends-tu pour tuer cette créature, Trèfle ?

— Je vous écoute, me contentai-je de dire.

— Je m'appelle Szarok. Dans votre langue, cela signifie Celui Qui Rêve.

Jamais je n'aurais cru que les Monstres avaient des noms, et encore moins que leur langue soit si élégante. Jusqu'ici, je ne les voyais que comme des bêtes à rayer de la carte.

— Vous parlez bien, murmurai-je.

Il me fit un grand sourire. Un sourire de Monstre.

— J'ai étudié. J'ai appris.

— Mais... pour quoi faire ? Vous passez votre temps à nous massacrer !

— Ce sont nos pères et nos mères qui vous haïssent, pas nous. Ils se souviennent de tout ce que les humains ont fait subir à notre espèce.

Le Dr Wilson avait donc raison : les Monstres de la horde étaient hantés par le passé de leurs ancêtres. Jour et nuit. *Pas étonnant qu'ils nous détestent.* Cela me rendit triste. Pour eux, et pour nous.

— Les derniers-nés ne sont pas comme eux, reprit Szarok. Nous avons des souvenirs de bonté.

— De bonté ?

— Donnez-moi votre main, Chasseuse.

Si c'était un piège, il était bien étrange. Est-ce que sa peau était venimeuse ? Je ne pouvais m'empêcher d'être méfiante... Pour me donner du courage, je repensai à ce que m'avait dit Tegan, quelques jours auparavant : *Pour instaurer la paix, il faudrait déjà arrêter de se battre.*

Je tendis la main à Szarok. La sienne était chaude, et il enroula fermement ses doigts autour de mon poignet. Tout à coup, des images apparurent dans ma tête :

Un jeune Monstre blessé, sur le point de mourir, est en train de se faire soigner par une petite fille d'Otterburn. Il s'agit du père de Szarok. La petite fille est trop jeune pour comprendre que la créature qu'elle est en train de sauver est son ennemi.

Quand Szarok lâcha ma main, je reculai non pas de douleur, mais

d'émerveillement. Il venait de partager un souvenir avec moi !

— Vous êtes capable de remonter dans vos souvenirs les plus lointains, devinai-je.

— Oui. C'est beau et cruel à la fois. Comme le monde qui nous entoure.

Voilà qui me parlait.

— Est-ce que vous pouvez plonger dans *n'importe quel* souvenir ?

— Tout à fait. C'est à la fois une chance et une malédiction, car nous voyons tout ce qu'ont vécu les anciens, ceux qui n'oublient ni ne pardonnent.

— Vous m'avez dit que votre nom signifiait Celui Qui Rêve, repris-je. De quoi rêvez-vous, Szarok ?

— Je rêve d'un monde où nos deux peuples cesseraient de se battre et de se juger.

— Qu'avez-vous en tête ?

— Une alliance.

Je le regardai bouche bée. C'était la proposition la plus improbable que je n'aie jamais entendue. Cette soirée et son lot de surprises finiraient par me tuer.

— Vous n'êtes pas sérieux...

— Cela fait un an que nous essayons de calmer la horde, m'expliqua-t-il. De leur prouver qu'il existe un autre chemin. Un chemin sans violence. Vous ne les avez pas évités par chance, Chasseuse. C'est grâce à mon clan qu'ils sont restés si longtemps à Appleton, n'envoyant qu'une portion de leurs troupes après vous. Mais les anciens ont perdu patience. Ils ne veulent plus nous écouter. La plupart d'entre eux n'ont pas plus de trois ans à vivre et, avant de mourir, ils vont tout faire pour détruire votre espèce.

La Compagnie T n'acceptera jamais, pensai-je.

— Je ne pense pas...

Szarok me fit taire d'un geste de la main. Tout à coup, je ne le vis plus comme un Monstre, mais comme une personne.

— Vous croyez que c'est facile pour nous ? s'indigna-t-il. Nous sommes forcés de nous rallier à notre pire ennemi pour tuer nos propres parents.

— Mais... pourquoi avez-vous confiance en moi ?

Après tout, j'avais tué bon nombre de son clan.

— Vous avez respecté notre pacte, dit-il en haussant les épaules.

— C'est vous qui avez envoyé le messenger ? À l'époque où l'on se battait dans la forêt de Soldier's Pond ?

— C'était un test, confirma-t-il. Une façon de vérifier si la paix vous intéressait, vous aussi. De nombreux clans se sont réunis pour discuter de votre armée. Le mien a toujours été opposé à l'extinction de votre espèce. Après le massacre d'Appleton, j'ai fait de nombreuses propositions aux anciens, mais ils n'ont rien voulu entendre. Ce soir, Chasseuse, je vous offre cinq cents soldats prêts à mourir parce qu'un membre de votre peuple a fait preuve de bonté envers l'un des nôtres.

Szarok était prêt à trahir son propre peuple pour sauver le monde... Je n'imaginai même pas à quel point cette décision devait être douloureuse. Hélas, je craignais que la Compagnie T ne trouve cette alliance perfide, et que ses membres se retournent contre moi si j'acceptais.

J'étais perdue.

— J'ai moins de deux cents soldats avec moi, lui dis-je. Même en se ralliant aux vôtres, on ne sera jamais assez nombreux.

— D'autres alliés nous rejoindront le moment venu.

— Qui ça ?

— Je ne vous en dirai pas plus tant que vous n'aurez pas accepté ma proposition. Mon clan est installé tout au bout de l'île. Allez les voir... et décidez si, ensemble, nous ne serions pas capables de rendre le monde meilleur. C'est ce que veulent les Urochs.

— *Uroch* ? répétais-je.

— Cela signifie « le peuple », et c'est le nom de mon clan.

Incroyable. Le clan de Szarok avait un nom ! Et puis, entendre mes propres désirs dans la bouche de l'ennemi était... troublant.

Pour instaurer la paix, il faudrait déjà arrêter de se battre.

Je tremblais des pieds à la tête. Cette décision serait peut-être la pire – et la dernière – de ma vie.

— Ça pourrait être un piège, murmurai-je.

— Et vous auriez pu me tuer en un coup de couteau, rétorqua Szarok. Ce que vous n'avez pas fait.

Quand l'ennemi propose de discuter, l'idiot refuse le dialogue.

Dans ma tête, je décidai de dire adieu à la guerrière que j'étais devenue. Il était temps de changer les choses, et je le ferais avec la bonté et le respect que Mme Oaks et Tegan m'avaient inculqués.

— J'accepte.

— Non !

Rex surgit de l'ombre, un couteau à la main. Je ne l'avais ni vu, ni entendu.

— Qu'est-ce que tu attends pour lui trancher la gorge ? s'écria-t-il. On ne peut pas lui faire confiance, Trèfle !

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandai-je calmement.

Szarok ne dit pas un mot. Il me laissait gérer la situation toute seule.

— Je venais te voir pour discuter avec toi et, quand je t'ai vue sortir de la maison, je t'ai suivie. Et j'ai bien fait. Je ne savais pas que tu étais aussi naïve ! Ce Mutant va te livrer à la horde. La Compagnie T va être forcée de se rendre. Jamais je ne le laisserai faire !

Rex se précipita sur Szarok. Je me jetai entre eux pour protéger l'Uroch. Mon frère me regarda droit dans les yeux, le couteau levé. Prêt à frapper.

— Laisse-moi faire, Trèfle. Je me suis juré de les tuer jusqu'au dernier !

— Ça suffit, Rex ! Tu n'as pas le droit de te venger sur lui alors qu'il ne t'a rien fait. Jamais tu ne jugerais la race humaine pour les crimes d'un seul homme.

— Mais ce n'est pas un homme ! C'est un monstre !

— Vous menacez votre sœur avec un couteau, murmura Szarok. Cette même sœur que vos parents chérissent. De nous deux, qui est le monstre ?

Mon frère prit alors conscience de son geste. Il recula d'un coup. Le couteau lui échappa des mains et s'écrasa par terre. Il se jeta dans mes bras, les larmes aux yeux et le corps tremblant.

— Je ne me reconnais plus, Trèfle. Je ne me reconnais plus.

Szarok détourna la tête tandis que Rex ramassait son couteau et le rangeait dans son fourreau.

— Je m'excuse, dit-il en reniflant. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'aimerais quand même t'accompagner, si ça ne te dérange pas.

Je me tournai vers Szarok pour avoir son avis.

— Si votre frère se comporte de manière civilisée, je ne vois pas où est le problème. Vous pouvez nous rendre visite ensemble.

En même temps, avec cinq cents soldats sous le coude, il ne prenait pas de grand risque. Si l'un de nous se montrait agressif, ils n'auraient pas de mal à le contenir.

On marcha une bonne partie de la nuit jusqu'à la côte ouest de l'île, où se trouvait leur campement. Ça sentait la vase, le fleuve, les aiguilles de pin et le bois fumant des feux de camp. Szarok nous fraya un chemin à travers la foule d'Urochs. Ils nous regardèrent de travers, mais aucun n'attaqua.

— Vous voyez, nous dit Szarok. Ils ont peur de vous, mais ils ne vous feront pas de mal. Nous voulons tous la même chose.

— Un monde meilleur, murmura Rex.

Je n'arrivais pas à croire que ces créatures aient peur de moi. Est-ce que les mères Uroch parlaient de moi à leurs enfants pour leur faire la leçon ?

Je ne veux pas être le monstre qui hante le sommeil des mômes, pensai-je.

Szarok s'installa au coin d'un feu et je me mis à genoux en face de lui, choquée par la tournure qu'avait prise cette journée.

— L'an dernier, dis-je, mon ami s'est fait enlever par la horde. Est-ce que vous avez appris notre langue grâce aux prisonniers humains ?

— Ce sont les anciens qui voient les humains comme une source de nourriture. Mon clan n'approuvait pas cette décision. Je suis désolé pour votre ami.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Un soir, sur la plaine, les humains se sont échappés des enclos. Mon clan a essayé d'en sauver le plus possible pendant que les anciens étaient occupés à les chasser. Mais les otages étaient fragiles. Ils n'étaient pas en état de rentrer chez eux. Nous leur avons prodigué les soins nécessaires et, en échange, ils nous ont appris à parler votre langue.

Je n'arrivais pas à y croire.

— Je... Je pense que vous parlez de la nuit où j'ai sauvé Del. C'est moi qui ai ouvert les enclos.

Ce fut au tour de Szarok d'être surpris.

— Quelle coïncidence, dit-il. Nos chemins étaient donc faits pour se croiser.

Je discutai avec les Urochs jusqu'à l'aube. Contrairement aux *anciens*, ceux-ci étaient prêts à faire la paix. La haine de leurs parents n'était pas ancrée dans leur sang, et ils connaissaient l'histoire du père de Szarok.

— J'aimerais apprendre à faire pousser des choses, me confia un jeune Uroch. Planter des graines dans la terre et récolter des légumes.

— Moi aussi, avouai-je.

C'était un des talents que je convoitais le plus. L'été précédent, j'avais envié les jardiniers qui savaient travailler la terre, s'occuper des plantes et les rendre plus fortes. J'avais envie de cultiver des légumes que les gens mangeraient, et des fleurs qu'ils admireraient. Je n'en avais jamais parlé à personne parce que cela semblait dérisoire pour une Chasseuse. Cet Uroch était le premier à qui je confiais ce secret.

Peu à peu, Rex reconnut que ces Monstres étaient des gens comme nous. Que nous avions une chance de sauver le monde ensemble. Mon moral remonta en flèche.

— Acceptez-vous ma proposition ? me demanda Szarok tandis que le soleil se levait.

— Je vais en parler à mes hommes, répondis-je. S'ils acceptent, il faudra que vos soldats portent un signe distinctif, comme des brassards, pour qu'on ne vous confonde pas avec la horde.

Et si vous me trahissez, je vous détruirai. Quitte à y perdre la vie. Si c'était le cas, la personne qui marquerait ma tombe s'amuserait bien : Ci-gît Trèfle Oaks. Elle était naïve, mais elle aura essayé.

— Je ferai en sorte de nous distinguer des anciens, conclut Szarok.

On se serra la main et, cette fois, aucune image ne surgit dans ma tête. Il savait sûrement les contrôler. Quand ils n'essayaient pas de vous tuer, les Urochs étaient des créatures fascinantes. Il pencha la tête en avant pour me dire au revoir. Je les avais assez vus interagir entre eux pour en déduire que ce geste était une marque de respect. Désormais, j'identifiais vite les coutumes des autres.

— Vous m’avez parlé d’autres alliés, ajoutai-je.

Car pour l’instant, nous n’étions que sept cents contre les deux mille Monstres de la horde.

— Je suis entré en contact avec les Gulgurs, m’expliqua-t-il. C’est un peuple de petits hommes qui vivent dans les tunnels. Eux aussi ont souffert de ces combats incessants.

Cela me fit penser à Jengu et ses compagnons. Je les décrivis à Szarok.

— Ce sont eux, confirma-t-il.

— Combien sont-ils ?

— À bien vouloir se battre ? Une centaine. Ce n’est pas assez, mais ils sont malins et discrets. Ils vont s’introduire dans le campement des anciens pour empoisonner leur viande. Une fois affaiblis par le poison, ils seront plus faciles à tuer.

— Serez-vous prêts dans deux jours ? demandai-je.

Cela me laisserait le temps de convaincre mes hommes et de planifier l’attaque.

— Bien sûr, répondit le chef des Urochs. Je vais contacter les Gulgurs pour qu’ils accomplissent leur mission dans les temps.

— La Compagnie T attaquera de l’est, et vous de l’ouest. Espérons que cela suffira.

Notre armée parviendrait peut-être à vaincre la horde, mais je ne me faisais pas d’illusions : cette bataille ferait beaucoup de victimes dans notre camp.

Je tournai la tête vers Rex. Il me regarda droit dans les yeux.

— Il est temps de prévenir les autres, dit-il. On *peut* gagner, Trèfle.

LE REFUS

On prit notre temps pour rentrer à Rosemere, épuisés par notre nuit blanche et par toutes ces émotions. Il y avait de l'agitation sur la place du marché. Une vraie cohue. La Compagnie T était rassemblée au centre, à l'écoute de Tully, Spence et Del qui braillaient des ordres. On aurait dit qu'ils portaient en guerre sans moi.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? hurlai-je pour couvrir le brouhaha.

Del tourna la tête vers moi, blanc comme un linge. Il courut de toutes ses forces et, dans l'élan, il m'attrapa dans ses bras. Il tremblait des pieds à la tête. Le reste de la Compagnie T nous regardait, les yeux écarquillés.

C'est alors que je compris.

— Je pensais qu'ils t'avaient enlevée, murmura-t-il.

Quelle idiote ! Je lui avais dit que j'allais faire un tour, et je n'étais pas revenue ! Les événements de la nuit m'avaient tellement bouleversée que j'en avais oublié Del. Pas une seconde je n'avais pensé qu'il se ferait du souci pour moi. J'aurais aimé lui demander pardon, mais il me serrait tellement fort que je n'avais plus d'air dans les poumons.

— Je sais que tu es content de la revoir, lui dit Rex, mais tu es en train de briser les côtes de ma sœur.

Il mit du temps à se calmer et à me relâcher et, quand il plongea ses yeux dans les miens, je sentis la rage monter en lui. Puisque je n'étais pas blessée et que je n'avais clairement pas été enlevée, je n'avais aucune excuse.

Je me ferais passer un savon plus tard. Nos problèmes personnels pouvaient attendre.

— Il y a du nouveau, criai-je assez fort pour que tout le monde m'entende. Suivez-moi. Je vais tout vous raconter.

La place du marché n'était pas l'endroit idéal pour parler des Urochs qui campaient de l'autre côté de l'île. Je ne voulais pas faire paniquer les villageois. La Compagnie T me suivit sans broncher. Je

les fis passer par le port, puis on marcha jusqu'à la côte est de l'île.

— J'aimerais savoir pourquoi j'ai passé la nuit à te chercher au lieu d'être au chaud dans mon lit, me reprocha Thornton.

— Vous n'allez pas aimer ce que je m'appête à vous dire, les prévins-je en me plantant devant eux. Mais je vous interdis de me couper la parole. Laissez-moi tout vous raconter, et on discutera après. C'est un ordre.

Rex posa sa main sur mon épaule pour me soutenir, puis je leur expliquai où j'avais passé la nuit... et avec qui. Mes hommes étaient choqués, certains furieux. Seuls Tegan et Morrow avaient l'air intrigués. Une fois mon histoire terminée, tout le monde explosa de rage. Je les laissai hurler au scandale et, quand ils se rendirent compte que je ne réagissais pas, le vacarme se dissipa.

— Je ne vous demande pas de les aimer, ni de leur faire confiance. Par contre, n'oubliez pas pourquoi vous êtes là : vous avez été recrutés pour vaincre la horde. La seule chose que je vous demande en plus, c'est de ne pas toucher aux Urochs. Ils se battront à nos côtés. Et si vous pensez que ce sont des créatures sans cœur et sans peur, vous avez tort. Ce sont des gens, comme vous et moi. Des gens qui sont prêts à se battre contre leur propre peuple pour sauver notre monde.

— On n'a pas notre mot à dire ? protesta un soldat.

— Vous avez le droit de quitter la compagnie, répondis-je. C'est votre choix. Je ne forcerai personne à se battre, mais je serai sacrément fière de ceux qui le feront.

Mon frère avança d'un pas.

— Hier soir, j'ai failli poignarder ma sœur au lieu de faire face à la vérité. Ne faites pas la même erreur. J'étais avec elle. Je leur ai parlé, moi aussi. Ils ne nous ressemblent pas physiquement, c'est vrai, mais ils ne sont pas violents.

— Mes hommes ne sont pas des déserteurs, déclara Tully en lançant un regard glacial à son escouade. Ils se battront jusqu'au bout.

— Tully ne partira pas en guerre sans moi, ajouta Spence.

— Je ne raterai ça sous aucun prétexte, renchérit Morrow.

Del, lui, ne dit pas un mot. Il était en colère contre moi, et il n'avait sûrement pas envie de coopérer avec les Urochs. Il fallait que je lui dise qu'il ne s'agissait pas du clan qui l'avait capturé. En l'espace d'une journée, j'étais devenue l'avocat du diable.

— Pour quand est prévu l'assaut ? demanda Thornton.

Soulagée de ne pas avoir perdu mes officiers, je répondis avec un peu plus d'assurance :

— Je veux que tout le monde se rassemble ici dans deux jours, trois heures avant l'aube. Je vais demander aux pêcheurs de nous emmener de l'autre côté.

— Bonne idée, commenta Tegan.

— Les Urochs porteront quelque chose sur eux pour se différencier de la horde. Prenez garde à ne pas les toucher.

Des rires nerveux parcoururent le groupe. Je comprenais parfaitement qu'il soit difficile de concevoir une telle situation. Heureusement, ils avaient deux jours devant eux pour digérer l'information. Si certains refusaient de se battre, tant pis pour eux.

— Un dernier point, repris-je. N'en dites pas un mot aux villageois. Je ne veux pas de mouvement de panique alors que la bataille aura lieu de l'autre côté du fleuve. Compris ?

— Oui, chef, répondirent-ils à l'unisson.

— Vous pouvez y aller. On se retrouve après-demain, trois heures avant l'aube.

Mes hommes se dispersèrent en discutant de la nouvelle. Certains pensaient que les Urochs nous trahiraient au dernier moment, d'autres disaient qu'ils préféraient les tuer que se battre à leurs côtés. Morrow se fraya un chemin jusqu'à moi. Quelque chose le tracassait.

— C'est mon village, me dit-il. Je ne peux pas te laisser faire sans en parler à mon père. C'est le gouverneur, Trèfle. Il est responsable de la sécurité des habitants.

— Les Urochs n'ont pas l'intention de détruire Rosemere, lui rappelai-je. Sinon, ils l'auraient fait hier soir.

— Je sais. Mais si je garde le silence, j'aurai l'impression de le trahir.

— Alors suis ton instinct. Par contre, si jamais ton père en parle au conseil, qu'ils paniquent et qu'ils envoient des villageois pour détruire les Urochs, ça va se terminer en bain de sang. Tu le sais aussi bien que moi.

Tegan posa une main sur mon bras.

— On pourrait aller à leur rencontre ? suggéra-t-elle. Comme ça,

James se rendrait compte que ces Mutants – pardon, ces Urochs – ne nous veulent pas de mal.

Morrow la regarda avec tendresse.

— Est-ce que Szarok serait d'accord ? me demanda-t-il.

— Je ne vois pas pourquoi il refuserait. Rex ? Est-ce que tu peux accompagner Tegan et Morrow jusqu'au camp des Urochs ?

— Avec plaisir, répondit mon frère. Merci, Trèfle. J'ai *enfin* l'impression de servir à quelque chose.

— On aimerait y aller, nous aussi ! dit Tully. J'ai quelques questions à poser à nos nouveaux alliés, et Spence aimerait les rencontrer.

— Alors soyez de retour avant minuit, soir de l'attaque. Vous êtes mes officiers, vous vous devez d'être présents. Et soyez polis avec eux. D'accord ?

— Entendu, répondit-elle.

Ils partirent tous ensemble et me laissèrent seule avec Del. J'avais la gorge serrée et l'estomac noué.

— Je suis désolée, Del. Je ne voulais pas te faire peur.

— Est-ce que tu as la moindre idée de ce que j'ai pu ressentir ? explosa-t-il. J'ai passé la nuit à t'imaginer en train d'être torturée par la horde ! La Compagnie T était sur le point de partir en guerre, Trèfle. Ils étaient tous prêts à mourir pour toi. Une demi-heure de plus, et il était trop tard !

Mon cœur faisait des bonds dans ma poitrine.

— Vous n'auriez pas dû réagir comme ça. Je ne suis pas irremplaçable.

Del m'attrapa par les épaules et enfonça ses doigts dans ma peau. Pas assez pour me faire mal, mais assez pour me montrer à quel point il était hors de lui.

— Tu es irremplaçable, me corrigea-t-il. Tu ne t'en rends vraiment pas compte ?

Pour m'empêcher de protester, il posa sa bouche sur la mienne, et il m'embrassa avec tellement de passion que j'en eus mal aux lèvres.

— Parfois, murmura-t-il, je suis à deux doigts de te haïr. Tu ne comprends pas à quel point tu comptes pour moi, *solnyshko moyo*.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je, accablée par la

fatigue et sa colère.

— C'était la langue de mon père. Il disait souvent ça à ma mère.
Solnyshko moyo. Mon soleil.

Del posa son front contre le mien et ferma les yeux un instant.

— À chaque fois que Bandit t'appelait *colombe*, j'avais envie de lui mettre mon poing dans la figure. Tu n'es pas un petit oiseau gris, Trèfle. Tu es la plus belle lumière du monde.

— Toi aussi, dis-je en posant mes mains sur son torse. Tu as changé ma vie, Del. C'est grâce à toi que j'ai tenu bon. Tu es tout pour moi.

— Tu me dis ça *maintenant* ? s'indigna-t-il. *Ici* ? Alors qu'on a passé une nuit blanche, que Sable et Œillet nous attendent chez eux, et qu'il n'y a pas un seul lit à l'horizon ?

Je rougis en comprenant ce qu'il insinuait. Il m'attira à nouveau vers lui, avec tendresse cette fois.

— Il faut qu'on aille se coucher, soupira-t-il. On ira parler aux pêcheurs demain.

— Je pensais que tu ne serais pas d'accord.

— Si tu me promets que ces *Urochs* sont différents des autres, je te crois. Ça ne me met pas en joie, mais je préfère me battre à leurs côtés plutôt que de voir nos villages partir en fumée.

Je ne méritais pas sa gentillesse. Je lui avais fait peur, et les conséquences auraient pu être dramatiques. J'imaginai mes soldats morts de l'autre côté du fleuve, tout ça parce que j'étais partie sans les prévenir...

— Je m'excuse, répétais-je une fois de plus tandis que nous rentrions au village.

— Je suis toujours en colère, Trèfle. Mais je vais trouver un moyen pour que tu te fasses pardonner.

— Je te laisserai gagner la prochaine fois qu'on s'entraîne, plaisantais-je.

— Ce n'est pas vraiment ce que j'avais à l'esprit, murmura-t-il avec du désir dans la voix.

De retour chez Œillet et Sable, je leur racontai que je m'étais perdue en me promenant le long de la côte. Ils firent semblant de me croire, puis ils nous préparèrent un bon déjeuner. On mangea sans dire un mot.

— Vous êtes épuisés, remarqua Œillet. Allez vous coucher, ne vous souciez pas de nous.

Sable rangea la table pour jouer avec Robin pendant qu'Œillet travaillait dans son atelier. Avec Del, on monta au grenier, où un matelas nous attendait. Une fois allongés, il me serra fort contre lui. Je posai ma tête sur sa poitrine pour écouter les battements de son cœur.

— Quand est-ce que tu as su ? bredouillai-je, à moitié endormie.

— Quoi ?

— Que tu m'aimais.

— J'ai commencé par admirer tes talents de Chasseuse, répondit-il. Tu te donnais tellement à fond pendant les entraînements... Je me demandais si tu en ferais autant avec un homme dont tu serais amoureuse.

— Alors ?

Il déposa un baiser sur ma tête.

— Plus que ce que j'aurais pu imaginer. C'est aussi pour ça que j'ai demandé à Soie de nous mettre ensemble.

— C'est vrai ?

— Au départ, elle ne voulait pas. Tu faisais partie de ses meilleurs éléments, et elle ne m'aimait pas. J'ai insisté pendant des semaines.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Je fais durer le suspense.

— Dis-moi, Del ! insistai-je en souriant.

— Tout a commencé quand tu m'as laissé passer un bras autour de toi en rentrant de Nassau. Les filles de l'enclave me voyaient toutes comme un sauvage, prêt à les tuer dans leur sommeil. Toi, tu étais différente. J'avais l'impression que tu avais besoin de moi, et qu'on pouvait devenir amis. Je pense que je suis *vraiment* tombé amoureux quand on a ouvert la boîte de cerises et que tu m'as laissé te les mettre dans la bouche. Tu m'as regardé comme si j'étais la plus belle chose au monde. J'aurais aimé que tu me regardes comme ça toute ma vie. Quand j'ai cru que tu préférais Bandit à moi, j'ai failli en mourir.

— Je suis désolée, murmurai-je. Je ne comprenais pas toutes ces choses. L'amour, tout ça... Toi, tu avais vu tes parents s'aimer. J'aurais préféré ne pas te faire souffrir comme je l'ai fait, crois-moi.

— Moi aussi, je t'ai fait souffrir.

J'approchai mon visage du sien, et je caressai sa mâchoire avec mes lèvres. Après tout, nous pouvions nous s'embrasser sans que les autres nous entendent. Mais la fatigue eut raison de nous, et on s'endormit profondément. Lorsqu'on se réveilla, la nuit était tombée. On descendit de l'échelle pour rejoindre Sable et Œillet, qui avaient préparé le dîner. Après avoir mangé, on remonta se coucher, et on dormit huit heures de plus. Mon pauvre corps en avait besoin.

Quand je me réveillai le lendemain matin, il était temps de préparer l'ultime bataille.

L'ALLIANCE

Je passai la journée à tout organiser, à quémander quelques articles aux marchands et à rendre visite aux pêcheurs. Le père de Morrow nous aida sans poser de questions. Je lui en fus reconnaissante. Il faisait confiance à son fils, qui avait finalement décidé de ne pas lui parler de la bataille. Les villageois n'avaient aucune idée de ce qui se passait, eux non plus, en dehors du fait qu'il était temps de dire au revoir aux soldats qu'ils hébergeaient.

Ce soir-là, je retrouvai les officiers de la Compagnie T dans la seule et unique auberge de Rosemere. Elle était plus jolie que celle d'Otterburn. Les tables et les chaises étaient comme neuves, et les clients chaleureux. La serveuse vint prendre la commande.

— Rien pour moi, lui dis-je, n'ayant pas un sou.

— Je paie ma tournée, offrit Morrow.

Elle nous apporta un pichet de bière. L'odeur ne me disait toujours rien, mais les autres avaient l'air ravi. Ils venaient juste de rentrer du campement des Urochs. Morrow et Tegan étaient en train de discuter de Szarok.

— Je suis impressionnée par les différences physiologiques entre eux et ceux de la horde, dit-elle.

— Leur culture est fascinante, ajouta Morrow. Est-ce que tu savais qu'ils partageaient leurs souvenirs en un simple toucher ?

— Szarok m'en a fait la démonstration, intervins-je. Il m'a montré pourquoi son clan voulait s'allier au nôtre.

— C'est-à-dire ? demanda Spence.

Je leur racontai l'histoire de la petite fille qui avait sauvé la vie du Monstre blessé. Tegan en eut les larmes aux yeux.

— Si on survit, ce sera grâce à elle. Et elle ne le saura jamais.

— Elle est peut-être encore en vie, la rassurai-je. Après la guerre, je compte rendre visite à toutes les familles qui ont perdu un proche. Je la chercherai, elle aussi.

— Bonne idée.

Tully, elle, était moins touchée par mon histoire. En vraie guerrière, elle était déjà concentrée sur la bataille qui nous attendait.

— La présence des Urochs va jouer en notre faveur, dit-elle.

Spence descendit sa bière en une gorgée.

— C'est sûr. On sera toujours moins nombreux que la horde, mais on a une chance. J'espère que la mission des Gulgurs va servir à quelque chose.

— Est-ce que vous en avez vu au campement ? leur demandai-je.

— Un groupe est arrivé au moment où on partait, répondit Morrow, le sourire aux lèvres. De drôles de petits bonhommes !

Tegan sortit quelque chose de son sac et me le tendit. C'était un objet étrange : un cylindre emballé dans du papier, avec une longue tige rouge d'un côté et une ficelle de l'autre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est Szarok qui me l'a confié pour leur donner le signal. Quand on sera prêts à attaquer, il faudra planter la tige dans le sol, allumer la corde et s'en écarter. Apparemment, il le verra de loin.

Je rangeai l'objet dans mon sac.

— Il nous a dit de compter jusqu'à deux cents après l'avoir allumé, puis de lancer l'assaut. Ils feront pareil de leur côté.

— Ils sont plus malins que ce que j'imaginais, dit Spence.

— Et ils parlent bien, renchérit Morrow.

Del, lui, n'était pas très bavard. Je posai une main sur sa cuisse, et il la rapprocha de la mienne. C'était peut-être la dernière fois que nous passions une soirée tous ensemble. Cette idée me brisa le cœur.

Je levai mon verre.

— C'est un honneur et une fierté de vous avoir connus, dis-je. Je tenais à ce que vous le sachiez.

— Et nous de t'avoir rencontrée, répliqua Tully.

— Est-ce que vous avez des questions ? demandai-je.

Il y en eut quelques-unes, auxquelles je répondis. Ensuite, il fut temps d'aller dormir. Nous n'avions que quelques heures devant nous avant notre rendez-vous avec les pêcheurs.

— Tu avais raison à propos des Urochs et des villageois, me dit Morrow, une fois dans la rue.

— C'est-à-dire ?

— Quand j'ai vu le campement des Urochs, j'ai tout de suite su comment les habitants réagiraient. Le résultat aurait été dramatique.

— Tu n'as toujours rien dit à ton père ?

— Non. Dans l'urgence, le conseil aurait élaboré une stratégie de défense, et on se serait retrouvés à nous battre contre la horde *et* les Urochs.

— Tu as eu raison.

Il jeta un œil autour de lui.

— Il faut que j'y aille. Tegan m'attend.

— Tu l'as présentée à tes parents, pas vrai ?

— Pas pour les raisons que tu imagines, mais oui.

— Elle n'a pas encore compris, devinai-je. Laisse-lui du temps, Morrow.

— Comme si on en avait devant nous, dit-il en souriant.

Il me salua et partit retrouver Tegan, qui l'attendait sagement sous un lampadaire. Ils s'en allèrent bras dessus, bras dessous. Lorsque Del me rejoignit, je lui racontai comment Szarok et son clan avaient appris notre langue.

— Ce que tu as enduré a servi à quelque chose, lui expliquai-je. Si je n'étais pas venue te sauver, les Urochs ne se seraient pas échappés avec les prisonniers. Ils n'auraient pas été capables de communiquer avec nous, même s'ils en avaient eu envie. C'est grâce à toi que nous avons une chance de gagner.

Je le pris par la main, le laissant digérer l'information.

— C'est faux, répondit-il. C'est *toi* qui nous as menés jusqu'ici, mon soleil. Mais je suis content de savoir que je n'ai pas souffert pour rien.

On regarda le ciel quelques instants. La Lune scintillait au-dessus de nos têtes. Je préférais quand elle n'était pas pleine, quand son croissant n'était pas assez lumineux pour cacher les étoiles. Ici, elles brillaient comme des flocons de neige, si brillantes que la nuit noire devenait bleutée. Même le ciel était plus beau à Rosemere qu'ailleurs.

— J'ai du mal à croire qu'on en soit arrivés là, murmurai-je.

— À la veille de l'ultime bataille ? me demanda-t-il.

— Oui.

Del caressa mon poignet avec son doigt.

— C'est une nuit faite pour prendre des risques, dit-il d'une voix suave.

Le souvenir de notre dernier baiser me donna des papillons dans le ventre. Ce jour-là, j'étais trop fatiguée... mais entre le sommeil que j'avais accumulé depuis deux jours et la bataille qui approchait, je refusais de fermer l'œil de la nuit. À ce moment-là, la seule chose que je désirais était devant moi. Del.

— Sable et Œillet doivent être couchés, chuchota-t-il à mon oreille.

— Il ne faudra pas faire de bruit.

— J'espère que ce sera possible, dit-il en souriant.

Et il ne parlait pas que de grimper à l'échelle. J'entrelaçai mes doigts avec les siens, et on courut jusqu'à la maison. À l'intérieur, le feu était en train de s'éteindre et les restes du repas avaient été nettoyés. J'enlevai mes bottes en entrant, puis je les emportai avec moi dans le grenier. Del me suivit, et je m'assis sur notre matelas.

— Est-ce que tu en as envie, toi aussi ? me demanda-t-il. Si tu n'es pas prête...

— Je suis prête. Si l'un de nous part, je veux que l'autre vive sans regrets.

J'étais terrifiée à l'idée de perdre Del le lendemain. Par contre, ma propre mort ne me faisait pas peur. J'avais grandi en sachant que, le jour où je mourrais, ce serait en protégeant les autres. J'y croyais toujours, même si j'avais découvert que la vie pouvait être belle sans couteaux et sans fusils.

Del se mit à genoux devant moi. Il m'embrassa avec douceur, jouant avec ma langue et mes lèvres comme si j'étais une petite fleur fragile. Je plongeai mes doigts dans ses cheveux. Il descendit ses mains sur mes hanches. Puisque je n'étais pas une Génitrice, personne ne m'avait jamais appris comment tout cela fonctionnait. J'avais deviné toute seule, entre les bruits que j'avais entendus dans l'enclave et les mois passés avec Del.

Il retira sa chemise.

— Est-ce que je peux te toucher ? demandai-je.

— Où tu veux.

Je posai mes doigts sur sa poitrine et j'explorai son corps jusqu'à ce qu'il en tremble. Quand je passai mes ongles sur sa nuque, il écrasa sa bouche contre mon épaule pour ne pas faire de bruit. Je le fis une seconde fois pour voir sa réaction et, cette fois-ci, il ne put se retenir de gémir.

— Tu es sensible du cou, murmurai-je.

— J'aime tout ce que tu me fais, Trèfle.

Cela me donna confiance. Je m'allongeai en l'attirant sur moi. On s'embrassa encore longtemps, mes mains se baladant le long de son dos nu. Il se mit alors à se frotter contre moi, comme si c'était plus fort que lui. Cela me fit du bien à des endroits... bizarres.

— Del...

— C'est tellement bon...

Prenant mon courage à deux mains, j'enlevai mon haut. Il se rallongea sur moi et poussa un gémissement lorsque nos peaux nues entrèrent en contact. Il explora ma bouche, mon corps... et je perdis toute notion du temps. Nos habits finirent en boule au bout du lit sans même que je ne m'en rende compte. Plaisir, chaleur, étincelles... et Del, Del contre moi, avec moi.

J'eus un peu mal, mais j'avais vécu bien pire. Il m'embrassa avec tant de passion que j'en oubliai la douleur. La suite fut merveilleuse. Je compris assez vite ce que j'étais censée faire et, à la fin, nous étions tous les deux en sueur, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Alors voilà d'où viennent les mêmes, plaisantai-je.

Del se redressa en s'appuyant sur un coude.

— On en a peut-être fait un.

— Est-ce que c'est possible la première fois ?

— Je pense que oui.

Il déposa un baiser sur ma tempe.

— C'était bien ? s'inquiéta-t-il.

Je fis mine d'y réfléchir pour l'embêter.

— C'était pas mal, finis-je par répondre. Je pense que c'est comme le combat : plus on s'entraîne, meilleur on devient.

— Je ne sais pas s'il faut que je sois triste parce que ce n'était pas

parfait, ou excité à l'idée des entraînements à venir.

Il se rallongea en tirant la couverture sur nous, et je posai ma tête sur son torse.

— Est-ce que tu as peur ? murmura-t-il.

Je fermai les yeux, refusant de penser aux minutes qui nous échappaient.

— Très peur, avouai-je.

— On a encore quelques heures devant nous.

Cela nous laissa le temps de nous entraîner davantage. La deuxième fois fut encore meilleure.

Quand arriva l'heure de partir, on enfila nos habits et on se lava avant de rejoindre la Compagnie T. Jamais je ne m'étais sentie aussi proche d'une personne, comme si ce que nous venions de vivre avait détruit le peu de barrières qui subsistaient entre nous. Quand Del sortit de la salle de bains, je ne pus m'empêcher de l'embrasser. Il était difficile de croire qu'une telle nuit s'achèverait dans le sang. Et dans la mort.

Pas la sienne, implorai-je. Pas Del. Sans lui, je ne suis rien.

L'ASSAUT

Comme prévu, on se rassembla trois heures avant l'aube sur la côte. Les pêcheurs nous emmenèrent de l'autre côté par petits groupes. Cela prit une heure. J'ordonnai à tout le monde d'attendre dans le silence. Je ne voulais pas que la horde nous entende. Le combat commencerait à mon signal, pas avant. Lorsque j'arrivai de l'autre côté du fleuve, je comptai mes hommes. Seule une petite poignée avait déserté.

— Tout le monde est prêt ? demandai-je.

— Oui, chef.

Del me prit à part. Nous n'étions pas les seuls à vouloir se dire adieu. Morrow et Tegan, Tully et Spence, et quelques amis proches firent de même. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Les doux moments passés dans le grenier me paraissaient déjà lointains.

Je me blottis dans ses bras. Son souffle faisait danser mes cheveux.

— On a peu de chance de gagner, soupirai-je.

J'avais envie de pleurer. Del mit son doigt sous mon menton pour que je le regarde dans les yeux. J'aurais aimé me noyer dedans.

— Comme d'habitude, me rappela-t-il. Souviens-toi d'où on s'est rencontrés, Trèfle.

Il avait raison. Nous avions échappé à la mort plus d'une fois.

— Je ne regretterai jamais d'être montée à la surface avec toi. Je ne regretterai jamais rien de ce que l'on a vécu.

Encore moins cette nuit. Je ne le dis pas à voix haute, mais Del l'avait compris. Il me connaissait mieux que quiconque. Avec Del, j'étais chez moi. Il était ma maison à moi.

— Si c'est la dernière fois qu'on se parle, laisse-moi te dire une chose : je t'aimerai toujours, Trèfle. Peu importe où vont nos âmes, la mienne te suivra jusqu'à la fin, *solnyshko moyo*.

Ces deux mots me brisèrent le cœur.

— Promets-moi que tu vas te battre comme jamais, lui dis-je. Promets-moi que, quand la bataille sera terminée, tu seras debout, sur tes deux pieds, en train de me chercher.

— Je te le promets.

Cela me fit du bien de l'entendre, même si une telle promesse était absurde avant un tel combat. Je l'embrassai une dernière fois. Si la mort s'emparait de moi sous la forme de crocs et de griffes, je voulais au moins partir avec le goût de Del sur mes lèvres.

Le moment était propice à un discours, mais il faisait froid et nous avions tous envie d'en finir. Je tendis la main à Del, qui me donna le briquet de son père. Je plantai l'objet de Szarok dans le sol, j'allumai la ficelle et on recula tous de quelques mètres. Cela fit des étincelles, puis le cylindre s'envola droit vers le ciel, y dessinant une courbe orange en poussant un sifflement strident. Il explosa en une cascade de couleurs. On resta le nez en l'air, émerveillés par le spectacle.

— Je compte, dit Morrow.

Lorsqu'il atteignit deux cents, une explosion de couleurs nous répondit de l'autre côté. Je respirai un grand coup, la peur au ventre. Je n'étais plus une Chasseuse, dont le seul et unique destin était de mourir avec honneur et gloire.

Désormais... je voulais vivre.

Ceux qui ne craignent pas la mort ne sont pas courageux. Ce sont ceux qui l'affrontent le ventre noué qui le sont.

— À nous de jouer. Bonne chasse, Compagnie T.

Les hommes me firent écho et, à la lueur de l'aube, je vis la peur et le doute se dessiner sur leurs visages. Morrow, Tully, Del et Spence menèrent leurs escouades au combat. Thornton restait aux côtés de Tegan, comme un protecteur, et je lui en fus reconnaissante.

Je suivis mes troupes, les couteaux à la main.

La horde était en train de dormir, à l'exception de quelques Monstres qui vomissaient ça et là à cause du poison. La bile giclait entre leurs crocs... C'était répugnant.

On chargea avant qu'ils n'aient le temps de sonner l'alarme. Mes hommes visaient le cœur en premier. Plus propre, plus rapide. Nous étions armés de litres et de litres d'alcool que l'aubergiste nous avait donnés, et on lança dix bombes enflammées au milieu du campement. Des coups de feu retentirent, et je reconnus le bruit de

l'arc de Tully. Je perdis de vue mes officiers dans le brouhaha et la confusion générale.

Les Monstres étaient partout, mais ils étaient mous et maladroits. Le poison des Gulgurs faisait vraiment son effet. La fumée épaisse m'empêchait de voir où je frappais. Je poignardai un Monstre, puis un deuxième. Un troisième surgit d'un coup, mais il portait un bout de tissu blanc autour du bras. Un Uroch. Je levai mon arme pour le saluer, et on attaqua l'ennemi ensemble. Le pauvre. C'était peut-être son père ou sa mère qu'il était en train d'étriper.

Cris de douleur, grognements, hurlements, coups de feu... Il y avait des cadavres partout, et le vent portait avec lui le goût cuivré du sang. Derrière moi, des corps tombaient dans le fleuve. Je ne savais pas comment se portaient mes soldats. Je ne savais pas où étaient mes amis. Je ne savais qu'une seule chose : si j'arrêtais de me battre, je mourrais. La horde était faible, mais tenace. Six Monstres m'encerclaient, et il y en avait dix autres derrière eux, puis dix encore...

L'Uroch griffa un Monstre qui se jetait sur moi, et je l'achevai d'un coup de couteau. Ils ne comprenaient pas ce qui leur arrivait : pourquoi leurs propres descendants les attaquaient-ils ? Je bloquais les coups autant que je les donnais, à tel point que je commençais à avoir mal aux bras. Les cadavres s'amoncelaient à mes pieds mais, quand le soleil se leva à l'horizon, il restait encore un bon millier de Monstres à abattre. L'alliance de la Compagnie T, des Urochs et des Gulgurs ne suffirait pas.

Tully hurla à ses hommes de se regrouper. Ils devaient être à court de munitions. J'essuyai la sueur et le sang qui dégouлинаient dans mes yeux et je continuai à frapper, arracher, percer, assommer... Un Monstre empala l'Uroch qui se battait à mes côtés. Il s'écroula aussitôt. Je me retrouvai seule face à la horde.

Où est Del ?

J'avais la gorge sèche, épuisée par les heures de combat. Je n'avais pas la force de l'appeler. Une autre vague de Monstres se précipita sur moi, et je me retrouvai engloutie par la masse de crocs et de griffes. Je frappai tout ce qui bougeait... mais ma bonne volonté ne me sauverait pas. J'avais les épaules et les bras en feu. Mon corps avait ses limites, et je les avais atteintes. *Cœur, gorge, cuisse. Un des trois, et je suis morte.*

Un Monstre plongeait ses dents dans mon avant-bras. Un autre m'entailla l'épaule. Je tranchai la gorge du premier, puis je repensai à un mouvement que Bandit m'avait appris. *S'ils ne tiennent pas*

debout, ils auront plus de mal à se battre. Je m'accroupis et tournai rapidement sur moi-même, tranchant les veines de leurs jambes. Leur sang me gicla à la figure. Je manquai de vomir.

Ils s'effondrèrent les uns après les autres. Je levai la tête et me retrouvai face à Tegan, qui avait brisé le crâne d'un d'entre eux. Thornton en avait tué un deuxième, et Gavin un troisième. Il l'avait empalé avec la pointe du drapeau.

Avant même que je n'aie le temps de les remercier, un jet de sang s'échappa de la gorge de Thornton. Un Monstre venait de l'égorger avec sa griffe. Le vétéran s'effondra sous mes yeux. Huit nouveaux Monstres se jetèrent sur nous. Gavin récupéra le drapeau et le fit tourner comme le bâton de Tegan. On le protégea comme on pouvait, avec le peu de force qui nous restait. Un de nos hommes hurlait de douleur non loin de nous, et je voyais bien que Tegan s'en voulait de ne pas pouvoir l'aider.

Je suis désolée, avais-je envie de lui dire. Mais je manquais d'air. J'avais mal partout et je tenais à peine sur mes jambes. Je bougeais comme un automate. Tegan perdit l'équilibre. Je la rattrapai au dernier moment. Elle assomma un Monstre. Je l'achevai d'un coup de couteau.

Pendant ce temps, Gavin en empalait un autre.

— Je ne mourrai pas ! hurla-t-il. Jamais ! Je l'ai promis à ma mère !

Son courage me redonna de la force. Je tuai un Monstre de plus, puis un autre. Tegan reprit aussi du poil de la bête, et on se retrouva rapidement entourés par une montagne de cadavres. Je l'escaladai pour atterrir de l'autre côté, dans la fumée stagnante. On put enfin s'octroyer une pause pour reprendre notre souffle.

Autour de nous, les Gulgurs se servaient de lance-pierres pour étourdir les Monstres. Quand l'un d'eux les pourchassait, les Gulgurs partaient en courant, et un Uroch l'achevait par-derrière.

— Est-ce qu'on gagne ? haleta Tegan.

— Je ne sais pas, soupirai-je.

C'est alors que je les vis.

Ils arrivaient du sud et de l'est. Des centaines de soldats en rangs serrés. Ils venaient de Soldier's Pond, de Gaspard, d'Otterburn et de Lorraine. Certains n'étaient armés que de râdeaux ou de pelles.

Je reconnus Morgan à la tête d'un groupe. Marlon Bean et Vince Howe me saluèrent de la main, et John Kelley avançait en tête de

rang.

— Vous avez commencé sans nous, Chasseuse ! s'écria-t-il en approchant.

— N'attaquez pas les Urochs et les Gulgurs, répondis-je. Ils sont dans notre camp.

Tegan leur décrivit nos alliés. Kelley sembla surpris, mais il fit circuler l'information au sein de ses hommes. Je ne savais pas combien ils étaient, ni combien de Monstres étaient encore en vie, mais une lueur d'espoir s'alluma en moi.

Je me lançai à nouveau dans la bataille. Je crus reconnaître la voix de Del à plusieurs reprises, mais je ne le voyais pas. J'aperçus Spence, qui utilisait la crosse de son fusil pour assommer les Monstres avant de les achever d'un coup de couteau. Il me fit un grand sourire. Ses dents paraissaient blanches comme neige dans son visage noirci par le sang. Son escouade l'encerclait. Ils étaient passés de cinquante à une petite vingtaine.

À quelques mètres de moi, Gavin acheva un Monstre que Tegan venait de frapper.

— Ça, c'est pour Bandit ! lança le garçon.

Je jetai un œil au Monstre qu'ils venaient de tuer. La cicatrice qui traversait son visage était la même que celle qui défigurait l'assassin de Bandit.

— Bon boulot, Gavin.

Quelques minutes plus tard, la dynamique de la bataille avait changé. Je ne savais pas depuis combien de temps nous nous battions... mais la horde prit peur. Les Monstres essayaient de s'enfuir.

Les tireurs de Soldier's Pond en tuèrent le plus possible.

De l'ennemi, il ne resta qu'une poignée de survivants.

LA MORT

Les corbeaux se jetèrent sur les morts, et moi sur les vivants.

Tegan était déstabilisée : nous n'avions rien prévu en cas de victoire, aucun équipement pour les blessés. Elle hurla à ceux qui voulaient bien l'entendre de l'aider à porter les brancards à l'écart du champ de bataille. Une femme proposa de l'assister.

Moi, je cherchais Del. Je déambulais parmi les cadavres, examinant chaque visage, chaque corps. À chaque fois que je voyais un jeune homme de sa carrure ou avec des mèches de cheveux noirs, mon cœur s'arrêtait de battre. Je tombai sur le corps en lambeaux de Zach Bigwater. J'espérai qu'il avait trouvé la paix avant de mourir, et qu'il ne se considérait plus comme un lâche.

— Merci, murmurai-je.

Quelques minutes plus tard, c'est le corps d'Harry Carter que j'identifiai. Le vieil homme avait un sourire plaqué sur le visage, comme s'il avait vu quelque chose de beau avant de mourir. Plus je reconnaissais de monde, plus mon ventre se nouait. *Del t'a promis qu'il se battrait. Il va bien. Il faut juste le retrouver.*

Un peu plus loin, j'aperçus Spence. Il était assis par terre, caché par un tas de cadavres. Un groupe de corbeaux s'approcha de lui, et il se mit à hurler comme un sauvage. Ils s'envolèrent aussitôt. C'est alors que je reconnus Tully, blottie dans ses bras. Son carquois, d'ordinaire rempli de flèches, était vide. Son sang avait séché et bruni au soleil. Spence la serrait contre lui, la berçant comme un môme.

— Je l'ai perdue de vue pendant la bataille, balbutia-t-il. Je suis arrivé trop tard.

Je m'agenouillai près de lui et posai ma main sur son épaule.

— Je suis désolée, Spence.

— Elle passait son temps à me dire que je m'ennuierais avec elle... Mais jamais... jamais...

Mes yeux s'emplirent de larmes.

— Elle savait que tu l'aimais. Il suffisait de voir comment vous vous regardiez, tous les deux.

— Je ne peux pas vivre sans elle. Je ne peux pas....

Il laissa tomber Tully et attrapa son fusil.

Horriifiée, j'empoignai son bras d'une main et l'arme de l'autre. Spence me donna un coup de poing, mais je ne le lâchai pas. On tomba tous les deux par terre et on roula dans la boue. Je refusais de laisser cet homme mettre fin à ses jours. Heureusement, je parvins à lui retirer le fusil des mains et à le jeter dans le fleuve.

— Est-ce que tu crois que c'est ce que Tully aurait voulu ? m'écriai-je.

— Non, répondit-il sèchement. Mais elle est morte. Elle n'a pas son mot à dire.

— Ressaisis-toi, Spence ! dis-je en me relevant. Je ne t'ai pas donné la permission d'abandonner ton poste.

Il me traita de tous les noms.

— Emmène Tully auprès de Tegan, le coupai-je. On s'occupera d'elle plus tard. Priorité aux blessés.

Il prit le corps sans vie de Tully dans ses bras, et c'est en pleurant à chaudes larmes qu'il le délivra à Tegan. Elle fit de grands signes à Morgan. Il était en train de porter des brancards qui devaient venir de Rosemere.

— Mettez-la en lieu sûr, ordonna Tegan.

— Entendu.

— Comment avez-vous fait pour arriver à temps ? demandai-je à Morgan.

— Grâce à tes amis marchands. Ça fait des semaines qu'ils voyagent de village en village pour recruter du monde.

— On leur doit nos vies, murmurai-je.

— Le colonel Park aimerait te parler, une fois que tout ça sera terminé.

— J'ai beaucoup de choses à régler avant de reprendre la route, mais je ne manquerai pas de lui rendre visite.

À côté de nous, Spence se tenait droit comme un piquet, les yeux dans le vide. On aurait dit un fantôme.

— Il ne va pas bien, dis-je à Morgan. Garde un œil sur lui. Il faut

que j'aïlle faire un tour. Il me manque des hommes.

Del, Morrow et Rex. Sans compter les autres.

Je laissai Morgan avec Spence, puis je repris mes recherches. Je trouvai Rex en premier. Il était allongé parmi les autres cadavres. Mon sang ne fit qu'un tour. Mme Oaks ne me pardonnerait jamais de lui avoir volé son fils.

Je posai mes doigts sur sa gorge... et je sentis son cœur battre. Je l'examinai des pieds à la tête et je ne découvris que deux blessures : une au torse et une à la mâchoire. Il était tellement couvert de sang que les Monstres l'avaient pris pour mort.

Je le secouai doucement, puis je tentai de le faire boire. L'eau dégouлина le long de son cou. Rex revint peu à peu à lui. Il se redressa soudainement, puis il me regarda droit dans les yeux.

— Je suis vivant ?

— Oui, et c'est une bonne surprise. Allez, lève-toi et aide-moi à retrouver Morrow et Del.

Je lui tendis la main, et il se releva sans trop de difficulté. Il balaya la scène du regard. Son visage pâlit à vue d'œil.

— C'est...

— Je sais.

Rex m'aida à trier les morts des autres. À chaque fois que nous tombions sur un blessé, nous appelions les assistants de Tegan pour qu'ils viennent le soigner.

Aux alentours de midi, Szarok vint me voir.

— Vos soldats se sont bien battus, me dit-il.

— Les vôtres aussi. L'un d'eux m'a sauvé la vie.

— Hélas, les souvenirs des morts sont perdus à tout jamais.

Un autre Uroch approcha et le prit à part. Ils discutèrent un instant, puis Szarok se retourna vers moi.

— On vient de me rappeler les conditions de l'alliance, me dit-il. Nous gardons Appleton. Nous l'avons gagné de façon malhonnête, mais je doute que votre peuple souhaite s'y installer après ce qui s'y est passé.

— Ce n'est pas à moi que revient cette décision, répondis-je.

— Bien sûr que si, protesta Rex. Tu as mené cette armée à la victoire, Trèfle. Tu as sauvé notre monde. Tu as le droit de faire ce

que bon te semble.

— D'accord, hésitai-je. Appleton est à vous.

— Il faudra établir des traités, ajouta Rex. Et vous feriez mieux de garder vos brassards quelques mois, le temps que les Mutants qui se sont enfuis soient morts et enterrés.

Ils se réfugieraient sûrement dans les forêts et dans les champs, jusqu'à ce qu'ils meurent de vieillesse.

— Est-ce que les anciens sont capables de se reproduire ? demandai-je à Szarok.

— Non, ils sont trop vieux. L'avenir de mon peuple est entre nos mains, désormais.

— Bonne nouvelle, murmura Rex.

— Nous retournons à Appleton dès aujourd'hui, reprit Szarok. Les corps de nos frères ne comptent plus pour nous, puisque leurs souvenirs sont morts avec eux. Laissez les corbeaux faire leur travail.

Voilà un point sur lequel nous n'étions pas d'accord, mais je ne me permis pas de le juger.

— Vous faites bien de partir, conclus-je. Je ne sais pas comment mes hommes vont réagir, maintenant que la bataille est terminée. Il va leur falloir du temps.

— Les Gulgurs sont retournés dans leurs terriers, ajouta Szarok. Ils vous demandent d'enterrer leurs morts avec les vôtres.

— Je m'en charge, promis-je. Remerciez-les de ma part.

Szarok fit signe aux Urochs de le suivre, et ils partirent en longeant le fleuve. Moi, je repris mes recherches. À chaque corps que je retournais, je perdais espoir. Quand je tombai enfin sur Morrow, le soleil était au zénith. Il avait le corps recouvert de blessures.

— Tegan ! hurlai-je, sachant qu'elle arrêterait tout pour s'occuper de lui.

Deux hommes le portèrent jusqu'à une tente installée à l'écart. Elle devait venir de Rosemere, comme les brancards. Plusieurs feux étaient allumés, et des femmes du village allaient de soldat en soldat avec des bandages et de l'eau chaude.

— Il faudrait appeler son père, dis-je en entrant dans la tente.

Au cas où il ne s'en sorte pas.

Tegan tourna la tête vers moi, furieuse.

— Il va s'en sortir, lança-t-elle. Va me chercher un seau d'eau, du tissu propre et ma trousse de secours.

Je lui obéis sans broncher. On l'assista avec Rex pendant qu'elle nettoyait les plaies de Morrow. Ensuite, elle prépara l'infusion qui avait sauvé Harry Carter. Elle la versa sur les morsures, puis elle recousit les plaies une à une. L'escouade de Morrow avait eu vent de son état, et une quinzaine d'entre eux faisaient les cent pas devant la tente.

Tegan passa un temps fou à le soigner. Il était d'une pâleur effroyable, comme s'il n'avait plus une goutte de sang dans le corps. Quand elle eut terminé, elle se mit à genoux à côté de lui et posa une joue contre la sienne. Il était temps de les laisser seuls.

Je repartis aussitôt à la recherche de Del. J'avais la tête qui tournait. Je trébuchai et manquai de m'écraser par terre. Rex me rattrapa par le bras.

— Il faut que tu manges, Trèfle.

— Pas le temps, marmonnai-je.

— Ce n'est pas en restant dans cet état-là que tu vas le retrouver.

Il avait raison. J'imaginai Del blessé, écrasé sous une pile de cadavres... Cela me mit en colère. Rex me guida jusqu'à un feu où des villageoises réchauffaient de la soupe. J'en bus un bol entier.

Une fois terminé, je me retournai vers lui.

— Je peux y aller, maintenant ? lançai-je d'un ton méprisant.

Mon frère ne méritait pas que je le traite ainsi, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Je n'avais qu'une seule chose en tête : Del.

— Oui, allons-y.

J'examinai corps après corps, visage après visage. Ces morts hanteraient mon sommeil pendant des années. Rex faisait de même à mes côtés, sans jamais dire un mot. Sa présence me réconfortait. S'il ne m'avait pas aidée, j'aurais sûrement craqué. J'avais envie de hurler, de pleurer, de m'arracher les cheveux.

Cela faisait des heures que nous cherchions quand Gavin se précipita sur nous. Il était essoufflé, peinant même à aligner deux mots.

— Trèfle. Par là. S'il te plaît... Vite !

Je le suivis le long de la rive, sautant par-dessus les cadavres. Il y

avait de tout : des petits Gulgurs, de grands Urochs avec leurs brassards, des villageois avec leur pelle à la main et des membres de la Compagnie T. Les corps déchiquetés commençaient déjà à se décomposer sous l'effet du soleil. L'odeur était insoutenable. Si on ne s'en débarrassait pas au plus vite, ils empoisonneraient ce fleuve que je trouvais si beau.

Gavin menait la course en boitant, notre drapeau à la main. Lorsqu'il s'arrêta, c'était devant un corps que je connaissais bien. Trop bien.

Il y avait du sang partout. Je n'osai même pas l'approcher tant il était en piteux état. Je n'avais qu'une envie : partir en courant et pleurer, pleurer jusqu'à mourir d'épuisement et de douleur.

C'est à ce moment-là que Del ouvrit les yeux.

IN MEMORIAM

Il fallut trente-deux points de suture pour raccommoder Del.

— Cette blessure-là risque de mal tourner, me confia Tegan.

— Donne-moi tout ce qu'il faut pour éviter l'infection, répondis-je. Je m'occupe de lui.

Tegan me mit dans les mains toute une collection d'herbes et de potions. J'écoutai attentivement ses instructions.

— Est-ce que tu peux m'aider à le transporter jusqu'à Rosemere ? demandai-je à Rex.

Mon frère prit Del dans ses bras et on sortit de la tente, laissant Tegan avec Morrow. Il me tardait d'être sur l'autre rive. Je ne supportais plus l'odeur de la mort. Gavin nous suivit jusqu'à la côte. Des nuages de mouches volaient au-dessus des roseaux, pondant leurs œufs sur les cadavres. Les pêcheurs faisaient des allers-retours incessants d'une rive à l'autre, transportant des villageois dans un sens, et les blessés dans un autre.

Rex fit signe à l'un d'eux, qui répondit aussitôt à notre appel. Il ne pouvait se rapprocher complètement de la côte : l'eau n'y était pas assez profonde. On marcha jusqu'à lui, avec de l'eau jusqu'aux genoux, et j'aidai mon frère à soulever Del pour le mettre dans le bateau. Gavin grimpa à son tour, le drapeau toujours dans les mains. Il était en lambeaux. Le tissu était recouvert de boue et de sang. Ma carte, elle, avait tenu bon.

Je montai en dernier, et le pêcheur nous ramena en silence sur l'île d'Evergreen. Dans le port, ses collègues discutaient de la bataille et les volontaires se préparaient pour aller aider les blessés. Notre bateau repartit vers le champ de bataille avec deux d'entre eux à son bord.

Les villageois me posèrent des milliers de questions. Je ne leur répondis qu'à moitié, focalisée sur Del et ses blessures. Alors que j'étais sur le point de perdre mon sang-froid, Sable nous rejoignit, visiblement soulagé de me retrouver en un seul morceau.

— Je vais le porter, proposa-t-il.

Rex refusa, sûrement par fierté. Sable nous guida jusqu'à chez lui. Œillet nous attendait sur le pas de la porte avec Robin dans les bras. Elle fit un pas de côté pour nous laisser passer.

— Est-ce que c'est grave ? s'inquiéta-t-elle.

Je n'en avais aucune idée, alors je ne répondis pas. Elle se retourna vers Gavin et Rex.

— La salle de bains est par là, leur dit-elle. Je vais vous préparer à manger, et vous pourrez vous reposer dans le grenier.

On emmena Del jusqu'à la chambre de Robin. Elle était petite : il y avait juste assez de place pour un lit.

— Robin va dormir avec nous, décida Sable. Est-ce que tu as besoin de quelque chose ?

— Du savon, de l'eau et des bandages propres.

Je m'empressai de déshabiller Del. Ses habits étaient en lambeaux. Il avait les épaules et le torse recouverts de griffures, mais ces plaies étaient moins graves que celle qu'il avait sur le côté. Sable revint avec ce que je lui avais demandé, et je lavai Del de la tête aux orteils. Heureusement pour lui, il n'avait toujours pas repris connaissance.

Il n'avait pas le droit de mourir. Même quand la fièvre s'empara de lui dans la nuit, je gardai espoir. Je le lavai de nouveau, puis je suivis les instructions de Tegan avec les ingrédients qu'elle m'avait confiés. Ces tisanes et ces cataplasmes étaient censés vaincre l'infection.

Les jours passèrent. Pendant que je m'occupais de Del, les autres enterraient les morts, brûlaient les cadavres des Monstres et nettoyaient le champ de bataille. Moi, je dormais par terre sur une couverture, assez proche de Del pour pouvoir lui tenir la main. Tant que je ne la lâchais pas, il ne mourrait pas. Je délirais un peu à cause de la fatigue et de la faim. Personne ne me ferait sortir de cette chambre. Œillet avait bien essayé, mais je lui avais hurlé dessus, lui ordonnant de nous laisser tranquilles.

Le troisième jour, elle frappa de nouveau à la porte.

— Comment va-t-il ?

— Mieux. Enfin, je pense. Et Morrow ?

— Tegan est à son chevet, chez le gouverneur. Il a failli mourir dans la nuit, mais elle l'a sauvé en ouvrant une de ses plaies.

— Infections multiples ?

Œillet fit oui de la tête.

— Pourquoi ne nous as-tu pas parlé de la bataille, Trèfle ?

— Parce que je savais que vous seriez allés vous battre. Vous pensez que vous m'êtes redevables... mais vous avez Robin. Il est plus important que nos histoires d'adultes.

— La surface t'a fait du bien, dit-elle en souriant. Tu réfléchis davantage qu'avant.

— Disons que je comprends mieux les comportements des gens.

Del se mit à gémir. Je lui versai de l'eau dans la bouche, et Œillet sortit sur la pointe des pieds. Il avait les lèvres sèches et les joues blanches. J'enlevai le bandage de sa blessure pour lui refaire un cataplasme. Elle était suintante, mais le mélange d'herbes et de baume l'empêchait de gonfler et de rougir. J'étais un peu de crème noirâtre sur les points de suture. Cela n'avait l'air ni propre, ni sain, mais Doc Tuttle avait dit à Tegan que c'était ce mélange-là qui lui avait sauvé la vie. Une fois sec, le cataplasme sentait vraiment mauvais, comme s'il faisait sortir toutes les impuretés de la plaie. Je la rinçai à l'eau claire et changeai le bandage.

Le lendemain, mes règles arrivèrent. Mme Oaks m'avait dit que le fait de les avoir voulait dire que l'on n'était pas enceinte. J'étais plus que soulagée. Désormais, il faudrait que je lui demande comment faire pour éviter de se retrouver avec un môme dans le ventre. Je n'étais pas contre, mais je préférais attendre encore un peu.

Le cinquième jour, la fièvre disparut. Quand Del ouvrit les yeux, ils étaient aussi clairs que le ciel étoilé. Il me fit un sourire. Le plus beau sourire de l'univers. J'étais émue aux larmes, et fière de l'avoir guéri.

— Tu as une sale tête, murmura-t-il.

— Tu peux parler, dis-je en riant.

— J'ai mal comme si quelqu'un m'avait brûlé avec un fer à repasser.

— C'est normal, Del. Un Monstre t'a arraché la peau.

Il me tendit la main. Ce simple mouvement suffit à le faire hurler de douleur. Je m'assis au bord de son lit.

— Je suis là, le rassurai-je. Je ne t'ai pas quitté d'une semelle.

— Je me souviens du combat...J'ai passé du temps à tuer les Monstres qui chassaient les Gulgurs. Ils jetaient des pierres dans tous les sens.

— Ils s'en sont bien sortis, avouai-je. Je me demande si Jengu est encore en vie.

— Je l'espère.

Il effleura sa blessure du bout des doigts. Je posai ma main sur la sienne pour l'en empêcher.

— J'ai pris des risques inutiles, me confia-t-il. C'est en essayant de te rejoindre que j'ai perdu connaissance.

— C'est Gavin qui t'a retrouvé. J'ai passé la journée à te chercher.

— Alors je lui en dois une bonne.

— Moi aussi.

Del m'attira vers lui. Je devais sentir mauvais mais, avec les cataplasmes entre nous, il ne s'en rendrait peut-être pas compte. Je m'allongeai à ses côtés et, pour la première fois depuis bien longtemps, je m'endormis paisiblement.

La santé de Del s'améliora de jour en jour. Il était capable de rester éveillé quelques heures, de manger tout seul et de boire une quantité gigantesque de tisane, celle qui était censée accélérer le processus de guérison. J'eus même le temps de prendre un bain et de me brosser les cheveux.

Quant à Tegan, elle quitta enfin le chevet de Morrow pour nous rendre visite.

— Comment va-t-il ? lui demandai-je.

— Il guérit, mais moins vite que Del.

Elle avait des cernes jusqu'au menton et le visage aussi pâle que le mien. Elle s'occupait de lui comme moi de Del, mais elle ne comprenait pas encore ce que cela voulait dire. Je me demandais combien de temps il lui faudrait encore avant de se rendre compte qu'elle l'aimait. La famille de Morrow la remplaçait de temps en temps à son chevet. Moi, j'étais comme une maman ours avec son bébé : je grognais sur quiconque tentait d'approcher mon homme.

— Et la Compagnie T ? Combien de survivants ?

— Un peu moins de soixante-dix, répondit Tegan.

— J'ai besoin du nom des victimes.

— Je demanderai à Sands de s'en charger, me promit-elle avant de partir.

C'était le seul éclaireur à avoir survécu. Il devait connaître une bonne partie d'entre elles, et savoir aussi de quel village elles étaient originaires.

Il était temps de rendre visite à leurs familles.

Le lendemain, je dis au revoir à Del.

— On se revoit bientôt, murmurai-je en l'embrassant sur le front.

Il essaya de se lever, mais il était encore trop faible. Une belle série de jurons s'ensuivit. Œillet passa sa tête par la porte, rouge de colère.

— Pas de gros mots dans ma maison ! s'écria-t-elle. Je ne veux pas que Robin jure comme toi, Del.

— Laisse-moi venir avec toi, Trèfle...

— Non, répondis-je. Il faut que tu te reposes. Je serai rentrée avant les premières neiges. C'est la dernière fois qu'on se sépare, Del. Je te le promets.

Dépité, il reposa sa tête sur l'oreiller. Je l'embrassai encore, puis je sortis de la maison aussi vite que possible pour ne pas revenir sur ma décision. Ma mission n'était pas des plus joyeuses, mais elle était nécessaire. Ces familles méritaient de savoir ce qui était arrivé à leurs proches. Tous ces gens nous avaient aidés à gagner la guerre. Si je ne le faisais pas, cela me poursuivrait jusqu'à la fin de mes jours.

Je retrouvai Rex à l'auberge. Il était en compagnie de Spence, qui était toujours aussi anéanti par la mort de Tully. Morgan était resté à ses côtés jusqu'à son départ, puis il avait demandé à mon frère de prendre le relais.

— Quand Del ira mieux, leur dis-je, emmenez-le à Soldier's Pond. Un chariot fera l'affaire.

— On va s'occuper de lui, me promit mon frère. Ne t'en fais pas.

Je retournai chez Œillet, qui m'attendait devant la maison. Je la pris une dernière fois dans mes bras, ramassai mon sac et partis sans me retourner.

À ma grande surprise, Gavin m'attendait sur le quai. Il avait enlevé le drapeau de sa tige et il le portait comme une cape. Il avait l'air ridicule, mais je n'eus pas le courage de le lui dire. Il était si fier de ce vieux bout de tissu... Mme Oaks lui confectionnerait peut-

être une vraie cape, avec notre emblème dessus ? Voilà qui le rendrait heureux.

— Je viens avec toi, déclara-t-il.

— Ce voyage va être long et triste, Gavin.

— Je m'en fiche. Je n'ai nulle part où aller.

Les survivants de la Compagnie T étaient tous rentrés chez eux pendant que j'étais au chevet de Del. J'aurais aimé les remercier et les féliciter avant leur départ, mais nous savions tous que les discours n'étaient pas mon fort. Ils avaient bien fait de partir avant que je ne gâche l'image qu'ils avaient de moi.

Gavin, lui, n'avait plus de famille. Plus de maison.

Un pêcheur nous fit traverser le fleuve. Il ne dit pas un mot de tout le trajet. Quand je me relevai pour descendre du bateau, il attrapa ma main pour l'embrasser.

— Qu'est-ce que vous faites ? bredouillai-je.

— Ma famille et moi-même tenons à vous remercier, madame. Vous êtes la Chasseuse. Vous avez gagné la Guerre du Fleuve.

Je ne l'ai pas gagnée toute seule, pensai-je. Tant de sang avait coulé, et tant d'hommes plus courageux que moi s'étaient sacrifiés... J'étais tellement abasourdie que Gavin fut forcé de me traîner jusqu'à la côte.

On traversa le champ de bataille, désormais transformé en cimetière. Des rangées et des rangées de croix de bois. Je me recueillis quelques minutes, la gorge serrée. Gavin glissa sa main dans la mienne, et je la serrai fort. Tully et Thornton étaient enterrés là, dans ces tombes encore fraîches. Quelle injustice.

— Tu ne te demandes jamais pourquoi eux et pas toi ? murmura Gavin.

— Si. Tout le temps.

On voyagea pendant des semaines dans le calme le plus plat. Les routes étaient étonnamment vides, même s'il nous arrivait parfois de croiser quelques Urochs. Ils portaient toujours leurs brassards blancs, et levaient leurs mains griffues en guise de salut. Je ne savais pas si je m'y ferais un jour.

Quand l'automne arriva, on se nourrit de baies, de noix, de fruits et de lièvres bien gras, cheminant de village en village et de famille en famille. Il y avait peu de gens à prévenir à Gaspard, mais Lorraine fut une étape difficile. Le village entier était en deuil. On y

resta deux jours, racontant des histoires de la bataille pour réconforter les habitants, pour les assurer que leurs proches étaient morts en héros.

Je profitai de notre séjour à Lorraine pour rendre visite à Bandit. Comme promis, la pierre tombale avait été gravée : « Bandit le Loup ». Je dessinai les lettres du bout des doigts.

On a gagné, mon ami. J'aurais aimé que tu sois là pour le voir.

— Il te manque ? me demanda Gavin.

— Oui. Je pense à lui tous les jours.

On se rendit ensuite à Otterburn. Après ce que m'avait dit l'aubergiste, j'étais surprise qu'ils nous aient envoyé de l'aide. Pourtant, il y avait bien quinze noms sur ma liste : des hommes et des femmes qui avaient préféré se battre plutôt que de s'enfermer chez eux en attendant que ça passe.

— Je déteste ce village, marmonna Gavin tandis que nous entrions.

Une foule de curieux se forma autour de nous.

— On vous attendait ! lança John Kelley.

Fidèle à lui-même, le marchand avait déjà parlé de ma venue aux villageois. Je lus la liste des victimes, et deux femmes tombèrent à genoux en pleurant. D'autres essayèrent de les consoler. J'en avais marre d'être la porteuse de mauvaises nouvelles. Il me tardait de retrouver ma famille à Soldier's Pond. Rex, Del et Spence étaient sûrement déjà arrivés.

Je traversai la foule pour rejoindre John Kelley.

— Je tiens à vous remercier, lui dis-je. C'est à vous que l'on doit cette victoire.

— Pas seulement à moi, répondit-il en souriant. Vince Howe et Marlon Bean y ont contribué, eux aussi. On s'est tous battus, ce jour-là. Ça faisait des années que je ne m'étais pas senti aussi vivant.

— Cette bataille ne tombera jamais dans l'oubli, ajoutai-je.

— Où allez-vous ensuite ? me demanda-t-il.

— À Winterville, puis à Soldier's Pond.

— Je vous paye un coup à boire ?

— Non merci. J'ai encore du travail. D'ailleurs, peut-être pourrez-vous m'aider ?

Je lui expliquai l'histoire du père de Szarok et de la petite fille qui l'avait sauvé, et je fis de mon mieux pour la lui décrire.

— Je ne connais pas son nom, ajoutai-je. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est originaire d'Otterburn. Et elle doit avoir dix ans de plus.

— Il n'y a pas beaucoup de filles aux cheveux noirs et aux yeux bleus, par ici. Je vais me renseigner.

Il disparut aussitôt. En l'attendant, je mangeai des noix que nous avions ramassées sur la route. Gavin dévorait les siennes à côté de moi. Il ne me quittait plus d'une semelle. Les semaines passées ensemble nous avaient rapprochés. Désormais, je le considérais comme mon petit frère.

Un peu plus tard, John Kelley revint me voir, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Il y a deux filles qui correspondent à votre description. Je vous les envoie ?

LA CONFLUENCE

Je la reconnus aussitôt. Elle devait avoir à peine un an de moins que moi, et elle avait de longs cheveux noirs et des yeux bleus comme l'azur. Elle se mit à genoux devant moi, comme le faisaient les princesses des contes de Morrow. Surprise, je me retournai vers Gavin. Il se contenta de hausser les épaules.

Quelques habitants d'Otterburn s'attroupèrent autour de nous pour entendre ce que j'avais à dire à la jeune fille. Je lui tendis la main pour qu'elle se relève. Elle tremblait des pieds à la tête, et son regard ne quittait pas le sol.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

— Millie, madame.

— Te souviens-tu d'avoir soigné une créature dans la forêt, quand tu étais petite ?

— Oui, madame.

— Cette fille passe son temps à sauver les animaux, commenta un homme dans la foule.

— Mais ce n'était ni un lapin, ni un écureuil, n'est-ce pas Millie ?

La pauvre fille pâlissait à vue d'œil.

— Non, madame. Mais je n'ai rien fait de mal. Je ne l'ai pas emmenée au village.

— Je sais, la rassurai-je. Je suis venue pour te remercier, pas pour te punir. Ce que tu as fait quand tu étais petite nous a sauvé la vie.

Elle me regarda comme si j'avais perdu la tête. Je lui expliquai ce que Szarok m'avait dit – omettant la façon dont il partageait ses souvenirs.

— Il ne m'a pas oubliée ? murmura-t-elle.

— Non, et il a même parlé de toi à son fils. Il lui a raconté à quel point tu avais été bonne avec lui. C'est ce qui a fait que les Urochs se sont alliés à nous. Tu leur as donné espoir en la race humaine.

— Moi ? C'est *moi* qui ai fait ça ?

— Ne te sous-estime pas, Millie, lui dis-je en souriant. Tu es notre héros, tout comme ceux qui se sont battus au bord du fleuve. Et même davantage. Soigner les maux du monde demande plus de courage que de les causer.

Ce soir-là, tout Otterburn organisa une fête en l'honneur de Millie. Avec Gavin, on profita de l'événement pour partir discrètement.

On monta le camp au bout d'une demi-journée de marche. J'étais trop épuisée pour continuer. On repartit le lendemain matin, et on arriva à Winterville quelques jours plus tard. Je lus la liste des victimes, comme je l'avais fait partout ailleurs. Avant notre départ, le Dr Wilson vint me voir.

— Comment va Tegan ? me demanda-t-il.

— Ne vous faites pas de souci pour elle, répondis-je. Elle va très bien. Elle s'occupe des blessés à Rosemere.

— Parfait. Vous lui rappellerez qu'elle m'a promis de devenir mon assistante, d'accord ?

— Je n'y manquerai pas.

— On y va ? coupa Gavin.

Jusque-là, il avait fait preuve de patience. Mais il avait perdu ses parents à Winterville, et il était pressé de dire adieu à cette ville. D'autant plus qu'il faisait de plus en plus froid, et nous en avions assez d'être sur la route.

Un marchand proposa de nous emmener avec lui à Soldier's Pond et, même si les ânes étaient lents, on accepta avec plaisir. Cette nuit-là, je rêvai de Veinard. C'était un rêve très court, mais que je chérirais jusqu'à la fin de mes jours.

Nous marchons au beau milieu d'un champ doré, illuminé par le soleil.

— Je suis fière de toi, petite, me dit Veinard.

Peu à peu, son corps se mêle aux rayons de soleil. Il me fait un dernier salut avant de disparaître, le sourire aux lèvres.

Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas réveillée de si bonne humeur. Pourtant, nous dormions dans un chariot inconfortable, au milieu des cageots et des marchandises, et juste derrière des ânes souffrant de flatulence... Gavin devait se demander pourquoi je souriais comme une idiote.

— On est bientôt arrivés, me dit-il.

Quelques heures plus tard, on aperçut enfin Soldier's Pond à l'horizon. On mit une éternité à atteindre les portes. *Ils n'en ont plus besoin*, me réjouis-je. C'était la première fois que les défenses de la ville n'étaient pas activées. Dès qu'ils me reconnurent, les gardes se jetèrent sur le chariot. L'un d'eux m'attrapa et me porta avec fierté sur ses épaules. À l'intérieur, la foule m'acclamait.

— La Chasseuse ! hurlaient-ils. La Chasseuse !

C'était complètement fou. Leur excitation me faisait presque peur : ils étaient comme des chiens affamés prêts à se jeter sur un os. Au bout de quelques mètres, j'ordonnai aux gardes de me poser à terre.

— Laissez-la respirer, lança le colonel en se frayant un chemin jusqu'à moi.

— Je ne suis pas venue pour parader, marmonnai-je. Des nouvelles d'Appleton ?

— Oui, répondit-elle. Szarok veut signer des traités de paix et des accords commerciaux avec nous. Il propose aussi de nous offrir des objets qu'ils ont trouvés dans les ruines. On est à l'aube d'un nouveau monde, Trèfle.

— Respectez les Urochs, lui dis-je. C'est aussi grâce à eux que nous avons gagné.

— Ne t'inquiète pas, me rassura-t-elle. Je vais leur proposer des traités équitables, et je respecterai leurs coutumes. Personne ne veut d'une autre guerre.

Il était enfin temps pour moi de passer le relais : les conseils des villages se rassemblaient et signeraient ces documents sans moi. Mon travail s'arrêtait là.

— Il faudra que vos conseillers approuvent, rappelai-je au colonel.

— J'ai décidé de les ignorer, m'expliqua-t-elle. Quand mes soldats ont émis le désir de rejoindre votre armée, je les ai laissés faire. C'est à ce moment-là que Vince Howe nous a menacés de ne plus rien nous vendre si nous n'entrions pas en guerre.

— J'aurais aimé être là, rigolai-je. Où est ma famille ?

Je me mis sur la pointe des pieds pour balayer la foule du regard. Tous ces soldats me connaissaient. Ils me regardaient pourtant comme si c'était la première fois qu'ils me voyaient. Comme si

j'étais leur reine. J'en étais bien loin : j'étais crasseuse, de mauvais poil, et morte de fatigue et de faim.

— Je suis là ! hurla Mme Oaks.

Elle poussa deux hommes pour m'atteindre. Elle avait les traits tirés, mais les yeux pleins de chaleur. Elle m'enveloppa dans ses bras, et je la serrai contre moi, me promettant de ne plus jamais la rendre triste.

— Est-ce que Rex est arrivé ? demandai-je.

— Bien sûr. Del aussi, avec ce pauvre Spence.

Elle avait l'air de l'avoir adopté, lui aussi.

Gavin approcha timidement. Je le présentai à Mme Oaks.

— J'ai emmené un de vos fils à la guerre, lui dis-je, et je vous en ramène trois.

— Arrête de te moquer de moi, Trèfle !

— Je ne me moque pas. Gavin a perdu ses parents, et il n'a nulle part où aller. Edmund n'aurait pas besoin d'un assistant, par hasard ?

Elle examina Gavin des pieds à la tête – s'attardant sur ses vêtements déchiquetés –, puis elle posa un bras sur son épaule.

— Je suis sûre que si, répondit-elle. Et on a de quoi faire dormir un régiment, dans cette maison.

J'étais contente que les autres m'attendent là-bas. J'étais pressée de les voir, mais je ne voulais pas que mes retrouvailles avec Del aient lieu devant le village entier. Mme Oaks poussa tout le monde pour nous laisser passer, achevant du regard ceux qui rouspétaient.

Del m'attendait sur le pas de la porte. Oubliant ma fatigue, je courus à toute vitesse et je me jetai dans ses bras. Il m'embrassa comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années. Quand il me relâcha, j'aperçus Edmund à quelques mètres de là, en train de taper du pied par terre, choqué par notre démonstration affective.

— Est-ce que tu as quelque chose à me dire, jeune homme ?

Heureusement, Mme Oaks l'interrompit en lui présentant Gavin, insistant particulièrement sur l'état lamentable de ses bottes. Rien ne motivait davantage Edmund que la vue de chaussures en lambeaux : il disparut aussitôt dans son atelier, oubliant tout de notre étreinte. Rex, lui, me prit dans ses bras et me fit tourner, tourner... Il m'embrassa sur le front avant de me reposer à terre.

— Ça fait du bien de te revoir, petite sœur. Je commençais à me faire du souci.

— La route n'est pas aussi dangereuse qu'avant, lui rappelai-je.

Je m'empressai d'aller me laver, puis Mme Oaks prit le temps de me coiffer. J'enfilai une robe pour la première fois depuis bien longtemps. Et pas parce que quelqu'un m'y forçait : j'avais envie d'être jolie, tout simplement. La guerre m'avait amaigri et fait perdre mes formes de femme, mais cela ne gêna que moi : quand il me vit arriver, le visage de Del s'illumina.

Le village organisa une fête en mon honneur. Tout le monde dansa sur des airs enjoués. Moi, je restai assise aux côtés de Del, qui n'était pas encore en état d'affronter ce genre d'acrobaties. Un peu plus tard, on s'éclipsa pour avoir un peu d'intimité. Hélas, impossible de trouver un coin tranquille. Toutes les maisons vides étaient désormais occupées par des réfugiés et des survivants de la Compagnie T.

Les jours passèrent tranquillement. Del guérissait petit à petit, Gavin et Rex travaillaient à l'atelier avec Edmund et Mme Oaks s'occupait comme elle le pouvait. Elle n'était pas heureuse à Soldier's Pond. Certains se sentaient chez eux, ici. Pas nous. Il était temps de lui offrir un vrai cadeau, en échange de tout ce qu'elle m'avait donné.

Deux semaines après mon arrivée, je pris mon petit déjeuner avec elle. La matinée était déjà bien avancée – elle m'avait laissée dormir – et il n'y avait plus personne à la maison. Dehors, les soldats couraient et s'entraînaient, comme avant.

— Comment font les filles pour ne pas tomber enceinte ? lui demandai-je.

Je m'attendais à ce que ma question la choque. Il n'en fut rien. Mme Oaks me répondit sans aucune gêne, me donnant tous les détails dont j'avais besoin. Quand elle eut terminé, c'était *moi* qui étais rouge comme une tomate. Mais j'avais beaucoup appris. Je l'embrassai sur la joue pour la remercier.

— Je ne veux pas rester ici, ajoutai-je.

— Où comptes-tu aller ? me demanda-t-elle, visiblement déçue.

— À Rosemere. Un petit village sur une île.

Je le lui décrivis dans les moindres détails. Elle semblait aussi émerveillée que quand Morrow m'en avait parlé la toute première fois. Elle me posa des questions sur les habitants, leurs coutumes, les

bateaux et le marché. Elle était tombée amoureuse du village avant même d'y avoir mis les pieds. Et elle ne savait pas encore ce que j'avais en tête.

— Je n'y vais pas toute seule, lui dis-je enfin. Je compte bien vous emmener avec moi.

— Vraiment ? s'écria-t-elle. Est-ce qu'ils nous accepteront là-bas ? Est-ce qu'il y aura assez de place ?

Elle avait les larmes aux yeux. Je posai ma main sur la sienne.

— Il n'y a pas de murs, là-bas. L'île d'Evergreen est immense, et il y a de quoi construire de nouvelles maisons. Vous allez adorer Rosemere. Faites-moi confiance.

— Je te crois, Trèfle. Je suis certaine que c'est exactement comme tu le décris.

— En se dépêchant, on peut arriver à Rosemere avant l'hiver. On aura peut-être même le temps de construire nos maisons avant que le sol ne gèle.

Je n'eus pas besoin d'en dire davantage. Mme Oaks était déjà debout, prête à partir.

— Je vais faire nos valises, lança-t-elle.

Je la laissai à ses affaires, m'asseyant sur le pas de la porte pour profiter du soleil. Del arriva quelques minutes plus tard.

— J'ai cru comprendre qu'on déménageait à Rosemere ?

— Les nouvelles vont vite, rigolai-je. Est-ce que ça te convient ?

— Il est un peu tard pour me demander mon avis, me reprocha-t-il.

— Mais... on était heureux là-bas... non ?

— Je plaisante, Trèfle ! rigola-t-il. Moi aussi, je rêve d'y retourner.

Ouf.

— Au fait... je ne suis pas enceinte, chuchotai-je.

Del poussa un soupir de soulagement.

— Je crois qu'Edmund est au courant, bougonna-t-il. J'ai l'impression qu'il me regarde bizarrement.

— Ça, c'est ce qu'on ressent quand on n'a pas la conscience tranquille !

L'arrivée d'Edmund nous fit sursauter tous les deux.

— Je croyais que tes intentions étaient honorables, jeune homme.

— Elles le sont, lui assura Del.

Je ne suis pas morte au combat, et voilà que je m'apprête à mourir de honte.

— Je pense qu'il est temps de vous le promettre, ajouta Edmund.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demandai-je.

Il appela Mme Oaks.

— Vous avez besoin de deux témoins, expliqua-t-il.

Ma mère sortit de la maison avec un bout de tissu à la main, visiblement agacée par l'interruption.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta-t-elle.

Edmund me regarda droit dans les yeux. Un regard plein de tendresse.

— Del, jures-tu d'appartenir à Trèfle, et pour toujours ?

— Oui, je le jure.

— Trèfle, jures-tu d'appartenir à Del, et pour toujours ?

— Oui, mais... c'était déjà le cas.

— C'est bien ce que je pensais, bougonna Edmund.

Del et moi ne comprenions rien à ce qui venait de se passer.

— Tu viens de les marier sans les prévenir ? s'indigna Mme Oaks.

— Ils avaient compris, se défendit Edmund. Ils ne sont pas idiots.

— Mais... Ce n'est pas comme ça qu'on célèbre un mariage ! s'écria-t-elle. Trèfle devrait porter une belle robe, et il devrait y avoir un buffet, des tas d'invités, de la musique, un gâteau...

— Est-ce que c'est ce dont vous auriez eu envie ? nous demanda mon père.

On secoua la tête tous les deux. Moi, tout ce que je voulais, c'était Del. Je lui avais déjà promis que je l'aimerais jusqu'à la fin de mes jours.

Mariage ou pas, nous étions faits l'un pour l'autre.

ADIEU

Deux jours plus tard, on annonça notre départ au colonel. Elle ne voulait pas nous laisser partir. Je lui promis de lui écrire régulièrement, et de lui faire parvenir mes lettres par les marchands.

Elle attrapa mes mains dans les siennes.

— Tu me conseilleras quand j'en aurai besoin ? me supplia-t-elle. Tu connais les Urochs mieux que moi. J'ai tellement peur d'être maladroite...

— Ne vous inquiétez pas. Ce sont des gens comme vous et moi. Je serai là si vous avez besoin d'aide, c'est promis.

Je la saluai une dernière fois avant de rejoindre ma famille à l'entrée du village. Les gardes nous avaient aidés à charger un chariot avec les tissus que Mme Oaks avait récupérés, les cuirs et les outils d'Edmund, et le peu d'affaires personnelles qui nous restaient. Rex prit la place du conducteur, et Edmund s'installa à ses côtés. Spence nous suivait contre son gré : nous ne voulions pas le laisser seul tant qu'il ne se serait pas remis de la mort de Tully. Del était assis à l'arrière du chariot avec Mme Oaks. Gavin et moi marcherions à côté. Non seulement nous nous sentions mieux, mais nous savions aussi à quel point ces chariots étaient inconfortables.

Mon frère donna un coup de fouet aux ânes pour les faire avancer. En nous voyant partir, les sentinelles de Soldier's Pond hurlèrent mon nom.

— Adieu, Chasseuse !

Rex tourna la tête vers moi.

— Tu n'en as pas marre, à la longue ?

— Tu n'imagines même pas... admis-je.

On avança lentement mais sûrement, et je pris plaisir à être sur la route avec ma famille. De temps en temps, nous croisions d'autres voyageurs. Et pas seulement des marchands, comme auparavant. Certains étaient humains, d'autres Urochs, et on aperçut même de petits groupes de timides Gulgurs, qui n'osèrent pas nous adresser la

parole.

Les journées étaient plus fraîches, et les nuits glaciales. Nous dormions tous dans le chariot pour se tenir chaud. Peu à peu, Gavin commença à se faire à l'idée qu'il faisait partie de la famille. Quand on arriva devant le fleuve, il était blotti dans les bras de Mme Oaks. Je savais pourquoi il avait mis autant de temps à nous faire confiance. J'étais passée par là, moi aussi. Au début, j'avais eu du mal à croire que des gens accepteraient de s'occuper de moi sans rien demander en retour.

Les arbres de l'île d'Evergreen avaient sorti leurs couleurs d'automne : les pins avaient gardé leurs aiguilles vertes, mais les autres arbres étaient rouges et dorés. Ils encadraient le village, qui était à peine visible sur l'autre rive. Rex arrêta les ânes en haut d'une petite colline. Edmund posa sa main sur son épaule, et Mme Oaks se leva pour profiter de la vue. Son regard se posa sur les rangées de tombes dans le champ d'à côté. L'herbe n'avait pas eu le temps de pousser sur les tas de terre.

— Tant de morts, murmura-t-elle. Quand je pense que ça aurait pu être vous...

— Mais ce n'est pas le cas, répondit Edmund en souriant.

Gavin me tendit son drapeau.

— Il est à toi, me dit-il. Il est temps que je te le rende, Trèfle.

Je savais à quel point il y était attaché. Je sortis mon couteau et je coupai le morceau de tissu sur lequel Mme Oaks avait cousu ma carte. Je la récupérai et la serrai contre mon cœur.

— La carte est à moi, mais le drapeau t'appartient. Tu l'as gardé mieux que quiconque.

En guise de réponse, Gavin retourna dans les bras de Mme Oaks. Il était trop ému pour me remercier.

— Allons-y, pressa Edmund. J'aimerais voir le village où je vais passer le reste de ma vie.

On roula jusqu'à la rive. Avec Rex, on cria jusqu'à ce qu'un pêcheur réponde à notre appel. Il vogua lentement jusqu'à nous.

— Je n'ai pas assez de place pour tout le monde, s'excusa-t-il.

— Allez-y en premier, dis-je à Edmund et Mme Oaks.

Mon père l'aida à monter dans le bateau. Elle était excitée comme une puce. Le pêcheur ajusta la voile et les emmena jusqu'à l'île, nous promettant de nous envoyer ses collègues. Ils ne tardèrent pas

à arriver, et on se retrouva tous sur la berge opposée.

Rosemere n'a pas changé, pensai-je tandis que Rex m'aidait à descendre du bateau. Mme Oaks et Edmund étaient plantés non loin de là, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés. Le gouverneur vint à notre rencontre. Il me serra la main avec enthousiasme, ravi de rencontrer mes parents. Edmund et Mme Oaks étaient ébahis par l'accueil qu'on nous faisait.

— Comment va Morrow ? demandai-je à son père.

— Il va bien, même si ça s'est joué de peu. Dr Tegan lui a sauvé la vie.

— Vous devez m'en vouloir d'avoir mis votre fils en danger. Je tiens à m'en excuser.

À ma grande surprise, le gouverneur éclata de rire.

— Je ne vous en veux pas du tout ! Quand James a une idée derrière la tête, on ne peut pas le faire changer d'avis. C'est le garçon le plus têtu que je connaisse.

— Ça me rappelle quelqu'un, dit Mme Oaks en me pointant du doigt.

Le gouverneur lui fit un grand sourire.

— Vous avez beaucoup d'affaires pour une simple visite, remarqua-t-il. Est-ce que vous comptez vous installer ici ?

— Si vous voulez bien de nous... répondit Edmund, gêné.

Il se mit alors à vanter leurs talents de cordonnier et de couturière.

— C'est avec plaisir que nous vous accueillons à Rosemere, leur dit le gouverneur. Vos talents nous seront très utiles.

Edmund et Mme Oaks étaient aux anges. S'il y avait bien un moyen pour que mes parents se sentent chez eux, c'était de leur dire qu'on avait besoin de leurs services. Ils papotèrent quelques minutes, et le gouverneur nous proposa de nous installer chez lui. Je refusai poliment, préférant dormir dans le grenier de Sable et Œillet. Mais Mme Oaks, Edmund et Rex acceptèrent son invitation et le suivirent de bon cœur. Sa famille vivait dans la plus grande maison de l'île.

Avec Del, on s'empressa de rendre visite à nos amis. C'est Œillet qui nous ouvrit la porte. Son visage s'illumina, et elle me serra fort dans ses bras. Je n'étais pas la seule à avoir abandonné nos habitudes de l'enclave en faveur de traditions plus joyeuses.

— Vous venez vivre à Rosemere ? devina-t-elle.

— Oui, répondis-je. Est-ce que vous nous accepteriez sous votre toit le temps que l'on trouve une solution plus... permanente ?

— Bien sûr ! s'écria-t-elle, le sourire aux lèvres. Vous êtes les bienvenus.

Ce soir-là, pendant le dîner, on discuta jusqu'à ce que nos gorges soient sèches. Robin était adorable. Pendant qu'Æillet faisait la vaisselle, je le pris sur mes genoux. Del me surprit même en train de sentir ses cheveux. Ce même m'avait dans la poche !

Plus tard, dans le grenier, Del chuchota à mon oreille :

— Je mourais d'envie de me retrouver seul avec toi.

Il me l'avait souvent dit mais, cette fois, je savais ce qu'il sous-entendait. Je l'embrassai longuement, puis on s'entraîna à nouveau, le plus discrètement possible. Après, je m'amusai à dessiner sa cicatrice avec mon doigt. Del frissonna de plaisir.

— Quand je pense que j'ai failli te perdre... murmurai-je.

— Tu ne me perdras jamais, Trèfle.

On s'embrassa à nouveau, avec encore plus de passion. Une fois calmée, je me blottis dans ses bras.

— Est-ce que ça te gêne toujours ? lui demandai-je. Quand je te touche ?

— Je ne sais pas si je guérirai un jour, me confia-t-il. Je fais encore des cauchemars, tu sais. Mais quand je suis avec toi, je me sens mieux.

— Alors je ne te lâcherai pas.

Il se redressa et fouilla dans son sac.

— J'ai un cadeau pour toi.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en me redressant.

Il me tendit alors un joli cercle en argent orné de pierres scintillantes... Le bracelet que j'avais vu au marché des mois auparavant, peu de temps avant la bataille. Je n'en croyais pas mes yeux.

— Qu'est-ce que...

— Je l'ai acheté après ton départ, m'expliqua-t-il. Je me souvenais de la tête que tu avais faite en le voyant. J'aurais dû te le donner quand Edmund nous a mariés, mais je ne le sentais pas... Je voulais

te l'offrir au bon moment.

Il le passa à mon poignet, et je me jurai de ne jamais l'enlever de ma vie.

— Il est parfait, Del.

Le lendemain, notre vie à deux commença.

Après avoir mangé, on se promena dans le village, main dans la main. Quand on arriva au port, je compris que Del avait une idée derrière la tête. On passa devant les dernières maisons du village, jusqu'à une petite colline d'où la vue était magnifique. De là-haut, on voyait le marché, les bateaux sur le fleuve et la maison du gouverneur de l'autre côté de Rosemere.

— J'aimerais construire notre maison ici, me dit-il. Si tu es d'accord.

C'est moi qui avais décidé de vivre à Rosemere, il était donc légitime que Del choisisse où construire notre maison. Mon cœur battait la chamade à chaque fois que je pensais à notre avenir. Nous avions tant d'années devant nous, et c'était si beau... Mon rêve le plus fou était en train de se réaliser.

— Cet endroit est superbe, répondis-je. Est-ce qu'on doit demander l'autorisation au gouverneur ?

— C'est déjà fait.

— Quand ça ? m'étonnai-je.

— Ce matin, avant que tu te lèves. Je ne comprends pas pourquoi tu étais si fatiguée, Trèfle.

Il éclata de rire, et j'eus tout de suite envie de le pousser dans les fougères pour lui montrer ce que « fatigué » voulait dire.

Hélas, ce n'était pas le moment : nous avions une maison à construire.

Je n'aimais pas la façon dont les villageois me traitaient – comme si j'étais un dieu tombé du ciel –, mais il faut avouer que cela me fut utile pour une chose : quand on décida de construire notre maison, la moitié d'entre eux nous donna un coup de main. Une fois les murs montés, on passa aux sols. Sable et Œillet nous aidaient, car ils avaient eux aussi bâti leur propre maison.

Un jour, alors que je travaillais aux côtés de Del, Tegan vint nous rendre visite. Je posai aussitôt la pierre que j'avais entre les mains. Je ne la voyais pas aussi souvent que j'en avais envie, trop obnubilée par les travaux. Je me rassurais en me disant que j'aurais

tout l'hiver pour profiter d'elle.

Il me suffit de la regarder droit dans les yeux pour comprendre que cela ne serait pas le cas.

— Non ! la suppliai-je. Ne pars pas, Tegan ! Ne me demande pas de te dire adieu.

Cela me rappela Bandit, qui m'avait murmuré ces mêmes mots avant que j'aie à sauver Del de la horde.

— Je lui ai promis, Trèfle.

Elle parlait du Dr Wilson. J'espérais secrètement qu'elle l'oublierait, et qu'elle resterait avec nous. Tegan n'était pas faite pour vivre à Winterville. Ou bien si, et c'est mon égoïsme qui me jouait des tours.

— Il connaît tellement de choses... reprit-elle. Et je veux tout apprendre. Tout. Il faut que j'y aille, Trèfle. Je le sens.

Je me jetai dans ses bras, les larmes aux yeux. Elle me garda contre elle un long moment. Je fis de mon mieux pour ne pas éclater en sanglots. On se jura de se rendre visite et de s'écrire, mais nous savions toutes les deux que c'était la fin d'une époque. Finis les aventures et les voyages. Elle deviendrait docteur à Winterville, et je resterais sur cette île avec l'homme de ma vie.

— Laisse-moi partir, Trèfle.

Je tournai le dos pour ne pas la regarder s'éloigner. Quelques secondes plus tard, j'étais à genoux, dans l'herbe, pleurant à chaudes larmes. Une fois remise de mes émotions, je retournai auprès de Del. Il était en colère. Je savais très bien à quoi il pensait : pour qui se prenait-elle, cette Tegan ? Comment osait-elle faire du mal à la femme qu'il aimait ?

Je décidai de faire une pause et de me rendre chez le gouverneur. S'il y avait bien une personne à Rosemere qui partagerait mon chagrin, c'était là qu'elle se trouvait.

À peine avais-je frappé que Morrow m'ouvrit la porte, comme s'il s'attendait à ma visite. Il avait le visage maigre et pâle, marqué d'une grosse balafre rouge. Il tenait debout, mais il n'était pas complètement remis. On marcha bras dessus, bras dessous jusqu'à la cheminée.

— Elle est partie, murmurai-je.

— Je sais.

— Tu ne comptes pas la rattraper ?

— Je vais la laisser tranquille pour l'hiver, dit-il en esquissant un sourire. Le temps qu'elle se rende compte à quel point je lui manque.

— Et si ça ne marche pas ?

J'aurais pu expliquer à Morrow pourquoi Tegan était si méfiante à l'égard des hommes, mais je lui avais promis de n'en parler à personne. Ce qui lui était arrivé dans les ruines resterait entre elle et moi.

— Alors je lui rendrai visite tous les mois, jusqu'à ce qu'elle me demande de rester avec elle. Je ne baisserai pas les bras, Trèfle. Ce n'est pas mon genre.

— Tant mieux, répondis-je.

— J'ai commencé à écrire ton histoire, tu sais. Tu auras mon livre entre les mains d'ici le printemps.

— Il me tarde que Del me le lise, me réjouis-je.

Pendant quelques secondes, je m'imaginai blottie contre mon homme, au coin du feu, pendant qu'il me lisait les mots de Morrow... Tous ces moments de bonheur étaient désormais à portée de main.

— Il s'appellera *Enclave*, ajouta-t-il.

Là où tout a commencé.

Je repensai à une question qui m'avait tараudée plus d'une fois.

— Pourquoi embrasses-tu le colonel sur les joues alors qu'elle est mariée avec Morgan ? lui demandai-je.

Cela le fit sourire.

— Parce que je représente Rosemere. Mon père m'a nommé émissaire pour me permettre de voyager. Et il est coutume d'embrasser nos alliés sur les deux joues. Pour nous, c'est le symbole de la paix.

Voilà qui expliquait beaucoup de choses. Non, Morrow n'était pas amoureux du colonel. Non, Morrow n'était pas qu'un simple *conteur*, comme il aimait nous le faire croire.

— Pourquoi ne t'es-tu pas présenté en tant qu'émissaire quand tu m'as rencontrée ?

— Parce que je n'avais pas le droit de participer à ta mission. Mon père n'aurait jamais accepté. Je ne pouvais pas représenter Rosemere alors que nous levions une armée. Je l'ai fait en tant que

James Morrow, pas en tant qu'émissaire.

— Je t'en serai éternellement reconnaissante.

Je discutai davantage avec lui, pour m'assurer qu'il tiendrait le coup malgré le départ de Tegan. Heureusement, il était bien plus fort qu'il ne le paraissait. Il avait un atout qui le rendait invincible : l'espoir. Ou alors était-il fou, ce qui expliquait aussi pourquoi il m'avait suivie jusqu'au bout.

Je rejoignis mes camarades sur notre chantier. Spence et Rex travaillaient côte à côte. Ils étaient devenus inséparables, sûrement parce qu'ils avaient vécu la même chose : ils avaient tous les deux perdu la femme qu'ils aimaient. Ils n'en parlaient jamais, mais un lien indéniable s'était créé entre eux. Gavin, lui, frimait plus qu'il ne travaillait. Il était fier comme un coq avec sa nouvelle cape portant l'insigne de la Compagnie T.

On termina la maison en moins d'un mois. Juste avant que la neige tombe. Je n'arrivais pas à croire que nous ayons un endroit à nous. Rien qu'à nous. On nous rendit visite avec des cadeaux pour fêter notre installation. Sable nous apporta des meubles qu'Œillet avait fabriqués. Mme Oaks, elle, avait cousu des coussins pour les chaises et des rideaux pour les fenêtres. Elle m'aida à les accrocher pendant que d'autres femmes du village déposaient des ustensiles de cuisine, du linge, des couvertures et des boîtes que je n'eus même pas le temps d'ouvrir le jour même.

Tout le monde repartit dans la soirée. Nous avions désormais une table, des chaises et un lit avec un matelas tout neuf sur lequel nous pourrions nous entraîner quand bon nous semblerait... Notre maison ressemblait à celle de Sable et Œillet.

Del fit un feu dans la cheminée, le premier d'une longue lignée. J'étais émue aux larmes, mais je refusais de les laisser couler. J'ouvris un des derniers cadeaux qui restaient. Il s'agissait d'un joli cadre dans lequel on pouvait glisser une image.

— Est-ce que tu as toujours la relique de ton baptême ? demandai-je à Del.

— Bien sûr. C'est bête, je n'arrive pas à m'en séparer.

— Tant mieux.

Il me passa le papier froissé qui avait inspiré son nom. Je le glissai dans le cadre, puis j'ajoutai ma carte de jeu juste à côté. Nos talismans feraient partie de notre maison. Un morceau de notre ancienne vie, pour en démarrer une nouvelle.

Ensuite, je fouillai dans mon sac pour en sortir mes deux trésors : les cartes de Veinard, et le livre que Del avait trouvé dans les ruines. Il posa sa main sur la couverture.

— Comment as-tu fait pour le garder en si bon état ?

— Je l'ai emballé dans de la toile cirée, expliquai-je. Est-ce que tu peux me lire la fin ?

Del attrapa le livre et obéit aussitôt.

Ils se marièrent le jour même. Et le lendemain ils allèrent se présenter devant le Roi et lui racontèrent toute l'histoire. Mais qui trouvèrent-ils à la Cour, sinon le père et la mère de Photogène ? Aurore faillit mourir de joie et leur conta comment Watho avait menti en lui faisant croire que son enfant était mort.

Du père et de la mère de Nyctéris, personne ne savait rien. Mais Aurore reconnut dans la ravissante jeune femme ses propres yeux d'azur. Les deux mères qui avaient habité ensemble, mais sans se voir ni se connaître, le château de Watho avaient échangé leurs yeux à leur insu dans la personne de leurs enfants.

Le Roi donna au jeune couple le domaine de la sorcière, et ils vécurent là de nombreuses années, qui furent trop heureuses pour leur paraître longues. Ils s'enseignèrent l'un à l'autre bien des choses, et d'abord à n'avoir peur ni de la nuit ni du jour. Bientôt Nyctéris en vint même à préférer le jour, où rayonnait le mieux Photogène, et Photogène, lui, en vint à préférer la nuit, où s'épanouissait Nyctéris.

« Mais qui sait, disait Nyctéris à Photogène, si, quand nous quitterons ce pays d'ici-bas, nous n'entrerons pas dans un jour plus radieux que ton jour, tout comme ton jour est plus radieux que ma nuit ? »

Jamais cette fin n'avait eu autant de sens.

Quand il eut terminé, je me penchai vers lui et l'embrassai tendrement.

— Je t'aime, Del.

Il me souleva et me porta jusqu'à un fauteuil assez large pour deux. Je me demandai même si Œillet ne l'avait pas conçu avec une idée derrière la tête... En tout cas, il était bien confortable, surtout après ce que nos corps avaient enduré pendant un mois. La construction de la maison nous avait demandé beaucoup d'énergie, même si je préférais cette fatigue-là à celle causée par la guerre.

— Je suis contente que l'histoire se termine comme ça. Même le roi n'a pas réussi à les séparer.

— On se fiche des rois, plaisanta Del. C'est *nous* qui avons changé le monde.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il avait raison. Je me relevai pour poser le livre sur le manteau de la cheminée, puis j'y ajoutai les cartes de Veinard.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec ces cartes ? me demanda Del.

— Je les donnerai à nos enfants.

C'était le plus beau cadeau que je puisse leur faire. Leur offrir ces cartes, c'était leur offrir le monde.

— Je ne veux pas attendre qu'ils soient vieux avant de les baptiser, me confia Del.

— Moi non plus, dis-je en me rasseyant près de lui. Je ne veux pas suivre les règles de l'enclave.

— Est-ce que tu as vu toute la nourriture qu'ils ont entassée dans nos placards ?

J'étais soulagée qu'il change de sujet. Après tout, il était un peu tôt pour parler d'enfants.

— Non, j'étais trop occupée à décorer la maison avec Mme Oaks.

— Je pense qu'on a à manger jusqu'au printemps, rigola-t-il.

— On a bien mérité quelques mois de vacances, soupirai-je.

Je m'installai sur ses genoux. Il m'embrassa dans le cou, et je posai ma main sur son visage.

— Et après ? me demanda-t-il. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Rester avec toi, Del.

Et je tins ma promesse. Jusqu'à la fin.

ÉPILOGUE

Sur l'île d'Evergreen se trouve le petit village de Rosemere et, en bordure de ce village, se trouve une petite maison en pierre blanche où vit un vieux couple. À l'avant de la maison, des fleurs roses s'entortillent autour d'un treillage blanc. À l'arrière, les murs du jardin sont recouverts de lierre. C'est un endroit paisible et lumineux.

Il y a un cerisier dans le jardin. Quand on lui demande : « Pourquoi des cerises ? », l'homme qui l'a planté il y a des années sourit et répond : « Parce qu'elle les adore. »

À l'intérieur de la maison, il y a un cadre sur le mur. À l'intérieur du cadre, il y a un bout de papier froissé et une carte de jeu. Un deux de trèfle. Au-dessus de la cheminée, il y a une étagère, sur laquelle deux livres trônent entre deux statuettes en bois. L'un d'eux est très vieux, appartenant à l'ancien monde. Sur sa tranche est écrit *Le Garçon du jour et la fille de la nuit*. L'autre livre a été soigneusement écrit à la main, sur du parchemin. Il est illustré avec des encres de couleur et relié avec du cuir. Sur la première page est écrit *Enclave : une saga de James Morrow*. À Rosemere, les enfants ont accès à une grande bibliothèque. Malgré cela, ils demandent souvent qu'on leur raconte cette histoire-là. Ils sont fascinés par Trèfle la Chasseuse, Tegan et son Bâton, Bandit le Loup et Del le Loyal. Cette légende, ils la connaissent par cœur. Elle les réconforte et, surtout, elle leur explique pourquoi leur monde est tel qu'il est aujourd'hui.

Quand il n'est pas en train de lire des histoires aux enfants du village, notre vieil homme passe ses journées à fabriquer des armures. Il les fabrique pour les jeunes qui veulent explorer le monde. Avant, sa femme leur apprenait même à se battre. Maintenant qu'elle a les cheveux gris, elle préfère s'occuper du jardin.

Ils ont des enfants, ces deux-là. Des enfants partis depuis bien longtemps, en quête d'aventures, armés de vieilles cartes. Parfois, ces jeunes aventuriers demandent à un pêcheur de les ramener à la

maison. Leurs parents les accueillent alors avec la même joie que ces gens qui, à une époque, les avaient eux-mêmes tant aimés.

La légende raconte que ces deux petits vieux ont sauvé le monde lors de la Guerre du Fleuve. Avant que les Gulgurs ne remontent à la surface, et avant même que les Urochs ne signent les traités avec les humains. Avec le temps, les voisins peinent à croire que ce couple si doux ait été aussi féroce que ce qu'en dit la légende. Les villageois soupçonnent leur ami, Morrow le Conteur, d'en avoir rajouté. De temps en temps, nos héros accueillent un mystérieux visiteur vêtu d'une vieille cape. Personne ne sait de qui il s'agit.

Une fois par an, le Jour de la Paix, le grand pèlerinage a lieu : les habitants des contrées avoisinantes voyagent jusqu'à Rosemere. Ils font la route depuis Gaspard, Winterville, Otterburn, Lorraine et Soldier's Pond, apportant avec eux des centaines de cadeaux. Ils campent près de la maison du vieux couple pendant trois jours et trois nuits, espérant rencontrer Trèfle la Chasseuse et Del le Loyal. Nos deux héros racontent alors leurs vies avec leurs propres mots, pas ceux de Morrow le Conteur.

Parce que ces deux-là ont changé le cours de l'Histoire. Parce qu'en choisissant la paix, en faisant confiance à l'ennemi et en rangeant ses couteaux, Trèfle la Chasseuse a sauvé le monde.

C'est une leçon de courage, qu'eux-mêmes ont apprise de Tegan et son Bâton. Tegan, qui consacre sa vie à la médecine et au savoir, honorant un sacrifice que jamais elle n'oubliera.

C'est une histoire écrite dans le sang et dans la chair, et qui perdurera aussi longtemps que le monde tournera, jusqu'à ce que de nouveaux héros naissent.

Et leurs histoires avec.

NOTES DE L'AUTEUR

J'ai fait de nombreuses recherches avant d'écrire ce livre, notamment pour savoir à quoi ressemblait une guerre terrestre, comme la guerre de Sécession aux États-Unis. J'ai lu de nombreux articles sur les armes, la médecine, les chances de survie et les privations des soldats. Pour construire le personnage de Tegan, j'ai beaucoup appris sur les herbes, les remèdes primitifs et les maladies. Désormais, je suis capable de vous décrire en détails ce qu'est une engelure. Certaines données n'apparaissent pas dans le livre parce qu'elles ne convenaient pas au point de vue de Trèfle, mais elles étaient fascinantes.

Pour plus d'informations, n'hésitez pas à jeter un œil à ces sites : www.civilwarhome.com/strategyandtactics.htm et www.historynet.com/civil-war-soldier. Les livres suivants sont aussi excellents : *Battle Cry of Freedom : The Civil War Era* (« La guerre de Sécession ») de James McPherson, *American Heritage Picture History of the Civil War* (« La guerre de Sécession ») de Bruce Catton et, pour les amateurs du monde militaire, je conseille *The Twentieth Maine : A Classic Story of Joshua Chamberlain and His Volunteer Regiment* de John J. Pullen.

Les guerres attisent notre curiosité, mais elles n'ont rien de glorieux : c'est le message que j'ai essayé de faire passer dans ce troisième tome. Ce n'est pas pour rien que Trèfle choisit la paix.

Les noms des villages existent vraiment dans le Maine et au Canada, mais ils ne sont pas situés au même endroit que dans le livre. J'ai choisi ces noms-là pour donner de la cohérence à ce territoire, qui ancre les lecteurs dans une réalité que j'ai créée, mais dans un monde qu'ils peuvent se sentir libres d'explorer. Pour les plus curieux, l'intrigue a lieu dans les États suivants : le Maine, le Nouveau-Brunswick et le Québec, même si la topographie aurait bien évidemment changé avec les siècles. En allant sur Google Maps, tapez « Cabano, Témiscouata-sur-le-Lac, QC, Canada » pour vous faire une idée d'où a été bâtie Salvation. Tous les autres villages sont dans les environs. En allant vers l'ouest comme mes personnages, vous tomberiez sur Soldier's Pond, tandis que Gaspard

se trouve à l'est.

Je vous avais promis de répondre à toutes vos questions concernant les Monstres d'ici la fin de la saga, et je pense que j'ai tenu ma promesse. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas à m'envoyer un e-mail.

Voilà, c'est la fin d'un monde... et le début d'un autre. Merci de m'avoir suivie jusqu'au bout. J'espère que vous avez passé un bon moment.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ces gens qui m'ont aidée du début à la fin, en commençant par Laura Bradford, qui a toujours cru en moi. Elle ne m'a jamais traité de folle – ce que je suis, pourtant – et je lui en suis vraiment reconnaissante. Merci pour tout.

Merci à la formidable équipe de Feiwei & Friends : Liz Szabla, Jean Feiwei, Anna Roberto, Ksenia Winnicki, Rich Deas, Kate Lied, l'équipe de vente, de marketing, le service de presse et tous les autres. Travailler ensemble sur ce troisième tome fut un pur plaisir. Il est rare que l'étape des révisions m'enchant, mais j'adore travailler avec Anne Heausler, dont le talent est sans égal. Cette équipe fait naître des livres fabuleux, et je suis fière d'en faire partie.

Je tiens à remercier mes lecteurs des débuts : Karen Alderman, Sarah Fine, Majda Čolak, Robin LaFevers, Rae Carson et Veronica Rossi. Voilà un groupe de lecteurs hors pair ! Leurs conseils m'ont été précieux.

Merci au Loop-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom, bien que j'hésite à vous regarder droit dans les yeux de peur d'être aveuglée par votre gloire. Vous êtes mes amis les plus chers, et je vous aime encore plus que les pancakes et les courses de grenouilles. Merci de m'avoir soutenue lorsque je suis devenue à moitié folle, et que j'ai failli raconter n'importe quoi sur Internet.

Merci à ma fantastique correctrice, Fedora Chen, qui fait briller mon travail grâce à son talent.

Merci à ma fabuleuse famille, qui a subi mais supporté les conséquences de mon travail sur notre vie. Ça ne doit pas être facile de vivre avec une accro au boulot qui ne sait jamais quel jour on est. Vous remplissez ma vie d'arcs-en-ciel, de licornes et de jolis chiots. Surtout de chiots, d'ailleurs.

Enfin, merci à tous mes lecteurs. Vous avez porté mes livres en votre cœur, et vous aurez toujours une place dans le mien. N'hésitez pas à m'écrire.



Ce roman vous a plu ?
Vous en voulez encore ?
Découvrez en exclusivité la nouvelle

ENCLAVE

LES ORIGINES

Dans le roman d'Ann Aguirre, Enclave, les humains se sont réfugiés dans des colonies souterraines. Enclave – Les Origines raconte ce qui les a menés jusque-là. C'est l'histoire d'un garçon qui influencera le destin de milliers de gens et qui offrira son cœur à la personne qui, au fond, avait le plus besoin de lui.

Je ne sais plus à quoi ressemble le soleil.

C'est devenu un concept abstrait. Quelque chose qui existe toujours, mais qui n'a plus le sens qu'il avait autrefois. Lorsqu'on s'est réfugiés sous terre, ma mère et mon père m'ont juré que ce ne serait que pour quelques semaines. Depuis l'attaque chimique du 5 mai à Times Square, la ville était en ébullition. Personne ne savait si l'attaque avait été commanditée par la Corée du Nord ou l'Iran. Toutes les grandes villes du monde avaient été visées. En même temps.

J'avais neuf ans quand le pays a déclaré l'état d'urgence. Des secteurs entiers de la ville ont été placés en quarantaine. Mon père disait que les soldats qui patrouillaient la ville, armés jusqu'aux dents, étaient là pour me protéger. Qu'il ne fallait pas que je m'inquiète.

Il avait tort.

J'avais treize ans quand mes parents ont acheté une place dans un bunker. La ville était dans un tel état que ma mère ne sortait même plus faire les courses. Elle commandait tout par téléphone, et elle ne

laissait jamais le coursier nous livrer directement dans l'appartement. Il déposait nos cartons à l'entrée de l'immeuble, puis notre portier les examinait pour s'assurer qu'il n'y ait rien de suspect à l'intérieur.

C'est drôle, depuis mon enfance, mon monde ne fait que rétrécir. À cinq ans, j'ai pris l'avion pour la première fois. L'univers entier semblait s'ouvrir à moi. Je me souviens d'une île montagneuse, d'une plage au sable blanc, doux comme de la soie, et d'un océan bleu qui s'étendait à perte de vue. Je me rappelle avoir demandé à ma mère si on était au paradis.

— Pas encore, Robin, a-t-elle répondu en riant. Mais cela y ressemble.

J'ai découvert bien d'autres merveilles pendant ce voyage, mais le temps qui passe me vole le peu de souvenirs qui me reste. Les couleurs se mélangent les unes aux autres, comme une peinture abandonnée sous la pluie.

Après nos vacances, je suis entré à l'école. Une salle de classe minuscule, un professeur et vingt-quatre élèves : voilà à quoi j'étais réduit. Puis mon monde a rétréci davantage, me confinant aux murs de notre appartement.

À treize ans, c'est le soleil qu'on m'a enlevé. J'ai refusé. J'ai pleuré. Je ne voulais pas vivre sous terre comme un lapin. J'ai reproché à mes parents d'aller trop loin, mais ils ne voulaient rien entendre. Ils étaient terrifiés. Les rues grouillaient de victimes infectées par le virus Metanoïa. Mes parents me disaient que ces pauvres gens n'étaient plus en état de travailler. Que leurs corps et leurs cerveaux ne fonctionneraient plus jamais comme avant.

Les hôpitaux étaient débordés. Au bout d'un moment, le gouvernement a décidé d'aider les malades. Je ne sais pas si leur tirer dessus et les parquer dans des fourgons les a vraiment *aidés*. Ce qui est certain, c'est que je me suis habitué à m'endormir avec les coups de feu et le bruit des engins en guise de berceuse.

Un matin, l'entreprise qui gérait le bunker nous a envoyé une escorte de soldats. Ils nous ont fait enfiler des combinaisons et des masques. C'est la première – et la dernière – fois que je suis monté dans un véhicule blindé. On est entrés dans un grand bâtiment, puis on a descendu un escalier et passé une porte très, très lourde. Mes parents ont signé des documents, puis on s'est installés dans notre nouvelle maison.

— C'est minuscule, a déploré ma mère.

Mon père a passé un bras par-dessus ses épaules.

— On va s'y faire, chérie. Ne t'inquiète pas. On sortira de là dès que les choses rentreront dans l'ordre.

La première année, on est restés en contact avec le monde extérieur. L'air que l'on respirait était régulé et filtré. Nos repas coûtaient très chers, et ils étaient emballés « comme ceux des astronautes », d'après ma mère. Elle essayait de rendre les choses plus excitantes. Malgré cela, j'avais du mal à avaler mes portions. Parfois, je me demandais à quoi servait tout ce manège : survivre, d'accord, mais à quel prix ?

Un jour, les systèmes de communication sont tombés en panne. Plus de nouvelles de la surface. J'avais quatorze ans. Ma mère a passé la journée à pleurer. Frustrée et en colère, elle s'est mise à taper sur les boutons du terminal pour entrer en contact avec quelqu'un. N'importe qui.

C'est ainsi qu'elle a découvert l'interphone local.

On avait vu les portes des autres bunkers le jour de notre arrivée, mais le directeur nous avait conseillé de ne pas rendre visite à nos voisins : le simple fait d'ouvrir notre porte aurait augmenté les risques de contagion. L'entreprise nous garantissait une atmosphère saine chez nous, pas dans les zones publiques comme les couloirs.

Le terminal s'est mis à sonner. Une voix nous a fait sursauter.

— Allô ?

Une voix jeune.

Lorsqu'elle a compris que la personne au bout du fil n'était pas un agent posté à la surface, ma mère ne s'est plus intéressée à l'interphone. Elle m'a laissé sa place. J'ai appuyé sur quelques touches et une vidéo s'est affichée. Coup de chance. Je n'ai jamais été un pro de l'informatique, et encore moins après mon arrivée sous terre : je passais mon temps à dormir, lire et dessiner. Comme si le simple fait de mettre mes souvenirs sur papier sauverait le monde.

— Tu es dans un bunker, toi aussi ?

J'ai fait oui de la tête, et je lui ai donné notre numéro.

— Et toi ?

— Je suis au 3 F, a-t-il répondu. Je m'appelle Austin Shelley.

— Robin Schiller. Tu as une idée de ce qui se passe à la surface ?

— Non. C'est la première fois que je parle à quelqu'un d'autre que mes parents depuis notre arrivée.

Il avait les cheveux châtain foncé, les yeux verts, le visage maigre et le teint pâle, cette pâleur qui prouve que l'on n'a pas vu le jour depuis bien trop longtemps. Moi, j'avais la peau noire de mon père et les yeux noisette de ma mère, de qui j'avais aussi hérité la passion du dessin.

Avant, mon père voulait que je devienne médecin, comme lui. Maintenant que notre monde avait changé, tout cela n'avait plus d'importance. L'avenir me faisait moins peur, pour la simple et bonne raison que je n'en aurais pas.

— Quand es-tu arrivé ?

— Il y a un an, a répondu Austin. J'avais quatorze ans.

Enfin, quelqu'un de mon âge avec qui parler ! Austin me comprendrait, lui. Il devait se sentir aussi seul que moi. J'avais envie de discuter avec lui pendant des heures mais, ce jour-là, ce fut impossible.

— Robin ! s'est écrié ma mère. Viens ici. Ton père veut te dire quelque chose.

— Tu me rappelleras ? m'a demandé Austin.

— Oui. Bientôt, je te le promets.

J'ai mémorisé les couleurs allumées sur le terminal, puis j'ai raccroché.

Mes parents m'ont demandé de m'asseoir, puis ils m'ont avoué qu'on ne remonterait pas à la surface. D'après eux, si tous les moyens de communication étaient détruits, le monde au-dessus de nos têtes devait être dans un état pitoyable. Ils ne voulaient pas prendre de risque. Il était temps que je me fasse à notre petite vie souterraine. Deux ans plus tôt, j'aurais hurlé au scandale. Mais j'avais grandi. Je comprenais.

Le lendemain matin, j'ai rappelé Austin pendant que mes parents dormaient. C'était le seul moment qui m'offrait un peu d'intimité, vu que l'on vivait dans une seule pièce.

Austin a répondu aussitôt, la voix ensommeillée.

— Robin ?

— Tu voulais que je te rappelle...

— Oui. J'en ai marre de discuter avec mes parents. Ma mère fait

comme si c'était bientôt fini.

— Elle a peut-être raison.

Aucun de nous n'a allumé la vidéo, pour ne pas réveiller nos parents avec la lumière de l'écran. Nos chuchotements suffisaient à nous reconforter. Austin devait avoir aussi peur que moi, même s'il ne l'avouait pas. On ne se connaissait pas encore assez pour se confier ce genre de choses.

— Qu'est-ce que tu faisais avant ?

— J'étais au collège, ai-je répondu. J'ai quatorze ans.

— Moi, j'étais en pension dans une école militaire.

— Je ne suis jamais allé en pension. C'était bien ?

Il hésita un instant.

— Disons que je m'y suis fait.

Mes parents ont commencé à remuer dans leur lit. Il était déjà temps de raccrocher.

— Demain ? ai-je suggéré.

— Oui. S'il te plaît.

C'est ainsi que j'ai appris à connaître mon nouvel ami. Chaque jour apportait son lot de discussions. On parlait souvent de nos rêves, à tous les deux. Avant son arrivée dans le bunker, Austin voulait devenir architecte.

Trente-quatre jours après ma rencontre avec Austin, mes parents ont demandé à me parler. Ils voulaient discuter de nos conditions de vie. Apparemment, ils trouvaient malsain de vivre enfermés comme des animaux en cage.

— Ta mère et moi-même nous sommes mis d'accord. Il est temps de rencontrer les autres familles.

— On ne sait pas combien de temps on va rester coincés ici, a ajouté ma mère. Autant en tirer le meilleur.

Son sourire était trop forcé pour paraître sincère, mais peu importe. J'en avais marre de ces quatre murs. Et je me fichais du prix qu'ils leur avaient coûté. Un peu plus tard dans la journée, mon père a ouvert la porte, et on est sortis dans le couloir.

Contrairement à l'intérieur du bunker, ici, tout était glauque et institutionnel, construit à la va-vite. Peu à peu, d'autres portes se sont ouvertes. On était en train d'affronter notre nouvelle vie. Notre

nouvelle réalité.

Six familles. Six bunkers.

Quatre familles avaient des enfants, la plupart plus jeunes que moi. Peut-être me retrouverais-je à les garder pour que leurs parents se reposent un peu, mais aucun ne deviendrait mon ami. Pas comme Austin.

Il s'est approché de moi, un sourire timide aux lèvres. Je lui ai tendu la main et il l'a serrée, une expression solennelle plaquée sur le visage. Aux yeux de mes parents, nous étions des étrangers. La vérité, c'est qu'Austin m'avait aidé à survivre, à donner un semblant de sens à ces jours qui s'enchaînaient et se ressemblaient tant. J'étais souvent hanté par mes idées noires mais, souvent, la perspective de notre prochaine conversation me faisait oublier mes peurs.

Austin faisait au moins dix centimètres de plus que moi, et il était encore musclé. Il avait dû faire beaucoup de sport, dans son école militaire. Je l'ai invité chez nous, loin des cinq enfants qui se couraient après dans le couloir. J'étais surpris que ces petits tiennent le coup dans un espace si restreint. Après tout, à cet âge-là, on a besoin de se dépenser. Leurs mères devaient les mettre sur les machines de sport pour les épuiser.

— Est-ce que c'est comme chez toi ? ai-je demandé à Austin, une fois à l'intérieur.

— À peu près, oui.

— Regarde, c'est le carnet dont je te parlais. Mon préféré. Je l'ai presque terminé.

Je levai la tête vers lui. Il m'examinait moi, pas le carnet.

— Est-ce que ça va ?

— Oui, m'a-t-il assuré. C'est juste... bizarre.

— Tout est bizarre, ai-je dit en haussant les épaules.

Il avait l'air mal à l'aise. Peut-être était-ce le poids des secrets que l'on s'était confiés ? Après tout, aucun de nous ne pensait que les portes s'ouvriraient un jour. Peut-être avais-je joué le rôle de confesseur et que, maintenant que j'étais face à lui, il avait changé d'avis.

Il est timide, me suis-je rassuré. C'est tout.

J'étais timide, moi aussi, mais pas ce jour-là. On avait tellement discuté, tous les deux, que je considérais Austin comme un vieil ami.

— Je peux te montrer mes dessins, moi aussi. Je ne suis pas doué comme toi en portraits, mais j'adore dessiner des bâtiments, des villes...

J'ai suivi Austin dans son bunker – identique au nôtre – puis j'ai étudié chaque dessin, chaque schéma qu'il me présentait.

— Celui-ci est incroyable ! Je n'ai jamais croisé de bâtiment de ce genre.

— Je l'ai inventé. Je voulais le construire, une fois mon diplôme d'architecte en poche.

Ses yeux verts étaient emplis de désespoir. Hélas, son rêve ne se réaliserait jamais. Mes rêves à moi n'étaient pas aussi ambitieux : je voulais dessiner et peindre, point. Je pouvais continuer à le faire, même ici.

— Je suis désolé, ai-je murmuré.

J'ai posé ma main sur la sienne quelques secondes. J'avais vu mon père le faire des centaines de fois avec ses patients. Mais, entre Austin et moi, c'était... différent. Au moment où nos peaux se sont touchées, des étincelles m'ont parcouru tout le corps.

J'ai toujours su que j'étais différent. Pas parce que je préférais les garçons aux filles, mais parce que je me fichais d'avoir quelqu'un dans ma vie. Mes peintures et mes dessins suffisaient à me tenir compagnie. Et puis, les deux fois où j'avais été attiré par quelqu'un, c'était à cause de sa bonté et de son esprit, pas de son apparence physique.

Austin a baissé la tête, gêné.

— Mon père ne voulait pas que je devienne architecte. C'est sûrement mieux ainsi. On se serait battus pendant des années.

Il a retourné sa main, tout doucement, de sorte que sa paume se pose contre la mienne. J'avais des papillons dans le ventre.

— Tu ne t'entends pas avec ton père ? lui ai-je demandé.

Il m'a expliqué que son père était colonel, et qu'il exigeait de lui qu'il suive le même chemin. On a discuté une heure de plus, puis il était temps de retourner dans nos bunkers. Nos familles se sont promis d'organiser une autre rencontre très prochainement.

J'aurais préféré rester avec Austin.

Un mois plus tard, les parents Markowitz sont tombés malades. Leur fille aînée nous a appelés, en larmes, implorant mon père de venir les sauver. De tous les habitants du bunker, il était le seul

médecin. Ma mère l'a supplié de ne pas y aller.

— Il faut que j'essaie, Mel. Tu le sais très bien.

— S'il te plaît, reste avec nous ! Appelle l'administrateur, il s'en chargera.

L'administrateur était un représentant de l'entreprise. De temps en temps, il vérifiait si tout se passait bien. Avant que mon père n'ait le temps de répondre à ma mère, l'interphone a sonné. Une voix glaciale et formelle s'en est échappée.

— Je suis dans le regret de vous annoncer que le système de ventilation est tombé en panne pendant quelques minutes. Les bunkers ont peut-être été exposés aux toxines extérieures. Veuillez nous excuser pour la gêne occasionnée. Un remboursement intégral sera mis en place dès que possible.

— Un remboursement ? a répété ma mère, le visage livide. Je me fiche de leur remboursement ! Jeremy, je refuse de vous voir mourir, toi et Robby.

Elle ne m'avait pas appelé par mon surnom depuis des années. Mon père faisait de son mieux pour garder son calme, mais je voyais la terreur se dessiner dans ses yeux. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie.

— Il faut que je rende visite à la famille Markowitz, a-t-il insisté.

— Jeremy...

— On a peut-être été contaminés, Mel. Que j'y aille ou pas, quelle différence ?

Après le départ de mon père, ma mère s'est mise au lit. Elle a pleuré, pleuré jusqu'à en perdre sa voix. Puis elle a avalé deux somnifères. Ma mère était une femme généreuse, mais pas courageuse. Ce jour-là et pour la première fois, Austin m'a appelé en pleine journée. Notre temps était compté. Finis les secrets.

— Tu as entendu ?

— Oui. Mon père est parti soigner les malades.

— Le mien est en colère.

En effet, j'entendais ses cris de rage en fond. Mme Shelley, elle, hurlait qu'elle porterait plainte contre l'entreprise. Mais ce n'était que du vent. Même le colonel savait que des poursuites seraient absurdes.

— Viens chez moi, ai-je proposé. Tu ne devrais pas rester avec lui

quand il est dans cet état-là.

Austin n'a même pas pris la peine de demander l'autorisation à ses parents. À quoi bon ?

— Je ne suis pas prêt, a-t-il murmuré. Je ne veux pas mourir.

— Moi non plus.

J'avais la gorge serrée par la peur et la tristesse.

— Je me doutais que ça finirait mal, a-t-il ajouté.

— Moi, je me suis réfugié dans mes dessins en pensant que tout s'arrangerait. C'est ridicule.

Sans même s'en rendre compte, on s'est retrouvés dans les bras l'un de l'autre. Austin tremblait comme une feuille... ou bien c'était moi. J'ai inspiré un grand coup, faisant de mon mieux pour oublier que c'était cet air qui finirait par me tuer. Austin avait la même odeur que moi : on se lavait tous les deux avec le seul savon que l'entreprise nous avait fourni. Mais, bizarrement, cela sentait meilleur sur lui. Une odeur plus riche et plus profonde, sûrement due à l'alchimie de sa peau avec le savon. Si ma mère n'avait pas été dans la même pièce que nous, et si j'avais été plus courageux, je ne me serais pas contenté d'une simple étreinte.

Ce soir-là, Austin n'est pas retourné chez lui. Il a dormi dans mon lit, recroquevillé contre moi. Le lendemain matin, je me suis réveillé avec son bras enroulé autour de ma taille. C'était la première fois que je passais la nuit avec quelqu'un. J'espérais qu'il ne regretterait pas. En tout cas, il ne semblait pas pressé de rentrer.

Mon père est revenu dans la matinée, avec de grosses poches sous les yeux et le dos courbé comme un vieillard.

— Alors ?

— Les parents sont morts dans la nuit. L'administrateur est venu récupérer les corps.

— C'est allé vite...

— Oui. Et leur fille aînée est malade, elle aussi. Je ne peux rien faire pour elle. Les deux petites vont bien.

— Et nous ? a demandé Austin. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Je ne sais pas, mon garçon. Les filles vont arriver, elles sont en train de faire leurs valises. Occupez-vous d'elles. Moi, il faut que je dorme. Est-ce que ta mère...

— Elle n'est pas dans son assiette.

Et les somnifères n'y étaient pour rien : elle était malade, comme les Markowitz. Les heures ont passé. Son état s'est aggravé. Ma mère n'a plus jamais prononcé mon nom. Elle ne m'a plus jamais appelé Robby. Je suis resté à son chevet, avec la main d'Austin sur mon épaule, jusqu'à ce que la mort l'emporte. Elle nous a quittés peu après minuit.

L'aînée des Markowitz est morte dans la nuit. D'ailleurs, je me demande si l'administrateur ne l'y a pas aidée. C'était un homme dur, froid et habile avec des aiguilles. Je n'aurais pas aimé me retrouver seul avec lui. Quelques heures plus tard, les deux orphelines nous ont rejoints. Austin est resté avec nous jusqu'à ce que sa mère vienne le chercher, le visage livide et le regard meurtri.

— Je sais que vous avez vos différents, Austin, mais il faut que tu viennes dire au revoir à ton père.

Paniqué, Austin s'est tourné vers moi.

— Je peux t'accompagner, ai-je proposé.

— Il est malade, m'a rappelé Mme Shelley.

— Peu importe. Mon père a déjà été en contact avec les autres victimes, et ces deux petites filles aussi. Pourtant, je suis toujours en bonne santé. Je commence à me demander si je ne suis pas immunisé.

J'aurais mieux fait de me taire.

Le père d'Austin est mort dans la nuit et, le lendemain matin, j'étais brûlant de fièvre. Je ne vais pas m'attarder sur cette partie de l'histoire, car je m'en souviens à peine. Certains de mes souvenirs sont clairs comme de l'eau de roche, mais pas ceux-là. J'avais chaud, j'avais mal, comme si des milliers d'éclats de verre roulaient dans mon crâne. Je ne me souviens que de mon père et de ses grands yeux verts emplis de larmes.

Il paraît que j'ai passé une semaine entière dans cet état. Le septième jour, j'ai commencé à aller mieux. De notre petit groupe, je suis le seul à avoir vaincu la maladie : tous ceux qui ont été touchés en sont morts. Quant aux autres, ils ont eu la chance de ne pas tomber malade.

Des vingt-six habitants des bunkers, seuls six ont survécu. Moi et mon père, Austin et sa mère, et les deux filles Markowitz. Suite à cela, l'administrateur nous a laissé des messages énigmatiques et pas vraiment rassurants. Apparemment, il existait un vaccin, mais il n'avait pas été suffisamment testé. Dans certains cas, il ne faisait qu'empirer les choses. Au lieu de guérir ou de mourir, certaines

personnes... se transformaient. C'était effrayant. Je ne voulais pas devenir un rat de laboratoire. Il était temps de fuir. De se cacher. Le lendemain matin, on a fait nos valises et on a quitté le bunker.

Avant de découvrir ce monde souterrain, je ne savais pas que des gens vivaient dans les tunnels sous la ville. Ils n'aimaient pas les étrangers, et nous demandaient souvent de passer notre chemin. Après des jours de marche dans ce labyrinthe obscur, on est enfin tombés sur un endroit accueillant. C'était une communauté installée là depuis peu. Ils avaient surnommé leur enclave Collège, sûrement à cause de l'arrêt de métro le plus proche. Quand ils ont compris qu'il y avait un médecin parmi nous, ils ont ouvert les barricades pour nous laisser entrer. La plupart d'entre eux étaient des sans-abris, des drogués et des alcooliques. À la surface, la société les rejetait. Ici, ils avaient le pouvoir.

— Ils sont en train d'évacuer la ville, a annoncé un des hommes. Il paraît que ce n'est plus vivable, là-haut.

— Ils évacuent les plus riches. Ceux qui contribueront à la société.

— Ici, on va tous y contribuer, a assuré un homme avec des dreadlocks. J'en suis sûr. Docteur, est-ce que vous pouvez jeter un œil à ma fille ?

Mon père n'a pas eu besoin de se faire prier. Quant à nous, on a cherché un endroit où s'installer. Il faisait sombre, l'espace était restreint et cela sentait mauvais : un mélange de fumée et d'autres choses plus... répugnantes. Mais j'étais convaincu que je m'y ferais.

Austin m'a pris par la main et m'a attiré loin des autres.

— C'est mieux que les bunkers, a-t-il murmuré.

— Tu as raison. Au moins, on n'est pas dépendant d'une entreprise. Ils ne nous retrouveront jamais, ici.

Austin a posé une main sur mon épaule et m'a poussé contre le mur. Il a plaqué sa bouche contre la mienne, m'embrassant avec urgence et passion. Un baiser plein de promesse.

Je savais qu'on était faits l'un pour l'autre. Je le savais depuis que j'avais entendu sa voix pour la première fois. J'avais déjà embrassé quelqu'un, mais ce baiser-là serait le seul et unique qui compterait, celui que je chérirais toute ma vie. Quand il a retiré ses lèvres des miennes, j'étais à court de souffle.

— Je n'étais pas sûr que tu... a-t-il bafouillé. J'avais peur...

— N'aie pas peur. Jamais. Jamais avec moi.

Ce soir-là, les habitants de l'enclave ont décidé qu'il était temps d'instaurer des règles. Chacun d'entre nous devait avoir un rôle, et agir pour le bien de la communauté.

— Il faudrait diviser les tâches comme dans les tribus, a suggéré Austin. Certains chassent, d'autres bâtissent.

Cela en a fait rire plus d'un, mais pas notre chef.

— Et les autres ? a-t-il demandé.

— Ils se reproduisent pour assurer notre descendance. Mais pas trop. On veut survivre dans ces tunnels, pas les surpeupler.

À ma grande surprise, ils ont accepté. Et cela a fonctionné. Mon père a vécu dix ans de plus. Mme Shelley est morte peu de temps après lui. Les filles Markowitz ont eu des enfants. Et Austin ? Il n'a cessé de bâtir. Même ici, même sous terre. Oh, il a construit des choses merveilleuses ! Et je l'ai aidé jusqu'au bout. Austin Shelley était l'homme de ma vie.

Je l'ai perdu il y a deux ans.

Je m'appelle Robin Schiller, et je vais bientôt mourir. Cette histoire, je la confie à toi, mon élève. Tu es le premier Gardien des Mots. Dans ce monde, les mots comptent plus que tout. Alors je te confie les miens. Qu'ils ne soient jamais oubliés.

Jamais.



CE ROMAN VOUS A PLU ?



Donnez votre avis et
retrouvez la communauté
Black Moon sur

LECTURE
academy.com

ET



/ BLACK-MOON-OFFICIEL